



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

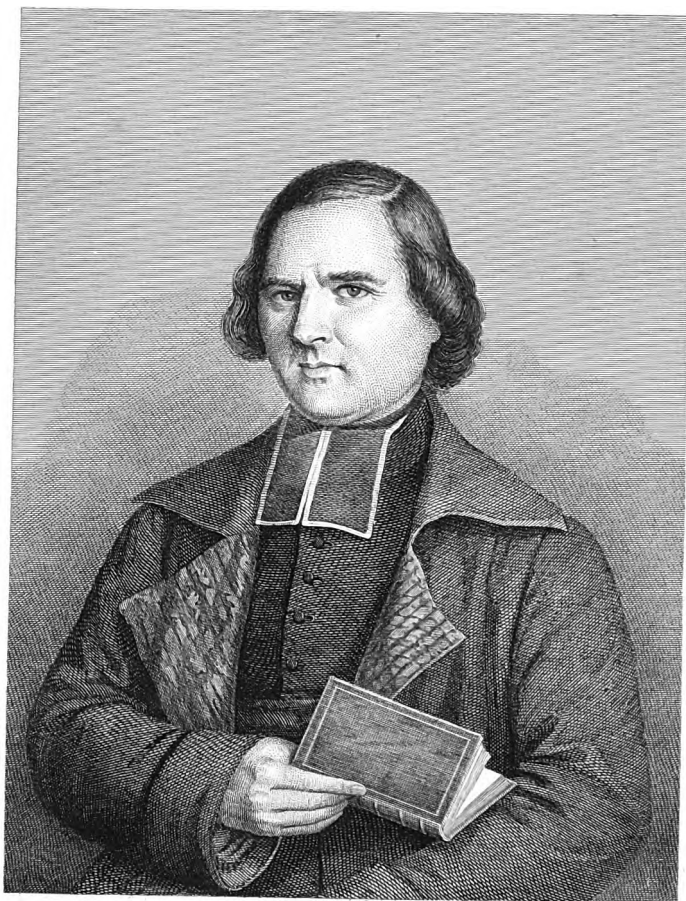
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



9189
VI-E-29



LA VIERGE



E. Courbe pinx

H. Breviere sculp

M. L'ABBÉ ORSINI.

Publié par Mercier à Paris.

Imprimé par Desnoes



LA
VIERGE

HISTOIRE

DE LA MÈRE DE DIEU ET DE SON CULTE

COMPLÉTÉE PAR LES TRADITIONS D'ORIENT
LES ÉCRITS DES SAINTS PÈRES ET L'HISTOIRE PRIVÉE DES HÉBREUX

Par M. l'abbé Orsini

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

PAR

MM. J. LAROCHE, BRÉVIERE, E. COURBE, J. GAGNIET, L. NOEL, LACOSTE AÎNÉ,
ET ENGELMANN ET GRAF.

TOME PREMIER



PARIS

L. MERCIER, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 10.

M DCCC XLIV

PARIS. — TYPOGRAPHIE D'A. RENÉ ET C^e,
Rue de Seine, 32.

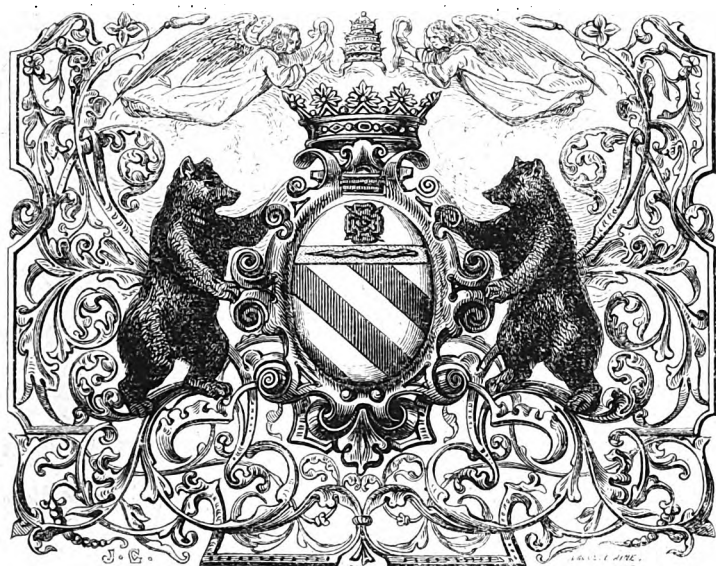
PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA SAINTE VIERGE

nédriv

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

le Prince Orsini, Sénateur romain.



A SON ALTESSE

Le Prince Orsini.

Altesse Sérénissime,

Un des descendants de Jourdan Orsini, vice-roi de l'île de Corse sous Henri II, et qui se faisait gloire d'être issu d'une branche jeune et transplantée de votre antique maison, vient demander la faveur de déposer aux pieds de Votre Altesse Sérénissime un livre qui lui a coûté de longues veilles, et qu'il vous avait déjà dédié

dans son cœur avant d'en tracer la première page. Illustre Patricien, dont la glorieuse ligne d'ancêtres va se perdre dans la nuit des fastes de la Rome d'Auguste, et qui faites aujourd'hui l'un des plus nobles ornements de la Rome de saint Pierre, soyez le bienveillant patron de ce pauvre petit ouvrage, écrit pour la Madone et pour Vous.

Si peu que soit cet humble hommage, je vous le présente avec confiance; vous ne repousserez point, j'en suis sûr, l'Histoire de la Mère de Dieu; et, si l'exécution reste au-dessous de la magnificence du thème, Votre Altesse Sérénissime imitera la bonté de Marie, qui accueille avec une égale indulgence les diamants qu'une main royale dépose dans son sanctuaire, et la simple fleur des montagnes dont le pâtre de l'Apennin décore ses autels rustiques.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

de Votre Altesse Sérénissime,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

Orsini.



PRÉFACE

Ce livre, que le public a daigné accueillir avec bienveillance, n'est point une tentative ambitieuse à la célébrité; c'est une œuvre de patience et de foi, une fleur déposée sur l'autel de Marie, avec la simplicité de cœur d'un pèlerin du bon vieux temps. La Vierge sainte méritait sans doute un meilleur historien; elle n'en pouvait trouver qui désirât plus sincèrement de voir glorifier son nom et propager son culte.

L'histoire de la Reine des anges, de la Rose mystérieuse de la loi nouvelle, est, de soi, un thème si poétique qu'il appelait naturellement toutes les idées touchantes et gracieuses, aussi bien que toutes les expressions nobles du

langage : c'est un récit de l'Orient, qui reflète les mœurs, les pompes, les sites de l'Asie; est-il donc étonnant que le style se soit empreint d'une couleur orientale?

Nous avons assez étudié les Pères pour savoir qu'ils n'ont point dédaigné les grâces de la diction, et qu'ils ont combattu, sous ce rapport, le paganisme à armes égales. C'est ce que le grand saint Jérôme appelait, dans son langage figuré, *couper la tête de Goliath avec sa propre épée*. Qu'y a-t-il de plus élevé, de plus poétique, que certaines descriptions de saint Jean-Chrysostôme? Cet orateur sacré se rencontre souvent avec les poètes orientaux, et c'est dans une de ses homélies qu'on trouve la comparaison de *la terre embaumée par le parfum des roses*, que Saadi a reproduite plus tard dans son Gulistan.

Les lettres et les homélies du grand saint Basile, pleines d'agréables peintures que Fénelon a imitées sans les surpasser, ont un parfum de poésie capable d'effrayer les esprits peureux qui prennent, de nos jours, la poésie pour un spectre, et qui voudraient bien la chasser de tous les ouvrages. Il en est de même de saint Grégoire de Nazianze, ce sublime rêveur chrétien qui s'interrogeait sur la nature de son âme, *sous l'ombrage des bois épais, tandis que les brises de l'air, mêlées à la voix des oiseaux, versaient un doux sommeil du haut de la cime des arbres où ils chantaient, réjouis par la lumière; que les cigales, cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois, et qu'une eau limpide baignait ses pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi* (*). Si ce n'est pas là de la poésie, qu'est-ce donc?

(*) Sancti Gregorii Nazianzini opera, t. II, p. 86.

Pour convertir les peuples, il faut, avant toute chose, s'en faire écouter ; pour raffermir dans la Foi romaine des masses longtemps agitées par les secousses successives des révolutions, battues par le vent des systèmes, indifférentes par lassitude, et ouvertes aux attaques d'une secte hardie qui lève la tête plus haut que jamais, car

Déjà de sa faveur on adore le bruit,

il faut commencer par s'en faire lire. Le prédicateur qui dépouillerait la parole sainte de tous les ornements d'une bonne éloquence ferait bientôt désertir nos églises, et pourrait dire, comme ce musicien grec demeuré seul sur une place publique : « Temples, écoutez-moi ! » L'écrivain religieux qui affecterait des formes lourdes et arides, au milieu d'une nation qui se pique de goût et de connaissances littéraires, n'aurait pas meilleure fortune ; il tomberait, de tout son poids, dans l'oubli où rien ne surnage, et son livre, eût-il la valeur intrinsèque de l'or et des perles, n'en serait pas moins la chose du monde la plus inutile, car personne n'y toucherait. Saint Basile était si pénétré de cette vérité qu'il conseillait fortement aux jeunes orateurs de son temps l'étude approfondie des lettres humaines, afin d'en faire passer les beautés dans les ouvrages catholiques. « Les lettres humaines, dit ce grand docteur, sont comme des feuilles qui nous servent à couvrir et à orner les paroles de la sagesse et de la vérité : Moïse et Daniel ne furent les deux astres les plus éclatants de la Synagogue que parce qu'ils avaient épuisé tous les arts des Égyptiens. » Saint Jérôme, en butte aux attaques anti-littéraires du prêtre

Rufin qui l'accusait de *mêler l'ordure du paganisme à la parole du Seigneur*, lui faisait dire froidement *qu'étant aveugle comme une taupe il ne devait pas se moquer de ceux qui avaient des yeux de chèvre*. Et de fait, lorsqu'on a toujours regardé, même dans les siècles les plus austères de l'Église, la décoration somptueuse des autels et des tabernacles comme une pratique bonne, louable, et propre à relever la majesté du culte chrétien, pourquoi ferait-on de la littérature religieuse une steppe triste et nue où personne n'oserait s'engager de peur de périr d'ennui durant le voyage? Est-ce donc ainsi que les saintes Écritures, que saint Jean-Chrysostôme déclarait pleines *de perles et de diamants*, ont été conçues? Tous les genres de composition, depuis l'éplogue jusqu'à l'épopée, ne se trouvent-ils donc pas dans la Bible? Les saints de ces temps éloignés, qu'il a plu à notre courtoisie d'appeler *barbares*, étaient loin de vouloir dépouiller les ouvrages religieux de toute valeur littéraire. « Eh quoi! dit un auteur illustre du neuvième siècle, on enveloppe d'or et de pierreries les cendres des Saints, et leurs actions ne sont revêtues que de paroles rustiques et barbares? On orne de toutes les grâces de la diction des contes impurs, et l'on écrit de la manière la plus sèche, la plus plate et la plus fatigante, les actes immortels des héros du christianisme. Faut-il donc que l'élégance du style ne serve qu'à parer la turpitude de l'iniquité? »

« Je voudrais, dit de son côté un pieux et savant auteur qui dédiait, en 1722, la vie d'un saint personnage à l'évêque de Blois, je voudrais que les catholiques donnassent aux actions admirables des Saints les ornements que les pécheurs donnent à leurs passions coupables, et

qu'ils fissent voir qu'ils savent beaucoup mieux orner la vertu que ces profanes ne savent orner le vice. »

S'il est permis de jeter quelques fleurs poétiques sur un thème religieux, c'est, assurément, lorsqu'il s'agit de la Rose mystique de la loi nouvelle; cela est si vrai que les docteurs les plus graves des autres siècles sont devenus poètes sans le vouloir et sans le savoir, en parlant de cette glorieuse Créature. Saint Grégoire de Néocésarée, cet austère et froid thaumaturge, trouve des appellations charmantes pour la divine Mère de Dieu, qu'il nomme *source de lumière et fleur immaculée de la vie*. — Saint Ephrem, ce sombre et ardent solitaire, compare la sainte Vierge à *l'encensoir d'or d'où s'exhalent les plus doux parfums*. — Saint Épiphanie appelle la Vierge *un océan spirituel qui renferme la perle céleste*; — saint Cyrille d'Alexandrie, *la lampe inextinguible qui a donné naissance au Soleil de Justice*. « De quelles merveilleuses fleurs de louanges vous tresserons-nous une couronne, ô Marie! dit saint Basile de Sélémie; *c'est de vous qu'a germé la fleur de Jessé, qui nous embellit de gloire et d'honneur*. » Saint Grégoire-le-Grand compare Marie, cette Vierge *belle et ornée de la gloire de sa fécondité*, à une montagne bien haute *qui dépasse les chœurs angéliques et s'élève jusqu'au trône de la Divinité*. Alcuin, ce flambeau de la cour de Charlemagne, ce savant accoutumé aux travaux arides, devient poète pour Marie : *Tu es mon doux amour, dit-il, tu es ma gloire, ô Vierge; tu es la vie des cieux, la fleur des champs, le lis du monde*. — Le pape Innocent III compare Marie à *l'aurore*; saint Thomas d'Aquin à *l'étoile des mers qui conduit au port ceux qui naviguent sur les flots*. — « Sa-

lut! noble fille des rois, s'écrie le savant et mystique Érasme, *vous êtes plus éclatante que l'aurore, plus douce que la lune argentée, plus pure que les lis nouvellement éclos, plus blanche que la neige des montagnes, plus gracieuse que la rose, plus précieuse que le rubis, plus chaste que les anges..... »*

Fort de ces conseils, encouragé par ces exemples, nous avons légèrement frotté de miel d'Engaddi les bords du vase que nous présentons aux gens du monde, ces enfants gâtés qui repoussent avec un geste d'ennui dédaigneux tout breuvage qui n'a pas, comme les sorbets du Levant, le parfum de la violette et des roses. Quelques-uns nous ont imputé cette innotente petite ruse à crime, et nous ont reproché en termes fort amers d'avoir sacrifié aux faux dieux ; mais lorsqu'ils ont voulu citer, ils ont eu la main malheureuse, car ils ont critiqué, sans le savoir, des tours de phrase de l'Écriture, c'est-à-dire la parole même du Seigneur! « Je ne cite pas toujours mes auteurs, dit Montaigne, parce que rien ne m'amuse davantage que de voir donner un soufflet sur ma propre joue à Virgile, à Tacite, à Horace, aux plus grands génies de l'antiquité en un mot, par de beaux esprits fort incapables de les lire. » Il nous est arrivé précisément la même chose, quoique nous n'ayons pas eu la malice de tendre ce piège à la simplicité de quelques censeurs qui ont, hélas! au plus haut degré, l'ignorance de leur ignorance, ce qui est la pire ignorance de toutes, si l'on en croit les Orientaux; nous avons entendu traiter gravement les Prophètes de gens peu classiques par des savants qui sont censés savoir la Bible par cœur : qu'y pouvons-nous faire?

Des passions mauvaises se sont émues autour de ce livre, et des hommes qui l'auraient dû soutenir, ne fût-ce que par égard pour la cause sainte qu'il défend, l'ont poursuivi dans l'ombre avec une malveillance toute pharisaïque. Que Dieu, qui soulève les sept replis de malice des cœurs faux pour pénétrer jusqu'au motif déterminant de leurs actes, le leur pardonne, comme nous le faisons nous-même ! nous avons eu de si beaux, de si honorables suffrages pour nous consoler, que cela nous rend généreux sans beaucoup d'efforts.

La presse étrangère, notamment l'italienne, l'allemande et l'espagnole, s'est préoccupée de l'*Histoire de la sainte Vierge*. Ne pouvant tout citer, nous nous bornerons à ce fragment d'un savant article de *la Cruz*, journal espagnol religieux, politique et littéraire, qui s'honore du patronage du clergé si éminemment catholique d'Espagne :

« ... El abate Orsini recorriendo los anales de su culto que empezó con el cristianismo y desenterrando pergaminos que tal vez nos hubieran sido desconocidos sin el auxilio del autor, presenta al lector los títulos en que se funda la hiperdulia, y los progressos del culto de la Madre de Dios que por cierto ocupan una pagina de oro en los fastos del mundo y escitan recuerdos de mucha gloria. Pero no es esto solo lo que hace el señor Orsini ; su obra comprende la biografia de Jesus y en algun modo la del orbe entero, cuya historia es inseparable de la caida del hombre y de de la promesa de su Redencion. Hay en el libro que recomendamos profunda teologia, esquisita erudicion, juiciosa critica, bellezas que encantan y poesia que deleita....

« El traductor, el doctor F.-Y. P., ha querido añadir un

diamante en nombre de los españoles á la corona que todos los sabios de Europa han puesto sobre la frente del autor de la historia completa de la Madre de Dios y de su culto. Esto libro es una grande epopeya del siglo XIX^e digna de estar al lado de los Martires... » G.

« L'abbé Orsini, en traçant les annales du culte de la sainte Vierge, lequel commença avec le christianisme, et en déterrants des autorités qui fussent demeurées peut-être inconnues sans lui, présente au lecteur les titres sur lesquels se fondent l'hyperdulie et les progrès du culte de la Mère de Dieu, culte qui occupe certainement une page d'or dans les fastes du monde, et qui se rattache aux plus glorieux souvenirs. Ce n'est pas là cependant tout ce qu'a fait M. Orsini; son livre comprend la biographie de Jésus, et, en quelque sorte, l'histoire du globe terrestre, qui se fonde sur la chute de l'homme et la promesse de la Rédemption. On trouve dans l'ouvrage que nous recommandons une théologie profonde, une érudition exquise, une critique judicieuse et des beautés poétiques qui enchantent....

« Le traducteur, le docteur F.-Y. P., a voulu ajouter un diamant, au nom des Espagnols, à la couronne que tous les savants de l'Europe ont mise sur le front de l'auteur de *l'Histoire complète de la Mère de Dieu et de son culte*. Ce livre est une des grandes épopées du XIX^e siècle, et il mérite de prendre place à côté des *Martyrs*... »

Nous ne rapportons pas ces éloges, où il entre certainement beaucoup d'indulgence, par une vanité ridicule et une superbe de mauvais goût, mais pour constater que *l'Histoire de la Mère de Dieu* a été bien reçue des catholiques étrangers dont la sympathie nous est infiniment

précieuse. Il n'est pas moins consolant pour nous de voir qu'elle se popularise en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Amérique, où peut-être elle a fait tomber quelques préjugés injustes parmi les chrétiens dissidents.

Quant à la presse française, elle a traité ce livre comme elle a voulu, car on n'a fait usage envers elle ni d'intrigue, ni de sollicitations d'aucune sorte, ce qui ne l'a pas empêchée de se montrer, en général, si bienveillante que nous n'avons que des actions de grâces à lui rendre. Par un hasard tout providentiel, il s'est trouvé que la plupart des hommes de lettres qui ont rendu compte de notre ouvrage étaient des gens de cœur, de savoir et d'esprit, ils n'en ont été que plus généreux; d'ordinaire, les supériorités sont indulgentes et traitables : les lions, qui ont le sentiment de leur force, épargnent souvent, par noblesse d'âme, une faible proie; il n'en est pas ainsi des vipères qui sifflent et mordent dans la boue de leur marécage natal pour l'acquit de leur conscience.

Heureux l'auteur qui tombe dans les mains d'hommes capables d'apprécier un livre et de l'examiner à l'abri de toute influence, avec la probité qui sied à la magistrature de la pensée; car juger est un métier dont beaucoup de personnes se mêlent, mais que peu de personnes savent faire; il y faut de la science, du goût et de la conscience, choses que tout le monde n'a pas!

Un savant prélat qui était encore caché pour nous sous le voile de l'anonyme lorsque nous écrivîmes la préface de notre dernière édition, feu Monseigneur Cotteret, évêque de Beauvais, profond théologien et écrivain fort distingué,

après avoir justifié l'emploi que nous avons fait des traditions orientales, *traditions que l'auteur n'a garde*, observe le savant évêque, *de vouloir faire accepter pour articles de foi*, va jusqu'à dire : « M. l'abbé Orsini est un des écrivains de notre époque qui en a le mieux appris le langage; il parle en vrai disciple de M. de Chateaubriand. » C'est bien de l'honneur qu'on nous fait là, quoique cet honneur soit peu mérité; nous n'avons pas eu la présomption d'oser marcher, même de bien loin, sur les traces gigantesques de ce grand maître, et si notre genre se rapproche du sien, si peu que ce soit, nous ne pouvons dire à cela que ce que disait en pareille occurrence un humble poète du Kurdistan : « Je suis sorti, aussi bien qu'Antar, ce poète fameux, du jardin de Nischabur; mais Antar était la rose de ce jardin, et je n'en suis qu'une ronce. »

On nous a adressé une observation à laquelle nous devons répondre; il s'agit de l'usage que nous avons fait des mœurs des Hébreux pour compléter l'histoire de la sainte Vierge. Tout voyageur qui aura visité l'Orient, tout littérateur qui sera versé dans la connaissance de l'histoire et des mœurs de l'Asie, verra bien que notre travail est basé sur de longues et laborieuses recherches, et que *l'imagination n'y entre pour rien*; nous n'avons pas même pris sur nous d'inventer les formules banales d'*adieu* et les vœux de *bon voyage*; tout a été puisé à des sources respectables, que nous avons scrupuleusement indiquées chaque fois que la chose en a valu la peine. Notre ouvrage a été lu, d'ailleurs, par de savants orientalistes qui l'ont trouvé *d'une bonne érudition*, et des Israélites du plus haut rang ont loué la fidélité scrupuleuse avec laquelle nous avons fait repa-

raître les splendeurs effacées de Sion et les mœurs antiques de leurs pères. On exige aujourd'hui de l'historien, comme du peintre, une étude approfondie de la couleur locale ; si un artiste se permettait d'introduire nos costumes occidentaux et nos sites du Nord dans une toile dont le sujet serait tiré des fastes de l'ancienne Asie, il n'échapperait point au juste blâme des connaisseurs : une œuvre littéraire est aussi un tableau qui doit reproduire la couleur du ciel, la configuration du sol, les costumes historiques, les habitudes et les mœurs des groupes qui posent dans ses pages. En écrivant l'histoire de la descendante des rois de Juda, nous nous sommes soumis aux exigences de notre thème ; nous avons cru qu'il ne s'agissait pas de refaire les mœurs de l'Orient sur nos mœurs à nous, et de les affubler, comme dit Strauss, d'un travestissement occidental, mais de les peindre telles qu'elles étaient à l'époque où vécut Marie : c'était le seul moyen de rester dans le vrai, en retraçant une histoire qui s'est passée dans la société juive du temps d'Hérode. Nous rencontrons à chaque page de l'Évangile les mœurs et les coutumes des Hébreux, auxquelles daigna se conformer Jésus-Christ lui-même ; il n'est pas douteux que la Vierge n'ait devancé l'exemple de son divin Fils. Les mœurs hébraïques étaient basées sur l'Écriture et la tradition, ce qui en faisait des choses saintes aux yeux de la nation entière ; s'écarter des usages reçus eût été regardé comme une faute grave. Il n'y avait pas jusqu'au vêtement nuptial des mariées où il n'entrât des réminiscences de la Bible et des traditions antédiluviennes du temple.

Nous avons reçu, en dehors de la presse, des témoignages

de bon vouloir et de sympathie qui sont descendus sur nous de fort haut, comme les dons de la Providence. Le prince Orsini, qui a bien voulu accepter la dédicace de notre livre, en vrai prince romain et ami des lettres qu'il est, nous a fait l'honneur de nous écrire :

« Un ouvrage aussi remarquable et aussi saint que le vôtre méritait
« bien certainement un protecteur plus élevé que moi ; je suis péné-
« tré de la plus vive reconnaissance , et toutes mes expressions ne
« sauraient jamais rendre assez vivement les sentiments de trop juste
« obligation dont m'a rempli un témoignage de tant de bonté et d'es-
« time de votre part. Rome applaudit aux éloges de votre ouvrage,
« et la gloire que vous avez cherché à donner à la Mère de Dieu
« rejaillit déjà sur vous. »

Si nous citons ces paroles flatteuses, où respire toute l'urbanité de la haute noblesse d'Italie, ce n'est pas que nous nous en jugions digne ; nous les recevons comme un encouragement généreux à mieux faire un jour, et nous les mettons respectueusement aux pieds de la Vierge sainte, sachant bien que cet honorable et bienveillant suffrage d'un Prince aussi éminent par sa piété que par ses lumières provient d'elle et lui appartient.

Une autre approbation bien précieuse à notre cœur nous est venue de M. le commandeur Mouzinho-Lima, ministre plénipotentiaire de l'empereur du Brésil, qui joint à des talents diplomatiques du premier ordre un goût éclairé pour les lettres, qu'il cultive lui-même avec beaucoup de succès.

« La nouvelle édition que vous donnez de votre histoire de la sainte
« Vierge, quelques mois seulement après son apparition, nous écrit
« Son Excellence, témoigne assez de l'intérêt que le public a pris à

« ce livre. Permettez-moi, à l'occasion de cette réimpression, de joindre mon humble suffrage à celui de vos nombreux lecteurs.

« Votre ouvrage aura contribué et contribuera encore sans doute à développer en France le culte touchant de Marie, que saint Bernard y propagea autrefois avec tant d'éclat. Je suis persuadé que, partout où l'Eglise compte des enfants, l'*Histoire de la Mère de Dieu* produira le même effet; que mon nom vous en soit le gage. »

Notre histoire de la sainte Vierge n'a pas seulement trouvé grâce aux yeux des grands de la terre; quantité de docteurs italiens et espagnols l'ont honorée de leur suffrage. Monseigneur l'évêque de Salamanque, savant prélat, bien digne de présider la célèbre université qui a jeté un si vif éclat en Europe pendant des siècles, l'a noblement protégée en Espagne. Son Éminence Monseigneur l'Archevêque de Malines, dont la renommée de savoir a dépassé les frontières de sa patrie, a formellement approuvé les éditions belges; enfin notre propre évêque l'a prise, dès l'origine, sous sa protection, en homme qui n'a nul besoin de l'opinion des autres pour former la sienne, et qui n'attend pas à être emporté par la foule.

Nous allons attacher un fragment de la lettre de Monseigneur Casanelli d'Istria à nos humbles pages, afin que, si ce livre est destiné à une durée quelconque, il puisse être constaté plus tard qu'à une époque où les lettres religieuses étaient sans appui d'aucune sorte en France il y eut des princes romains, des ambassadeurs des pays éloignés et de saints évêques qui les protégèrent.

« C'est bien tard vous remercier du joli cadeau que vous m'avez fait de votre estimable ouvrage, et du plaisir que m'a causé la lecture d'une vie doublement intéressante pour moi et par la nature du

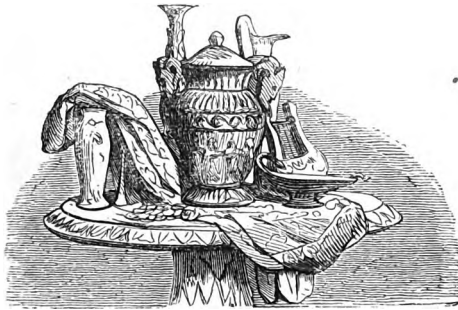
« sujet, et par le charme de la diction dont vous l'avez embellie. J'ai
« été d'autant plus sensible à ce présent qu'il m'a été offert par l'au-
« teur, et que cet auteur est à la fois un de mes compatriotes et un
« de mes prêtres. Je n'ai pas été le seul à apprécier le mérite de vo-
« tre livre. Les suffrages des lecteurs à qui je l'ai prêté se sont trou-
« vés d'accord avec l'éloge que les journaux de Paris en avaient déjà
« fait.

« J'ai vu avec satisfaction les prémices de vos travaux littéraires
« consacrés à la Reine des Anges. Un tel début ne peut que vous
« présager les plus heureux succès dans la carrière où vous vous êtes
« annoncé d'une manière si distinguée. »

Depuis que ces lettres encourageantes nous ont été adres-
sées, l'histoire de la Mère de Dieu a obtenu, nous osons le
dire parce que les preuves existent, un succès populaire
non-seulement en France, mais en Europe, et même au
delà. On en a fait trois traductions en Italie; deux doc-
teurs espagnols l'ont traduite en Espagne; un ecclésias-
tique de talent l'a traduite en Allemagne, où l'on vient
d'en publier à Leipzig une seconde traduction magnifique-
ment illustrée; on en a fait plusieurs éditions en Belgique;
elle a pénétré jusqu'au fond de la Moscovie; et, traver-
sant les mers lointaines, elle s'est répandue au Mexique;
enfin, elle a été favorablement accueillie à Rome, où elle
est propagée avec la permission du Sacré-Palais. Grâce
à la puissante protection de Marie, le petit grain de sé-
nevé est devenu un arbre dont les rameaux se sont éten-
dus au loin sur la terre; si peu que soit ce livre, Elle l'a
béni, parce qu'Elle sait qu'il a été écrit avec des inten-
tions pures et uniquement pour la gloire de son culte et
de son nom.

Pénétré de reconnaissance pour ce public européen qui

a reçu si favorablement notre ouvrage, nous avons fait tous nos efforts pour mériter une sympathie qui nous est si chère. Cette nouvelle édition, imprimée d'après la permission de Monseigneur l'Archevêque de Paris, a été scrupuleusement revue et considérablement augmentée : comme c'est la dernière fois que nous retouchons ce livre, nous l'avons fait en conscience. La seconde partie, qui comprend le culte de la Vierge, a été entièrement refondue et enrichie de faits importants puisés aux sources les plus authentiques et les plus rares. Malgré tous nos efforts, nous ne nous dissimulons point que notre ouvrage reste bien imparfait encore, mais c'est le défaut ordinaire des œuvres humaines ; la perfection est la montagne du talisman, dont il n'a été donné à aucun mortel d'atteindre la cime, et l'auteur en est plus éloigné que personne.





Chapitre j.

ATTENTE UNIVERSELLE DE LA VIERGE ET DU MESSIE.



ans ces temps anciens qui touchent
au berceau du monde, lorsque nos
premiers pères, éperdus et trem-
blants, écoutaient, sous les majes-
tueux ombrages d'Éden¹, la voix
tonnante de Jéhova qui les condamnait à l'exil, au tra-
vail, à la mort, en punition de leur folle désobéissance,

une prédiction mystérieuse, où la bonté du Créateur perçait à travers le courroux du Dieu irrité, vint relever les esprits abattus de ces deux fragiles créatures qui avaient péché par orgueil comme Lucifer. Une fille d'Ève, une femme au courage *viril*, devait écraser sous ses pieds la tête du serpent et régénérer à toujours une race coupable : cette femme, c'était Marie.

Dès lors, ce fut une tradition parmi les générations antédiluviennes qu'une femme viendrait réparer le mal que la femme avait fait ; cette tradition consolante, qui releva l'espoir d'une race déchue, ne s'effaça point de la mémoire des hommes, lors de leur grande dispersion dans les plaines de Sennaar ; ils emportèrent avec eux, au delà des monts et des mers, cette douce et lointaine espérance, avec le culte de Noé et les débris des sciences et des arts sauvés du déluge². Plus tard, lorsque la religion primitive vint à s'affaiblir, et que les anciennes traditions s'environnèrent de nuages, celle de la Vierge et du Messie résista, presque seule, à l'action du temps, et s'éleva sur les ruines des antiques croyances, noyées dans les fables du polythéisme, comme l'arbuste toujours vert qui croît sur les débris de ce qui fut jadis Babylone la grande³.

Qu'on parcoure en effet les diverses régions du globe ; qu'on fouille du septentrion au midi, du couchant à l'aurore, les annales religieuses des peuples, on trouvera la Vierge promise et son enfantement divin au fond de presque toutes les théogonies.



Raphaël pinx.

Laroche del.

L. Noël sculp.

La Vierge à la chaise.

Publié par Merveier à Paris.
Imprimé par Durand

Au Thibet, au Japon, et dans une partie de la presqu'île orientale de l'Inde, c'est le dieu Fo, lequel, pour sauver les hommes, s'incarna dans le sein de la jeune fiancée d'un roi, la nymphe Lhamoghiuprul, la plus belle et la plus sainte des femmes. A la Chine, on compte au nombre des *filles du Ciel* l'empereur Hoang-Ti, dont la mère conçut par la lueur d'un éclair; un autre empereur, Yao, contemporain du déluge, eut pour mère une vierge que féconda un rayon d'étoile; Yu, chef de la première dynastie chinoise, dut la vie à une perle, cet emblème de la lumière dans tout l'Orient ⁴, qui tomba du ciel dans le chaste sein d'une jeune fille. Heou-Tsi, chef de la dynastie des Tcheou, n'altéra pas, en naissant, la virginité de sa mère, qui le conçut par opération divine, un jour qu'elle était en prière, et l'enfanta sans effort et sans souillure dans une grotte abandonnée, où des bœufs et des agneaux le réchauffèrent de leur haleine ⁵. La déesse la plus populaire du Céleste-Empire, Sching-Mou, conçut au simple contact d'une fleur des eaux; son fils, élevé sous le pauvre toit d'un pêcheur, devint un grand homme et fit des miracles.

Les lamas disent que Bouddha est né de la vierge Maha-Mahai. Sommonokhodom, le prince, le législateur et le dieu de Siam, doit également le jour à une vierge que les rayons du soleil ont rendue féconde. Lao-Tseu s'incarne dans le sein d'une vierge noire, *merveilleuse et belle comme le jaspé*. L'Isis zodiacale des Egyptiens est une vierge mère. Celle des druides doit enfanter le Sauveur futur ⁶. Les

brahmes enseignent que, lorsqu'un dieu s'incarne, il naît dans le sein d'une vierge, par opération divine ; aussi Jagrenat, le sauveur mutilé du monde ⁷, Chrichna, né dans une grotte où des anges et des bergers viennent l'adorer au berceau, ont-ils tous deux une vierge pour mère.



La Babylonienne Dogdo voit en songe un brillant messager d'Oromaze, qui dépose à ses pieds de magnifiques vêtements ; une lumière céleste tombe sur le visage de la dormeuse qui devient belle comme *l'étoile du jour* ; Zerdhucht, Zoroastre, ou plutôt Ebrahim-Zer-Atuecht ⁸, le fameux prophète des mages, est le fruit de cette vision nocturne. Le tyran Nemroud ⁹, instruit par ses astrologues qu'un enfant, qui n'est pas né encore, menace ses dieux et son

trône, fait périr toutes les femmes enceintes qui se trouvent dans ses Etats ; Zerdhucht n'en est pas moins sauvé par l'adresse et la prudence de sa mère ¹⁰. Les Macéniques, qui habitent, au Paraguay, les bords du lac Zarayas, racontent qu'à une époque très-reculée une femme d'une rare beauté devint mère et demeura vierge ; son fils, après avoir fait d'insignes miracles, s'éleva un jour dans les airs en présence de ses disciples et se transforma en soleil ¹¹.

Qu'on rassemble les traits épars de ces croyances altérées, et l'on refait, dans presque tous ses détails, l'histoire de la Vierge et du Christ. La Vierge, malgré le sang royal qui coule dans ses veines, est d'une condition obscure comme la mère de Zoroastre ; comme celle-ci encore, elle reçoit la visite d'un ange chargé d'un message céleste. Le tyran Nemroud, qui fut le pire d'une foule de fort méchants princes, peut passer pour le type d'Hérode, et veut aussi résolument la mort du jeune mage que l'époux sanguinaire de Mariamne veut la perte de Jésus enfant ; tous deux laissent échapper leur proie. Né d'une vierge qui le conçoit pendant une fervente prière, et l'enfante sans souillure et sans douleur dans une pauvre étable, comme le premier né de la noble et pieuse Kiang-Yuen, notre divin Sauveur vit au milieu des classes pauvres comme le fils de la déesse de la Chine ; des anges et des bergers viennent lui rendre hommage, comme à Chrichna, la nuit même de sa naissance ; puis, après avoir calmé les tempêtes, marché sur les eaux, chassé les démons, ressuscité les morts, il fait

son ascension triomphante en présence de cinq cents disciples, dont les yeux éblouis le perdent dans la nue, précisément comme le racontent les hordes sauvages du Paraguay.

Il est assurément fort étrange que ces légendes merveilleuses, qui n'ont pas été copiées sur les faits évangéliques, puisqu'elles sont incontestablement plus anciennes, forment, en s'enchaînant, la vie réelle du Fils de Dieu. La vérité peut-elle donc naître de l'erreur?... Que penser de ces rapprochements bizarres? Dira-t-on, avec les philosophes persifleurs de l'école voltairienne et quelques rêveurs allemands d'une date un peu plus récente, que les apôtres empruntèrent ces fables aux diverses croyances de l'Asie? Mais sans parler du soin jaloux avec lequel on cachait alors les livres réputés divins dans la nuit impénétrable des sanctuaires; sans parler de l'horreur profonde que les Juifs professaient pour les légendes idolâtriques, et de leur mépris dédaigneux pour la science de l'étranger, comment de pauvres prolétaires, dont toute la science se bornait à guider une barque sur les flots du lac de Génésareth, et dont les filets dégouttaient encore de ses eaux vives lors de leur promotion à l'apostolat, comment de laborieux artisans, forcés de travailler entre leurs prédications pour obtenir le pain du jour, auraient-ils compulsé les livres sacrés des Indous, des Chinois, des Bactriens, des Phéniciens et des Perses? Quelle apparence que Simon-Pierre, les fils de Zébédée, ou cet austère disciple de Gamaliel, qui disait fière-

ment à Corinthe, la riche et savante cité grecque : *Pour moi je ne sais qu'une chose, Jésus, et Jésus crucifié!* aient arraché à l'idolâtrie, qu'ils avaient mission de détruire, quelques-uns de ses vieux lambeaux pour les coudre frauduleusement à la vie si simple et si grande du Christ! Encore, s'il n'eût été question que d'emprunts faits aux légendes mythiques des peuples voisins de la Palestine, comme les Égyptiens et les Phéniciens, par exemple, si injuste qu'eût été l'inculpation, elle eût eu du moins une couleur de vraisemblance; mais non! ces points brillants qui se détachent du sein des ténèbres de l'idolâtrie pour former, comme autant de petites étoiles, l'auréole du Fils de la Vierge, viennent des lieux les plus éloignés et les moins connus de la terre. Sans parler de cette Gaule aux impénétrables forêts, qui cachait, à l'extrémité occidentale de l'Europe, ses croyances mystérieuses à l'ombre des chênes; des grandes Indes, si imparfaitement connues sous Tibère; de cette Sérique aux tours de porcelaine, dont les provinces reculées ne tentaient même pas les avides Romains ¹², comment les apôtres eussent-ils fait pour communiquer avec la lointaine Amérique, séparée du vieux continent par sa verte ceinture de vagues et perdue comme une perle au milieu des eaux?

Mais je veux que les apôtres aient connu, n'importe comment, ces mythes antiques, disséminés sur tous les points du globe. Je vais plus loin; j'admets, en écartant la simplicité native, le témoignage scellé de sang, la haute sainteté

de ces hommes divins, qu'emportés, comme dit Rousseau, par l'ardeur de la gloire de leur maître, il leur fût venu un instant en pensée de broder quelques circonstances fabuleuses sur le tissu évangélique; la chose eût passé leur pouvoir. De quel front, par exemple, eussent-ils attribué à cet Hérode que tout Jérusalem avait connu, dont chacun savait par cœur le règne glorieux et tragique, un fait atroce et sans vraisemblance, renouvelé de je ne sais quel roi de Perse, qui n'exista jamais peut-être que dans les rêveries des mages? Si le massacre des Innocents eût été un conte *forgé* ou *copié* par les apôtres, croit-on que les Bethléemites, si à portée de savoir ce qui se passait dans la Ville Sainte, dont ils voyaient les hautes tours à leur horizon, n'eussent pas énergiquement protesté contre cet audacieux mensonge; que ces pharisiens subtils, qui avaient cherché à surprendre Jésus lui-même dans ses paroles, l'eussent laissé courir sans le réfuter, ou que les hérodiens eussent souffert, en toute patience, qu'on imprimât faussement une tache si noire sur la renommée d'un prince dont ils avaient fait presque un dieu¹³, et qui les avait comblés de biens et d'honneurs? Si chacun se tut, c'est que la chose était trop avérée, trop publique, trop récente encore pour laisser le champ libre aux dénégations; c'est qu'à deux heures de marche de Jérusalem étaient les mères des martyrs qui avaient payé de leurs jeunes vies l'honneur de naître avec le Christ; c'est que des bourgades entières avaient vu briller le fer homicide et entendu les cris de mort; c'est qu'au premier démenti porté

aux chrétiens, tout un peuple se fût levé pour dire : *Mais nous étions là* ¹⁴ !

Il en est de même de l'enfantement divin de Marie, de la visite des pasteurs envoyés par les anges, de la résurrection glorieuse, et enfin de tous les prodiges qui signalèrent l'avènement du Christ. Les apôtres écrivirent du vivant même de ceux qui avaient figuré dans les scènes qu'ils rapportaient, et, avant de consigner par écrit ces prodiges messianiques, ils les avaient hardiment prêchés dans le temple même de Jéhova, devant cette foule immense d'Hébreux de toutes les provinces, qui s'y rendait soit pour sacrifier, soit pour apporter des prémices ; ce qui leur eût composé le plus dangereux auditoire du monde, s'ils avaient menti.

Loin de redouter des dénégations, qui n'eussent pas manqué en cas d'imposture, saint Pierre parle à cette nombreuse assemblée en homme sûr de l'adhésion générale ; il ne craint pas d'en appeler aux souvenirs encore tout récents de ceux qui l'écoutent ; il affirme les miracles qui ont marqué d'un sceau divin la mission du Fils de Marie, jusque devant le grand conseil de la nation, qui a contribué de tout son pouvoir à faire crucifier Jésus. Et les sénateurs d'Israël, épouvantés et furieux, font battre de verges saint Pierre et saint Jean pour les forcer à garder le silence ; mais ils ne nient point, le Talmud en fait foi, ces prodiges qu'ils attribuent stupidement à la magie. Aussi ne disent-ils pas aux apôtres trainés devant eux par les gardes du temple : « Vous êtes des visionnaires ou des menteurs ! » ils leur di-

sent, avec une agitation qui témoigne assez de leurs craintes secrètes : « Taisez-vous ! voulez-vous donc nous faire lapider par le peuple ? » A quoi ces deux hommes, au cœur simple, mais à l'âme grande, répondent résolument : « Nous ne nous taisons pas ! Dieu nous ordonne de parler, et il faut plutôt lui obéir qu'aux hommes... » L'imposture n'est pas si hardie.

Après avoir examiné les actes, le caractère et la position des apôtres, tout homme impartial sera forcé de convenir qu'ils ne furent ni trompeurs ni trompés, et qu'ils ne sont pour rien dans les conformités que l'on remarque entre les faits évangéliques et les traditions, plus ou moins mêlées de fables, des anciens peuples.

Mais alors, comment expliquer ces analogies ? Est-ce un jeu du hasard, une rencontre fortuite ?

Ce n'est point par hasard que le mystère de l'incarnation d'un dieu dans le sein d'une vierge est une des croyances fondamentales de l'Asie ; ce n'est point par hasard que les femmes privilégiées qui portent dans leurs flancs cette émanation de la Divinité sont toujours chastes, belles, saintes ; qu'elles ont des noms glorieux et pleins de mystère, qui signifient, dans toutes ces langues antiques : *beauté attendue, vierge immaculée, vierge fidèle, félicité du genre humain, étoile polaire* ; et qu'elles sont si ressemblantes entre elles qu'on les dirait moulées sur un type lointain que nous cache la nuit des temps. Enfin, ce n'est point par hasard qu'un rayon lumineux unit la nature divine à la nature humaine.

Ces notions, où le cachet des époques primitives est reconnaissable, remontent évidemment à la naissance du monde. Les patriarches anté-diluviens, cette chaîne de vieillards qui vivaient l'âge des cèdres, voulant se former une idée de la femme bénie entre toutes, dont l'enfantement miraculeux devait sauver le genre humain, se la peignirent sous les traits d'Ève avant sa chute; ils lui donnèrent une beauté majestueuse et sainte qui ne pouvait créer dans l'âme des enfants des hommes un sentiment autre que celui d'une religieuse vénération; ils en firent une aimable étoile à la lueur douce et voilée, dont le lever devait précéder celui du Soleil de Justice.

Les moyens par lesquels Dieu fait descendre la fécondité dans ce sein virginal s'accordent, d'une manière frappante, chez les différents peuples du monde. Jetez un coup d'œil sur toutes les religions antiques; vous y verrez un feu sacré. Or le feu était, pour les Perses, l'emblème terrestre du soleil, et le soleil lui-même n'était que la demeure du Très-Haut, la tente glorieuse *du Dieu du ciel* ¹⁵.

Les Hébreux, qui partageaient cette croyance, reconnaissaient la présence divine, ou le *schekina*, dans la nuée lumineuse qui planait entre les chérubins du propitiatoire, et croyaient que Dieu se revêtait de la lumière comme d'un vêtement, lorsqu'il se manifestait aux hommes, dans les occasions solennelles. C'était l'opinion de la Synagogue, et la tradition du temple rapportait qu'au milieu du buisson de roses sauvages, qui brûlait sans se consumer sur le mont

Horeb, où Moïse, ce grand pasteur d'hommes, faisait alors paître les troupeaux arabes de son beau-père, on distinguait une face fort belle qui ne ressemblait en rien à ce que nous voyons ici-bas, et que cette image céleste, qui était plus claire que la flamme et plus brillante que l'éclair, était sans doute l'image du Dieu éternel ¹⁶. Cela posé, il n'est pas difficile de comprendre à quoi tenait l'opinion, généralement répandue, qu'un rayon lumineux devait porter la fécondité dans le sein de la Vierge réparatrice qui était l'attente des peuples.

A cette gracieuse tradition d'une vierge pure admise à des noces célestes, entourées d'un impénétrable mystère, se liait la tradition du Dieu sauveur, né de ses entrailles, qui devait souffrir et mourir pour le salut du monde ¹⁷. Cette tradition ne se perpétua pas, comme l'autre, au moyen d'images brillantes et poétiques, mais par la terreur, qui fait une impression bien autrement ineffaçable que la poésie. Le sacrifice sanglant, que nous trouvons établi, dès les temps les plus reculés, chez presque tous les peuples, n'eut pour objet que de conserver parmi les hommes le souvenir de la promesse de l'immolation du Calvaire : il est facile de le prouver.

Le culte, cette manifestation d'amour, cet hommage de reconnaissance qu'Adam et Ève durent rendre à Dieu aussitôt après le bienfait de leur création, ne se composa, en Eden, sans doute, que de prières innocentes et d'oblations de fruits et de fleurs ¹⁸. Mais lorsqu'ils eurent enfreint, les

ingrats! le précepte d'observance facile que le Seigneur leur avait imposé comme un joug doux, et seulement pour leur faire sentir qu'ils avaient un maître; lorsqu'ils eurent perdu, avec les fruits immortalisants de l'arbre de vie ¹⁹, leur talisman contre la mort ²⁰, et qu'ils descendirent des collines charmantes d'Éden dans une terre hérissée de ronces et d'épines, dont il leur fallut ouvrir le sein vierge pour se nourrir, ils ajoutèrent, aux fruits et aux fleurs sauvages que produisait la terre de l'exil, les prémices de leurs troupeaux. Ceci mérite considération. Adam, qui joignait à la perfection des formes une âme intelligente et haute où le Seigneur avait jeté le germe de toutes les vertus et de toutes les connaissances, ne pouvait être sans humanité. Sa fatale complaisance pour Ève nous le montre aimant jusqu'à la faiblesse, et partant susceptible au plus haut degré d'affections douces et bienveillantes. Comment lui vint-il donc en pensée que le Créateur se pût complaire dans la mort violente de sa créature et qu'un acte de destruction fût un acte de piété?

L'immolation des animaux, qui n'a pas le moindre rapport avec les vœux et les prières de l'homme, et que la nourriture purement végétale des premiers patriarches laissait sans autre objet que celui du meurtre, dut soulever, chez le chef de la race humaine, mille répugnances naturelles. Longtemps, ces pauvres êtres, privés de raison, mais capables d'attachement, avaient composé, en Eden, la cour de ce roi solitaire; il s'asseyait alors à la même table, dor-

mait sur la mousse du même coteau, se désaltérait à la même source, et sa prière montait vers le ciel au lever et au déclin du jour avec le gazouillement des oiseaux qui semblaient chanter, eux aussi, leur hymne du matin ou du soir. Ces compagnons de sa vie heureuse, enveloppés dans son infortune, partagèrent son bannissement²¹ : les uns, cédant à des instincts farouches qui ne s'étaient point déclarés dans le paradis, s'enfuirent au fond des déserts et dans les antres secrets des montagnes, d'où ils firent bientôt, à leur ancien maître, une guerre à mort ; les autres, inoffensives et douces créatures, s'établirent autour de la grotte de leur seigneur, auquel ils offrirent, pour apaiser ses besoins et charmer ses peines, leur lait, leur travail, leurs toisons et leurs mélodieux concerts. Eh bien, ce fut dans les rangs, peu nombreux, de ces humbles amis, restés fidèles au malheur, qu'Adam choisit, compta et marqua ses victimes ; ce fut dans la gorge de la génisse qui épuisait ses mamelles pour le nourrir, de la colombe qui prenait son sein pour asile lorsque le vautour planait dans les airs, de l'agneau qui délaissait sa pâture fleurie pour venir lui lécher la main, qu'il eut le cœur d'enfoncer le couteau... Ah ! lorsque l'homme, inexpert à tuer encore, étendit à ses pieds un pauvre être doux et craintif qui se débattit, dans des flots de sang, au milieu des étreintes de l'agonie, il dut rester pâle et défait comme l'assassin qui vient de commettre son premier meurtre ! Cette pensée ne vint pas de lui ; ce ne fut point un acte de choix, mais de pénible obéis-

sance. Qui l'imposa? Celui-là seul auquel il appartient de disposer de la vie et de la mort... Dieu.

Adam commit une faute tellement énorme par ses circonstances aggravantes et ses conséquences désastreuses que, pour en exprimer toute l'étendue, la tradition hébraïque rapporte que le soleil s'en voila d'horreur ²². Satan l'attaqua dans sa force, au temps où il ne connaissait encore que le bien, dans le plus beau séjour de la terre, sous l'impression récente de l'immense bienfait de sa création, libre, heureux, tranquille, immortel, et capable de résister, si seulement il l'eût voulu. C'est de cette hauteur qu'il tomba dans l'abîme affreux de la désobéissance et de l'ingratitude. La justice de Dieu demandait une punition proportionnée à l'offense; l'homme fut condamné à mourir d'une double mort, et c'en était fait de l'espèce humaine si un être divin, prédestiné, avant la naissance des temps, à l'œuvre de notre rédemption, ne se fût chargé de satisfaire pour nous tous. Dès lors il fut appelé le Messie et révélé comme un sauveur au moment même où la voix de Dieu, *cette voix qui brise les cèdres*, prononça la sentence des trois coupables. « Parce que tu as fait cela, dit Dieu au serpent corrupteur qui se montrait superbe de notre ruine, la semence de la femme, c'est-à-dire un fruit sorti d'elle, te brisera la tête. »

Et la tradition hébraïque ajoute que Dieu, touché du repentir de nos premiers parents, leur fit révéler par un ange qu'il naîtrait d'eux un juste qui anéantirait les pernicious effets du fruit de l'arbre de science ²³, au moyen d'une

oblation volontaire, et serait le salut de ceux qui mettraient leur espoir en lui ²⁴. D'une autre part, les traditions arabes nous apprennent que Dieu, qui est indulgent et miséricordieux, voulut bien indiquer à l'homme la manière d'implorer son pardon. Ce culte, révélé de Dieu, fut certainement le sacrifice, cérémonie à la fois commémorative, expiatoire et symbolique, par laquelle l'homme confessait qu'il avait mérité la mort, et, en se substituant des victimes innocentes, rappelait perpétuellement à son souvenir la grande victime du Calvaire.

Ainsi donc l'institution du sacrifice sanglant, qui ne fut point d'invention humaine, reposait, au fond, sur une pensée de miséricorde divine, puisqu'elle perpétuait, chez tous les peuples, cette tradition du Messie sans laquelle l'œuvre de la Rédemption eût été un bienfait perdu.

Dieu mûrit ses conseils pendant des siècles, car mille ans sont pour lui comme un jour ; mais l'homme est pressé d'obtenir, car l'homme dure peu. Il paraît qu'Ève avait conclu des paroles de l'ange qu'elle serait la mère de ce Rédempteur qu'on lui avait promis, et que ce fut dans cette pensée qu'elle fit éclater des transports de joie extraordinaires en mettant au monde Caïn ²⁵, qu'elle prit pour son sauveur. Détrompée par les inclinations perverses qu'il laissa voir, elle reporta ses espérances sur Abel, ce fils tant aimé dont le nom rappelle le deuil et les pleurs de sa mère ²⁶, puis sur Seth ²⁷, mais en vain ; car les portes du paradis ne se rouvrirent jamais pour elle. Les justes de la

race de Seth, ces hommes purs, solitaires, contemplatifs, que l'Écriture appelle les enfants de Dieu et dont les légendes assyriennes font des génies, se bercèrent longtemps de la même espérance, et la tradition juive nous les montre errant sur les hauteurs voisines du jardin d'Éden²⁸ dont ils admiraient en soupirant les cèdres gigantesques²⁹ et où ils se flattaient qu'un juste né au milieu d'eux les ferait rentrer. Mais ce n'était pas le nom d'une vierge des temps primitifs qui était écrit dans les décrets immuables de l'Éternel, et la terre, encore frémissante de la malédiction divine, avait besoin d'être lavée comme par les ablutions d'un baptême, avant que les pieds de celui qui devait apporter la bonne nouvelle sur les montagnes y laissassent leur empreinte sacrée.

Lorsque la terre eut absorbé les eaux du déluge et que les vents l'eurent séchée, la nouvelle famille humaine, qui renaissait sous des promesses favorables, s'empressa de rétablir le culte d'Énos. Noé y joignit les sept préceptes qui portent son nom, sans oublier les traditions historiques et religieuses que sa longue existence avant le cataclysme l'avait mis à même de recueillir. Il dit l'homme formé de terre, sa rébellion, sa déchéance, sa réparation future que le monde devrait à l'enfantement miraculeux d'une nouvelle Ève. A la vue des hosties sanglantes offertes pour la faute inexpiée de leurs premiers pères, il apprit à ses descendants à lever les yeux vers une victime plus auguste, assise à la droite de Jéhovah dans les profondeurs étoilées du

ciel, victime dont l'oblation des génisses et des agneaux n'était que la figure ³⁰.

Les peuples retinrent fidèlement d'abord ces notions primitives, qu'on retrouve au fond de toutes les croyances ³¹. On éleva des autels au confluent des fleuves, à l'ombre des forêts, à la cime des monts, au bord de l'océan verdâtre, et sur la dune sablonneuse où l'absinthe étale ses feuilles au vent du désert. Le jour velouté de la lune éclaira, dès le commencement, ces temples agrestes qui n'avaient d'autres bornes que l'horizon, d'autre toiture que le ciel avec tous ses astres. A cette époque reculée, Dieu fut adoré dignement et avec des idées si nettes, si sublimes, si uniformes et si simples, qu'évidemment elles remontaient jusqu'à lui-même.

Toutefois, un élément de terreur superstitieuse fondée sur le souvenir effroyable et récent de la submersion du globe, souvenir dont on trouve des traces visibles dans la plupart des fêtes religieuses de l'antiquité ³², se glissa, comme un principe destructeur, dans le culte post-diluvien. Agglomérés sur les plateaux élevés du Caucase et des montagnes d'Arménie, les noachides avaient longtemps refusé, avec une obstination que l'autorité de Noé lui-même n'avait pu vaincre, de redescendre dans les plaines, tant ils redoutaient un second déluge ! C'était en vain que l'arc-en-ciel étalait dans la nue, comme pour ôter toute crainte aux enfants des hommes, ses douces et bénignes couleurs où le vert d'émeraude s'unissait au bleu du saphir ; ce

présage heureux, ce beau signe d'un Dieu apaisé, atténuait, mais ne pouvait bannir une terreur enracinée : la tour de Babel en fait foi. Ce gigantesque monument de l'orgueil humain cachait sous sa bravade insolente une immense peur. C'était comme une forteresse de refuge contre l'éventualité d'un nouveau cataclysme que cette race, qui recommençait déjà à se corrompre, sentait qu'elle méritait encore. Et quand la confusion des langues, cette terrible mystification divine, força les noachides à se disperser ; quand ils virent leur précaution, injurieuse à la clémence jurée du Seigneur, tourner à leur honte, ils n'en furent que mieux disposés à s'effrayer sur nouveaux frais.

Il faut convenir, à leur excuse, que la terre offrait alors un spectacle peu rassurant. Toute l'économie de la création était bouleversée. Les fleuves, égarés dans leur cours, formaient d'immenses flaques d'eau et de putrides marécages³³ dans les vastes plaines qu'animaient, avant le déluge, les tentes gracieuses des pasteurs. Les cèdres gisaient étendus au rivage des mers, tandis que les dépouilles de l'Océan se trouvaient sur la cime éternellement neigeuse des hautes montagnes. On ne voyait de toutes parts que tours abattues au niveau de l'herbe³⁴, que villes silencieuses et ruinées. Partout le soc de la charrue s'ébréçait sur des ossements et des décombres. La main vengeresse du Ciel irrité s'était appesantie sur l'espèce humaine d'une manière si écrasante que l'homme, dont le cœur battait encore d'effroi au souvenir des périls qu'il avait courus, se

sentit plus disposé à craindre son souverain maître d'une grande crainte qu'à l'aimer d'un confiant amour ; il eut peur de Dieu ! Il douta de ses promesses et de sa bonté. Comme le naufragé qui se noie, il chercha avidement, autour de lui, quelque chose de secourable qui pût s'interposer entre eux, et conjurer, à l'occasion, cette colère sainte, mais terrible. Noé avait parlé d'un être influent et divin dont la tendresse pour les hommes était infinie, qui devait plaider leur cause auprès de l'Éternel et se charger lui-même de leurs crimes ; mais quel était ce médiateur écouté, cet ami puissant ?... On ne le savait plus. Les descendants de Sem crurent l'avoir trouvé dans les astres qui enchanteraient leurs veilles solitaires, et qu'ils supposaient animés par des intelligences célestes³⁵ ; ils supplièrent ces intelligences de les protéger, et allumèrent des feux au haut des montagnes en leur honneur³⁶.

Ce fut l'origine du sabéisme, qui dégénéra en idolâtrie lorsque la race réprouvée de Cham, s'attachant à l'objet matériel, adora le feu, l'eau, la terre, l'air agité, et, se moquant insolemment du culte noachide, qui ne connaissait pas les images, consacra des statues d'argent à la lune et des statues d'or au soleil³⁷.

Avec le temps, les ténèbres s'épaissirent, les religions se chargèrent de rites, le culte du vrai Dieu se mêla graduellement à celui des astres et des éléments ; la découverte des hiéroglyphes compléta la confusion, et le peu de vérités qui échappèrent au bouleversement des croyances fu-

rent mystérieusement enfouies au fond des sanctuaires idolâtres, comme ces lampes sépulcrales qui ne brûlent que pour les morts. On les déroba soigneusement à la multitude³⁸, qui prodigua ses adorations insensées aux pierres, aux arbres, aux fleuves, aux montagnes, aux animaux, culte plus dégradant encore, et qui finit par placer ses vices et ses passions dans le ciel. Ce fut alors que des imposteurs, spéculant sur la crédulité humaine, brouillèrent ou rompirent à dessein le fil déjà si délié des traditions patriarcales, et, substituant audacieusement le souvenir à l'espérance, groupèrent autour du berceau de leurs rois fabuleux, de leurs faux prophètes ou de leurs divinités impuissantes, les merveilles de l'incarnation du VERBE et les révélations primitives de sa haute et tragique destinée.

Ainsi s'expliquent, selon nous, des analogies, qui semblent d'abord incompréhensibles.

Cependant, toutes les nations du polythéisme ne prirent pas le mystère du Messie pour un fait accompli. Les druides, un moment avant l'ère chrétienne, élevaient encore, dans les noires forêts de la Gaule, un autel à la Vierge *qui doit enfanter*. Les Chinois, instruits par Confucius, qui avait trouvé lui-même cet oracle dans des traditions antiques, attendaient le SAINT *né d'une Vierge et Fils de Dieu, qui devait mourir pour le salut du monde*³⁹ dans les régions occidentales de l'Asie, et l'envoyaient chercher, par ambassade solennelle, moins d'un demi-siècle après la mort de l'Homme-Dieu. Les mages, sur la foi de Zerdhucht, étu-

diaient les constellations pour y trouver l'étoile de Jacob, qui devait les guider au berceau du Christ ⁴⁰. Les brahmes soupiraient après le glorieux *avatar* ⁴¹ de celui qui devait *purger le monde du péché*, et le demandaient à Wichnou en déposant, sur son autel resplendissant de pierreries, des touffes odorantes de basilic, plante aimée du dieu indien. Les fiers enfants de Romulus, ces idolâtres par excellence, qui avaient créé des légions entières de dieux, lisaient dans les livres si jalousement et si politiquement gardés de la sibylle de Cumes, contemporaine d'Achille et d'Hector, *la vierge, le divin enfant, l'adoration des bergers, le serpent terrassé, et l'âge d'or rendu à la terre*. Enfin, vers le temps du Messie, tous les peuples de l'Orient étaient dans l'attente d'un SAUVEUR futur, et Boulanger, qui fut mieux inspiré sur son lit de mort, après avoir démontré combien cette espérance était générale, l'appelle illogiquement une chimère universelle ⁴².

Mais qu'étaient-ce que ces pâles lueurs, impuissantes à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, auprès du faisceau de lumières qui éclairait le peuple élu? On est saisi d'étonnement à la vue de cette chaîne prophétique dont le premier anneau tient au berceau du monde, et dont le dernier se soude au tombeau du Christ ⁴³. La menace de Jéhovah au serpent infernal renferme, nous l'avons déjà dit, le premier oracle messianique. Nous avons dit encore, et les traditions juives le confirment, que cet oracle fut expliqué plus particulièrement, dans la suite, aux exilés d'Éden,

rapprochés du Ciel par la pénitence ⁴⁴. Noé, qui fut institué de Dieu héritier de la foi ⁴⁵, transmet à Sem ces révélations, et Sem, dont la longue vie égala presque celle de ses ancêtres, put les redire au père des croyants. Ce fut alors qu'une bénédiction mystérieuse, où la promesse du Messie était enfermée, fit connaître que le germe béni promis à Ève serait aussi le germe et le rejeton d'Abraham. Aux traditions primitives succède bientôt la grande prédiction de Jacob. Le patriarche expirant, qui a vu en esprit l'état des douze tribus, lorsqu'elles seront dans la Palestine, annonce à ses fils, rassemblés autour de son lit de mort, que Juda a été choisi, entre tous ses frères, pour être la tige des rois d'Israël et le père de ce *Schilo* tant promis qui doit être le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. L'avènement du Christ est marqué d'une manière précise : il surgira du milieu des ruines de sa patrie, lorsque le *schebet* (le sceptre, l'autorité législative) sera aux mains de l'étranger ⁴⁶.

Le prophète sauvé des eaux, qui fut divinement appelé à recueillir et à consigner par écrit l'histoire des premiers siècles et les traditions anciennes du genre humain, traditions dont la mémoire était encore vive parmi les peuples, ne manque pas de prêter l'appui de son imposant témoignage à la prophétie de Jacob. « Adonāi Jéhovah, dit-il en « parlant au peuple de Dieu, te suscitera du milieu de ta « nation et du nombre de tes frères un prophète semblable « à moi ; écoute-le ; il l'apportera les ordres du Ciel, et le

« Seigneur tirera vengeance de quiconque refusera de l'entendre ⁴⁷. »

Or, c'est du Messie que la synagogue a toujours entendu ce texte si clair ; saint Philippe en fait, sans balancer, l'application à notre divin Rédempteur, lorsqu'il dit à Nathanaël : « Nous avons trouvé celui qu'ont prédit les prophètes, « et dont Moïse a parlé dans la loi : Jésus de Nazareth. »

Vers la fin de la mission de Moïse, et lorsque Israël campait encore au désert, Balaam, dont un prince moabite



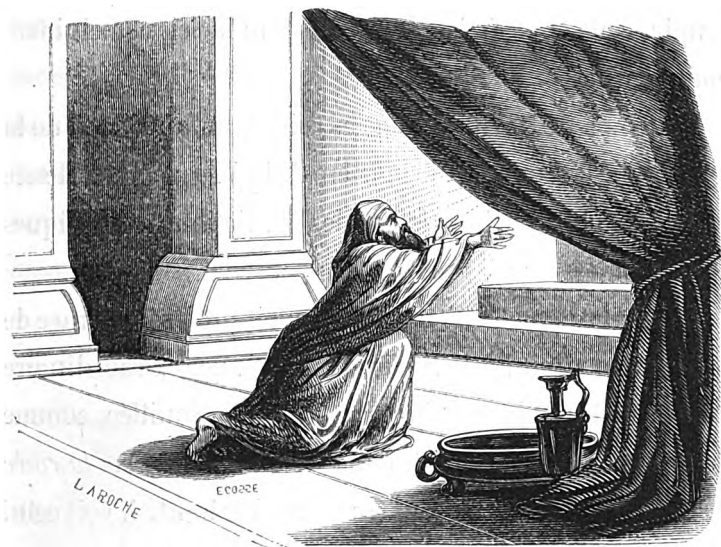
avait marchandé les malédictions dans la vallée des Saules ⁴⁸, vint fortifier à son tour l'attente du Messie et mar-

quer, d'une manière nette et précise, la grande époque de sa venue. Debout sur la cime escarpée du Phogor, entouré de victimes égorgées pour une oblation de haine, en vue du lac maudit et des stériles montagnes d'Arabie, le devin des bords de l'Euphrate, agité par l'esprit de Dieu, découvre, comme avec l'œil du rêve⁴⁹, une admirable vision ; ses phrases, entrecoupées de pauses solennelles, sont jetées, sans ordre et sans art, au vent des montagnes, comme les lambeaux d'un entretien mystérieux lié tout bas avec des puissances invisibles. *Je le verrai... mais pas maintenant. Je le contemplerai... mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob... un rejeton s'élèvera d'Israël ; il dominera sur une foule de peuples.* Aux paroles incohérentes succède un tableau magnifique, mais sombre, des conquêtes du peuple-roi. Ce n'est pas sans dessein que la vision prophétique montre Rome à l'apogée de sa puissance colossale ; c'est alors que le Christ doit visiter la terre et s'immoler pour nous sur l'arbre d'infamie. Le prophète peint à grands traits cette époque de sang ; on dirait que les cités et les empires encore à naître s'offrent à lui sur le mirage du désert. Il voit la flotte des Césars quitter les ports de l'Italie et diriger ses proues aimées de la victoire vers les côtes plates des Syriens ; il voit la ruine de cette Judée qui ne doit exister que longtemps après, et où le peuple de Dieu ne possède encore en propre que quelques tombeaux ; enfin il suit du regard la chute de l'aigle romaine, sept cents ans avant la naissance des fils d'Ilia, et tandis que les chèvres sauvages

du Latium broutent encore en paix les pentes buissonneuses des sept collines.

Il s'écoule des siècles, puis des siècles, sans autres promesses de Jéhovah ; mais les oracles messianiques sont confiés à la tradition qui les retient fidèlement, ou consignés dans la loi sainte. Israël soutient une lutte obscure, mais incessante et acharnée, contre les peuples idolâtres qui entourent et pressent ses tribus ; parfois il cède à la pente étrange qui l'entraîne à l'idolâtrie, et alors l'épée fatale de l'Amorrhéen et du Moabite est ignoramment tirée dans la querelle du Seigneur, et venge, sans le vouloir, l'injure du Dieu de Jacob. Mais pendant ces fortunes balancées, le peuple n'oublie pas la venue du Christ ; il vit dans la foi du Messie ; à défaut de nouvelles révélations, sa vie même devient prophétique. Institutions politiques et religieuses, coutumes locales et mœurs privées, tout tend au même but, tout découle de la même source, tout se lie à la génération du SAUVEUR né d'une vierge de Juda. C'est l'avènement du Messie que venait demander, à genoux, dans le Saint des saints, devant le *Schekina*, son lumineux et divin emblème, le prophète Samuel, ainsi que les grands-prêtres qui se succédèrent, plus tard, dans le temple de Salomon. C'est à l'attente du Messie que se rattache cette loi du Deutéronome, qui veut que le frère suscite un héritier à son frère mort sans enfants, afin que son nom se perpétue en Israël. C'est cet espoir perdu d'appartenir un jour, de près ou de loin, à l'envoyé céleste, qui fait pleurer, sur les montagnes de

Judée, cette jeune et douce vierge de Galaad, qui n'emporte



que ce regret dans la tombe sanglante où vient expirer la race de son père⁵⁰. C'est à cette croyance, si générale parmi les Hébreux, que fait allusion la femme de Thécua, lorsque, dénonçant au roi David les trames secrètes qui s'ourdissent contre le seul fils qui lui soit resté, elle poétise ses craintes de mère et ensemble de matrone juive par ce mot touchant : *« Seigneur, ils veulent éteindre ma dernière étincelle ! »*

Il n'y a que l'incrédulité présente des Juifs qui puisse égaler en profondeur la foi de leurs ancêtres. La grande affaire de ces hommes des anciens jours était la venue du Messie ; ceux qui mouraient à une époque encore si éloignée de celle où devaient s'accomplir les promesses divines, mouraient dans la ferme persuasion qu'elles s'exécuteraient un

jour ; sur le seuil de l'éternité, ils en saluaient de loin l'espérance, comme Moïse, le grand prophète, saluait, avec un soupir, cette *terre de lait et de miel* dont le Seigneur lui fermait l'entrée.

Du temps de David et sous les rois ses enfants, le fil de la prophétie se renoue, et le mystère de la Vierge et du Messie se déclare plus que jamais par des prédictions magnifiques et plus claires que le soleil.

Le saint roi que le Dieu d'Israël avait préféré à la race de Saül voit la virginité de Marie et la naissance extraordinaire du Fils de Dieu. « *Tu naissances*, dit-il, non souillée, comme l'est celle des enfants des hommes, *sera pure comme la rosée de l'aurore*. » Puis, élevant ses yeux plus haut, il voit celui que Dieu lui a donné pour fils selon la chair, assis, à la droite de Jéhovah, sur un trône plus durable que le ciel et les astres.

Dans les premières prophéties, la sainte Vierge, toujours indiquée, n'en était pas moins un peu dans l'ombre, et, pour ainsi parler, sur le dernier plan du tableau ; mais, depuis les jours de David, la figure radieuse de Marie n'offre plus d'aussi vagues contours, et celle qui devait faire couler dans les veines de l'Homme-Dieu le sang d'Abraham, de Jacob et de Jessé-le-Juste, se dessine plus nettement. David avait parlé de son enfantement virginal ; Salomon se complut à tracer son image avec des suavités de pinceau qui laissent bien loin en arrière les gracieuses descriptions des pèris d'Orient, ces riantes et vaporeuses divinités qui tra-

versent les rêves du pasteur arabe. Il la voit s'élever au milieu des filles de Juda *telle qu'un lis entre des épines* ; ses yeux sont doux et veloutés *comme ceux des colombes* ; de ses lèvres, vermeilles *comme une bandelette d'écarlate*, sort une voix pure et mélodieuse à l'égal du son des harpes, qui anime Israël au combat ; sa marche est aérienne *comme la fumée des parfums*, et sa beauté le dispute en éclat à la lune naissante. Ses goûts sont simples et pleins de poésie ; elle



aime à errer dans les frais vallons *lorsque les vignes sont en fleur* et que les figues se nouent comme des émeraudes aux branches dépouillées ; *ses regards épient les roses rouges du grenadier*, l'arbre du paradis⁵¹, et elle se plaît à écouter le chant plaintif de la tourterelle. Silencieuse et recueil-

lie, elle se dérobe à tous les yeux, et se cache dans sa demeure comme la colombe *qui fait son nid dans le creux des pierres*. Elle est choisie pour un hymen mystique, préféralement aux vierges et aux reines de tous les peuples ; une couronne lui est promise par Celui *qu'aime son âme*, et le lien fortuné qui l'attache à son royal époux *est plus fort que la mort*⁵².

Élie, en prière sur le Carmel pour obtenir la fin de la longue sécheresse qui, depuis trois ans, gerce la terre et tarit les sources, découvre la Vierge promise sous la forme d'une nuée transparente qui s'élève du sein des eaux pour annoncer le retour de la pluie. Les bénédictions du peuple saluent cet augure favorable⁵³, et le prophète, qui pénètre les choses divines, bâtit un oratoire à la future Reine du ciel⁵⁴. Isaïe déclare à la maison de David, dont le chef, Achab, tremble sous les menaces de l'étranger *comme une forêt battue par la tempête*, que Dieu lui donnera un signe rassurant sur l'avenir de la Judée, avenir long et glorieux encore. « La Vierge concevra⁵⁵ ; elle enfantera un fils qu'elle « nommera *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous... Cet « enfant, donné miraculeusement à la terre, sera un rejeton « de la tige de Jessé, une fleur née de sa racine⁵⁶. On l'appellera le Dieu fort, le Père des siècles futurs, le Prince de la paix. Il sera exposé comme un étendard à la vue des peuples ; les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. »

Le mystère du Messie s'est entièrement dévoilé aux pro-

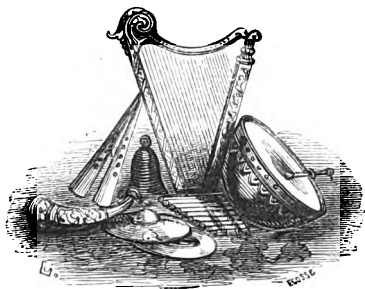
phètes : les uns voient Bethléem illustrée par sa naissance ; les autres prédisent son entrée triomphante à Jérusalem, et désignent jusqu'à sa paisible et lente monture. Ils le voient entrer dans son temple, ce pontife sacré selon l'ordre de Melchisédech ; ils savent le nombre des pièces d'argent que les bourreaux de la Synagogue laisseront tomber dans la mains du lâche qui leur vend son maître⁵⁷ : ils voient le supplice des esclaves, le breuvage de fiel offert insolemment à l'agonie d'un Dieu, et la robe tissée des mains d'une mère, jetée au sort par de rudes soldats ; ils entendent les clous qui déchirent les chairs saignantes et s'enfoncent avec un bruit sec et rauque dans le bois maudit. Et puis la scène change, comme ces tableaux de Raphaël, où le sujet, commencé sur la terre, se continue au delà des nuages. L'homme de douleurs, l'humble Messie que ses proches ont dédaigné, que son peuple n'a point connu, abaisse du plus haut des cieux ses regards triomphants sur ses ennemis terrassés ; toutes les nations de la terre se ressouviennent de leur Dieu, oublié depuis tant de siècles ! Les peuples se rallient à l'étendard de la croix, et l'empire du Christ n'aura d'autres bornes que celles du monde. Rien ne manque à l'ensemble des prophéties : Jacob a désigné la venue du *Schilo* au moment précis où les Juifs cesseront de se gouverner par leurs propres lois, ce qui emporte la ruine d'un Etat ; Balaam ajoute que cette ruine sera l'ouvrage d'un peuple venu d'Italie, et le satrape Daniel compte exactement les semaines qui doivent s'écouler jusque-là.

« Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède, a dit un homme de génie qui se tient maintenant si seul et si redouté sous sa tente. Lorsque le soleil est près de se lever, l'horizon se colore de mille nuances et l'Orient paraît tout en feu. Lorsque la tempête vient, on entend sur le rivage un sourd bruissement, et les flots s'agitent comme d'eux-mêmes. » Les figures de l'Ancien-Testament, de l'aveu des Pères de l'Église, sont les signes qui annoncent le lever du *Soleil de justice* et de l'*Etoile de la mer*. Au Christ, Fils de Dieu, appartient la force; à Marie, la grâce et la bonté miséricordieuse. Elle est l'arbre de vie replanté dans les demeures des hommes par les mains de Dieu même, et garant d'un bonheur préférable à celui dont jouirent, en Éden, nos premiers parents; la colombe de l'arche, qui apporte à la terre le rameau d'olivier; la fontaine scellée dont rien d'impur n'a troublé les eaux; la toison qui reçoit la rosée céleste; enfin le frêle et odorant buisson de roses sauvages à travers lequel Moïse aperçut la Divinité, buisson qui, bien loin d'être consumé par le feu, qui détruit toutes choses, fut en quelque sorte gardé par lui, et ne perdit, au contact de la flamme céleste, ni une feuille, ni une fleur⁵⁸.

Comme cette figure ravissante qu'un peintre de l'antiquité composa jadis en empruntant mille traits épars aux plus belles femmes de la Grèce, la chaste épouse du Saint-Esprit résuma, dans sa seule personne, tout ce que les femmes les plus célèbres de l'ancienne loi avaient offert à

l'admiration de leurs contemporains. Belle comme Rachel et Saraï, elle sut joindre la prudence d'Abigaïl à la résolution courageuse d'Esther. Suzanne, chaste comme la fleur dont elle portait le nom ⁵⁹; Judith, dont la couronne de lis fut tachée du sang d'Holopherne ⁶⁰; Axa, dont la main fut le prix d'une ville conquise, et cette mère si grande et si infortunée qui vit mourir tous ses fils pour la loi, ne furent que de pâles images de Celle qui devait réunir toutes les perfections de la femme et de l'ange.

Après une attente de quatre mille ans, le temps marqué par tant de prophéties arrive enfin; les ombres de l'ancienne loi disparaissent, et Marie se lève sur l'horizon de la Judée, comme l'étoile qui précède le jour.





Musée de la Ville de Paris

L'arche de Noé

L. Boulanger

l'Immaculée Conception.

Publié par Mercier à Paris.

Chaque volume de 12 pages.



Chapitre ij.

LA CONCEPTION IMMACULÉE.



ne femme destinée de toute éternité à sauver le monde en déifiant notre nature, et à renfermer dans son chaste sein CELUI dont *le soleil est la tente, et qui abaisse sous ses pas la hauteur des cieux*; une femme attendue depuis la naissance du globe, révélée de Dieu même dans le paradis, et le but avoué de toutes les géné-

rations saintes qui se sont succédé depuis les jours des patriarches ¹, ne peut être une créature ordinaire, et doit avoir des prérogatives au-dessus de l'humanité. La pieuse croyance de la Conception immaculée de Marie découle de cette pensée de respect. Héritiers d'un chef malheureux, dégradés par notre père rebelle, flétris par la sentence qui le condamne, au lieu d'en recevoir la vie de la grâce, nous en avons reçu la mort du péché, et, par un destin effroyable, nous sommes damnés avant de naître. Ce malheur inhérent à la race humaine, maudite comme un seul homme dans son origine, est commun à tous, et l'Écriture n'a fait de réserve en faveur d'aucun fils d'Adam ; mais la piété des fidèles n'a pu supporter l'idée que la Mère de Dieu fût soumise à la condamnation flétrissante qui nous marque du sceau de l'enfer dans les entrailles de nos mères ; ils ont pensé que le souverain Juge avait dû suspendre l'effet général de sa loi rigoureuse en l'aveur de celle qui n'était venue dans le monde que pour contribuer à l'accomplissement du plus secret, du plus incompréhensible des conseils de Dieu : l'incarnation du Messie. Malgré le silence de l'Évangile, on a donc supposé assez généralement que la Vierge, en vue de sa maternité divine, a été retenue, pour ainsi dire, sur le bord de l'abîme que la fatale désobéissance de nos premiers pères a creusé sous nos pas, et que sa conception est immaculée comme sa vie.

Cette croyance, que les Grecs empruntèrent à la Pales-

tine et qu'ils adoptèrent avec enthousiasme ², donna lieu à l'institution de la fête de la Conception immaculée, qui se célébrait avec beaucoup de pompe à Constantinople, dès le sixième siècle ³. En Occident, au contraire, cette doctrine rencontra des contradicteurs, et des contradicteurs puissants; car saint Anselme, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Albert-le-Grand et plusieurs autres doctes et savants personnages, tous grands théologiens, et, de plus, fort dévots à Marie, ont soutenu qu'elle avait été conçue en péché et soumise à la loi générale ⁴, quoique, bientôt après, elle en eût été entièrement purifiée, par une grâce spéciale et excellente qui commença son glorieux état de mère de Dieu.

Mais la croyance à l'immaculée Conception de la sainte Vierge finit par l'emporter sur l'opinion des grands docteurs du moyen âge; ce que les aigles de l'école n'avaient pas vu fut découvert aux simples. On fouilla de nouveau dans les écrits des apôtres et des docteurs; on examina plus scrupuleusement ce qu'ils nous ont légué de siècle en siècle touchant les grandeurs de Marie, et cette recherche fit jaillir de vives lumières sur ce point nébuleux de l'histoire de la Mère du Christ.

Et de fait, en remontant jusqu'aux apôtres, on voit déjà le titre de très-sainte et *immaculée* appliqué à Marie ⁵. L'apôtre saint André, cité par le Babylonien Abdias, s'exprime en ces termes : « Comme le premier Adam a été fait de la
« terre avant qu'elle fût maudite, ainsi le second Adam a

« été formé d'une terre vierge et qui ne fut jamais maudite. »

Les saints et les martyrs qui vivaient dans le troisième siècle : saint Hippolyte, martyr ⁶, Origène ⁷, saint Denis d'Alexandrie ⁸, donnent à la sainte Vierge la qualification de *pure* et d'*immaculée*. Saint Cyprien ⁹ est plus précis, et dit nettement « qu'il y a une très-grande différence entre « le reste des mortels et la Vierge, et qu'elle n'a de commun « avec eux que la nature, et non la coulpe. »

Au quatrième siècle, saint Ambroise, qui compare la Vierge « à une tige droite et luisante, où il ne s'est jamais « trouvé ni le nœud du péché originel ni l'écorce du péché « actuel ¹⁰; » saint Jean Chrysostôme ¹¹, qui la proclame très-sainte, *immaculée*, bénie par-dessus toutes les créatures; saint Jérôme ¹², qui en fait poétiquement la nuée du jour qui n'a jamais connu les ténèbres; saint Basile ¹³, dont les défenseurs de la Conception immaculée se sont toujours fait gloire de suivre les traces, n'ont jamais varié sur cette pureté de lis qui va si bien à la Reine des anges.

Dans le cinquième siècle, saint Augustin ¹⁴ ne peut souffrir qu'on mentionne seulement le nom de Marie lorsqu'il est question de péché, et saint Pierre Chrysologue ¹⁵ affirme que « tout a été sauvé dans la Vierge. »

Saint Fulgence, qui vivait au commencement du sixième siècle, dit que « la sainte Vierge fut entièrement exclue du premier arrêt ¹⁶. » « C'est à tort, dit saint Ildefonse ¹⁷, archevêque de Tolède, qui florissait dans le même siècle,

« qu'on veut assujettir la Mère de Dieu aux lois de la nature ; il est constant qu'elle a été libre et exempte de tout péché originel, et qu'elle a levé la malédiction d'Ève. » Saint Jean Damascène ¹⁸, en parlant expressément de sa conception, dit qu'elle fut « pure et *immaculée*. » Au neuvième siècle, Théophane, abbé de Grandchamp ; au dixième, saint Fulbert, évêque de Chartres ; vers le milieu du onzième, Yves de Chartres ¹⁹, l'une des plus brillantes lumières d'alors, et un peu plus tard saint Bruno ²⁰, fondateur des Chartreux, sont évidemment pour la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge.

L'islamisme lui-même se prononce pour la Conception immaculée, et les commentateurs arabes du Coran ont adopté, à leur manière, l'opinion des théologiens catholiques qui se sont prononcés pour cette doctrine. « Tout descendant d'Adam, dit Cottada, du moment qu'il vient au monde, est touché au côté par Satan ; il faut en excepter toutefois Jésus et sa Mère ; car Dieu interposa entre eux et Satan un voile qui les préserva de son attouchement fatal. »

Ces témoignages en faveur de l'immaculée Conception de Marie deviennent plus faibles et moins abondants aux douzième et treizième siècles ; peu d'auteurs de marque écrivaient alors en ce sens, et plusieurs hommes éminents par leur savoir et leur sainteté soutinrent l'opinion contraire. Par compensation, la fête de la Conception de la Vierge s'établit en divers royaumes.

Guillaume-le-Conquérant établit cette fête en Normandie d'aussi bonne heure que l'an 1074; et, dès le règne de Henri I^{er}, son fils, roi d'Angleterre et duc de Normandie, on la célébrait à Rouen avec des solennités extraordinaires. « Elle fut instituée, disent les anciens chroniqueurs, pour la sainte apparition qui se fit à un abbé digne de foi, qui s'était mis ès-périls de la mer durant la tempête. » Une vieille histoire des antiquités de Rouen ajoute que, « dès le temps même de l'institution de la « fête, on fonda une association des plus notables personnes de la ville, qui élisent encore par chacun an un « d'entre eux pour être le prince de la confrérie, lequel, tenant le *puy* ou échafaud à tous orateurs, en toutes langues, donne prix excellents et de bonne valeur à ceux qui, « plus ornément, fidèlement et mieux à propos, auroient « célébré la louange de la Vierge Marie, sur le propos de sa « sainte Conception, par hymnes, odes, sonnets, ballades, « chants royaux, etc. ²¹. »

Ainsi la Vierge pleine de grâce présidait au réveil de la poésie, et sa Conception immaculée fournissait des thèmes pieux à la patrie des ménestrels.

De Normandie, la fête de la Conception de la Vierge passa chez les Anglais. Le premier concile d'Oxford, tenu par Étienne de Langton, archevêque de Cantorbery, l'an 1222, la met au nombre des fêtes chômées. En France, l'an 1288, un évêque de Paris, Renoul de Hombière, laissait, par son testament, une somme considérable, pour fonder l'of-

fice de cette fête de la sainte Vierge, qui s'introduisait à la même époque dans le Lyonnais. Enfin, un martyrologe manuscrit du treizième siècle, trouvé dans la bibliothèque des Dominicains de Dijon, marque la fête de la Conception de Notre-Dame le 8 décembre : « Ce qui fait assez voir, disent les savants Bénédictins qui ont lu cet ancien manuscrit, que cette fête était déjà célébrée dans presque toute l'Eglise, dès le temps de saint Dominique. »

La doctrine de la Conception immaculée avait été bannie des chaires et des écoles pendant un fort long espace de temps, lorsque des théologiens, qui avaient reconnu que cette croyance remontait aux sources les plus hautes et les plus pures du christianisme, entreprirent de la ranimer. Les Franciscains, qui commencèrent les premiers à en faire profession publique, par écrit ²² et de vive voix, l'appuyèrent de raisons si fortes et si convaincantes que non-seulement la masse des fidèles, mais les corps les plus savants de l'Europe, y adhérèrent avec enthousiasme. La Sorbonne, qu'on appelait alors le *firmament de la science, l'appui de la vérité et de la piété en l'Eglise de Dieu*, ordonna que tous ceux qui seraient promus au degré de docteur s'engageraient avec serment à maintenir cette religieuse croyance ²³. Ainsi firent successivement les universités de Mayence, de Cologne, de Valence, d'Alcala, de Coïmbre, de Salamanque et de Naples.

Parmi ces ordres religieux dont la France s'honora pendant tant de siècles, les Dominicains seuls, ou à peu près

seuls, se montrèrent hostiles à la doctrine pieuse de la Conception sans tache ; mais les doctes Bénédictins, en vénération chez les protestants eux-mêmes pour leurs immenses travaux scientifiques ; mais les Chartreux, les Carmes, l'ordre de Saint-Augustin, de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, et une foule d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, adhérèrent avec une piété éclairée, un zèle ardent et une conviction profonde, à la doctrine de la Conception immaculée.

Des conciles ont été favorables à cette croyance. Celui de Bâle, dans sa session du 27 septembre 1429, déclare, que



la doctrine qui enseigne que la glorieuse Vierge Marie a été conçue sans péché est une doctrine pieuse, conforme au culte ecclésiastique, à la foi catholique, à la droite raison et à l'Écriture sainte ²⁴. Le concile d'Avignon confirma,

en 1457, le décret du concile de Bâle, et, dans leur session de 1564²⁵, les Pères du concile de Trente déclarèrent que, dans le décret qu'ils avaient rendu en 1546, sur le péché originel, ils n'avaient pas prétendu comprendre la bienheureuse et *immaculée* Mère de Dieu.

Malgré la réserve prudente que se prescrivit le Saint-Siège dans une affaire où figuraient, pour et contre, des docteurs fameux et des théologiens illustres, il ne put s'empêcher de laisser entrevoir de quel côté penchaient ses sympathies. Dès l'an 1483, le pape Sixte IV avait expressément défendu qu'on disputât dans les chaires et dans les écoles sur la Conception de Notre-Dame²⁶. On pourrait prendre ceci pour un simple acte de neutralité, si ce pontife n'avait pas approuvé l'office de la Conception composé par un religieux de Vérone, et accordé cent jours d'indulgence à ceux qui y assisteraient²⁷. Les successeurs de ce grand pape marchèrent uniformément dans la voie qu'il avait frayée et suivie. En 1506, le cardinal Ximènes établit, en Espagne, avec l'agrément du pape Jules II, une confrérie de la Conception. Le même pape confirma, par un bref en date du 17 septembre 1511, un ordre de religieuses fondé sous le même titre par Innocent VIII²⁸. Dans les hymnes que Zacharie, évêque de Gordie, composa par l'ordre de Léon X et de Clément VII, il est dit que Notre-Dame a été créée en état de grâce. En 1569, le pape Pie V accorda aux Franciscains la permission de célébrer l'office de la Conception immaculée, en y attachant les

mêmes indulgences qu'à la fête du Saint-Sacrement. Paul V, par une bulle de l'an 1616, défendit de soutenir, dans les leçons publiques, l'opinion contraire à la Conception immaculée, et Grégoire XV, en 1622, étendit cette défense jusqu'aux discours et aux entretiens particuliers. Il ne manquait plus aux papes que de célébrer cette fête dans Rome même; c'est ce que fit Alexandre VII, en 1661. Il ressort de cette conduite du Saint-Siège que toutes ses sympathies sont acquises à la doctrine de la Conception sans tache. Toutefois, il n'a jamais voulu stigmatiser l'opinion contraire, sans doute par égard pour de hautes et saintes renommées.

Une voix dont le poids est immense, la grande voix de Bossuet, s'est fait entendre dans cette cause; le *bouclier de la religion* s'est noblement placé devant la Vierge sainte.

« L'opinion de l'immaculée Conception, dit-il, a je ne sais
« quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de choses plus assurées.
« C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette école des
« théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre
« cette doctrine. Pour moi, je suis ravi de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait,
« je me soumets volontiers à ses ordonnances, d'autant plus
« que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Église; elle a
« un sentiment fort honorable de la Conception de Marie; elle
« ne nous oblige pas de la croire *immaculée*, mais elle nous
« fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des

« choses qu'elle commande, où nous faisons connaître no-
« tre obéissance ; il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous
« pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété ,
« si nous sommes vrais enfants de l'Église , non-seulement
« d'obéir aux commandements , mais de fléchir aux moin-
« dres signes de la volonté d'une mère si bonne et si
« sainte ²⁹. »

La dévotion à la Vierge immaculée a été populaire dans l'Europe occidentale dès le moyen âge, cela est certain ; et, depuis, elle a fait des progrès immenses ; mais, n'en déplaise à la France et à l'Italie, ces deux nations si éminemment dévouées à la Vierge, c'est l'Espagne qui a mis le plus de zèle et d'ardeur à propager cette doctrine.

L'Église espagnole, protestant contre les prétentions de l'Église de Normandie, qui s'attribue l'institution de la fête de la Conception immaculée de Notre-Dame en Occident, veut l'avoir célébrée dès le septième siècle ³⁰ ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 1394 Don Juan I^{er} d'Aragon, qui l'institua, de par le roi, dans les diverses provinces d'Espagne qui avaient secoué le joug de l'islamisme, affirme qu'un grand nombre de ses prédécesseurs avaient célébré cette fête avant lui ³¹. Nous ne déciderons point entre les deux Églises ; mais si l'Espagne n'a que des droits douteux sur l'institution de cette fête de Marie, qu'on appelait en France et en Angleterre *la fête aux Normands*, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir, la première, élevé des églises et des autels sous le titre du Mystère de l'Immaculée Conception.

Dès l'an 1525, les Espagnols du Mexique placèrent la splendide cathédrale de *Puebla de los Angeles* sous l'invocation de la Vierge immaculée, dont l'image sainte resplendissait



de pierres précieuses sur un autel d'argent massif, entouré d'une forêt d'élégantes colonnes aux plinthes et aux chapiteaux d'or bruni. Les fidèles de Mexico lui érigèrent un autel et une statue d'argent massif dans leur église métropole, d'un luxe vraiment péruvien. Un peu plus tard, les cathédrales mexicaines de Mérida, de Maracaïbo et de Nabana furent fondées sous l'invocation de la Vierge imma-

culée, et le Pérou ne demeura pas en arrière. Cette adhésion éclatante à la doctrine de la Conception sans péché ne suffit pas encore au zèle des peuples soumis à la domination espagnole ; en 1618, le vice-roi de Naples, sa cour et son armée, firent vœu, dans l'église de Notre-Dame-la-Grande, de croire et de défendre l'immaculée Conception de la Vierge. Une colonne commémorative, que surmonte une magnifique statue de Notre-Dame, avec les signes symboliques de sa victoire sur le péché originel, fut élevée en témoignage de cet engagement public si chevaleresquement contracté.

Le peuple espagnol, qui s'est toujours particulièrement signalé dans cette dévotion, l'a si bien adoptée que pas un seul prédicateur ne monte en chaire sans préluder à son sermon par une profession de foi à la Conception sans tache ³², et qu'on l'a introduite jusque dans la locution familière que l'on prononce en s'abordant ³³.

Enfin, en 1771, tandis que le vent destructeur de la philosophie ébranlait violemment les croyances chrétiennes en France et en plusieurs autres contrées de l'Europe, le roi d'Espagne, Charles III, instituait un ordre en l'honneur de la Vierge conçue sans péché, et la déclarait solennellement, avec le concours des Cortès et un bref du Saint-Siège, *Universal patrona de España è Indias* ³⁴.

En France, malgré la licence et l'incrédulité que le flot des révolutions a laissées après lui, en se retirant, cette croyance gagne du terrain et pénètre jusque dans les ha-meaux les plus reculés. Le diocèse de Paris surtout se dis-

tingue par son zèle à embrasser cette pieuse croyance, qui y grandit à l'ombre protectrice de ses archevêques³⁵, et que confirment les choses surnaturelles que l'on rapporte de la médaille miraculeuse frappée en l'honneur du mystère de la Conception sans tache.

Si la tradition des apôtres, l'inclination de l'Eglise, l'autorité des conciles, l'adhésion des universités et des ordres religieux, l'assentiment des rois et des peuples, la dédicace des temples et des autels, la fondation des offices, l'institution des confréries et des ordres royaux peuvent compter pour quelque chose dans une controverse qui a étonné les païens eux-mêmes³⁶, la cause de l'immaculée Conception de Marie, pendante depuis si longtemps au tribunal de l'opinion catholique, nous semble gagnée; et nous ne croyons pas qu'il soit téméraire de supposer que Dieu, préservant sa divine Mère de la tache originelle, lui ait dit, comme Assuérus à Esther : « Cetteloi, qui regarde tout le monde, n'a pas été faite pour vous. »





Chapitre iij.

NAISSANCE DE MARIE.



ers le déclin de la religion et des affaires des Hébreux, au temps marqué par les prophètes, et lorsque le sceptre royal était aux mains d'un étranger, suivant la grande prédiction de Jacob, il y avait à Nazareth, ville de la basse Galilée, peu distante du mont Carmel, un homme juste nommé Joachim¹, de la

tribu de Juda et de la race de David ² par Nathan ; sa femme, qui, suivant l'opinion de saint Augustin, était de la tribu sacerdotale ³, s'appelait Anne, nom qui signifie en hébreu *gracieuse* ⁴.

Ils étaient tous deux justes devant Jéhovah et marchaient dans ses commandements avec un cœur parfait ⁵ ; mais le Seigneur semblait avoir détourné d'eux la lumière de son visage, car une grande bénédiction manquait à leur vie : ils étaient sans enfants, ce qui les rendait tristes, parce qu'en Israël la stérilité était un opprobre.

Joachim, qui aimait sa femme pour sa merveilleuse douceur et ses éminentes vertus, ne voulut point ajouter à son infortune en lui donnant ces lettres de divorce que la loi accordait alors si facilement ⁶ ; il la garda auprès de lui, et ces pieux époux, humblement résignés aux décrets divins, passaient leurs jours dans le travail, la prière et l'aumône.

Tant de vertus devaient avoir leur récompense ; après vingt ans de stérilité, Anne conçut, comme par miracle, et enfanta cette bienheureuse créature qui fut plus parfaite, plus sainte et plus agréable aux yeux du Seigneur que tous les élus pris ensemble.

Ce fut vers le commencement du mois de tisri ⁷, qui est le premier de l'année civile des Juifs, tandis que la fumée des holocaustes montait au ciel pour l'expiation des péchés du peuple, que naquit la Vierge prédestinée qui devait réparer la faute primitive ⁸ ; sa naissance fut sans éclat comme celle de son divin Fils ; ses parents étaient du peuple, quoi-

que issus d'une longue suite de rois, et menaient, selon toute apparence, une vie obscure ; cette rose mystérieuse, que saint Jean vit plus tard revêtue du soleil comme d'une rayonnante draperie, devait s'épanouir, au vent brûlant de l'adversité, sur une tige pauvre et dépouillée ?.



Le berceau de la Reine des anges ne fut ni rehaussé d'or ni couvert de courtes-pointes d'Égypte richement brodées, ni parfumé de nard, de myrrhe et d'aloès, comme celui des princes hébreux ; des branches flexibles le composèrent, et des bandelettes d'un lin grossier comprimèrent les petits

bras qui devaient bercer si doucement un jour le Sauveur du monde. Les enfants des rois, encore enveloppés dans leurs langes de pourpre, voient les grands de l'État humilier leurs fronts devant eux et leur dire : Seigneur ! La femme qui fut l'épouse et la mère de Dieu accorda son premier sourire à de pauvres femmes du peuple qui se disaient tristement peut-être, en songeant au lot d'infortune et de déconsidération que les hommes leur avaient fait : Encore une esclave de plus !

En Israël, on donnait à l'enfant, le neuvième jour après sa naissance, dans une réunion de famille, le nom qu'il devait porter parmi les hommes ; la fille de Joachim reçut de son père le nom de Miriam (Marie), lequel se traduit en syriaque par *dame, maîtresse souveraine*, et qui signifie en hébreu *étoile de la mer*.

« Et assurément, dit saint Bernard, la Mère de Dieu ne
« pouvait avoir un nom plus convenable ni qui exprimât
« mieux sa haute dignité. Marie est, en effet, cette belle et
« brillante étoile qui luit sur la mer vaste et orageuse du
« monde. »

Ce nom divin cache un charme puissant et d'une si merveilleuse douceur que rien qu'à le prononcer le cœur s'attendrit, rien qu'à l'écrire le style se colore. « Le nom de
« Marie, dit saint Antoine de Padoue, est plus doux aux
« lèvres qu'un rayon de miel, plus flatteur à l'oreille qu'un
« chant suave, plus délicieux au cœur que la joie la plus
« pure ¹⁰. »

Quatre-vingts jours après la naissance d'une fille, la femme juive se purifiait solennellement au temple où elle portait son enfant premier-né. Conformément à la loi de Moïse, elle offrait alors au Seigneur un agneau et deux tourterelles; les deux tourterelles étaient la sainte offrande du pauvre: ce fut celle de l'épouse de Joachim.

Mais la reconnaissance de la pieuse mère alla plus loin que le sacrifice d'usage: digne émule d'Anne, femme d'Elcana, elle offrit au Seigneur une victime plus pure, une colombe plus innocente que celles qui venaient de tomber



palpitantes et ensanglantées sous le couteau du sacrifice-

teur ; elle n'avait point de couronne votive d'un or très-pur à suspendre aux parois du temple ¹¹ ; elle déposa aux pieds du Très-Haut la couronne de sa vieillesse, l'enfant dont il avait béni sa vie, et s'engagea solennellement à ramener sa fille au temple, et à l'y consacrer au service du lieu saint, dès que sa jeune raison saurait discerner le bien et le mal. Le père de Marie ratifia ce vœu qui fut alors obligatoire ¹².

La cérémonie terminée, les deux époux reprirent le chemin de leur province natale, de cette province stérile en grands hommes, d'où Israël était loin d'attendre un prophète ¹³, et rentrèrent dans leur humble demeure, toujours ouverte au nécessiteux et à l'étranger. Ce fut là que l'enfant de bénédiction, l'enfant de la grâce et du miracle fit, pendant ses premières années, les délices de sa famille, et s'éleva comme un de ces lis dont Jésus-Christ vante la beauté, et qui ont, dit poétiquement saint Bernard, l'odeur de l'espérance : *habens odorem spei*. Suivant la coutume des femmes de son peuple, Anne dut nourrir elle-même sa fille ¹⁴.

La raison de Marie, comme le jour des régions aimées du soleil, n'eut presque point d'aurore et brilla dès l'âge le plus tendre. Sa précoce ferveur, la sagesse de ses discours, à une période de la vie où les autres enfants ne jouissent encore que d'une existence purement physique, firent juger à ses parents que l'heure de la séparation était venue ; et lorsque Joachim eut offert pour la troisième fois au Sei-

gneur, depuis la naissance de sa fille, les prémices des moissons et des fruits du petit héritage de ses pères, les deux époux, reconnaissants et résignés, s'acheminèrent vers Jérusalem, afin de déposer dans l'enceinte sacrée du temple le trésor que le SAINT d'Israël leur avait donné.





Chapitre iv.

LA PRÉSENTATION.



e Cison roulait avec orgueil
ses ondes rougeâtres gros-
sies par les orages de l'équi-
noxe ¹, et les vertes monta-
gnes de la Galilée commen-
çaient à se charger de neige,
lorsque les parents de Marie entreprirent le voyage de Jérusalem. On ignore le motif qui les détermina à quitter leur

province natale pendant la saison pluvieuse. Peut-être fut-ce le désir d'assister aux grandes solennités de la fête de la Dédicace; peut-être réglèrent-ils simplement leur départ sur l'époque du service de Zacharie, que ses fonctions sacerdotales n'appelaient au temple qu'à des intervalles réglés ².

Forcés de faire plusieurs jours de marche, pendant la mauvaise saison, avec une enfant toute jeune, les pieux et prudents voyageurs ne s'acheminèrent pas vers la Cité sainte par la route agreste et rocailleuse qui circule à travers les plateaux arides, les torrents écumeux et les ravins profonds des montagnes de Samarie : là régnait l'hiver avec tous ses frimas. Ils descendirent, par les pentes boisées du Carmel, dans les plaines charmantes et fertiles qui s'étendent entre les montagnes de la Palestine et les côtes de la Syrie, terre heureuse et hâtive, dont la température est si douce que les orangers y fleurissent au cœur de l'hiver, et que les fleurs de mai y éclosent au mois de décembre ³. Après avoir laissé derrière eux les gras pâturages où s'élevaient jadis les tentes d'Issachar, tribu de bergers astronomes ⁴, que le souffle brûlant de la colère du Seigneur avait dispersée, comme une poignée de paille légère, jusque dans les régions sauvages et montueuses de la Médie; après avoir admiré en passant les coteaux couverts de palmiers, de bananiers et de grenadiers, qui composaient jadis le riant héritage des enfants de Joseph, race belle et guerrière, renommée pour son adresse à tirer de l'arc, les voyageurs galiléens longèrent le petit cours d'eau de

Gaas, dont les saules aiment la rive, traversèrent les bocages de Ramatha, jolie ville toute semblable à un camée tombé dans une corbeille de roses, et atteignirent enfin les limites de l'ancien territoire des Jébuséens. Là, tout changea d'aspect : plus de fleurs, plus de verdure, plus de brise odorante portant au loin les douces effluves du citronnier ; des roches stériles, de profonds ravins où le vent s'engouffrait avec des sifflements lugubres ; des montagnes abruptes et nues, retentissantes des cris rauques de l'aigle ; en un mot le paysage le plus grand, le plus morne, le plus désolé et le plus stérile qui se puisse voir.



La petite caravane suivait, depuis quelque temps, un chemin pierreux tracé sur le plateau d'une montagne

aride lorsque Joachim, s'arrêtant tout à coup à un brusque détour, étendit le bras vers le sud avec un mouvement d'exaltation religieuse mêlée d'orgueil national. L'objet qu'il désignait ainsi à l'attention de ses compagnes de voyage valait la peine d'être remarqué, car rien de plus magnifique et de plus bizarre n'existait alors en Asie. C'était une ville de trente-trois stades de tour, enfermée dans la pierre comme un rubis du Béloutchistan ; ville de marbre, de cèdre et d'or, dont la splendeur avait je ne sais quoi de triste, de farouche et de soupçonneux qui dénotait une autorité inquiète, des craintes permanentes de l'étranger, et un état de choses plein de contrastes. On y voyait d'énormes tours, magnifiques comme des palais, et des palais fortifiés comme des citadelles. Son temple, resplendissant d'or, qui brillait sur l'étroit plateau de la plus haute de ses montagnes, comme l'orbe de la pleine lune lorsqu'il rase les cimes neigeuses du Liban⁵, était une forteresse presque imprenable, qui tenait en respect *le peuple saint au Seigneur*, tandis que la tour Antonia, du haut de ses quatre élégantes tourelles de marbre poli, surveillait avec une vigilance ombrageuse et continue les parvis du temple. Une triple enceinte de murailles en pierres énormes⁶, où s'incrustaient quatre-vingt-dix forts, serrait les flancs de cette ville étrange, qu'entouraient de sombres vallées aux profondeurs vertigineuses et des rochers inaccessibles. Cette cité superbe et guerrière, qui semblait avoir été magiquement transportée des régions fabuleuses du Gin-

nistan⁷, sous le ciel sans nuage de la Palestine, c'était ce paradis des Juifs (*Ghangh-dix-houcht*), si poétiquement regretté sur les bords de l'Euphrate, la ville de David et des Machabées; cette Jérusalem que, dans son abjection d'esclave, tout l'Orient salue encore de l'appellation antique que lui donnait alors le père de Marie: *el Cods* (la Sainte)!

Les parents de la Vierge entrèrent dans la capitale de la Judée par la porte de Rama, sur laquelle descendait l'ombre d'une tour⁸ si haute qu'on découvrait de sa plateforme le mont Carmel, la Grande mer et les montagnes d'Arabie. Le drapeau vert de Judas Machabée y flottait encore avec sa religieuse devise; mais les soldats qui l'entouraient ne la comprenaient plus; car c'étaient des Thraces, des Galates, des Allemands et de blonds enfants de la Gaule, qu'Hérode, qui craignait les Juifs et qui s'appuyait sur les étrangers, gardait à sa solde et qu'on détestait à Jérusalem presque autant que lui.

Les voyageurs suivirent ensuite quelques rues sinueuses et sombres, bordées de maisons lourdes, carrées, sans fenêtres, à toits en terrasse, qui s'alignaient tristement comme des citadelles, et s'arrêtèrent dans la partie orientale de la ville devant une maison de modeste apparence, que la tradition désigne comme la demeure de sainte Anne⁹.

Après s'être purifié pendant sept jours, suivant la coutume de ceux qui venaient sacrifier au temple¹⁰, Joachim se procura de l'agneau qu'il devait offrir au Seigneur, se revêtit d'habits blancs¹¹, réunit quelques-uns des parents et

des amis qu'il avait à Jérusalem, et monta à leur tête au temple avec autant d'ardeur qu'il fût monté à l'assaut d'une place de guerre ¹².

Ce temple du Dieu des armées, où la Vierge se présentait alors comme la colombe de l'arche avec le rameau d'olivier, avait subi de nombreuses vicissitudes. L'un des ancêtres de Marie, le sage fils du roi David, en avait fait la merveille de l'Orient. Il y avait prodigué l'or d'Ophir, les parfums de Saba, le cèdre du Liban, l'airain que les flottes de Tyr, cette reine des mers dont les marchands étaient des princes, allaient chercher sur des plages barbares, et l'argent, si commun alors qu'il en était devenu vil. Cette splendeur avait passé comme une vision de la nuit, grâce à l'ardente convoitise des peuples de l'Égypte et de la Chaldée; dépouillé vingt fois, mais toujours rétabli avec magnificence, il s'était relevé de ses ruines sous Zorobabel qui l'avait rebâti, l'épée à la main, en dépit des efforts d'une foule de nations jalouses. Toutefois, le second temple, malgré sa richesse inouïe, le cédait de tout point à l'autre en grandeur comme en sainteté. C'était en vain que les Juifs y versaient d'une main libérale *la puissance du froment et le sang de la vigne*; que des ruisseaux d'or, arrivant de tous les points de l'horizon, venaient alimenter sans cesse son trésor sacré; que les rois païens, reconnaissant la sainteté terrible de Dieu d'Israël, y envoyaient les plus magnifiques offrandes ¹³. Rien de tout cela ne pouvait suppléer à l'absence de l'arche, avec laquelle avaient disparu les tables de la loi,

c'est-à-dire les volontés de Dieu écrites par lui-même à la lueur des éclairs sur le mont Sinaï, la branche d'amandier miraculeusement fleurie, le plus ancien titre des fils d'Aaron à la souveraine sacrificature, et la manne du désert, qui confirmait, par le miracle de sa longue conservation, tant d'anciens prodiges opérés pour la délivrance d'Israël. Ces choses précieuses étaient perdues, aussi bien que le feu sacré, que les brises de la sainte montagne devaient souffler seules sur le foyer d'airain de l'autel des holocaustes, et l'huile d'onction, composée par Moïse, d'où les sacrificateurs et les rois tiraient leur beau titre d'oints du Seigneur. Ce qui était plus regrettable encore, c'est que le *shekina*, cette blanche nuée qui attestait la présence divine, ne s'était jamais fait voir dans le second temple, et que les pierres même du rational, ce dernier et brillant oracle du Dieu des armées, avaient perdu leur éclat prophétique¹⁴. C'est ce qui emplissait le cœur des enfants d'Aaron d'amertume lorsqu'ils comparaient la maison de Zorobabel au temple du fils de David; c'est ce qui faisait dire aux docteurs de la loi que l'accomplissement de la célèbre prophétie d'Aggée était inespérable, à moins que le Messie lui-même ne parût corporellement dans le second temple.

Après avoir passé cette magnifique porte d'airain de Corinthe que vingt lévites avaient peine à fermer le soir, et qui s'ouvrit toute seule quatre ans avant la ruine de Jérusalem, à la grande consternation du peuple décide que ce sombre présage glaça d'épouvante¹⁵, Marie et ses

parents se trouvèrent dans une vaste enceinte pavée de dalles noires et blanches, et entourée de hauts portiques qui, en temps de guerre, valaient des remparts ¹⁶. Un monde d'étrangers et de nationaux, dont les brillants costumes de couleurs tranchantes rappelaient l'idée d'un immense parterre de tulipes, se promenaient en causant dans ce forum de Jérusalem, qui n'était pas réputé sacré, et qu'on appelait cour des Gentils, parce que les idolâtres ne pouvaient, sous peine de mort, avancer plus loin ¹⁷.

A quelque distance de la foule, sous le portique de Salomon, la haute aristocratie d'Israël, vêtue de pourpre et d'écarlate, ou portant ces longues robes babyloniennes brodées de fleurs d'or, qui coûtaient des sommes énormes, attendait l'heure de la prière en s'isolant des étrangers avec une réserve hautaine largement mêlée de mépris. Joachim, qui égalait les princes de son peuple en noblesse de race, quoiqu'il n'eût pas leur opulence, se dirigea de ce côté, sûr qu'il était d'un bon accueil; car ces Juifs, si dédaigneux des Gentils ¹⁸, s'aimaient entre eux comme des frères, surtout lorsqu'ils appartenaient à la même lignée. A peine l'eut-on aperçu que quantité de dames illustres, de guerriers et de grands seigneurs de la famille de David, vinrent à sa rencontre, et, après les salutations d'usage, ils se joignirent à la famille galiléenne, comme pour former à Marie un cortège d'honneur ¹⁹. Les Pères, qui rapportent cette circonstance, ont pieusement pensé que ces grands personnages, la fleur de la noblesse juive, ne s'étaient pas trouvés là par

hasard, mais que Dieu, qui voulait ménager dans son temple une entrée triomphale à la future mère du Messie, leur avait divinement inspiré la résolution d'y venir.

Du milieu de la cour des Gentils s'élevaient deux autres enceintes, sacrées l'une et l'autre, qui composaient le temple. Vu d'en bas, ce majestueux et resplendissant édifice offrait une masse quadrangulaire dont les murs, blancs comme l'albâtre, étaient percés de dix superbes portes, plaquées d'épaisses lames d'argent et d'or. Comme le temple proprement dit couronnait la cime du mont Moria, site convenable à la demeure du *Dieu des montagnes*, le terrain allait toujours en montant, et les murs étaient complètement entourés de degrés de marbre, qui en dissimulaient un peu la hauteur.

Après avoir franchi l'escalier du temple, le groupe purifié, au milieu duquel était la bienheureuse Enfant qu'on allait consacrer à Dieu, s'arrêta un instant sur la petite plate-forme du chel²⁰. Là, les pharisiens étalèrent leurs téphilim²¹, et ramenèrent sur leurs fronts baissés²² un pan de leur taled de laine blanche et fine²³, orné de grenades de pourpre et de petits cordons couleur d'hyacinthe. Les hardis capitaines d'Hérode cachèrent à demi leurs cuirasses brillantes sous leurs longs manteaux, et les filles de Sion s'enveloppèrent plus étroitement dans les plis de leurs voiles de pourpre, d'azur, ou de gaze syrienne à fleurs d'or, par respect pour les anges saints commis à la garde du sanctuaire²⁴. Cela fait, ils entrèrent au temple par la

porte orientale, la plus belle de toutes, celle qui versa des ruisseaux d'or liquide lorsque les Romains, ne pouvant la forcer à l'aide du fer, l'ouvrirent au moyen du feu ²⁵.

Dans nos froides régions du Nord, il faut de vastes édifices pour se mettre à l'abri des injures du temps; aussi avons-nous d'immenses cathédrales qui peuvent contenir des populations entières; mais dans l'ancienne Asie les temples n'étaient guère qu'à l'usage des prêtres; le peuple priait au dehors. En Israël, l'*engdah* ou l'assemblée sainte se tenait d'ordinaire dans la cour des femmes; le second parvis était ainsi nommé parce que les femmes juives, que la loi ancienne assimilait durement aux esclaves, ne pouvaient avancer plus loin. Séparées de leurs fils et de leurs époux qui se tenaient dans l'aire du parvis ou sous les arcades du péristyle pendant les cérémonies religieuses, elles priaient à l'écart dans les galeries supérieures, la tête humblement inclinée vers la maison de Jéhovah, dont elles apercevaient à quelque distance le magnifique toit de cèdre tout hérissé d'aiguilles d'or ²⁶.

La cérémonie de la Présentation eut certainement lieu dans la cour des femmes et non dans l'intérieur même du sanctuaire, où quelques auteurs l'ont placée. Elle s'ouvrit par un sacrifice. La porte de Nicanor, roulant silencieusement sur ses gonds d'airain pour laisser passer la victime, offrit en perspective le dernier parvis, tout semblable à une vision merveilleuse de cet Éden tant regretté; dont les palais d'or, ombragés de grands cèdres, étaient la demeure

des justes, comme l'enseignaient les pharisiens ²⁷. A travers les colonnes de marbre d'un superbe portique, du haut duquel retombaient les pampres gigantesques et les grappes pendantes d'une vigne d'or, on découvrait un édifice qui semblait d'or massif à la première vue; tant les plaques éblouissantes qui couvraient sa façade de cent coudées jetaient d'éclat sous la pure et puissante lumière du soleil d'Asie. Un nombre incroyable de couronnes votives, où s'entrelaçaient des épis de blé, des lis, des grenades, des feuilles de vigne, en émeraudes, en topases, en escarboucles, en rubis, selon leur couleur, étaient attachées au temple par des cordons d'or, et, lorsque le vent impétueux des montagnes venait à souffler, vous eussiez dit des fleurs véritables, tant le travail était exquis et l'imitation parfaite. De distance en distance, on voyait des drapeaux criblés de flèches et tachés de sang idolâtre, que les princes asmoniéens, héros à l'impérissable mémoire, avaient conquis sur les Grecs de Syrie dans les guerres glorieuses de l'indépendance et consacrés de leurs mains sacerdotales et guerrières au Dieu des armées. Hérode, prince cruel, mais vaillant capitaine, y avait joint les étendards récemment enlevés dans ses expéditions heureuses contre les Arabes; et la vue de ces trophées d'armes remplissait d'orgueil patriotique et d'ardeur guerrière ces cœurs hébreux qui regardaient la mort comme si peu de chose, lorsqu'il s'agissait de combattre pour ce qui leur était plus cher que l'or, la famille et la vie... le temple!

Les prêtres et les lévites assemblés dans le dernier parvis reçurent des mains de Joachim la victime de *prospérité*²⁸. Ces ministres du Dieu vivant n'avaient pas le front



ceint de laurier ou d'ache verte, comme les prêtres des idoles : une espèce de mitre arrondie, d'un tissu de lin très-épais, une tunique de lin, longue, blanche et sans ampleur, serrée par une large ceinture brodée d'hyacinthe et de pourpre, composaient le costume sacerdotal, qu'on ne portait que dans le temple. Un des sacrificateurs prit l'agneau, et, après une courte invocation au Dieu de Jacob, l'égorgea en lui tournant la tête vers le nord ; le sang qui coulait dans un vase d'airain fut répandu çà et là autour de l'autel. Ces premiers rites terminés, le prêtre ar-

rangea sur un plat d'or une portion des chairs encore palpitantes de la victime et une partie des entrailles que les lévites avaient soigneusement lavées dans la salle de la source; il enveloppa l'oblation d'une double graisse, la couvrit d'encens, y jeta le sel de l'alliance; puis, montant pieds nus la rampe douce qui conduisait à la plate-forme de l'autel d'airain, il y déposa l'offrande sur les bûches parfaitement saines et dépouillées de leur écorce, qui alimentaient le feu sacré. Le reste de l'hostie, à la réserve de la poitrine et de l'épaule droite, qui appartenaient aux sacrificateurs, fut remis à l'époux de sainte Anne, afin qu'il en fit un banquet à ses amis et à ses proches, selon l'usage ²⁹.

Les derniers sons des trompettes sacerdotales expiraient le long des portiques et le sacrifice brûlait encore sur l'autel d'airain, lorsqu'un prêtre descendit dans la cour des femmes pour terminer la cérémonie. Anne, suivie de Joachim et portant Marie dans ses bras, s'avança, la tête voilée, vers le ministre du Très-Haut, et, s'il faut en croire une tradition arabe que Mahomet lui-même a consignée dans le Coran, elle lui présenta la jeune servante du Seigneur en disant d'une voix émue : « Je viens vous offrir le présent que Dieu m'a fait ³⁰. »

Le prêtre accepta, au nom du Dieu qui féconde le sein des mères, le précieux dépôt que la reconnaissance lui confiait, et bénit Joachim ainsi que sa pieuse compagne ³¹; étendant ensuite les mains sur l'assemblée qui s'inclinait sous sa bénédiction pontificale ³² : « O Israël, dit-il, que le

« Seigneur dirige vers toi sa lumière; qu'il te fasse pro-
« spérer en toute chose, et t'accorde la paix ! » Un cantique
d'action de grâces, harmonieusement accompagné par les
harpes sacerdotales, termina la Présentation de la Vierge.

Telle fut la cérémonie qui eut lieu, vers les derniers jours
de novembre, dans le saint temple de Sion. Les hommes,
qui s'arrêtent d'ordinaire aux superficies, n'y virent qu'une
jeune enfant admirablement belle et d'une merveilleuse
ferveur, que sa mère consacrait au Dieu qui l'avait accor-
dée à ses jeûnes et à ses larmes; mais les anges du ciel, qui
planaient sur le sanctuaire, découvrirent, dans cette frêle
et douce créature, la vierge d'Isaïe, la fiancée dont Salomon
avait chanté l'hymen mystique, l'Ève céleste qui venait
rendre à une race déchue l'espoir d'une glorieuse immor-
talité. Pénétrés de joie de voir luire enfin l'aurore du jour
du Messie, « ils s'associèrent, disent des auteurs anciens ³³,
à cette fête de la terre, et, couvrant la jeune descen-
dante du roi David de leurs blanches ailes, ils semèrent
sous ses pas les fleurs odorantes du paradis, et célébrèrent
son entrée au temple par de mélodieux concerts. »

Que se passa-t-il alors dans l'âme de Marie, dans cette
âme doucement éclosée au souffle de l'Esprit sanctificateur,
où tout était paix, amour pur et lumière? Par quels liens
sacrés s'unit-elle à CELUI qui l'avait préférée aux vierges et
aux reines de tant de peuples? C'est un secret entre elle et
Dieu; mais on peut penser à bon droit que jamais oblation
ne fut plus favorablement accueillie, et saint Évodius

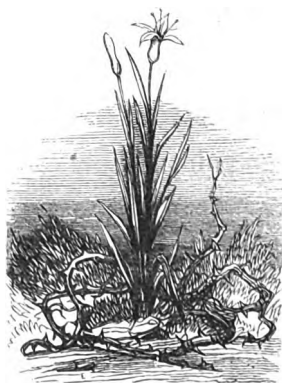
d'Antioche, saint Epiphane de Salamine, saint André de Crète, et une foule de Pères latins, s'accordent à regarder la consécration de la Vierge comme l'acte de religion le plus agréable à Dieu que l'homme eût encore accompli.

On ignore le nom du prêtre qui reçut la sainte Vierge au nombre des filles du Seigneur; saint Germain, patriarche de Constantinople, et Georges de Nicomédie inclinent à croire que ce fut le père de saint Jean-Baptiste; les liens de parenté qui unissaient Zacharie à la famille de Joachim, le rang élevé qu'il occupait alors dans le sacerdoce ³⁴, et la tendre affection que lui conserva Marie, à lui et à Elisabeth, donnent à cette supposition un haut degré de vraisemblance.

Quoi qu'il en soit, la bienheureuse fille de Joachim fut solennellement admise au nombre des *almas* ou jeunes vierges qu'on élevait à l'ombre sacrée de l'autel.

Que Marie ait passé ses plus belles années dans le temple, c'est ce que prouvent la tradition apostolique, les écrits des Pères et l'opinion de l'Eglise qui n'a pas coutume de sanctionner des faits douteux ³⁵; toutefois, quelques hérétiques se sont permis de traiter cette circonstance de fabuleuse, et des auteurs catholiques eux-mêmes l'ont considérée comme un point obscur, caché sous le voile des temps anciens, qu'il était fort difficile d'éclaircir. Les dénégations des premiers ne nous étonnent guère, mais la circonspection des autres est vraiment étrange; car si jamais tradition chrétienne eut un caractère d'authenticité, c'est

celle-là. Saint Évodius, qui a rapporté le premier, dans une épître intitulée *Lumen*, que Nicéphore nous a conservée, cette particularité glorieuse de l'enfance de la Vierge, florissait du temps même des apôtres et de la Mère de Dieu. Il était évêque d'Antioche, ville de Syrie où affluaient les juifs et les chrétiens, et le temple, où les nouveaux fidèles suivaient avec une vénération profonde les traces du Fils de Dieu et de sa divine Mère, subsistait encore dans tout son éclat. Cette tradition, qui venait de l'Eglise de Jérusalem, Eglise qui se composait des premiers disciples de Jésus-Christ, parmi lesquels se trouvaient une foule de parents de la Vierge et de saint Joseph, fut consacrée, de fort bonne heure, par un monument religieux ; preuve démonstrative aux yeux des protestants eux-mêmes ³⁶. Enfin, la plupart des Pères ³⁷, et notamment saint Jérôme, qui vivait au milieu des sites de la rédemption, et quand les traditions étaient encore récentes, l'ont rapportée et tenue pour vraie. On peut donc ranger cette croyance traditionnelle au nombre des faits historiques les mieux constatés.





Chapitre v.

MARIE AU TEMPLE.



Dans l'enceinte fortifiée du temple, sur un site où les chrétiens de Jérusalem érigèrent un oratoire dont les compagnons d'armes de Godefroi firent, sous l'invocation de sainte Marie, une église à coupole dorée¹, que les braves chevaliers du

Temple se plurent souvent à orner des dépouilles des Sarrasins, s'élevait la partie de l'édifice religieux qu'on avait consacrée aux vierges vouées au Seigneur; ce fut là que Zacharie conduisit sa jeune parente².

Quoique la virginité ne fût, en Israël, que la vertu d'une saison, et qu'elle dût bientôt faire place aux vertus conjugales, elle n'y était pas sans prérogatives et sans honneur. Jéhovah aimait les prières des enfants chastes, des vierges pures, et c'était une vierge et non une reine qu'il avait choisie pour opérer la rédemption du genre humain. Aussi, lorsque les *voyants* de Juda déroulaient au peuple élu, mais souvent châtié, le prophétique tableau de ses misères ou de ses victoires, ils y plaçaient toujours une vierge riante ou en pleurs, qui personnifiait les provinces et les cités. Dans les guerres d'extermination où le large glaive des Hébreux abattait les femmes, les enfants, les vieillards de Moab, les vierges étaient épargnées, et le souverain sacrificateur, qu'une loi sévère empêchait de rendre les devoirs funèbres à l'ami *qu'il aimait comme son âme*, et même au prince de son peuple, pouvait assister sans souillure aux funérailles de sa sœur morte vierge³.

Les vierges ou *almas* figuraient dans les cérémonies du culte hébraïque avant que ce culte eût un temple. Nous les voyons, sous la conduite de Marie, sœur de Moïse, célébrer par des danses et des cantiques le passage de la mer Rouge⁴. Ces chœurs dansants de jeunes filles, transplantés d'Égypte au désert, se maintinrent longtemps parmi les Hé-

breux. Les vierges de Silo, qui semblent avoir été, du temps des Juges, plus particulièrement consacrées au service d'A-donaï que les autres filles d'Israël, dansaient au chant des cantiques et au son des harpes, à peu de distance du lieu saint, pendant une fête du Seigneur, lorsque les Benjamites les enlevèrent. Ce grave événement ne fit point tomber cet usage, qui ne cessa qu'à l'époque désastreuse où l'Arche fut perdue et le premier temple détruit ⁵.

Toutes les *almas* étaient probablement admissibles à ces chœurs sacrés, lorsque leur réputation n'était ternie d'aucune tache; mais on distingué dans la foule une portion choisie qui se groupe autour de l'autel avec plus de ferveur et de persévérance. Tandis que l'Arche du Seigneur campait encore sous des tentes, *les femmes qui veillaient et priaient à la porte du tabernacle* offrirent à Dieu les miroirs d'airain qu'elles avaient apportés d'Égypte. C'étaient sans doute de pieuses veuves qui avaient refusé de former de nouveaux liens pour s'occuper plus constamment des choses du ciel, et des *almas* vouées par leurs parents au service du sanctuaire, qu'on avait placées sous l'égide de ces femmes justes. Saint Jérôme entend ainsi ce passage de l'Exode.

Comme le vœu des parents était ordinairement rachetable, et que le rachat, fixé à une somme modique ⁶, se faisait toujours au bout d'un petit nombre d'années ⁷, on appelait ces vœux temporaires un prêt fait au Seigneur ⁸. *Je l'ai prêté au Seigneur*, disait Anne en conduisant à Silo son petit Samuel ⁹.

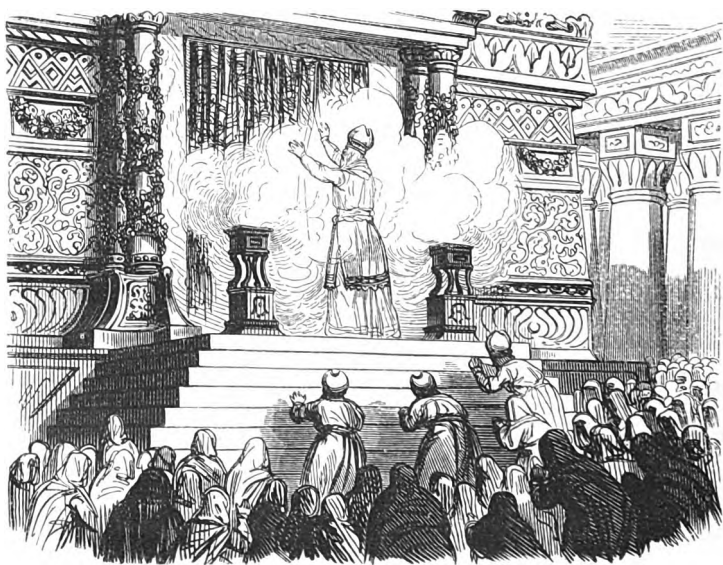
Après le retour de la captivité, l'influence des Perses, qui bannissaient les femmes de leurs solennités religieuses ¹⁰, pesa sur l'institution des *almas*; elles cessèrent de former, en quelque sorte, un corps dans l'Etat et de figurer ostensiblement dans les cérémonies du culte. Sous les pontifes-rois elles vivaient enfermées, et leurs jours s'écoulaient dans une si profonde retraite que, lorsqu'elles coururent éperdues auprès du grand-prêtre Onias, au moment où l'attentat sacrilège d'Héliodore mettait tout Jérusalem en rumeur, les historiens juifs trouvèrent le fait si insolite et si merveilleux qu'ils le consignèrent dans leurs annales ¹¹.

Il y avait donc, quoi qu'on en ait pu dire, des vierges attachées au service du second temple lors de la présentation de Marie; les institutions des premiers chrétiens en font foi ¹², et saint Ambroise, saint Jérôme, et avant eux le protévangile de saint Jacques, l'ont affirmé. Mais que se passa-t-il pendant le séjour de la Vierge au temple? Quels furent, à cette époque intéressante de sa vie, ses goûts, ses habitudes, ses pratiques de dévotion? Il nous reste, à cet égard, peu de documents authentiques. Une vie traditionnelle de la Mère de Dieu, que saint Epiphane, qui vivait en 390, regardait déjà comme fort ancienne, entrait sans doute dans ces détails, mais elle est perdue. L'évangile de l'enfance de la Vierge et saint Jérôme, qui nous apprennent l'admission de Marie parmi les filles du Seigneur, bornent à peu près là leurs indications. Pour remplir cette lacune d'une histoire que Dieu semble avoir pris plaisir

à environner de nuages, nous n'avons que quelques lignes indécises, quelques pages tronquées des Pères, dont il est difficile, même en les coordonnant avec soin, de faire une esquisse satisfaisante. N'importe; comme l'ouvrier indien qui rattache fil à fil un tissu coupé, et qui essaie patiemment d'en rejoindre les bouts en effilant, en nouant, en laissant glisser sa navette avec des précautions infinies le long de cette trame élimée et facile à rompre, nous allons nous mettre laborieusement à l'œuvre, et rassembler les lambeaux épars du tissu précieux de la vie de la Vierge, afin d'en renouer, s'il se peut, la trame. Avec la patience persévérante du Banian, nous tâcherons, non pas de faire une chose conjecturale, notre profond respect pour notre thème nous l'interdit, mais de donner, à l'aide des meilleures autorités et d'une longue étude des mœurs des Hébreux, l'idée la plus précise et la plus approchante de la vérité qu'il soit possible, de la vie presque claustrale de Marie au temple.

De vieux légendaires se sont plu à entourer d'une foule de prodiges la première enfance de la Vierge; nous passons sous silence ces faits merveilleux, qui ne sont pas suffisamment prouvés; mais ce que nous devons relever, c'est une assertion inexacte, ou pour mieux dire inadmissible, qui a été adoptée de confiance et sans examen par de saints personnages et des écrivains religieux¹³. De ce que la Vierge a toujours été la sainteté même, ce que personne ne conteste, on en a conclu qu'elle devait avoir été mise dans la partie

la plus sanctifiée du temple, c'est-à-dire dans le SAINT des SAINTS, ce qui est matériellement faux. Le SAINT des SAINTS, cet impénétrable sanctuaire du Dieu des armées, était fermé à tout le sacerdoce hébreu, hors au grand-prêtre qui n'y pénétrait qu'une fois l'an, après nombre de jeûnes, de veilles et de purifications. Il ne s'y présentait qu'environné



d'un épais nuage de parfums qui s'interposait entre lui et la Divinité, que *nul mortel ne peut voir sans mourir*, dit l'Écriture; enfin, il n'y restait que quelques minutes, pendant lesquelles le peuple, prosterné la face contre terre, éclatait en sanglots, de peur qu'il n'y trouvât la mort. Lui-même donnait ensuite un grand festin à ses amis, pour se réjouir avec eux d'avoir échappé à un péril si pressant et si redoutable ¹⁴.

Qu'on juge d'après cela s'il est possible que Marie ait été élevée dans le SAINT des SAINTS !

Les traditions locales de Jérusalem ne protestent pas moins haut que le sens commun contre cette opinion hasardée; la *sakhra*, qui fut dans l'origine une église chrétienne, bâtie sur le site où étaient les appartements de la Vierge, est une dépendance distincte de la mosquée d'Omar, et n'est point enclose dans cet édifice; cependant la mosquée d'Omar est bâtie sur l'emplacement même du temple.

Le Père Croiset, dans ses *Exercices de piété*, n'a pas adopté cette opinion; mais, ne voulant pas la rejeter entièrement, il a tenté une sorte de compromis. Selon lui, la Mère de Dieu ne fut point élevée dans le SAINT des SAINTS, mais les prêtres, touchés de ses admirables vertus, lui permirent d'y aller prier de temps en temps. Le Père Jésuite a oublié plusieurs choses en adoptant ce *mezzo termine* : la première, que la femme, chez les Hébreux, était un être réputé impur, assimilé à l'esclave, et dont la prière était à peine obligatoire ¹⁵; qu'on la reléguait dans un parvis qu'elle ne pouvait franchir, et que l'intérieur du temple était un lieu prohibé pour elle, eût elle été prophétesse ou fille de roi; la seconde, que les prêtres ne pouvaient accorder à Marie un privilège dont eux-mêmes ne jouissaient pas, et que d'ailleurs c'eût été l'exposer à une mort certaine ¹⁶; enfin, que, même en admettant l'absence de ces préventions et de ces craintes chez les prêtres de Jéhovah, ils n'auraient souffert, en aucune manière, qu'on

pénétrât dans le SAINT des SAINTS, attendu qu'il était important de dérober au peuple la connaissance de la disparition de l'Arche, perdue dans quelque grotte obscure des montagnes de la Judée depuis les jours de Jérémie ¹⁷.

Cette seconde version n'est donc pas plus admissible que la première.

L'éducation que Marie reçut dans le temple fut aussi soignée que le comportaient les connaissances de l'époque et les mœurs des Hébreux ; elle roula principalement sur les travaux domestiques dont la femme et la fille de César Auguste ne se dispensaient pas elles-mêmes dans leur palais impérial et au milieu des délices de Rome ¹⁸. Nourrie dans la stricte observance des lois de Moïse, et se conformant aux coutumes de son peuple, Marie se levait au chant de l'oiseau, à l'heure où *les mauvais anges se taisent et où les prières sont le plus favorablement écoutées* ¹⁹. Elle s'habillait avec une décence extrême, par respect pour la gloire de Dieu qui pénètre partout et qui voit les actions de l'homme, même durant la nuit la plus sombre ; en même temps, elle remerciait le Seigneur d'avoir ajouté un jour à ses jours, et de l'avoir préservée, pendant son sommeil, des embûches de l'esprit du mal ²⁰. Sa toilette n'était pas longue et n'avait rien de recherché ; elle ne portait ni bracelets de perles, ni chaînes d'or *marquetées d'argent*, ni tuniques de pourpre, comme les filles des princes de sa race. Une robe couleur d'hyacinthe, aux reflets doux et veloutés comme ceux de cette fleur champêtre, une tunique blanche, serrée par

une ceinture unie et aux bouts flottants, un long voile dont les plis, arrangés sans art, mais avec grâce, se drapaient de manière à couvrir promptement et complètement le visage, enfin une chaussure assortie à la robe, composaient le costume oriental de Marie ²¹.

Après les ablutions d'usage, la Vierge, ses compagnes, et de pieuses femmes qui répondaient aux prêtres et à Dieu de ce dépôt sacré, s'acheminaient vers la tribune entourée de balcons ²², où les *almas* siégeaient à la place d'honneur ²³. Le soleil commençait à dorer de ses rayons naissants les montagnes lointaines d'Arabie, l'aigle tournoyait dans la nue, le sacrifice brûlait sur l'autel d'airain au son des trompettes matinales, et Marie, la tête inclinée sous son voile, après avoir répété les dix-huit oraisons d'Esdras, demandait à Dieu, avec tout Israël, ce CHRIST tant promis à la terre et si lent à venir.

« O Dieu ! que votre nom soit glorifié et sanctifié dans ce
« monde que vous avez créé selon votre bon plaisir ; *faites*
« *régner votre règne* : que la rédemption fleurisse, et que le
« Messie vienne promptement ²⁴. »

Et le peuple répondait en chœur : Amen ! amen !

On chantait ensuite les derniers versets de ce beau psaume attribué aux prophètes Aggée et Zacharie.

« Le Seigneur délie ceux qui sont enchaînés ; le Seigneur
« éclaire ceux qui sont aveugles.

« Le Seigneur relève ceux qui sont brisés ; le Seigneur
« aime ceux qui sont justes.

« Le Seigneur garde les étrangers; il prendra sous sa
« protection l'orphelin et la veuve, et il détruira les voies
« des pécheurs.

« Le Seigneur régnera dans tous les siècles : votre Dieu,
« ô Sion ! régnera dans toutes les races ²⁵. »

La lecture de la *schema* ²⁶ et la bénédiction du prêtre ter-
minaient cette prière publique qui se faisait soir et matin ²⁷.

Après avoir rempli, avec une indicible ferveur, ce pre-
mier devoir religieux, Marie et ses jeunes compagnes repre-



naient leurs occupations accoutumées. Les unes faisaient
tourner rapidement dans leurs doigts agiles des fuseaux de
cèdre ou d'ithel ²⁸, les autres nuançaient la pourpre, l'hya-

cinthe et l'or sur le voile du temple ou les riches ceintures des prêtres ; tandis que des groupes, penchés en avant sur un métier sidonien , s'appliquaient à exécuter les dessins variés de ces magnifiques tapis qui valurent les éloges de tout Israël à la femme forte, et qu'Homère lui-même a vantés ²⁹. La Vierge surpassait toutes les filles de son peuple dans ces beaux ouvrages si appréciés des anciens. Saint Epiphane nous apprend qu'elle excellait dans la broderie et dans l'art de travailler en laine, en bysse et en or ³⁰ ; le protévangile de saint Jacques nous la montre assise devant une quenouille de laine teinte en pourpre, qui s'agitait sous ses mains légères comme la feuille mobile du peuplier ³¹, et les chrétiens d'Occident ont perpétué l'opinion traditionnelle de son adresse sans égale à filer le lin de Pé-luse ³², en appelant *fil de la Vierge* ces réseaux d'une éclatante blancheur et d'une contexture presque vaporeuse, qui planent sur les creux vallons pendant les humides matinées d'automne. Les sérieuses et pures fiancées des premiers fidèles, en souvenir de ces occupations domestiques que ne dédaigna point la Reine des anges, ne manquaient jamais de lui consacrer une quenouille entourée de bandes-lettes de pourpre, et chargée d'une laine sans tache ³³.

Mais là ne se bornaient pas les talents et la science de la Vierge. Saint Ambroise lui attribue une parfaite intelligence des livres sacrés, et saint Anselme veut qu'elle ait possédé à fond ce vieil hébreu, la langue du paradis terrestre ³⁴, dans lequel Dieu traça de son doigt puissant, *sur*

des pierres précieuses très-épaisses ³⁵, les dix préceptes du Décalogue. Que Marie, en étudiant l'idiome d'Anne et de Débora, se soit initiée, pendant ses veilles solitaires, aux hautes conceptions des *voyants* d'Israël, ou qu'elle ait reçu de l'Esprit sanctificateur, qui l'avait si richement douée, un souffle d'inspiration poétique, semblable aux brises harmonieuses qui effleuraient la harpe éolienne du roi David ³⁶, toujours est-il qu'on ne peut refuser à la jeune prophétesse qui dota la nouvelle loi de son plus beau cantique d'avoir connu les plus suaves et les plus sublimes inspirations du génie. Certainement, la femme qui composa le *Magnificat* n'était pas une jeune fille du peuple ignorante, comme quelques auteurs protestants n'ont pas craint de le dire, et elle alliait à une sainteté sans égale des talents de l'ordre le plus élevé. Toutefois, ce côté brillant de son caractère a été à peine entrevu, tant elle était habile à le couvrir de son angélique modestie. Connaissant les devoirs délicats et les vrais intérêts de son sexe, elle fuyait l'éclat avec un soin extrême, et passait sans faire de bruit, à la manière d'une étoile silencieuse qui suit sa marche à travers les nuages. Les riches trésors de son esprit et de son cœur n'ont été que rarement et imparfaitement révélés à la terre; c'étaient les roses de l'Yemen que la jeune Arabe cache sous son voile, et dont le parfum adouci se fait à peine sentir.

Un poète ancien disait servilement à Auguste qu'il était, à lui seul, l'ouvrage de plusieurs siècles, et que, depuis les

jours de la création, toute l'industrie de la nature avait été mise en œuvre pour le produire. Ce qui était une hyperbole outrée jusqu'à l'absurde en parlant du sanguinaire neveu de César devient une vérité démontrée alors qu'on l'applique à la Vierge. En effet, Marie est le chef-d'œuvre de la nature, la fleur des générations anciennes et la merveille des siècles. Jamais la terre n'avait vu, jamais la terre ne verra tant de perfections réunies dans une simple fille des hommes. Tout était grâce, sainteté, grandeur dans cette bienheureuse créature : conçue dans l'amitié de Dieu, sanctifiée avant de naître, elle ignorait les passions qui troublent l'âme, et le péché qui corrompt le cœur. Entraînée vers le bien par une pente douce et naturelle, grâce à sa Conception immaculée, ses actions innocentes et pures étaient semblables à ces couches de neige qui s'entassaient silencieusement sur les hauts sommets des montagnes, ajoutant la pureté à la pureté et la blancheur à la blancheur, jusqu'à ce qu'il s'élève un cône éblouissant où se joue la lumière et qui force l'homme à baisser le regard comme le soleil. Il n'a pas été donné à une seconde créature de présenter au Juge souverain des hommes une pareille vie ; Jésus-Christ seul l'a surpassée, mais Jésus-Christ est le Fils de Dieu.

Marie entra dans le temple de Jérusalem comme une de ces victimes sans tache que l'esprit du Seigneur avait fait voir à Malachie. Belle, jeune, noblement née, et pouvant prétendre à tous les partis chez un peuple qui mettait sou-

vent la beauté sur le trône ³⁷, elle se lia aux cornes de l'autel par un vœu de virginité que balbutièrent, à peine au sortir du berceau, ses lèvres enfantines, et que son cœur ratifia plus tard, avec un renoncement parfait aux pompes et aux vanités du siècle. Par ce vœu, inouï jusque-là, Marie franchit la haie qui séparait l'ancienne loi de la loi nouvelle, et se plongea si avant dans la mer des vertus évangéliques qu'on peut dire qu'elle en avait déjà sondé presque toutes les profondeurs, lorsque son divin Fils vint la révéler aux enfants des hommes.

Dieu ne change pas brusquement ses voies ; il annonce, il prépare longtemps à l'avance les grands événements qui doivent changer la face du monde : il fallait un précurseur au Messie, et il le trouva dans la personne de saint Jean-Baptiste ; il fallait un préliminaire à la loi nouvelle, et les vertus de Marie furent à l'Évangile ce qu'une aube fraîche et riante est à un beau jour.

Saint Épiphane, cité par Nicéphore, nous a laissé une charmante peinture de la Vierge ; ce portrait, tracé au quatrième siècle, sur des traditions maintenant effacées et des manuscrits que nous n'avons plus, est le seul qui nous soit resté.

La Vierge, selon cet évêque, n'était pas d'une haute stature, quoique sa taille fût un peu au-dessus de la moyenne ; son teint, légèrement doré, comme celui de la Sulamite, par le soleil de sa patrie, avait la riche nuance des épis mûrs ; ses cheveux étaient blonds, ses yeux vifs, sa prunelle

un peu olivâtre, ses sourcils parfaitement arqués et du plus beau noir ; son nez , d'une perfection remarquable, était aquilin , ses lèvres roses , la coupe de son visage d'un bel ovale ; ses mains et ses doigts étaient longs.

Tous les Pères conviennent, à l'envi, de l'admirable beauté de la Vierge ; saint Denis l'Aréopagite, qui avait vu la divine Marie, nous assure *qu'elle était belle à éblouir, et qu'il l'eût adorée comme une déesse, s'il n'avait pas su qu'il n'y a qu'un seul Dieu.*

Mais ce n'était pas à cet assemblage de perfections physiques que Marie devait la puissance de sa beauté ; elle émanait d'une source plus élevée. Saint Ambroise l'a bien compris lorsqu'il a dit que cette séduisante enveloppe n'était qu'un voile transparent qui laissait voir toutes ses vertus, et que son âme, la plus noble et la plus pure qui fût jamais après l'âme de Jésus-Christ, se révélait tout entière dans son regard. La beauté physique de Marie n'était que le reflet lointain de ses beautés intellectuelles et impérissables ; elle était la plus belle des femmes parce qu'elle était la plus chaste et la plus sainte des filles d'Ève ³⁸.

Dieu a fait un palais de nacre à la perle de la mer Verte ³⁹ ; mais c'est la perle et non sa brillante demeure qu'on sertit d'or et qu'on incruste dans le diadème des rois : les Pères ne s'y sont pas trompés ; aussi, dans ce qu'ils nous ont laissé sur la personne de Marie, ont-ils fait une large part aux beautés morales, les seules qui ne soient point la pâture des vers. Nous allons rassembler les petites

pierres précieuses qu'ils ont semées dans leurs écrits, pour en composer une mosaïque qui offre un second portrait de celle qui fut, dit saint Sophrone, *le jardin de délices du Seigneur* ⁴⁰.

La plus grande décence régnait dans toutes les actions de la Vierge ; elle était bonne, affable, compatissante, et ne se lassait jamais d'écouter les longues plaintes des malheureux. Elle parlait peu, toujours à propos, et jamais le mensonge ne souilla ses lèvres. Sa voix était douce, pénétrante, et ses paroles avaient je ne sais quoi d'onctueux et de consolateur qui répandait le calme dans l'âme. Elle était la première dans les veilles, la plus exacte à accomplir la loi divine, la plus profonde en humilité, la plus parfaite dans chaque vertu. On ne la vit jamais en colère ; elle n'offensa, ne contrista et ne railla jamais personne. Elle était ennemie du faste, simple dans ses atours, simple dans ses manières, et jamais il ne lui vint en pensée de faire valoir sa beauté, sa noblesse antique, ou les riches trésors de son esprit et de son cœur. Sa présence semblait sanctifier tout ce qui l'entourait, et sa vue éloignait la pensée des choses de la terre. Sa politesse n'était pas une vaine formule composée de fausses paroles : c'était une expansion de bienveillance universelle qui partait de l'âme. Enfin, son regard révélait déjà la Mère des miséricordes, la Vierge dont on a dit depuis : *Elle demanderait à Dieu la grâce même de Lucifer, si Lucifer demandait grâce.*

Quoique bien modestement partagée du côté des riches-

ses, Marie était libérale envers les pauvres, et son aumône de jeune fille tombait souvent inaperçue dans ce tronc attaché à une des colonnes du péristyle, où Jésus vit tomber plus tard l'obole de la veuve. Saint Ambroise nous découvre la source pure et sacrée où Marie puisait ses aumônes; elle se privait de tout, n'accordait à la nature que ce qu'elle ne pouvait lui ôter sans mourir, et semblait vivre, comme les cigales, d'air et de rosée ⁴¹. Ses jeûnes, fréquents et rigoureux, tournaient également au profit des pauvres. Or, les jeûnes de la Vierge sainte n'étaient point de nos jeûnes du Nord, qui ne durent qu'une matinée et se bornent à la privation de quelques aliments: c'était une abstinence de toutes choses, qui commençait le soir au coucher du soleil et finissait le lendemain au lever des étoiles ⁴². Pendant ce temps, Marie se refusait tout ce qui pouvait flatter ses goûts et son cœur: elle s'imposait le travail le plus rude, les œuvres de miséricorde les plus rebutantes, se revêtait de ses plus pauvres vêtements, dormait sur la dure, et ne se permettait, pendant ces jours de mortification et de larmes, qui se prolongeaient souvent des semaines entières, qu'un léger repas composé de pain cuit sous la cendre, de légumes amers, et d'une coupe d'eau de la fontaine de Siloé ⁴³. Ses oraisons étaient fréquentes, et sa prière si recueillie, si attentive, si profonde, que son âme semblait se fondre en adoration devant l'Éternel. Les mugissements de la tempête et le bruit de la foudre, qui faisait fuir César sous les voûtes souterraines de son palais ⁴⁴, n'arrivaient point à l'oreille de la

jeune Vierge ; complètement absorbée dans ses devoirs religieux, son âme était aux pieds du grand Auteur de l'univers, par delà les limites du monde et la région des orages. « Jamais personne, dit saint Ambroise, ne fut doué d'un plus sublime don de contemplation ; son esprit , toujours d'accord avec son cœur, ne perdait jamais de vue CELUI qu'elle aimait plus ardemment que tous les séraphins ensemble ; toute sa vie ne fut qu'un exercice continuel du plus pur amour de son Dieu, et, lorsque le sommeil venait appesantir ses paupières, son cœur veillait et priait encore ⁴⁵. »

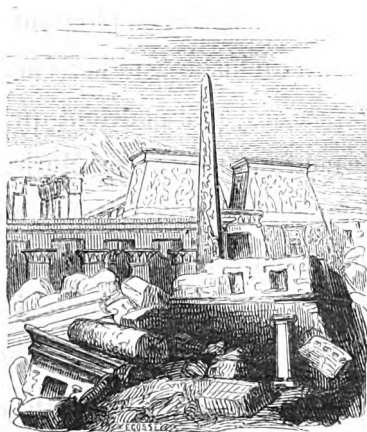
Telles furent les vertus, telles furent les occupations de Marie au temple ; elle y brillait parmi ses jeunes compagnes comme un riche diamant qui, placé au milieu d'autres pierres précieuses, les efface toutes par son éclat. Aussi, les vieillards qui avaient blanchi dans le sacerdoce ne passaient jamais auprès d'elle sans la bénir, et la considéraient comme le plus bel ornement de la maison sainte.





Chapitre vj.

MARIE ORPHELINE.



Il faut en convenir, bien que
ce soit une chose étrange,
l'histoire de la Vierge est aride
de faits et pleine de lacunes :
on dirait les ruines majes-
tueuses d'une antique cité
du désert. Ici, des colonnes gigantesques dont la base est

incébranlable comme celle des montagnes ; là, des portiques que l'Arabe, ami des contes merveilleux, proclame l'ouvrage des génies ; plus loin, des temples ensablés que l'imagination peut reconstruire encore ; et puis, de distance en distance, une arène nue et stérile qui n'a pas une tige d'herbe pour le chameau du Bédouin. Au défaut des apôtres, qui ont été trop préoccupés, ce semble, de la grande figure du Christ pour songer à sa famille terrestre, les Pères nous ont initiés aux vertus de sainte Anne ; nous sommes entrés à leur suite sous son humble toit ; nous avons été témoins de ses vœux, de ses ferventes prières, des joies de sa tardive maternité, des épanchements de sa reconnaissance ; mais ici le fil de la tradition devient si délié qu'il se rompt sans cesse, et le reste de la vie de sainte Anne est presque entièrement conjectural. Cette mère, qui avait obtenu sa bienheureuse fille après tant de jeûnes et de larmes, qui avait entouré son enfance de tant d'amour, qui l'avait apportée dans ses bras au Seigneur ¹ et l'avait déposée, en pleurant, dans son sanctuaire, ne reparait qu'un instant sur la scène, et c'est pour mourir. Il n'est pas croyable pourtant que l'épouse de Joachim soit restée neuf ans sans revoir Marie. Les bâtiments extérieurs du temple où l'on élevait les enfants consacrés au Dieu d'Israël ne pouvaient être interdits aux mères ; une mère a des droits sacrés et religieux aussi ; toutes les nations les déclarent imprescriptibles, et d'ailleurs l'Écriture nous apprend qu'Anne, femme d'Elcana, visitait librement son fils à Silo, aux jours solennels, et

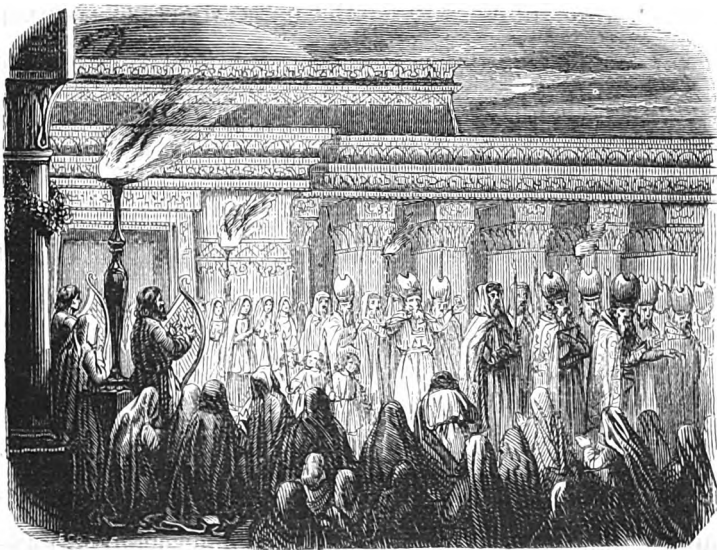
qu'elle ne manquait jamais d'apporter une tunique filée de ses mains au jeune prophète qu'elle avait *prêté* au Seigneur. Anne avait eu, depuis la naissance de Samuël, plusieurs enfants qu'elle voyait grandir sous ses yeux comme de jeunes oliviers, et qui partageaient avec le petit serviteur du tabernacle sa sollicitude maternelle ; sainte Anne n'avait que Marie ² ; la somme de son bonheur, l'espoir de ses vieux jours, la source de sa joie sur la terre, étaient là. Il n'est donc pas douteux qu'en compagnie de son époux, elle la venait voir chaque fois que sa piété l'attirait au temple, et qu'elle aussi veillait, à la lueur de la lampe domestique ou aux blanches clartés de la lune ³, pour filer les robes virginales de son enfant.

On croit que sainte Anne et saint Joachim retournèrent dans leurs foyers après la présentation de Marie, et qu'ils y séjournèrent encore quelques années avant de s'établir définitivement à Jérusalem. Joachim, qui n'était point un artisan comme Joseph, cultivait, suivant toute apparence, le petit héritage de ses aïeux, et jouissait de cette heureuse médiocrité qu'ont toujours ambitionnée les sages, les grands et les poètes, dans leurs heures de bouderie contre la fortune ⁴. On a élevé des églises à Séphoris, à Nazareth, à Jérusalem, sur des sites qui faisaient partie de son patrimoine ; mais la vigne ou le champ de ses pères devait être aux environs de Séphoris : voilà ce qui le fit revenir en basse Galilée. Joachim était un véritable Israélite fort attaché à la loi de Moïse ; il allait au temple à toutes les fêtes solen-

nelles avec sa femme et une partie de sa parenté, suivant la coutume des Hébreux, et il est supposable que le désir de voir sa fille vint augmenter encore son attrait pour les cérémonies du culte. Avec quelle joie sa bonne et pieuse compagne prenait son voile de voyage pour aller à la Cité sainte ! que ces sentiers qu'elle voyait serpenter au loin à travers les monts et les plaines lui semblaient longs à parcourir ! Elle attirait du regard, elle franchissait vingt fois par la pensée, avant de les atteindre en réalité, les buissons de nopals, les touffes de lauriers-roses, les massifs de chênes-verts ou de sycomores qui s'étagaient de distance en distance sur son chemin ; car, chacun de ces points gagné, elle était plus près de sa fille, de sa fille, le don du Seigneur, l'enfant du miracle, celle qu'un ange avait proclamée la gloire d'Israël ! Avec quelle émotion elle devait saluer, du fond de la vallée, cette tour Antonia qui s'élevait, splendide et menaçante, sur sa base de marbre poli ⁵, pour protéger la maison de prière ! et combien la vue du temple qui renfermait son enfant et son Dieu devait remuer cette âme tendre et sainte !

Quand venait le soir et que les trompettes sacerdotales appelaient le peuple à la cérémonie ⁶, Anne accourait pour adorer Dieu et jeter un regard sur sa fille qu'elle n'avait pas vue depuis des mois entiers. Le parvis, qui n'avait d'autre voûte que le ciel, mêlait l'éblouissante clarté de ses candélabres ⁷ aux clartés douteuses des étoiles ; des milliers de lumières se croisaient sous les portiques ornés de

fraîches guirlandes ⁸, et les princes des prêtres traversaient la foule avec leurs splendides ornements apportés des bords indiens par les caravanes de Palmyre ⁹. De temps à autre, les accords isolés des harpes semblaient accompagner le murmure, pareil au bruissement des flots ¹⁰, que faisaient en priant une foule d'Hébreux venus des rives du Nil, de l'Euphrate et du Tibre, pour fléchir le genou devant l'autel unique du Dieu de leurs pères ¹¹. Au milieu de ce concours immense de croyants nationaux et étrangers, Anne, qui priait avec ferveur, ne relevait qu'un instant la tête : c'était



lorsque Marie et ses jeunes compagnes passaient, blanches et voilées, avec des lampes à la main, comme les vierges sages de l'Évangile.

La fête terminée, Anne, après avoir béni et embrassé Marie, reprenait avec Joachim la route des montagnes ; elle s'éloignait de Jérusalem à pas lents, sans oser retourner la tête, et emportait du bonheur et des souvenirs pour tout l'espace de temps qui allait s'écouler jusqu'à la fête prochaine.

Quand l'âge et le labeur eurent usé les forces de Joachim, et qu'il ne lui fut plus possible de cultiver lui-même son champ paternel, il songea à se rapprocher de sa fille ; les deux époux quittèrent pour toujours la basse Galilée, et vinrent demeurer à Jérusalem dans un quartier voisin du temple. Anne fut alors au comble de ses vœux : elle pouvait servir le Seigneur dans sa maison sainte et voir souvent Marie. Que de fois, pendant les belles soirées d'été, en tournant son fuseau sur la plate-forme de sa demeure, ne dut-elle pas le laisser glisser de ses doigts immobiles, tandis que son regard de mère était pensivement fixé sur le toit d'or et de cèdre du temple ? *Où l'homme a son trésor, dit l'Écriture, là est son cœur.*

Sainte Anne aurait pu abréger la durée de cette séparation pénible, la loi de Moïse acceptant des compensations. Elle ne le voulut point ; sa reconnaissance envers Dieu parlait encore plus haut que sa tendresse maternelle, et, lorsque la voix de la religion se faisait entendre, le cri de la nature s'apaisait.

Il y avait à peu près neuf ans que la Vierge vivait renfermée dans le temple ¹² lorsque le premier nuage sombre vint

attrister le ciel doux et serein de sa jeune vie : son père bien-aimé, Joachim le juste, tomba gravement malade, et bientôt des symptômes de dissolution prochaine se manifestèrent. Alarmés de son état, ses parents et ses amis accoururent et lui donnèrent mille témoignages d'affection et de sympathie ; car il régnait une grande et louable union parmi les familles de Juda. Le mourant sourit avec bénignité à ses amis et à ses proches ; comme Jacob, il avait été longtemps voyageur sur la terre, et peu lui importait que le vent de la mort vint renverser sa tente, car, au delà de cette planète de boue, il voyait en esprit les régions heureuses où il allait reposer à jamais dans le sein d'Abraham.

Lorsque l'épuisement progressif de ses forces eut fait comprendre au saint vieillard que la vie s'en allait de lui, il fit, à haute voix, en présence de tous, la confession de ses péchés à la manière des Hébreux ¹³, et offrit au souverain Juge sa mort en expiation des fautes inhérentes à notre nature, dont le plus juste n'est pas exempt. Ce devoir rempli, Joachim demanda sa fille pour la bénir. Marie vint ¹⁴ ; ses ardentes prières pour la conservation de l'auteur de ses jours n'avaient pas été exaucées : le *Dieu jaloux* voulait dénouer peu à peu les attaches terrestres de l'épouse qu'il s'était choisie, afin qu'elle n'eût plus d'autre appui sur la terre que son appui.

De pieux auteurs ont pensé qu'au moment où Joachim étendait ses mains bénissantes sur son enfant une révélation d'en haut lui fit voir tout à coup les glorieuses desti-

nées où le Ciel appelait sa fille ; la joie des élus se répandit sur sa face vénérable ; il baissa les bras, inclina la tête et mourut.

La maison retentit alors de gémissements et de cris aigus ; les femmes se meurtrirent le sein et s'arrachèrent les cheveux ¹⁵ ; les hommes se couvrirent la tête de cendre et déchirèrent leurs vêtements, tandis que quelques matrones juives, mues par un principe de dévotion et de charité, étendaient un voile épais sur le visage pâle, mais serein, de l'homme juste qu'il n'était plus permis de voir en ce monde, et lui pliaient le pouce dans la main, qu'elles laissaient ouverte en signe d'abandon de toutes les choses de la terre.

Après avoir lavé le corps dans une eau mêlée de myrrhe et de feuilles de roses sèches, ces femmes pieuses l'envelopèrent dans un linceul de lin, qu'elles entourèrent de bandellettes à la manière d'Égypte. Ayant ensuite ouvert toutes les portes et toutes les fenêtres de la maison ¹⁶, elles allumèrent, auprès du cadavre, une lampe d'airain à plusieurs becs, la lampe des morts, qui jeta ses reflets lugubres sur le lit funèbre.

Le lendemain un nombreux cortège, où l'on distinguait des joueurs de flûte ¹⁷, s'arrêta devant la maison mortuaire. Les parents pénétrèrent dans la chambre haute où Joachim avait été exposé, et déposèrent le corps sur un lit ¹⁸ qu'ils chargèrent sur leurs épaules. On traversa les rues de Jérusalem en psalmodiant des cantiques funèbres

qu'accompagnait le son doux et triste des flûtes et que dominaient les lamentations bruyantes des pleureuses. Anne et Marie étaient présentes aux funérailles, et marchaient



la tête baissée parmi les matrones de leur famille, qui versaient des ruisseaux de larmes ¹⁹.

Le cortège franchit la porte des troupeaux, qui porta depuis, parmi les chrétiens, le nom de porte de la Vierge. En arrivant au lieu de la sépulture, le son des flûtes, les cantiques et les lamentations cessèrent pour un peu de temps, et celui qui menait le deuil fit cette allocution au cadavre :
« Béni soit Dieu qui t'a formé, nourri, soutenu et ôté la vie.
« O morts ! il sait en quel nombre vous êtes, et il vous res-
« suscitera un jour. Béni soit celui qui ôte la vie et qui la
« rend ²⁰ ! »

On mit un petit sac de terre sur la tête du mort, on ouvrit

ensuite le sépulcre, une grotte sombre qu'on appelait *la maison des vivants* ²¹, où le patriarche allait dormir son dernier sommeil, en attendant les autres membres de sa famille. Alors, des cris à fendre le cœur s'élevèrent de toutes parts. Anne se jeta sur les restes mortels de son époux pour lui faire ses derniers adieux, et bientôt on l'emporta défaillante. Après avoir confié à la terre la sainte dépouille de l'homme juste, on roula, à l'entrée de la caverne sépulcrale, une pierre énorme, que nul ne devait déplacer *sous peine d'excommunication*. Les cris funèbres recommencèrent, et les spectateurs, arrachant, à trois reprises différentes, une touffe d'herbe et la jetant chaque fois derrière eux, dirent d'un ton lugubre : *Ils fleuriront comme l'herbe des champs!* Ces rites terminèrent les obsèques du descendant des rois de Juda, du père de Marie, de l'aïeul de Jésus-Christ selon la chair ²².

La sainte Vierge eut le cœur brisé de cette première peine qui était le prélude de tant d'autres : c'était son apprentissage de douleur. L'infortune lui tendait la main sur le seuil de l'adolescence, la noble Enfant ne recula pas dans sa voie; elle pleura, car son âme, comme celle de son divin Fils, ne fut jamais ni sèche ni insensible, mais elle épuisa le calice amer en disant à Dieu : « O Jéhovah, que votre volonté soit faite ! » La mère et la fille prirent le deuil à la manière des Hébreux; elles se revêtirent d'un camelot grossier, étroit et sans plis, qu'on appelait cilice; la tête et les pieds nus, le visage caché dans un pan de leurs robes,

gardant le jeûne et l'abstinence ²³, elles demeurèrent assises à terre pendant sept jours, se livrant aux larmes avec leurs parentes et priant pour l'âme du mort ²⁴. Les sept jours écoulés, Anne fit allumer des lampes dans la synagogue, où elle demanda des prières pour son époux, et elle y joignit des aumônes proportionnées à sa fortune. De son côté, Marie jeûna, chaque semaine, le jour où elle était devenue orpheline, et pria soir et matin pour le repos de l'âme de son père. Ces jeûnes et ces oraisons pour le mort durèrent l'espace de onze mois ²⁵.

« Sois le bienvenu, ô malheur, si tu viens seul, » disent les Grecs. Cette première infortune fut suivie d'une infortune plus poignante encore, et un autre deuil vint bientôt se confondre avec le deuil de Joachim. A peine la lampe mortuaire était-elle éteinte dans la triste demeure de sainte Anne qu'il fallut la rallumer de nouveau; à peine les dernières larmes que la Vierge avait répandues pour l'un des auteurs de ses jours étaient-elles séchées qu'elle eut à déplorer la perte de l'autre ²⁶. Un soir Marie, accompagnée de quelques-unes de ses parentes, descendit du temple dans la rue étroite et obscure où vivait sa mère. Le rayon rouge et faible d'une lampe brillait à travers une des étroites fenêtres treillissées de la maison pauvre. En face du seuil se groupaient en silence ces femmes qui, encore aujourd'hui, dans tout l'Orient, pleurent les morts pour gagner leur vie; semblables aux oiseaux de mauvais augure qui pressentent les funérailles, ces sinistres créatures at-

tendaient qu'une famille en pleurs vint marchander leurs lamentations payées ²⁷.

Sainte Anne rassembla ses forces défaillantes pour bénir sa fille, la recommanda pathétiquement à ses proches, mais surtout à CELUI qui est le père de l'orphelin, et s'endormit du sommeil des justes ²⁸. Marie se pencha tout en pleurs sur le visage glacé de sa mère; ses cheveux blonds se mêlèrent aux cheveux blancs de la morte; on eût dit qu'elle voulait la ranimer sous ses larmes; mais il n'y a que le souffle de Dieu qui puisse ranimer les morts! Après le premier élan de cette douleur si légitime, elle ferma de ses mains les paupières de la sainte, et lui donna un long et triste baiser, l'adieu suprême de son peuple ²⁹.

La douleur de la jeune orpheline fut silencieuse, profonde, et noblement supportée. N'ayant plus d'autre appui sur la terre que la Providence, elle se réfugia dans le sein de Dieu; de là, comme du fond d'une baie paisible, elle écouta le retentissement lointain des orages du monde, et comprit toute la vanité des choses de la vie : la vanité du rang, des grandeurs, de la fortune, de la beauté, choses qui brillent et passent comme la bulle d'eau sur le cours du torrent d'hiver, qui disparaît lui-même au bout d'une saison.

C'est à cette époque de deuil, d'isolement et de méditations solitaires qu'un historien a judicieusement rattaché le vœu de virginité perpétuelle que fit Marie ³⁰; on ne voit nulle part en effet que ce vœu ait été connu d'Anne et de

Joachim, et sans leur aveu il n'était point valable aux yeux de la loi civile ni de la loi religieuse ³¹. Ce fut donc après leur mort que Marie choisit le Seigneur pour son partage, et se voua à son service sans limitation de temps, dit Bernardin de Busto, et avec l'intention de ne sortir jamais du temple. Comme l'auguste chef de sa race, la Vierge trouvait *qu'un jour passé dans les tabernacles du Dieu d'Israël valait mieux que mille autres jours*, et elle aussi eût préféré d'être la dernière dans le lieu saint que la première sous les tentes de Cédar.





Chapitre vij.

MARIAGE DE LA VIERGE.



oit que Joachim, à son lit de mort, eût placé la Vierge sous la protection spéciale du sacerdoce; soit que les magistrats qui prenaient soin des orphelins lui eussent choisi eux-mêmes des tuteurs dans la puissante famille d'Aaron, à laquelle elle tenait du côté de sa mère; soit que la tutelle des enfants voués au service du temple appartint de droit

aux lévites, il est certain qu'après la mort des auteurs de ses jours Marie eut des tuteurs de race sacerdotale. Il est vraisemblable, et les traditions arabes l'affirment, que les soins de cette tutelle furent particulièrement confiés au pieux époux d'Élisabeth, à Zacharie, que sa haute réputation de vertu et son titre de proche parent ¹ semblaient désigner à ces fonctions protectrices ². L'empressement que mit la sainte Vierge à traverser, deux ou trois ans plus tard, toute la Judée pour aller offrir ses soins et ses félicitations à la mère de saint Jean-Baptiste, et son séjour prolongé dans les montagnes d'Hébron, semblent indiquer, en effet, des rapports plus intimes que ceux de la simple parenté; le toit qui abrita Marie pendant une visite si longue ne pouvait être, suivant les convenances rigoureusement observées parmi les Hébreux, qu'un toit aussi sacré que le toit paternel.

Quels que fussent les prêtres qu'on honora de la tutelle de la bienheureuse fille d'Anne la sainte, ils s'acquittèrent scrupuleusement des obligations que cette charge leur imposait, et, lorsque la Vierge eut atteint sa quinzième année, ils songèrent à lui donner un époux digne d'elle. Ce projet d'hymen jeta Marie dans un trouble extrême; cette âme si haute, si pure, si contemplative, avait deviné l'Évangile, et la virginité lui semblait le plus parfait, le plus saint et le plus désirable de tous les états. Un ancien auteur, cité par saint Grégoire de Nysse, rapporte qu'elle se défendit longtemps avec beaucoup de modestie d'accéder à la dé-



Vanloo Pinx^t

Lavoche Del^t

Xargot Sculp^t

Le Mariage de la Vierge.

Publié par Mercier, à Paris.
Imprimé par Duvoux.

termination qu'on lui annonçait, et qu'elle supplia humblement sa famille de consentir à ce qu'elle menât dans le temple une vie innocente, cachée, et libre de tous liens, excepté des liens du Seigneur. Sa demande causa une grande surprise à ceux qui disposaient de son sort. Ce qu'elle implorait comme une grâce, c'était la stérilité, c'est-à-dire l'opprobre, état solennellement maudit par la loi de Moïse³; c'était le célibat d'une héritière unique⁴, c'est-à-dire l'extinction totale du nom de son père, pensée presque impie chez les Juifs, qui regardaient comme un malheur insigne que leur nom ne fût pas perpétué en Israël. Quant au vœu de virginité dont elle avait voulu enchaîner sa vie, elle ne pouvait s'en faire un titre, puisqu'il pouvait être annulé par une décision du conseil de famille. On sait que la femme était, *partout et toujours*, traitée en mineure avant la promulgation du Code immortel qui l'a glorieusement relevée de la *malédiction de la servitude*.

Les supplications de la Vierge trouvèrent donc peu de sympathie même parmi les prêtres de Jéhovah; ils n'étaient point à la hauteur de pareilles vertus, et, pour ces hommes de pénétration et de science, l'âme angélique et toute sainte de Marie était un livre fermé de sept sceaux d'airain. Sa pensée, qui devançait son siècle et heurtait les préjugés antiques de sa nation, demeura incomprise, et tout ce qu'elle put alléguer, pour se défendre d'embrasser un état qui contrariait ses vœux les plus chers, ne lui servit

de rien. Comment aurait-elle pu convaincre d'ailleurs, puisque Dieu même était contre elle? Son mariage avec un homme juste, qui devait rendre témoignage de la pureté de sa vie, la soustraire aux importunités des jeunes Hébreux qui eussent pu rechercher sa main jusque dans le temple, comme le remarque saint Augustin ⁵, et la protéger, elle et son divin Fils, à l'heure du péril, entraînait dans les vues secrètes de la Providence. C'était le seul moyen de dérober le mystère de l'Incarnation aux investigations malveillantes d'un monde pervers qui eût pris texte du prodige pour se répandre en conjectures abominables, et qui eût porté le faux zèle peut-être jusqu'à lapider la mère du Sauveur, comme il voulut lapider, plus tard, la femme pécheresse de l'Évangile ⁶; car les Hébreux ne comptèrent jamais la miséricorde au nombre de leurs vertus de prédilection, et Dieu leur reproche lui-même, par la bouche de ses prophètes, *d'avoir le cœur aussi dur que le diamant*.

A ces raisons puissantes, mais cachées dans l'impénétrable nuit des conseils de Dieu, venait se joindre une autre raison puisée à la source des traditions anté-diluvien-nes et de l'orgueil national, qui, elle seule, eût laissé peu de chance de succès à la timide opposition de la Vierge. La chasteté perpétuelle, dont les chrétiens ont fait la reine des vertus, était presque un non-sens chez les disciples de Moïse, qui vivaient depuis tant de siècles dans l'attente anxieuse du *roi-Messie* (Melech Hamaschiak). Une jeune

fleur de la tige de Jessé, une fille de David n'était pas libre de se soustraire au joug de l'hymen ; elle devait un fils à la piété ambitieuse de sa famille, qui n'eût pas renoncé, pour tous les trésors du grand roi, à l'espoir de compter un jour au nombre des siens le Libérateur d'Israël. Cette espérance, qui avait soutenu les Juifs lorsque les Chaldéens, *montés sur des chevaux plus vites que les aigles*, avaient déchiré violemment la ceinture crénelée de Sion, et transplanté son peuple au bord de l'Euphrate, s'était retrempée dans un âpre désir de vengeance depuis que les Romains dominaient en Asie. Les Hébreux espéraient voir bientôt le jour où les aigles fuiraient devant l'étendard couleur d'émeraude ⁷, et où la devise des Machabées ⁸ flotterait victorieuse au-dessus de celle du sénat de Rome. Jamais l'accomplissement des oracles messianiques n'avait paru aussi prochain, et le moment n'était point favorable pour obtenir la grâce qu'implorait la chaste jeune fille.

Suivant l'Évangile de la Nativité de Marie et le Protévangile de saint Jacques, les tuteurs de la sainte Vierge, sans tenir compte de ses répugnances et de ses représentations, convoquèrent une réunion de ses plus proches parents, tous de la race de David et de la tribu de Juda comme elle ⁹, afin de procéder au choix de l'époux qu'on lui imposait. Parmi ceux qui pouvaient prétendre à sa main, il se trouvait une foule de jeunes Israélites, les uns beaux et vaillants, les autres possesseurs de champs fertiles, de vignes, de troupeaux et de bois d'oliviers. Les capi-

taines de Juda eussent ajouté à la dot de Marie une partie des dépouilles et des esclaves pris dans les combats; les nabals de sa tribu l'eussent couverte d'étoffes de l'Inde brochées d'or et de pourpre de Tyr teinte deux fois; tandis que les fils du commerce, qui trafiquaient des émeraudes d'Égypte, des turquoises d'Iran et des perles du golfe Persique, eussent mis à ses pieds des chaînes de pierres précieuses, des bracelets de prix, des pendants d'oreilles d'une valeur égale à la rançon d'un prince, enfin tous les magnifiques et brillants insignes de la servitude du sexe faible. Mais ces illustres partis furent pesés dans la balance et trouvés légers. Dédaignant les avantages de la jeunesse, de la beauté, du haut rang, de la fortune et de la gloire des armes, les prêtres, tuteurs de la sainte Vierge, et les anciens de sa maison fixèrent leur choix sur un homme avancé en âge ¹⁰, un patricien déchu, dont les révolutions politiques et les guerres religieuses de la Judée avaient absorbé la fortune comme la mer absorbe une goutte de pluie, ne lui laissant que l'outil du travail et ses bras; ce prolétaire de grande race, qui était veuf ¹¹, suivant le Protévangile de saint Jacques, et célibataire selon saint Jérôme, dont l'opinion a prévalu dans l'Église, c'était Joseph, le charpentier de Nazareth.

Quand on songe à la rare beauté de Marie, à l'éducation qu'elle avait reçue dans le temple, aux grandes alliances de sa famille, à sa qualité d'héritière, laquelle en faisait, chez les Juifs qui dotaient leurs femmes et n'en recevaient pres-

que rien ¹², un parti désirable et même brillant, il y aurait de quoi s'étonner de cette décision de famille, si les Pères ne nous apprenaient que Joseph fut élu par la voie du sort et la manifestation expresse de la volonté divine ¹³. Une tradition antique, consignée dans le Protévangile de saint Jacques et mentionnée par saint Jérôme, rapporte que les prétendants, après avoir prié *CELUI qui préside aux sorts*, déposèrent, le soir, dans le temple, chacun sa baguette d'amandier, et que le lendemain la branche sèche et morte de Joseph, fils de Jacob, fils de Mathan, se trouva verdoyante et fleurie comme celle qui avait assuré jadis le sacerdoce aux Aaronites. L'histoire du mont Carmel veut qu'à la vue de ce prodige, qui renversait ses espérances,



un jeune patricien, appartenant à une des plus puissantes

familles de la Judée, et possesseur d'une grande fortune, brisa sa baguette avec tous les signes du désespoir, et courut s'enfermer dans une des grottes du Carmel avec les disciples d'Élie¹⁴.

Lorsque le choix des tuteurs fut fixé, on le déclara à Marie, et cette admirable jeune fille, accoutumée à d'élégants travaux, nourrie au milieu des parfums, des chants mélodieux, des magnificences féeriques de la maison sainte, ne balança pas à se vouer à une vie obscure, à des occupations vulgaires, à des soins pénibles, avec l'humble artisan que ses proches lui présentaient. Une inspiration divine lui avait, dit-on, fait connaître que cet homme juste ne serait pour elle qu'un protecteur, qu'un père, qu'un gardien de sa chasteté¹⁵; que voulait-elle davantage? Le Seigneur l'avait exaucée; en la laissant fidèle au vœu qu'elle avait fait, il lui donnait, comme par surcroît, le mérite de l'obéissance.

Le mariage projeté entre Joseph et Marie dut causer quelque surprise à Nazareth et à Jérusalem; car il y avait peu d'analogie entre l'âge, la fortune et la condition des futurs époux. On se tromperait cependant si l'on croyait que cette union, qui semble si étrangement disproportionnée, fut regardée par la société juive, société aux habitudes simples et primitives, comme une mésalliance flagrante. Sans tenir dans l'État un rang bien distingué, la profession d'artisan n'était ni abjecte, ni dégradante en Israël¹⁶. On voit dans la généalogie de la tribu de Juda une famille

d'ouvriers de fin lin, et l'autre de potiers, dont la mémoire est en honneur, et l'Écriture a fait passer à la postérité les noms de Béléséel et d'Hiram; on sait que saint Paul, élevé dans l'étude des lois, le fameux docteur pharisien Hillel, et depuis eux un grand nombre de docteurs qui, suivant le langage emphatique des rabbins, *semaient la lumière au milieu de la nation sainte*, s'appliquaient aux arts mécaniques de l'espèce la moins brillante et n'en rougissaient point. Il y a plus: tout Israélite était artisan; car chaque père de famille, quelle que fût sa position sociale, était tenu de faire apprendre un état à son fils, *à moins*, disait la loi, *qu'il n'en voulût faire un voleur*¹⁷.

Les Juifs dont le patrimoine était engagé dans des mains étrangères n'avaient d'autre alternative, en attendant la grande époque qui rétablissait les fortunes, que de s'expatrier ou de vivre pauvrement du travail de leurs mains au sein de leurs montagnes natales. Ceux que l'amour de la patrie portait à prendre ce dernier parti ne dérogeaient en aucune manière et demeuraient aptes à tous les emplois. Israël n'avait point de castes comme l'Égypte et l'Inde; tout son orgueil prenait sa source dans sa croyance religieuse et dans sa descendance des patriarches. « Etre issu « d'Abraham selon la chair, dit l'aigle de Meaux, était « une distinction qui mettait naturellement au-dessus de « tout. » En effet, le dernier des Hébreux se tenait pour prince en comparaison des étrangers¹⁸.

Il y avait pourtant chez les Juifs, comme chez les Ara-

bes, des tribus plus illustres et des maisons plus nobles les unes que les autres; la tribu de Juda, qui portait l'étendard national à la tête des *milliers* d'Israël au jour des batailles, et d'où le sceptre ne devait sortir qu'à l'avènement du Messie, avait toujours eu la prééminence; et la famille de David était la première et la plus honorée entre les familles de Juda. Or, Joseph, quoique pauvre, était de race davidique; le sang de vingt rois coulait dans ses veines, et ce fut Zorobabel, un de ses aïeux, qui ramena le peuple de Dieu de la terre d'exil. Depuis ce temps, l'éclat de sa maison s'était graduellement obscurci; sa famille s'était fondue dans le peuple comme celle de Moïse et de Samuël, mais on savait son illustre origine; de nos jours, les derniers Abassides, qui végètent au fond de l'Hedjaz, n'en sont pas moins respectés comme les descendants d'Aaron-al-Raschid, et aucune famille d'Arabie ne dédaignerait de s'allier à eux.

La sainte fille de Joachim ne dérogeait donc pas autant qu'on le pourrait croire, en épousant le CHARPENTIER. Mais si l'on considère de plus haut cette union qui semble d'abord si peu assortie, on découvre que ce fut en effet une noble alliance. Dieu ne donna pas pour époux, à la Vierge selon son cœur, un homme dont tout le mérite consistât dans ses champs, dans ses vignes, dans ses sieles d'or, choses qui changent souvent de maître, et ne sont pas plus inhérentes au riche que les habits dont il se dépouille le soir : il lui donna un homme juste,

le plus parfait de ses ouvrages. Le Seigneur ne se laisse pas prendre aux vains hochets qui éblouissent le vulgaire; à ses yeux tous les rangs sont égaux entre de pauvres créatures qui rampent un instant dans la poudre pour devenir bientôt la pâture des vers. *L'homme juge sur l'apparence*, dit l'Écriture, *mais Jéhovah regarde le cœur*. Si Dieu choisit l'humble Joseph pour l'époux de la Reine des anges, pour le père adoptif du Messie, c'est qu'il possédait des trésors de grâce et de sainteté à exciter l'envie des intelligences célestes; c'est que ses vertus l'avaient fait le premier de sa nation, et qu'il était bien plus haut placé que César dans le livre de vie, ces annales héraldiques de l'éternité. La Vierge ne fut pas confiée au plus puissant, mais au plus digne : ainsi l'Arche, que les princes et les vaillants d'Israël n'osaient approcher de peur d'être frappés de mort, attirait les bénédictions du Ciel sur la maison d'un simple lévite dont le pauvre toit l'abritait.

Les fiançailles de Marie se célébrèrent avec toute la simplicité des temps antiques. Joseph, en présence des tuteurs et de quelques témoins, lui présenta une petite pièce d'argent dont on ignore la valeur ¹⁹, en lui disant : « Si tu consens à devenir mon épouse, accepte ce gage. » Marie, en acceptant ce don, fut solennellement liée, et une sentence de divorce pouvait seule, à partir de ce jour, lui rendre sa liberté. Des scribes dressèrent le contrat; il était court et peu hérissé de termes de pratique ²⁰. L'époux promettait d'honorer sa femme, de pourvoir à son entretien,

à sa nourriture, à ses vêtements, suivant la coutume des maris hébreux, et lui constituait une dot de 200 zuses (50 écus), dot égale pour la fille du prince comme pour la fille du peuple, mais à laquelle on était libre d'ajouter quelque chose à proportion de son bien. Après avoir assuré cette dot sur tout ce qu'il possédait et jusque sur son manteau, que la loi cependant ne permettait de réclamer qu'après sa mort ²¹, Joseph souscrivit le contrat, où Marie apposa également sa signature. Une courte bénédiction à la louange de Dieu termina cette cérémonie, qui devait précéder de plusieurs mois celle du mariage.

Les noces de la sainte Vierge se célébrèrent à Jérusalem, et les personnes les plus qualifiées de sa famille se firent un devoir d'y paraître avec cette splendeur qui n'appartient qu'à l'Orient, et que les voyageurs d'Europe ne mentionnent jamais qu'avec une admiration étonnée, le peuple même étalant en ces sortes d'occasion un luxe vraiment inouï ²². Ne pas inviter tous ses proches dans une occasion aussi solennelle, c'eût été refuser de suivre les antiques coutumes des aïeux, chose impossible à supposer chez cette nation traditionnelle qui était immuable dans ses coutumes comme dans ses pratiques religieuses, ainsi que le disait en toute vérité le juif Philon à l'empereur Caius; c'eût été, en outre, manquer à toutes les convenances de la société hébraïque, et la présence de Marie aux noces de Cana prouve au contraire qu'elle s'y conformait.

Par une belle journée d'hiver ²³, au moment où la lune

nouvelle montait lentement derrière les montagnes ²⁴, on vit se diriger vers la demeure de Marie une longue procession de femmes richement parées; les torches de sapin résineux, que portaient une foule d'esclaves, faisaient briller leurs ceintures d'or, leurs réseaux de perles, les croissants de pierreries qu'elles portaient au front, et les diamants de leurs tiares persanes ²⁵. Ces filles de Sion avaient conservé l'usage du fard, que l'on connaissait déjà du temps de Jézabel; leurs sourcils et leurs cils étaient peints en noir, et l'extrémité de leurs doigts était rouge comme les baies de l'églantier ²⁶. Introduites dans l'appartement intérieur où se tenait la jeune et sainte fiancée, en compagnie de quelques pieuses matrones de ses parentes, elles bénirent Dieu qui lui donnait un protecteur dans la personne d'un époux, et la complimentèrent sur son mariage dont elles venaient partager les joies.

Appartenant à la société juive, où chaque détail de la parure des jeunes mariées était une réminiscence biblique, dont il n'était pas permis de se dispenser, Marie dut se soumettre pour un instant aux exigences du luxe oriental, quoique ce luxe ne la touchât guère. L'or, les perles, les riches tissus ne sont pas en eux-mêmes choses condamnables; ce sont les pensées d'orgueil et de vanité, qu'ils font naître dans les têtes faibles et les esprits légers, qui sont mauvaises. Sous des vêtements lourds de broderies et semés de pierres précieuses, la reine Bathilde était plus humble que les femmes vêtues de bure avec qui elle

se renferma, après sa glorieuse régence; les chroniqueurs du temps nous l'ont naïvement conté.

Évitant donc d'afficher une mise négligée, qui eût été prise en très-mauvaise part, la coutume imposant aux époux, aussi bien qu'à leurs conviés, une parure de circonstance, au défaut de laquelle on était expulsé, comme l'Évangile de la robe nuptiale nous l'apprendrait quand tout l'Orient antique et moderne ne serait pas là pour le dire, la jeune descendante des rois de Juda dut revêtir, en cette occasion, un costume riche et convenable, et des reliques authentiques prouvent qu'en effet il en fut ainsi ²⁷.

Sa robe, qui fut conservée précieusement en Palestine, d'où on l'envoya à Constantinople vers l'an 461, comme nous l'apprend Nicéphore, était d'un tissu précieux par le dessin et les ornements. Le fond en était couleur nankin avec des fleurs bleues, blanches, violettes et or; c'est maintenant la sainte relique de Chartres ²⁸.

En souvenir des temps antiques et des mœurs patriarcales de ses pères, elle portait comme Rebecca des pendants d'oreilles et des bracelets d'or, présent modeste et indispensable que Joseph dut envoyer quelques jours avant la cérémonie ²⁹, et auquel les riches Hébreux ajoutaient des colliers de perles et de magnifiques parures de diamants. Au lieu de la couronne d'or à créneaux ³⁰ que mettaient les épouses des classes opulentes, on posa sur les cheveux blonds et bouclés ³¹ de Marie une simple guirlande de myrte; au printemps on y eût joint des roses ³²; son voile

nuptial la couvrait de la tête aux pieds, et flottait autour d'elle comme un nuage ³³.

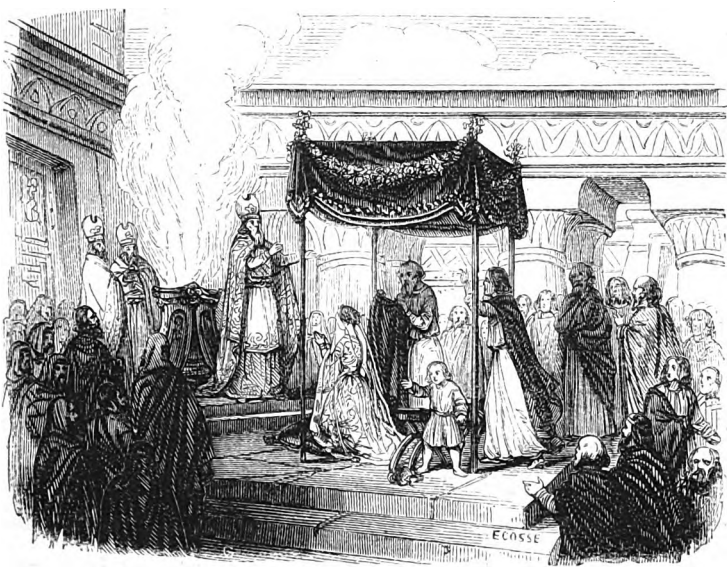
Un dais d'une étoffe précieuse attendait au dehors la future épouse; quatre jeunes Israélites le portaient ³⁴. Marie dut s'y placer entre deux matrones, dont l'une, qui se tenait à sa droite, représentait sa mère; l'autre était peut-être cette Marie de Cléophas dont quelques auteurs ont fait la fille aînée de sainte Anne, mais qui n'était que la belle-sœur de la Vierge ³⁵. A leur suite marchait, au son des cinnors, des flûtes et des harpes jouant à l'unisson ³⁶ des airs d'une mélodie grave et simple, qui étaient peut-être les mêmes que ceux des chœurs de musique du roi David, tout le cortège nuptial, agitant en signe d'allégresse des branches de myrte et de palmier ³⁷. L'époux, le front paré d'une couronne bizarre, transparente comme du cristal, et particulière à son peuple ³⁸, s'avancait entouré d'une foule d'amis qui chantaient un épithalame imité du Cantique des cantiques de Salomon, ce magnifique et mystérieux chant d'hymenée dont les sublimes métaphores ont un sens caché et divin. Ils vantaient la beauté de la nouvelle épouse, dont *les cheveux étaient semblables aux jeunes rameaux des palmiers, la taille souple et droite comme la branche de l'érac, les dents blanches comme les brebis qui reviennent du lavoir, et les yeux doux comme ceux des colombes qui se tiennent au bord des grands courants d'eau*; ils disaient que *la bonne odeur de sa renommée ressemblait aux parfums qui s'exhalaient de ses vêtements*; qu'elle était

le lis des jeunes vierges et l'objet de la louange des femmes. Passant ensuite à l'éloge de l'époux, ils vantaient sa figure *majestueuse et imposante comme le Liban, la douceur de sa voix, l'urbanité gracieuse de ses manières,* et ils ajoutaient *qu'il se distinguait de la foule des hommes comme le cèdre se distingue parmi tous les arbres.* Puis, arrivant à des considérations plus générales et plus hautes, ils disaient que l'époux doit être pour sa femme *comme le bouquet de myrrhe qu'elle porte sur son cœur; qu'elle doit traverser la vie appuyée sur lui sans plus de souci des autres hommes que si elle traversait le désert, parce que la jalousie est inflexible comme la mort, et que ses lampes sont des lampes de feu et de flammes.* Ils ajoutaient que la tendresse était, entre époux, chose si précieuse que *l'homme le plus opulent du monde, en la payant de toutes ses richesses, devrait croire encore n'avoir donné rien.*

De fois à autre, les jeunes gens qui fermaient la marche formaient des danses du même genre que la danse sacrée qui s'associait, dans l'origine, aux fêtes religieuses ³⁹, ou bien ils poussaient en signe de réjouissance ces cris aigus et prolongés qui sont encore en usage chez les Arabes ⁴⁰, et qu'un voyageur moderne, qui parcourait dernièrement la Syrie, compare aux grands éclats de voix que les vigneron de la France méridionale font entendre d'un coteau à l'autre pendant la vendange. Tout le cortège faisait tomber sur les pauvres, qui le comblaient de bénédictions, une nuée de petites pièces d'argent ⁴¹

portant pour effigie, soit une feuille de vigne, soit les trois épis de blé qui étaient l'emblème de la Judée ⁴². Les femmes d'Israël, groupées sur le passage des époux, jetaient des palmes sous leurs pas, et, de fois à autre, on arrêta la fiancée pour verser sur ses vêtements de l'essence de rose ⁴³. Marie devait avoir, elle aussi, son jour de triomphe à Jérusalem.

Arrivés à la maison nuptiale, les amis de l'époux et les compagnes de l'épouse crièrent en chœur : *Béni soit celui qui vient !* Joseph couvert de son taled et Marie de son voile s'assirent sous le dais à côté l'un de l'autre ; Marie prit la droite, parce que le Psalmiste a dit : *Ta femme est*



à ta droite ⁴⁴, et elle se tourna du côté du midi ⁴⁵. Le fiancé mit une bague au doigt de sa compagne ⁴⁶ : *Voici, tu es ma*

femme selon le rite de Moïse et d'Israël. Il ôta son taled et en couvrit son épouse, afin d'imiter ce qui se passa au mariage de Ruth qui dit à Booz : *Etends le pan de ta robe sur ta servante* ⁴⁷. Un proche parent versa du vin dans une coupe, en goûta, et le présenta ensuite aux époux, en bénissant Dieu d'avoir créé l'homme et la femme, et ordonné le mariage. Pendant que les époux portaient à leurs lèvres la coupe sacrée de l'hymen, on chanta au Dieu d'Israël un cantique qui renfermait six bénédictions. Joseph jeta ensuite le reste du vin en signe de largesse, et l'assemblée des poignées de froment, symbole d'abondance; puis un jeune enfant brisa la coupe ⁴⁸.

Toute l'assemblée, qui entourait les époux avec des flambeaux, bénit le Seigneur, et passa dans la salle du banquet, où l'on procéda, suivant un très-ancien évêque de Bresse ⁴⁹, qui fait remonter cette tradition hébraïque jusqu'au temps de Jésus-Christ, à la nomination d'un roi du festin, pris *dans la race sacerdotale*, qui devait présider sur les mets, sur le vin, et obliger les conviés à garder toutes les bienséances qu'exigent la religion et l'honnêteté. Joseph et Marie se levèrent aussi; mais, avant de suivre leurs convives, il y eut entre eux, en présence du ciel et des astres qui racontent la gloire du Tout-Puissant, quelques paroles secrètes d'échangées ⁵⁰. *Tu seras comme ma mère*, dit le patriarche à la Vierge sainte, *et je te respecterai comme l'autel même de Jéhorah*. Dès lors ils n'étaient plus, au yeux de la loi religieuse, que frère et sœur

dans le mariage, quoique leur union fût intégralement maintenue ⁵¹.

Les fêtes; où figura la cérémonie religieuse du sacrifice, durèrent sept jours, comme au temps des patriarches; la semaine des noces expirée, Joseph et Marie, sous l'escorte d'une foule de parents qui formaient autour d'eux une brillante cavalcade, reprirent le chemin de la Galilée. La petite caravane se mit en route au son des cymbales, et ne se rompit qu'auprès de la fontaine d'Anathot ⁵², où ceux de Jérusalem prirent congé des époux, les larmes aux yeux, les bénédictions à la bouche, et une main solennellement posée sur le cœur. Les Nazaréens poursuivirent leur voyage; ils traversèrent les montagnes de la Samarie, où l'aigle, du haut de son aire, les regardait passer, insoucieux de leur présence. Sichem s'offrit ensuite aux voyageurs, avec ses bocages toujours verts, ses cours d'eau limpides, et ses édifices majestueux nageant dans la feuillée. Ils laissèrent derrière eux le Garizim aux flancs rougeâtres, où l'on remarquait les ruines du temple schismatique, rival honteux de la maison de sainteté, que Jean Hircan livra aux flammes vengeresses, et que devait remplacer plus tard une église dédiée à Marie elle-même; puis les hautes cimes du mont Hébal; puis Sébaste, qui élevait ses nouveaux palais sous l'égide d'Auguste, et qu'Hérode se complaisait servilement à embellir, comme le seul autel où il pût sacrifier au génie de Rome.

Vers le milieu de la seconde journée de marche on dis-

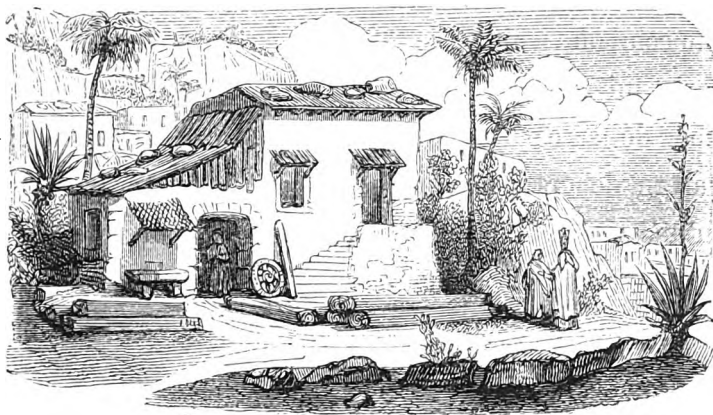
tingua le mont Thabor qui dessinait sa tête verdoyante sur le ciel d'argent pâle de la Galilée, et par de là, les hautes cimes du Liban, qui cachaient leurs aiguilles de pierre chargées de neiges éternelles dans les nuages. Des pentes boisées de l'Hermon, où les chèvres broutaient les pousses tendres des arbustes, on descendit dans une plaine délicieuse qui s'étalait comme une immense corbeille de fleurs entre des collines couvertes de chênes verts, de myrtes, de vignobles et de magnifiques bois d'oliviers. Des champs d'orge, de froment, de trèfle et de doura en pleine verdure, ondoyaient mollement sous la brise attiédie par l'approche d'un printemps plus hâtif et plus chaud que celui de nos régions occidentales. Une lumière pure et dorée caressait cette terre fertile, où se déployait une végétation vigoureuse, et des eaux bleues, que l'été devait bientôt tarir, couraient en rubans argentés dans ce nouvel Éden. On voyait poindre, çà et là, sous les hautes colonnades des palmiers, d'opulents villages; et puis, de distance en distance, sur la crête escarpée d'un roc, une forteresse solitaire dont les soldats, nationaux encore et chargés d'une mission toute protectrice, ne mesuraient leurs sabres de Damas qu'avec les déprédateurs nocturnes ou les Arabes du désert. Cette vallée ravissante de fraîcheur et encadrée dans une sombre bordure de hautes montagnes, c'était la vallée d'Esdrelon, à l'extrémité de laquelle apparaissait une petite cité pittoresquement assise sur le revers d'une colline, et qui brillait comme une fleur au milieu

des hameaux voisins ; cette ville riante et jolie était Nazareth, la ville natale de la Vierge, le berceau du CHRIST ⁵³ !

Sans doute Marie ne put revoir sans émotion cette ville où elle avait ouvert les yeux à la lumière, et dont le souvenir affaibli, mais non effacé, s'était souvent reproduit dans ses songes. Elle l'avait quittée tout enfant pour les murs splendides du temple ; elle y retournait belle, jeune, accomplie, et vierge au retour comme au départ.

Les voyageurs descendirent dans la maison de sainte Anne, demeure antique et mystérieuse creusée en partie dans le roc comme les grottes prophétiques des temps anciens ⁵⁴, et qui bientôt allait devenir plus sainte que le temple de Jérusalem, la maison même de Jéhovah. Les femmes de Nazareth saluèrent par des bénédictions l'arrivée de la jeune épouse qui s'avancait pudique et voilée comme la Rebecca d'Isaac ; et Marie, au milieu des félicitations de celles qui l'avaient vue naître, pénétra dans cette paisible demeure paternelle qui semblait encore imprégnée de la bonne odeur des vertus d'Anne et de Joachim.





Chapitre viij.

L'ANNONCIATION.



Il est facile de s'imaginer l'existence douce et bénie que coulerent les deux époux pendant les premiers mois de leur chaste union ; la paix de Dieu régnait dans leur humble demeure, et le travail partageait leurs moments avec la prière, qui le rendait moins rude en le sanctifiant. D'après une antique coutume qui subsiste encore chez les Arabes et dans une grande partie

de l'Orient, Joseph exerçait son état dans un autre local que celui où vivait Marie ¹. Son atelier, où travailla Jésus-Christ lui-même, était une salle basse, de dix ou douze pieds de large sur autant de long; un banc de pierre s'offrait en dehors pour reposer le passant ou le voyageur, qu'une espèce de tendelet en nattes de palmier garantissait des rayons brûlants du soleil ². C'était là que le laborieux ouvrier façonnait des charrues, des jougs et des chars rustiques. Quelquefois il faisait élever sous ses yeux les cabanes de la vallée; quelquefois son bras encore robuste abattait les hauts sycomores et les noirs térébinthes du mont Carmel ³. Le salaire qu'il recevait pour tant de fatigue était peu de chose, et ce peu il le partageait avec les indigents.

De son côté, sa douce et sainte compagne n'était pas oisive; douée d'un esprit éclairé, judicieux et sage, sans regrets du passé, sans illusions pour l'avenir, voyant le monde tel qu'il est, et sa position sous son jour véritable, elle s'y conforma pieusement et voulut en remplir, avec une exactitude religieuse, les obligations sacrées. Du moment où elle prit possession de la demeure de sa mère, elle se revêtit de la pauvreté comme d'un vêtement d'honneur envoyé de la part de Dieu, et devint ce qu'elle devait être dans la condition obscure où la Providence l'avait fait descendre, une jeune et simple fille du peuple. Tous les brillants et légers travaux appartenant à la vie élégante furent soudainement mis de côté, et remplacés par les soins

fatigants, les occupations monotones d'un ménage pauvre, où la maîtresse de la maison n'a ni esclaves ni serviteurs. Les mains délicates de Marie, accoutumées à manier de soyeux tissus, tressèrent, avec des feuilles de dattier ou des roseaux arrachés au bord du Jourdain, la natte qui couvrait l'aire agreste de sa demeure; son fuseau se chargea d'un lin plus grossier; elle dut moudre le grain de fro-



ment, d'orge et de doura ⁴, dont elle pétrissait en gâteaux ronds et minces la farine rude et jaunâtre. Couverte de son voile blanc, une urne antique sur la tête ⁵, elle allait puiser de l'eau à une fontaine peu éloignée ⁶, comme les femmes des patriarches, ou laver ses robes d'azur au courant du ruisseau, comme les princesses d'Homère.

Jésus-Christ, témoin des habitudes laborieuses de cette femme forte, y a fait quelquefois allusion dans ses para-

boles ; et ces simples occupations de Marie sont conservées dans le tissu évangélique comme une fleur marine dans l'ambre. On y voit, en effet, la ménagère diligente mettant le levain dans trois mesures de farine ⁷, balayant son aire avec soin pour retrouver une chose perdue ⁸, et raccommodant avec économie un pauvre vêtement ⁹. Quand Jésus cherche une similitude pour recommander la pureté du cœur, il la puise dans le souvenir de la propreté de celle qui nettoie soigneusement *l'intérieur et l'extérieur de la coupe* ¹⁰; et l'on devine qu'il songe à Marie en louant l'offrande de la veuve *qui ne donne pas de son superflu, mais de son indigence*. Ainsi le chantre de Chio nous représente la Justice sous les traits de sa mère, pauvre femme du peuple, pesant exactement la laine qu'elle va filer pour se nourrir elle et son fils, et demeurant probe et juste envers le riche, au milieu d'une misère profonde.

Au tomber de la nuit ¹¹, alors que les oiseaux cherchent un gîte sous la feuillée, Marie plaçait sur une table nette et reluisante, ouvrage des mains de Joseph, les petits pains d'orge et de doura, les dattes savoureuses, le laitage, les fruits et les légumes secs, qui composaient le banquet frugal du descendant des princes d'Israël. Ces mets simplement apprêtés étaient le fond de la nourriture des anciens Hébreux, race sobre qui savait au besoin se contenter de pain et d'eau ¹². Quant à la Vierge, elle vivait de si peu que d'anciens auteurs, amis du merveilleux, ont cru qu'elle était nourrie par les anges.



A. Courbe inv. et del.

A. Desmets sculp.

L'Annonciation.

Publié par Mercier, à Paris.
Imprimé par Dumont.

Lorsque Joseph, las des travaux du jour, rentrait au coucher du soleil dans sa petite salle basse, il y trouvait sa jeune compagne qui se hâtait de lui présenter tour à tour l'onde attiédie qu'elle avait fait chauffer pour lui laver les pieds, et l'eau froide et limpide de la fontaine, dans un vase pur de tout contact immonde ¹³, pour les ablutions d'avant le repas. Cet homme grave et simple, avec sa belle figure patriarcale où les passions faisaient silence; cette angélique jeune femme toute empressée à le servir avec la sollicitude d'une fille chère, formaient un groupe digne de l'âge d'or ¹⁴.

Cependant l'heure que l'Éternel avait marquée dans ses conseils divins pour l'incarnation de son CHRIST était arrivée. L'ange Gabriel, un des quatre ¹⁵ qui sont toujours devant la face du Seigneur, reçut une mission mystérieuse qui l'éloigna, pour un peu de temps, du royaume des cieux. Revêtant une de ces belles enveloppes d'air épaissi dont s'entourent les purs-esprits lorsqu'ils veulent tomber sous les sens grossiers des enfants des hommes ¹⁶, l'Ange laissa derrière lui les palais d'or et les murs d'émeraudes de la Jérusalem céleste, dont les portes sont douze perles ¹⁷, et déploya ses vastes ailes blanches ¹⁸, le front tout rayonnant d'une bénigne joie; car il portait un message de paix à la terre, et les anges saints sont aussi heureux du bonheur des hommes que les mauvais anges le sont de leur perte et de leurs douleurs.

Après avoir parcouru les incommensurables déserts du

ciel, dont les étoiles sont les oasis, l'Ange qui avait prédit à Daniel la venue du Messie, et qui venait travailler à l'accomplissement de cette grande promesse de Dieu, se dirigea, avec la rapidité de la pensée, vers notre petite planète que son regard perçant découvrit dans un lointain immense, à l'état d'étoile nébuleuse; puis, qui brilla d'une faible lueur lactée; puis enfin, qui prit la rondeur et la lumière tranquille de la lune, dont elle a les phases.

En approchant de ce petit globe que l'homme a divisé fièrement en zones et en hémisphères, et dans lequel il s'agit avec une ardeur insensée, pour ramasser quelques parcelles d'or dont il fait son dieu, l'Ange commença à distinguer des flaques d'eau bleues et brillantes, surmon-



tées de points noirs semblables à de petites roches sous-marines : c'étaient nos océans et nos hautes montagnes.

Les villes ne paraissaient pas encore, les hommes non plus : ils sont si petits ! Enfin, la terre, qui s'était d'abord présentée sous une forme microscopique, s'élargit graduellement en vastes contrées couvertes de royaumes, coupées de déserts et plantées de forêts. Arrivé au zénith de la Palestine, le regard de l'Ange tomba d'en haut comme une bénédiction sur la jolie ville de Nazareth, et, descendant mollement des nues à la manière des étoiles tombantes, il s'abattit gracieusement, comme un beau cygne voyageur qui ferme ses ailes, sur la sainte et pauvre maison de Joseph, ce charpentier galiléen qui avait des rois pour aïeux.

Le soleil déclinait vers le haut promontoire du Carmel, et allait bientôt se coucher à l'horizon de la mer de Syrie, lorsque l'Ange se présenta dans le modeste oratoire de la sainte Vierge¹⁹. Fidèle observatrice des coutumes religieuses de son peuple, Marie, la tête tournée dans la direction du temple²⁰, faisait alors au Dieu de Jacob sa prière du soir²¹. « Je vous salue, ô pleine de grâces, dit « l'envoyé céleste en inclinant sa tête radieuse ; le Seigneur « est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Marie éprouva une frayeur involontaire à cette apparition merveilleuse. Peut-être craignit-elle, comme Moïse, de voir Dieu et de mourir ; peut-être, comme l'a pensé saint Ambroise, sa pudeur virginale prit-elle l'alarme à la vue de ce fils du ciel qui s'introduisait, à la manière des rayons du jour, dans cette cellule solitaire où nul homme ne pé-

nétrait; peut-être fut-ce l'attitude respectueuse et le magnifique éloge de l'Ange qui déconcertèrent son humilité. Quoi qu'il en soit, l'Évangile rapporte qu'elle se troubla en elle-même et chercha, mais en vain, à s'expliquer le but de cette étonnante visite et le sens caché de cette mystérieuse salutation.

L'Ange, qui s'aperçut de son trouble, lui dit avec douceur: « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé
« grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et
« vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de
« Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut.
« Dieu lui donnera le trône de David son père; il régnera
« éternellement sur la maison de Jacob, et son règne
« n'aura point de fin. » A ces mots, qui eussent plongé toute autre que Marie dans une joie immodérée, la chaste et prudente jeune fille ne songea qu'à sa blanche couronne de vierge, qu'elle voulait garder à tout prix, et demanda comment elle pourrait concilier cette prédiction magnifique avec le vœu de virginité qui enchaînait sa vie ²².

La pudeur d'une jeune fille est chose si sainte aux yeux des anges que Gabriel, pour rassurer celle de Marie, ne craignit pas de dévoiler une partie du chaste mystère de l'Incarnation. « La vertu du Très-Haut vous environnera
« de son ombre, dit-il, et le fruit saint qui naîtra de vous
« sera appelé le Fils de Dieu ²³. » Alors, suivant l'usage des envoyés de Jéhovah, il voulut lui donner un signe qui confirmât la vérité de ses paroles. « Élisabeth, votre cousine,

« poursuivait l'Ange, a conçu elle-même un fils dans sa
« vieillesse, et voici le sixième mois de la grossesse de celle
« qui est appelée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible
« à Dieu. »

Sara avait ri d'un rire incrédule quand un ange voyageur, assis à l'ombre des grands chênes qui couvraient sa tente, lui avait annoncé un fils, à elle âgée et stérile; Marie, à qui l'on annonçait un prodige nouveau, comme dit Isaïe, une chose sans exemple sous le soleil, une maternité virginale enfin, crut sur-le-champ à la promesse divine, et, s'ancantissant devant Celui qui l'exaltait au-dessus de toutes les femmes, elle répondit d'une voix soumise : « Voici la servante du Seigneur; qu'il soit fait selon votre « parole. » A ces mots l'Ange disparut, et le VERBE se fit chair pour habiter parmi nous ²⁴. C'est ainsi que l'ange de lumière traita de notre salut avec l'Ève nouvelle, et que la faute de l'Ève pécheresse qui avait conspiré notre perte avec l'ange infernal fut glorieusement réparée; c'est ainsi qu'une simple mortelle fut élevée à la dignité sans égale de mère de Dieu, et que, vierge et mère tout ensemble, elle confondit par un miracle nouveau les deux états les plus opposés et les plus sublimes de son sexe. « Ne passons pas plus avant dans ce mystère, dit saint Jean-Chrysostôme, et ne demandons point comment le Saint-Esprit a pu opérer cette merveille dans la Vierge; cette génération divine est un abîme très-profond que nul regard curieux ne peut sonder ²⁵.

Nous avons adopté l'opinion des docteurs et des théologiens qui soutiennent que Joseph était légalement l'époux de Marie au moment de l'Incarnation; cependant cette opinion est controversée, et, parmi les autorités qui prétendent que Marie n'était pas encore l'épouse, mais seulement la fiancée de Joseph, nous trouvons en première ligne le grand saint Jean-Chrysostôme lui-même ²⁶. Marie habitait cependant, selon le même Père, la maison de saint Joseph au moment où l'Ange lui apparut. « Car, dit cet illustre orateur sacré, la coutume était jadis de faire venir les fiancées dans la maison de leurs époux : ce qui se fait encore quelquefois. On voit que les gendres de Lot demeuraient chez leur beau-père avec leurs futures ²⁷. »

Malgré la vénération profonde qu'inspire saint Jean-Chrysostôme, l'Église ne s'est point rangée à son sentiment. La citation des gendres de Lot, dont il veut appuyer son opinion, est d'ailleurs mal choisie: l'Écriture ne dit nulle part qu'ils demeurassent avec Lot, et tout porte à penser le contraire, puisque le patriarche fut obligé *de sortir de sa maison* dans un moment de trouble et d'effroi, tandis que l'émeute la plus hideuse grondait sourdement dans la ville, *afin d'avertir ses gendres futurs* de quitter Sodome. A supposer même que les jeunes fiancés des filles de Lot eussent fait partie de la famille de ce patriarche, dont les troupeaux couvraient les collines et les vallons d'une province entière, d'après les mœurs du temps, ces jeunes hommes n'eussent été, aux bords du Jourdain, que ce que Jacob

fut plus tard en Mésopotamie, d'actifs et vigilants serviteurs *supportant dans les plaines le poids du jour, et glacés par le vent de la nuit* ²⁸. On ne voit nulle part qu'ils eussent leurs fiancées dans leurs tentes; elles vivaient sous l'égide du patriarche, dont ils n'étaient que les premiers pasteurs; il n'y a rien là qui soit en contradiction avec les mœurs de l'ancienne Asie. Orpheline, isolée, et habitant sous le toit de son fiancé, la sainte Vierge eût été dans une position tout exceptionnelle, au contraire. Une coutume généralement reçue parmi les Hébreux pourrait seule autoriser une semblable supposition, et nous ne trouvons dans leur Code qu'une loi expresse qui s'y oppose ²⁹. Saint Chrysostôme, d'accord en cela avec les anciens théologiens, nous apprend lui-même que Dieu couvrit longtemps d'un voile épais la maternité miraculeuse de Marie, afin de la sauver d'un soupçon révoltant, qui eût porté une atteinte aussi dangereuse à la divinité du Fils qu'au respect que l'univers entier devait à la Mère. Or, le mariage seul pouvait couvrir de son manteau d'honneur le mystère de l'Incarnation, car de simples fiançailles n'y pouvaient suffire; et puis, si Joseph et Marie n'eussent été que fiancés au moment de l'Incarnation du VERBE, ils n'eussent pas été autre chose quatre mois plus tard, puisque l'Évangile nous apprend que Marie, après l'Annonciation, partit *en toute diligence* pour aller trouver sainte Élisabeth, et que ce ne fut qu'à son retour du voyage d'Hébron, lequel avait duré trois mois, qu'elle *fut reconnue grosse*, phrase

qui indique une position visible à tous. Le mariage de Marie n'aurait donc été célébré que lorsque sa maternité eût été un fait patent, avéré, non niable ! Qu'eussent pensé les deux familles ? qu'eût dit tout Nazareth accouru pour voir la cérémonie ? De quels propos outrageants la Vierge pure n'eût-elle pas été l'objet chez un peuple où l'honneur des femmes était une chose si sacrée qu'il était infailliblement vengé par le meurtre ? La naissance du Messie, cette naissance qui devait être pure *comme la rosée de l'aurore*, suivant la poétique expression de David, n'en eût-elle pas été atteinte et souillée ? Les Juifs, les Juifs de Nazareth surtout, qui se montrèrent si hostiles à Jésus-Christ, et qui l'appelaient *le fils du charpentier*, ne lui eussent-ils pas reproché amèrement l'irrégularité de sa naissance ? S'ils ne le firent pas, c'est qu'ils n'avaient apparemment aucune prise de ce côté.

Voilà sans doute les raisons qui ont porté une foule de théologiens illustres à se ranger pour le mariage, malgré l'appui que le parti contraire trouvait dans les paroles de saint Matthieu, paroles qui semblent se prêter à l'autre interprétation, mais qui n'offrent pas cependant un sens assez précis pour trancher la difficulté ³⁰. Au reste, la dispute n'a jamais porté sur le point principal ; épouse ou fiancée, personne, parmi les chrétiens, n'a jamais révoqué en doute que la Mère de Dieu ne fût pas la plus pure et la plus sainte des vierges ; les Musulmans eux-mêmes conviennent *qu'elle était la source et la mine de la pureté* ³¹.



Chapitre ix.

VISITATION.



Cependant, Marie, instruite par l'Ange de la grossesse miraculeuse d'Élisabeth, résolut d'aller offrir ses tendres félicitations à sa vénérable parenté. Ce ne fut point, comme des hérétiques l'ont osé dire, que la Vierge voulût s'assurer par ses yeux de la réalité de cet événement qui s'écartait des lois ordinaires de la nature; elle savait que

rien n'est impossible à Dieu, et ne pouvait supposer d'ailleurs qu'un envoyé du Ciel lui apportât, de la part du Très-Haut, des paroles de déception et de mensonge. Elle partit, non pour s'assurer, mais parce qu'elle était sûre ; elle partit en toute diligence, parce que la charité, dit saint Ambroise, n'admet ni délais ni retards ; et puis, c'est que, bonne et bienveillante comme elle le fut toute sa vie, il lui tardait d'aller porter à des parents dont la protection avait entouré son enfance, et qui l'avaient longtemps considérée comme leur fille, un peu de cette sanctification et de ces grâces célestes qui jaillissaient dans son âme comme d'inépuisables sources d'eaux vives, depuis qu'elle portait dans son chaste sein le Créateur de l'univers.

De l'aveu de saint Joseph, dont l'âme simple, mais haut placée, était à l'unisson de la sienne, et qui n'avait avec elle qu'un cœur et qu'une volonté, Marie partit de Nazareth dans la saison des roses, et se dirigea vers les montagnes de Judée, où Zacharie l'Aaronite avait son habitation. L'Écriture, qui néglige les détails et prend les événements par le fait, ne dit point si la Vierge fut accompagnée pendant ce voyage ; quelques auteurs en ont conclu qu'elle le fit seule, ce qui est hors de toute vraisemblance. En effet, la distance de Nazareth à la ville d'Aïn ¹ est de cinq journées de marche ; il fallait traverser une partie de la Galilée, l'hostile Samarie, et presque toutes les terres de Juda. Or, le pays est hérissé de montagnes, coupé de torrents et semé de déserts ². Les routes, que les Romains réparèrent plus

tard, défoncées sous les pas pesants des chameaux, et couvertes de pierres roulantes, menaçaient à chaque pas le voyageur d'une chute fatale. Quand venait le soir, il fallait dormir dans quelque caravansérail où l'on ne trouvait qu'un étroit réduit dénué de vivres et meublé d'une simple natte de joncs³; car l'hospitalité primitive avait marqué par ses décroissements successifs les diverses phases de la civilisation alors avancée des Hébreux. Dans un pareil état de choses, est-il présumable qu'un homme plein de jours et d'expérience comme Joseph eût exposé de gaieté de cœur une jeune femme, belle, délicate, élevée loin du monde, et confiante comme l'innocence, aux dangers de toute sorte, aux incommodités de toute nature qu'offrait un voyage solitaire? Cette assertion ment à l'histoire du peuple de Dieu et aux mœurs de l'Asie⁴; jamais femme juive ne se fût hasardée sans une escorte respectable à une pareille distance de sa maison.

Si saint Joseph, comme le pense le Père Croiset, ne put accompagner Marie, il est probable que la Mère de Dieu se joignit à quelques-unes de ses parentes que leur piété attirait à la ville sainte avec leurs époux ou leurs serviteurs, et que, de là, elle poursuivit sa route sous une escorte sûre. Nous la trouvons toujours voyageant ainsi au milieu des siens, soit qu'elle se rende à Jérusalem pour les grandes solennités, soit qu'elle suive les prédications de Jésus avec les saintes femmes, à une période bien plus avancée de sa vie. Quoiqu'elle n'eût pas de meilleur gardien qu'elle-

même, dit saint Ambroise, elle ne paraissait jamais au dehors que fidèlement escortée ⁵.

Arrivée à la ville sacerdotale où vivait le lévite et son heureuse femme, Marie se fit conduire à leur demeure bien connue sans se donner le temps de se reposer. Élisabeth, instruite par une de ses esclaves de la visite inattendue de sa cousine, vint à sa rencontre avec de grandes démonstrations de joie.



En la voyant venir, la jeune Vierge s'inclina; et, posant la main sur son cœur: *La paix soit avec vous*, dit-elle en se hâtant de la saluer la première ⁶. Elisabeth recula d'un pas: l'expression animée et amicale de sa physionomie avait fait place à un profond respect; ses traits s'illuminèrent par degrés; on voyait que quelque chose d'insolite et de prodigieux se passait en elle. La simple formule de po-

litesse que la Vierge avait prononcée de sa voix basse et douce avait bouleversé sa parente. Tout à coup, l'esprit de prophétie descendit sur Élisabeth, et elle s'écria : « *Vous*
« *êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos en-*
« *trailles est béni.* Et d'où me vient ce bonheur, ajouta-t-elle,
« que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ? car votre
« voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous
« m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans
« mon sein. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce
« que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera
« accompli. »

La réponse de Marie fut la sublime improvisation du **MAGNIFICAT**, le premier cantique du Nouveau-Testament, et le plus beau des saintes Écritures.

« Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur ;

« Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; car désormais je serai appelée bienheureuse dans la suite de tous les siècles ;

« Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, LUI qui est tout-puissant, et de qui le nom est saint.

« Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

« Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.

« Il a renversé les grands de leur trône, et il a élevé les petits.

« Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches.

« Il s'est souvenu de sa miséricorde, et il a pris en sa protection Israël son serviteur.

« Selon la promesse qui a été faite à nos pères, à Abraham et à sa race pour toujours. »

C'est ainsi que la Vierge vit tout à coup, par une lumière surnaturelle, ces anciennes prophéties et leur parfait accomplissement, mille fois plus éclairée elle seule et plus privilégiée que tous les prophètes ensemble. « Dans cette célèbre entrevue et dans cet admirable entretien, dit saint Ambroise, Marie et Elisabeth prophétisèrent toutes deux par l'Esprit-Saint dont elles étaient remplies, et par le mérite de leurs enfants. »

La Vierge séjourna trois mois dans le pays des Héthéens, et passa cette longue visite à peu de distance de la ville d'Ain, au fond d'une ombreuse et fertile vallée où Zacharie avait sa maison des champs ⁷. Ce fut alors que la fille de David, prophétesse elle aussi, et douée d'un génie égal à celui de l'illustre chef de sa race, put contempler à loisir le ciel étoilé, les forêts sonores et la vaste mer qui déroulait à l'horizon ses flots agités ou paisibles sur les plages bleuâtres et retentissantes de la Syrie. La sainte Vierge ne regardait pas avec indifférence ces magnifiques scènes de la création. Tous les ouvrages de la nature lui parlaient de leur grand Auteur, et venaient échauffer doucement son âme après avoir charmé ses yeux. La plaine qui échappait

à sa vue par delà les monts d'Arabie, la voûte bleue qui se déploie comme une tente sur les habitations des hommes, lui donnaient une idée de l'immensité du Dieu créateur ; l'or des moissons, les fruits savoureux, la source fraîche de la montagne, lui annonçaient sa providence ; la voix des tempêtes, son pouvoir ; l'ordonnance des cieux, sa sagesse, et le soin qu'il prend des oiseaux du ciel et des insectes de la terre, sa bonté.

Dans ces excursions champêtres, elle se reposait quelquefois au bord d'une fontaine jaillissante dont elle aimait l'écume et la voix ; cette source, appelée Nephtoa du temps de Josué, porte aujourd'hui le nom de *Marie* ⁸.

Derrière l'élégante *villa* du pontife hébreu s'étendait un de ces jardins appelés *paradis* chez les Perses, dont les captifs d'Israël avaient emprunté la disposition au peuple de Cyrus et de Sémiramis : on y voyait les plus beaux arbres de la Palestine ; et les touffes de fleurs jetées à l'aventure dans les clairières, le parfum suave des orangers, le cours d'eau qui fuyait sous les branches pendantes des saules, en rendaient l'ombrage charmant. C'était là que le doux parler de Marie faisait oublier à Élisabeth ses craintes sur un événement dont l'espérance la comblait de joie, mais que son âge avancé pouvait rendre fatal. Qu'il devait être religieux l'entretien de ces saintes femmes ! l'une jeune, naïve et ignorante du mal comme Ève au sortir des mains du Seigneur ; l'autre rassasiée de jours et riche d'une longue expérience des choses de la vie ; profondément pieuses tou-

tes deux et l'objet des complaisances de Jéhovah ; l'une portant dans son sein, si longtemps stérile, un fils qui devait être *prophète et plus que prophète* ; l'autre, le germe béni du Très-Haut, le chef et le libérateur d'Israël.

Dans les belles soirées d'été, lorsque la blanche lueur de la lune éclairait le feuillage, on apportait sous un large figuier ou sous les pampres verts d'une vigne touffue⁹ le repas de la famille opulente : l'agneau nourri sur les pentes aromatiques des montagnes, le quartier de chevreau, le poisson amorcé par des pêcheurs sidoniens, le rayon de miel sauvage enlevé au creux du vieux chêne ; puis, dans des corbeilles verdoyantes adroitement tressées avec les feuilles du palmier, les dattes de Jéricho¹⁰, qui figuraient sur la table même de César, les abricots d'Arménie, les pistaches d'Alep, les melons d'eau d'Égypte ; enfin, le vin d'or du Liban, le jus parfumé des vignes lointaines des îles de la mer de Chypre et le vin des coteaux d'Engaddi, que l'intendant gardait dans des jarres de pierre¹¹, circulaient dans de riches coupes. Marie, tempérante comme toujours au milieu de cette abondance, se contentait de quelques fruits et d'une coupe d'eau limpide. La frugalité n'était pas chez elle une vertu forcée, une abstinence de position ; c'était une vertu de choix¹².

Quelques-uns, pour relever l'humilité de la Vierge sainte, qui n'a nul besoin qu'on lui vienne en aide, ont prétendu qu'elle rendait à Elisabeth des soins de *servante* et presque d'esclave.

C'est une pure inconséquence : Élisabeth n'eût jamais souffert qu'une femme qu'elle avait proclamée elle-même la mère de son Seigneur, et qu'elle avait hautement exaltée au-dessus de toutes les filles de Sion, s'abaissât ainsi devant elle. La sainte épouse de Zacharie ¹³ ne devait manquer ni de serviteurs, ni d'esclaves. De l'aveu des chrétiens et des juifs, cette famille était distinguée, et la naissance illustre de saint Jean-Baptiste jeta même quelque défaveur sur celle de Jésus-Christ, né de parents beaucoup moins remarquables et vivant pauvrement de la vie ordinaire du peuple.

Les soins que l'aimable et douce Vierge prodiguait à Élisabeth n'avaient donc rien de pénible ni de servile ; c'étaient les attentions prévenantes et délicates dont elle eût entouré sa mère si le Ciel la lui eût laissée ; et souvent sans doute elle crut revoir les auteurs de ses jours dans le couple affectueux, dévoué, vénérable, qui l'aimait paternellement, et qui lui témoignait, depuis la première entrevue où ses grandeurs s'étaient si merveilleusement révélées, un sentiment d'admiration mêlée de respect que Marie s'efforçait humblement d'écarter, mais qu'elle ne parvenait point à détruire.

Il est facile de comprendre, disent les Pères, combien la visite de la Vierge attira de bénédictions sur la famille sacerdotale qui l'avait si tendrement accueillie. Si le Seigneur bénit Obédédôm et tout ce qui était à lui, au point d'en rendre jaloux le saint roi David, pour avoir eu trois

mois dans sa maison l'arche d'alliance, quelles grâces d'en haut ne durent pas attirer sur Zacharie et tous les siens les trois mois de séjour de Celle dont l'arche de l'ancienne loi n'était que la figure, si sainte et si redoutable qu'elle fût ! « La pureté dans laquelle saint Jean vécut toujours, dit saint Ambroise, fut un effet de cette onction et de cette grâce répandues dans son âme par la présence de la Vierge. »

On ne sait pas d'une manière précise si la Mère de Dieu assista aux couches d'Élisabeth. Origène, saint Ambroise et d'autres graves auteurs, tant anciens que modernes, se prononcent pour l'affirmative, et cette opinion est dans la vraisemblance ; car il eût été au moins fort extraordinaire qu'après avoir passé un si long espace de temps auprès de sa parente, Marie la quittât brusquement à l'heure du péril, et sans aucun motif raisonnable pour ce départ intempestif et précipité. L'usage voulait que toutes les matrones de la famille entourassent la nouvelle mère pour se réjouir avec elle de son bonheur ; l'Évangile nous apprend qu'elles ne firent point défaut à Élisabeth dans cette circonstance solennelle, et que la naissance de saint Jean-Baptiste attira chez son père un grand concours de parents et d'amis. On allègue que les vierges ne se trouvaient point d'ordinaire à ces sortes de réunions, et cela est concevable ; mais Marie était mariée, ce qui l'obligeait à des devoirs de bienséance dont elle ne pouvait se dispenser sans blesser des coutumes reçues depuis le temps des patriarches. On

argue avec aussi peu de raison des habitudes retirées de la Vierge pour en conclure que le seul bruit des fêtes qui célébrèrent la naissance du précurseur de Jésus-Christ la mit en fuite comme une jeune colombe effrayée; Marie put concilier son peu de penchant pour le monde avec ce sentiment exquis des convenances que les Pères lui attribuent et sa tendre sollicitude pour la nièce de sa mère; elle dut rester sous le toit du pontife jusqu'à ce qu'Élisabeth fût hors de danger; et puis, se dérobant à l'admiration qu'elle ne manquait jamais de produire, elle quitta les montagnes de Judée, après avoir embrassé et béni le nouvel Élie ¹⁴.

Un auteur religieux observe que la bienheureuse fille de Joachim était accourue en toute diligence auprès de sa cousine, mais qu'elle s'éloigna lentement et comme à regret de ces fraîches vallées dont les chênes avaient abrité des anges ¹⁵; peut-être, comme l'oiseau des mers, avait-elle le pressentiment des orages.





Chapitre x.

RETOUR D'HÉBRON.



De retour à Nazareth, Marie rentra sans effort dans la vie du peuple et reprit les humbles occupations qu'elle avait dû suspendre dans la sphère plus élevée qu'elle venait de quitter. Elle redevint la jeune ménagère active et diligente qui trouvait temps pour le travail, temps pour l'oraison, temps pour la lecture des

livres saints, dont toute la conversation était dans le ciel, et qui semblait s'être appliqué ces belles et sages paroles du Psalmiste : « Tout l'honneur de la fille d'un prince est dans l'intérieur de sa maison. » Cependant elle avançait dans sa grossesse virginale, et Joseph commençait à devenir sombre.

Une incertitude poignante, une perplexité douloureuse torturaient l'âme droite et grande du patriarche. D'abord il n'en crut pas ses yeux, et il trouva plus équitable de douter du témoignage de ses sens que de la pureté d'une femme qui lui avait toujours paru un prodige de candeur et de sainteté. Mais l'état de Marie devenait de plus en plus visible; *elle fut reconnue grosse*, dit l'Évangile, ce qui signifie que tout Nazareth en fut informé, et que les parents de Joseph lui offrirent, dans l'innocence de leur cœur, des félicitations cruelles qu'il dut subir sans changer de visage, et qui l'éclairèrent tout à coup à la manière de la foudre. Suivant le Protévangile de saint Jacques, dans le premier élan de sa douleur, il se prosterna devant Dieu la face contre terre et le visage tout baigné de larmes, en s'écriant : « Qui m'a trahi? qui a porté le mal dans ma maison? » Puis, cédant à sa tendresse pour la jeune orpheline qu'il avait toujours regardée comme la perle et l'honneur de son sexe, il s'accusait amèrement de ne l'avoir pas assez bien gardée. « Hélas! se disait-il à lui-même, mon histoire est celle d'Adam; lorsqu'il se reposait avec le plus de confiance dans sa gloire et dans son bonheur, voilà

que tout à coup Satan trompa Ève par des paroles de mensonge et la séduisit¹. » Lorsque Joseph eut l'esprit assez calme pour réfléchir, il se trouva dans une grande perplexité.

Suivant la loi des Juifs, l'adultère était puni de mort. Quand il n'y avait pas de témoins (un seul aurait suffi) et que la femme niait l'inculpation mise à sa charge, on la conduisait, par l'ordre du sanhédrin, à la porte orientale du temple, et là, en présence de tous, après lui avoir violemment arraché son voile, mis autour du cou une corde venue d'Égypte pour la faire souvenir des miracles que Dieu avait opérés dans ce pays-là, et couvert les épaules de ses cheveux épars, parce que c'était une honte pour



une femme juive que d'être vue échevelée, un prêtre lui présentait, en prononçant une formule de malédiction

terrible, à quoi elle devait répondre *amen*, la célèbre coupe des *eaux de jalousie*, qu'on appelait aussi *eaux amères*, parce qu'elles avaient la saveur de l'absinthe². Cette coupe maudite faisait mourir infailliblement l'épouse criminelle, à moins que le mari lui-même n'eût commis d'infidélité; car alors le miracle n'avait point lieu, « at-
« tendu, disaient les docteurs d'Israël, qu'il n'eût pas
« été juste qu'un des coupables fût absous pendant
« que Dieu punissait l'autre³. » Un époux d'humeur violente n'eût pas manqué de traîner Marie devant les prêtres du Seigneur pour la soumettre à la redoutable épreuve des eaux amères; mais Joseph, le plus modéré comme le plus juste des hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême. Ne pouvant retenir Marie sous son toit, puisque la loi de l'honneur et celle de Moïse se réunissaient pour le lui défendre, il voulut prendre au moins toutes les précautions possibles pour que cette séparation douloureuse ne jetât point d'ombre sur sa vertu, car *il était juste, et il ne voulait pas la déshonorer*. « Je la répudierai, se disait tristement Joseph, mais devant Dieu et non devant les juges qui la condamneraient à mourir, et moi à lui jeter la première pierre⁴; je veux la sauver des reproches de sa famille et du mépris du monde; mais comment sortir de ce dédale où le déshonneur et la mort s'offrent à toutes les issues? » Et le fils de David demeurait plongé dans un abattement extrême.

La sombre tristesse du juste à qui Dieu lui-même l'avait

confiée ne put échapper à Marie, et sans doute il lui en coûta pour taire à Joseph l'ambassade glorieuse de l'Ange; mais comment dévoiler un événement aussi inouï, aussi miraculeux que celui de sa maternité divine, sans autre preuve que sa parole? Persuadée avec raison que, pour être cru, le mystère de l'Incarnation du VERBE devait être révélé par des moyens surnaturels, et laissant à Celui qui avait opéré en elle de si grandes choses le soin de convaincre Joseph de son innocence, « la fille de David, dit le grand évêque de Meaux, au risque de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et déshonorée, abandonna tout à Dieu et demeura dans sa paix. »

L'Éternel, du haut de son trône étoilé, abaissait un regard de complaisance sur l'homme juste qu'il avait mis à cette rude épreuve ⁵ avant de l'élever au suprême honneur d'être son représentant sur la terre, et les anges, les yeux fixés sur la sainte maison de Nazareth, attendaient anxieusement le résultat de cette lutte intime, où l'humanité, le devoir et les sentiments les plus nobles de l'âme étaient aux prises. Enfin, le patriarche s'arrêta à une idée si généreuse et si héroïque qu'elle le place presque au niveau de la Reine des anges; il résolut de sacrifier son honneur, à lui, l'estime que lui avait acquise une vie sans tache, les moyens d'existence qui lui donnaient son pain du jour, et l'air de son pays natal, si bon à respirer lorsqu'on s'approche de la tombe, pour sauver la réputation d'une épouse qui ne

cherchait pas même à se justifier, et que les apparences accusaient si cruellement. Il n'y avait qu'un moyen de quitter Marie sans la perdre, car sa famille eût provoqué des explications qui se seraient fatalement terminées : c'était de s'expatrier, d'aller mourir au loin sur la terre d'exil,



et d'assumer sur sa propre tête tout l'odieux d'un tel abandon. Il y a des résignations glorieuses comme des triomphes, et des douleurs patiemment supportées que le Ciel paie avec autant de munificence que le martyr ; le sacrifice inconnu de l'époux de la Vierge fut de ce nombre. Pour concilier son devoir et son humanité, il accepta d'avance les tristes qualifications d'époux sans cœur, de père sans entrailles, d'homme sans conscience et sans foi ; il accepta le mépris de ses proches, la haine à mort des parents de Marie, et résolut d'arracher de sa propre main sa

couronne de bonne renommée pour la jeter aux pieds de cette jeune femme dont la position mystérieuse et inexplicable remplissait son cœur de tristesse et sa vie d'amertume.

Saint Jean-Chrysostôme ne se lasse point d'admirer la belle et noble conduite de saint Joseph. « Il fallait, dit
« ce grand saint, qu'aux approches de la grâce du Sau-
« veur il parût déjà beaucoup de marques d'une plus
« grande perfection que tout ce qu'on s'était imaginé de
« plus parfait sur la terre. Comme, lorsque le soleil se lève,
« l'Orient se colore d'une vive clarté avant même que les
« premiers rayons du jour aient atteint l'horizon, de
« même Jésus-Christ, sur le point de sortir du sein de
« la Vierge, éclairait déjà le monde avant que de naître.
« C'est pourquoi, avant même ce divin enfantement, les
« prophètes ont tressailli de joie dans le sein de leurs mè-
« res, les femmes ont prophétisé, et Joseph a fait paraî-
« tre une vertu surhumaine. »

Ici nous avons adopté le sentiment de saint Jean-Chrysostôme de préférence à celui de saint Bernard, qui suppose que Joseph pénétra de lui-même le mystère de la naissance de Jésus-Christ, et que, voyant Marie enceinte, il ne douta point, attendu la haute vénération dont il était pénétré pour elle, qu'elle ne dût être la vierge miraculeuse d'Isaïe. « Il le crut, dit l'apôtre des croisades, et ce ne fut que par un sentiment d'humilité et de respect semblable à celui qui fit dire depuis à saint Pierre :

Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur, que saint Joseph, qui n'était pas moins humble que saint Pierre, pensa aussi à s'éloigner de la Vierge, ne doutant point qu'elle ne fût enceinte du Sauveur des hommes. »

Cette interprétation, d'une grande piété sans doute et digne de celui qu'on a honoré du titre de *dévoth chapelain de Marie*, est plus selon les idées ascétiques du moyen âge que selon les mœurs des anciens Hébreux, et tombe devant l'examen réfléchi du texte. En effet, les paroles de l'évangéliste sont si claires qu'il ne faut pas médiocrement d'industrie pour les obscurcir. Ce n'est pas ce mouvement instinctif de frayeur religieuse qui nous fait tenir à distance d'un objet sacré, qui suggère à Joseph l'idée d'abandonner Marie, c'est une pensée de conscience et de devoir. « Il était juste, dit Bossuet, et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie d'une femme qu'il ne pouvait plus croire innocente; car, de soupçonner seulement ce qui était arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné d'exemple, et qui ne pouvait tomber dans l'esprit humain ⁶. »

Les paroles de l'Ange n'auraient plus de sens et porteraient à faux, ce qui ne peut être, dans l'hypothèse de saint Bernard. « Ne craignez point, dit l'ambassadeur du Très-Haut, gardez cette femme sous votre toit, car nulle souillure humaine ne l'a flétrie : ce qui est né en elle est

du Saint-Esprit. » Joseph proteste-t-il de son indignité au moment où il acquiert la certitude que Marie porte dans ses flancs l'Auteur même de la nature? expose-t-il à l'Ange ses scrupules qui doivent être plus pressants que jamais? demande-t-il que cette coupe d'honneur que lui présente l'envoyé céleste, passe de lui à un mortel plus digne? Il ne fait rien de tout cela; les orages de l'âme se sont apaisés, et il tombe dans le calme profond qui suit les grandes tempêtes morales.

On objecte que les oracles messianiques étaient familiers à Joseph comme à tous les Hébreux, qu'il devait savoir que les temps du Messie étaient proches, et qu'il dut comprendre de prime-abord, attendu la sainteté de Marie, qu'elle portait dans son sein le Sauveur du monde. L'intelligence des prophéties qui traitaient du mystère de la Rédemption n'était pas aussi facile à obtenir qu'on se l'imagine. Soit que les descriptions allégoriques du règne glorieux de l'Emmanuel d'Isaïe eussent induit la Synagogue en erreur, soit que la pensée cupide des Juifs ne pût s'empêcher de raser la terre et ramenât tout aux biens temporels, toujours est-il que le peuple hébreu, *ce peuple à tête dure*, s'était jeté dans une fausse route et n'en voulait point dévier. L'envoyé de Dieu, le Désiré des nations, devait être un législateur, un chef de guerre, un monarque magnifique et redouté comme Salomon. Les apôtres eux-mêmes se méprirent longtemps sur la mission humble et pacifique *du Roi pauvre qui passait sans faire*

de bruit ; on les voit se bercer de songes dorés et de royaumes en espérance, en vue même de la cité déicide où leur Maître entrait pour mourir. Ce ne fut pas sans effort que Notre Seigneur les ramena au spiritualisme, et qu'il rectifia leurs idées, toujours prêtes à rentrer dans le cercle étroit des biens matériels et palpables, où les rêveries ambitieuses des docteurs et des pharisiens traditionnaires les faisaient tourner.

Si donc les apôtres, ces hommes divins qui fondèrent le christianisme, eurent tant de peine à se dépouiller de leurs préjugés d'enfance, eux qui vivaient au milieu des miracles et dans la familiarité du Messie, comment Joseph, de lui-même et sans le secours d'en-haut, l'eût-il fait ? Le vêtement de bure de l'ouvrier avait peu d'analogie avec la pourpre des rois de Juda, et la chose à laquelle on s'attendait le moins, c'était d'avoir un Messie né du peuple. La Galilée d'ailleurs était le dernier pays auquel on eût songé. « Lisez l'Écriture, disaient aux disciples du CHRIST les docteurs de la loi, et vous verrez que nous n'attendons rien du côté de la Galilée. » En effet, les prophètes avaient nominativement désigné Bethléem de Juda, Bethléem, *la maison du pain*, comme le lieu de la naissance du Messie ; et les rabbins commentateurs, eucharissant sur les prophètes, distinguaient jusqu'au quartier de la ville où il devait naître⁷. Joseph était trop humble pour croire que son toit modeste dût abriter tant de grandeur, et le silence de Marie ne lui laissait rien deviner.

Quant au projet de renvoyer la Vierge à sa famille *par pur respect*, comme le veulent de savants théologiens qui adhèrent à l'opinion de saint Bernard, il eût été impraticable chez une nation aussi ombrageuse sur tout ce qui tenait à l'honneur des femmes. Marie était orpheline, et partant dans la dépendance de ses proches, qui tous n'étaient pas d'humeur pacifique, et dont quelques-uns n'avaient pas approuvé l'union de leur jeune parente avec l'obscur Nazaréen. Il est peu probable qu'ils se fussent payés des raisons de Joseph, et qu'ils eussent admis, sans plus ample informé, que la Vierge était enceinte du *roi Messie*. Il est beaucoup plus presumable qu'ils eussent traduit l'époux devant le tribunal des anciens pour le forcer à donner des raisons qui motivassent sa conduite; car il ne s'agissait plus d'un simple divorce, mais de l'état de l'enfant que portait Marie, une jeune femme d'un sang illustre et mal mariée, selon les onze qui, d'après saint Jérôme, s'étaient eux-mêmes mis sur les rangs pour épouser la jeune et belle héritière de Joachim.

De là il eût résulté deux faits graves: ou Joseph eût gardé le silence, et alors il eût été condamné à reprendre sa femme avec défense de s'en séparer jamais⁸; ou il eût affirmé avec serment que l'enfant que portait Marie n'était pas le sien, et alors l'enfant désavoué devenait inhabile à tous les emplois; sa naissance, souillée dans sa source, lui interdisait les assemblées nationales, les écoles publiques, l'entrée du temple et des synagogues;

sa postérité, solidaire de sa honte, n'eût été admise aux privilèges des Hébreux qu'à la dixième génération ; il devenait un paria sans asile, sans droits, sans patrie, et l'arrêt qui eût condamné sa mère à être lapidée l'eût marqué au front, lui et ses enfants, du signe réprobateur de Caïn. Mais il n'en eût pas été ainsi : avant d'accepter cette tache de boue sur leur royale généalogie, les fiers descendants de David eussent tué la Vierge de leurs propres mains. De tels exemples ne sont pas rares et se reproduisent encore de nos jours dans la Judée aussi bien que dans l'Arabie⁹.

Joseph était trop sage et trop humain pour se placer dans l'une ou l'autre alternative, et il se trouva, comme toujours, que le parti le plus généreux était encore le meilleur parti. Il résolut donc de quitter sa ville et la femme chère, mais soupçonnée, qui lui avait fait depuis leur chaste hymen une vie si heureuse et si douce. Comme il se disposait à cette triste séparation, et qu'il dormait d'un sommeil agité sur sa couche solitaire, l'ange du Seigneur lui apparut en songe. « Joseph, fils de David, dit l'envoyé céleste, ne craignez point de prendre avec vous Marie, votre femme, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. »

Après ce songe et la parole de l'Ange, Joseph se trouva changé. L'honneur que Dieu lui avait fait en lui trans-

mettant ses droits sur son Fils unique n'avait pas porté la moindre atteinte à son humilité; mais il était devenu père, il était devenu époux par le cœur, et il ne songea plus qu'à prendre soin de Marie et de son divin Enfant.

Saint Jean-Chrysostôme s'est demandé pourquoi l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et non pas manifestement comme aux pasteurs, à Zacharie et à la Vierge. « C'est, dit-il en se répondant, que Joseph avait beaucoup de foi et qu'il n'avait aucun besoin d'une révélation plus claire. Pour la Vierge, comme on lui devait dire des choses plus grandes et plus incroyables que tout ce qu'on avait dit à Zacharie, il fallait qu'on les lui dît avant qu'elles s'exécutassent, et par une révélation manifeste. Les pasteurs aussi, comme plus grossiers, avaient besoin d'une vision très-claire. Mais Joseph ayant déjà vu la grossesse de Marie, *en ayant conçu des soupçons très-fâcheux*, et étant tout prêt à changer sa douleur en joie, si quelqu'un lui en donnait l'ouverture, il reçoit de tout son cœur la révélation de l'Ange.... Cette conduite de la Providence a été infiniment sage, puisqu'elle a servi à faire voir l'excellence de la vertu de Joseph, et à rendre l'histoire évangélique plus croyable en le représentant agité des mêmes mouvements dont tout homme eût été susceptible en pareille rencontre ¹⁰. »



Chapitre xj.

NAISSANCE DU MESSIE.



Cependant, *l'empire impie*¹ avait planté ses aigles jusqu'aux extrémités du globe; les Romains avaient pris le monde oriental comme en un filet; le Sarmate tremblait devant eux au fond de ses déserts, et les peuples les plus reculés de l'Asie, les paisibles Chinois, envoyaient à César une ambassade solennelle pour rechercher sa puissante amitié. Déjà l'Égypte

et la Syrie n'étaient plus que des provinces romaines; la Judée elle-même était tributaire, et le roi des Juifs, achetant à prix d'or une protection capricieuse, n'était qu'un esclave couronné. Les temps étaient venus; les oracles messianiques allaient s'accomplir; la puissance de Rome était à son apogée, comme l'avait prédit Balaam, et, suivant la grande prophétie de Jacob, le sceptre était sorti de Juda : car le fantôme de royauté qui planait encore sur la Ville sainte n'était pas même un fantôme national. Ce fut alors qu'on publia dans la Judée un édit de César Auguste pour faire le dénombrement des peuples soumis à son sceptre. Ce dénombrement, beaucoup plus complet que celui qui avait eu lieu sous le sixième consulat du neveu de Jules César ², comprenait non-seulement les personnes, mais les biens et les diverses qualités des terres; c'était la base sur laquelle on voulait asseoir la taxe de la servitude ³.

Les gouverneurs romains furent chargés de faire exécuter l'édit impérial, chacun dans son département ⁴. Sextius Saturninus, gouverneur de Syrie, commença d'abord par la Phénicie et la Célé-Syrie, cantons riches et peuplés qui exigèrent un long et patient travail; celui que fit exécuter, mille ans plus tard, dans notre Europe, Guillaume-le-Conquérant, pour dresser le fameux registre si connu des Anglais sous le nom de *domesday-book*, peut seul en donner une idée. Après avoir exécuté les ordres de César dans la province romaine, ainsi que dans

les royaumes et les tétrarchies qui en dépendaient, au bout de trois ans depuis la date du décret ⁵, on se trouva enfin arrivé à Bethléem, précisément à l'époque mémorable de la naissance du Sauveur. César et ses agents ne croyaient faire qu'une opération administrative en s'assurant de la population et des ressources de l'empire ; mais Dieu avait d'autres desseins qu'ils exécutaient sans y penser par leurs vues humaines. Son Fils devait naître à Bethléem de Juda, l'humble patrie du roi David ; il l'avait fait prédire par son prophète, il y avait plus de sept cents ans ; et voilà que tout l'univers se remuait pour accomplir cette prophétie.

Il paraît que, fidèles à un usage antique, les Juifs se faisaient encore inscrire par familles et par tribus. David était né à Bethléem, ses descendants regardaient cette petite cité comme leur ville natale et le berceau de leur maison ; ce fut donc là qu'ils se réunirent pour donner leurs noms et l'état de leurs biens, conformément à l'édit de César.

L'automne était près de finir ; les torrents tombaient à grand bruit au fond des vallées, le vent du Nord sifflait dans les hauts térébinthes, et un ciel chargé de nuages grisâtres annonçait l'approche des neiges. Par une matinée triste et sombre, l'an 748 de Rome ⁶, on vit un Nazaréen tout occupé des préparatifs d'un départ que sans doute il n'était pas libre de remettre, car le moment semblait mal choisi, et la jeune femme qui l'accompagnait,

et qu'il faisait asseoir avec précaution sur la tranquille et douce monture que les filles de l'Orient préférèrent encore, était fort avancée dans sa grossesse. A la selle du bel animal ⁷ que montait la jeune Galiléenne était attachée une corbeille de feuilles de palmier contenant les provisions du voyage : des dattes, des figues et des raisins secs, quelques galettes d'orge, et un vase de terre de Ramla, pour puiser l'eau de la source ou de la citerne. Une outre de fabrique égyptienne était suspendue de l'autre côté. Le voyageur jeta sur son épaule un sac où étaient entassés quelques vêtements, ceignit ses reins, s'enveloppa dans son manteau de poil de chèvre, et, tenant d'une main son bâton recourbé, saisit de l'autre la bride de l'âne qui portait la jeune femme. Ils quittèrent ainsi leur pauvre maison qui se gardait toute seule, et descendirent les rues étroites de Nazareth au milieu des souhaits de bon voyage et d'heureux retour de leurs parents et de leurs voisins, qui leur criaient de toutes parts : *Allez en paix!* Ces voyageurs qui se mettaient en route par une nébuleuse matinée, c'étaient les humbles descendants des grands rois de Juda, Joseph et Marie, qui allaient, sur l'ordre d'un païen et d'un étranger, inscrire leurs noms obscurs à côté des noms les plus illustres du royaume.

Ce voyage, entrepris dans une saison rigoureuse et dans un pays comme la Palestine, dut être extrêmement pénible à la sainte Vierge dans la position où elle se trouvait;

elle ne se plaignit pas cependant ; cette jeune femme frêle et délicate avait un esprit ferme et courageux, une âme haute qui ne s'exaltait point dans les grandeurs, savait se posséder dans la joie, et acceptait silencieusement l'infortune. Joseph, qui s'avancait pensif à ses côtés, méditait sur les anciens oracles qui promettaient, depuis quatre mille ans, un libérateur à son peuple ; en cheminant vers Bethléem, où l'attirait la volonté suprême d'un Romain, il songeait aux paroles du prophète Michée : « Et toi, « Bethléem, appelée Ephrata, tu es petite entre les villes « de Juda ; mais c'est de toi que sortira Celui qui doit « régner en Israël ». » Puis, jetant un regard sur son pauvre équipage et sur sa modeste compagne, dont la mise simple était appropriée à sa condition, il repassait dans son esprit les grands oracles d'Isaïe : « Il s'élèvera devant le Seigneur comme un rejeton qui sort « d'une terre sèche ; il est sans beauté, sans éclat... il « nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes ». » Et le patriarche commençait à comprendre les desseins de Dieu sur son CHRIST.

Après cinq jours d'une marche pénible, les voyageurs distinguèrent au loin Bethléem, la cité des rois, assise sur une hauteur, au milieu de rians coteaux plantés de vignobles, de bois d'oliviers et de bouquets de chênes verts. Des chameaux portant des femmes enveloppées dans des manteaux de pourpre et la tête couverte de voiles blancs, des *nukas* arabes poussées à toute bride par de

jeunes cavaliers splendidement vêtus, des groupes de vieillards sur de belles ânesses blanches, devisant gravement comme les anciens juges d'Israël¹⁰, montaient à la ville de David, déjà envahie par une foule d'Hébreux arrivés les jours précédents. En dehors, mais à peu de



distance de la cité, s'élevait un édifice de forme carrée, dont les murailles blanches se détachaient du vert pâle des oliviers qui couvraient la colline; on eût dit un caravansérail de la Perse. Au delà de sa porte béante, on voyait aller et venir, dans sa vaste cour, une foule d'esclaves et de serviteurs : c'était l'hôtellerie. Joseph, pressant le pas de la monture de la Vierge, se dirigea de ce côté dans l'espoir d'arriver à temps, pour obtenir une de ces étroites cellules qui appartenaient de droit au premier venu et qu'on ne refusait à personne¹¹; mais le ca-

ravansérail regorgeait de marchands et de voyageurs ; il n'y restait pas une place ; à prix d'or on en eût trouvé peut-être, car le gardien était juif et juif de Bethléem ; Joseph n'avait point d'or.

Le patriarche revint tristement auprès de Marie qui lui jeta un sourire résigné, et, reprenant la bride du pauvre animal qui tombait de fatigue, il se mit à errer par les places et par les rues de la petite ville, espérant, mais en vain, que quelque Bethléémite charitable leur offrirait un gîte pour l'amour de Dieu. Personne ne leur offrit rien. Le vent du soir tombait froid et piquant sur la jeune Vierge qui ne proférait pas une plainte, mais qui devenait de plus en plus pâle ; à peine pouvait-elle se soutenir. Joseph au désespoir continuait ses infructueuses tentatives ; et plus d'une fois, hélas ! il vit s'ouvrir devant un étranger plus riche la porte qu'on avait brutalement fermée sur lui. Il fallait que l'intérêt, cette passion dominante des Juifs, eût pétrifié toutes les âmes, pour que la position de Marie n'inspirât aucune pitié à ses cupides compatriotes. La nuit tombait : les deux époux, se voyant repoussés de tout le monde, et désespérant d'obtenir un asile dans la cité de leurs aïeux, sortirent de Bethléem sans savoir où porter leurs pas, et s'avancèrent à l'aventure dans la campagne éclairée par les lueurs mourantes du crépuscule et retentissant du cri des chacals qui rôdaient pour chercher leur proie.

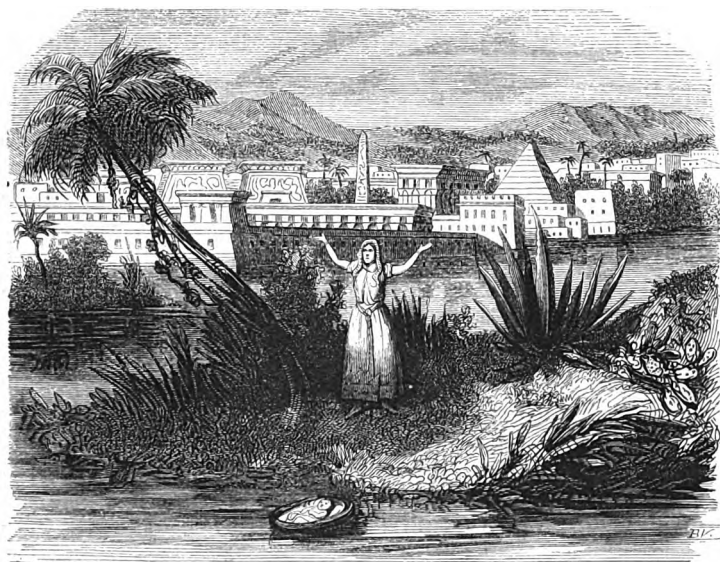
Au midi, et peu loin de la ville inhospitalière, s'ou-

vrait une sombre caverne creusée dans le roc; cette caverne, dont l'entrée regardait le nord, et qui allait en se rétrécissant vers le fond, servait d'étable banale aux Bethléémites, et quelquefois de retraite aux pasteurs dans les nuits orageuses. Les deux époux bénirent le Ciel qui les avait guidés vers cet abri sauvage; et Marie, s'appuyant sur le bras de Joseph, alla s'asseoir sur une roche nue, qui formait une espèce de siège étroit et inconmode dans un enfoncement du rocher.

Ce fut là, *dans la caverne élevée de la forte pierre*, comme l'avait prédit Isaïe, ¹² au moment où le lever de la mystérieuse constellation de la Vierge marquait minuit ¹³, que l'*alma* ¹⁴ de la grande prophétie messianique, au milieu d'une pause solennelle de la nature, cachée par un nuage lumineux ¹⁵, mit au monde Celui que Dieu lui-même avait enfanté *avant les collines* ¹⁶, et dont *la génération était dès l'éternité*. Il parut tout à coup, comme le rayon de soleil qui se dégage du sein de la nue, aux yeux de sa jeune mère étonnée, et vint prendre possession du trône de sa pauvreté, tandis que tous les anges de Dieu, le genou ployé devant lui, l'adoraient sous sa forme humaine ¹⁷. Cet enfantement virginal fut exempt de cris comme de douleurs, et nul gémissement ne troubla le sacré silence de cette nuit pleine de prodiges et de mystères. Miraculeusement conçu, Jésus naît plus miraculeusement encore.

Dieu préparait au monde un grand et nouveau spectacle

quand il fit naître un roi pauvre. Le palais qu'il lui destina fut une étable abandonnée et déserte, asile convenable pour celui qui, dans le progrès de son âge, devait dire : « Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Moïse, proscrit en naissant, avait du moins un



berceau de joncs quand sa sœur, la jeune Marie, l'exposa au milieu des roseaux et des lotus sacrés qui plongent leurs feuilles dans le Nil au tomber du jour ¹⁸; mais Jésus, le divin délaissé, qui venait parmi nous pour souffrir et mourir, n'eut pas même cette magnificence; il fut couché dans une crèche, sur une poignée de paille humide providentiellement oubliée par quelque chamelier d'Égypte ou de Syrie, pressé de partir avant l'aube. Dieu avait

pourvu à la couche de son Fils unique, comme il pourvoit aux nids des oiseaux du ciel.

Il fallut couvrir ce nouvel Adam, dont l'air eût dévoré les membres, et que la pudeur devait habiller autant que la nécessité. Marie lui fit avec son voile des langes dont elle l'enveloppa de ses chastes mains ; puis, le Dieu naissant fut adoré d'elle et de son saint époux, comme l'ancien Joseph, le plus beau type de Jésus-Christ, l'avait été jadis de son père et de sa mère.

Saint Basile, s'initiant aux mystères de ferveur et de ravissement qui se passaient dans l'âme de la Vierge, nous la montre partagée entre l'amour de la mère et l'adoration de la sainte. « Comment dois-je vous nommer, « dit-elle, en adressant la parole à son enfant-Dieu ? « comment dois-je vous appeler?... Un mortel?... mais « je vous ai conçu par opération divine... Un Dieu ? mais « vous avez un corps humain. Dois-je venir à vous avec « de l'encens, ou vous offrir mon lait ? Dois-je vous prodiguer tous les soins d'une mère tendre, ou vous servir « le front dans la poussière ? O contraste merveilleux ! le « ciel est votre séjour, et je vous berce sur mes genoux ! « Vous êtes sur la terre, et vous n'êtes point séparé des habitants des régions célestes : les cieux sont avec vous ! »

C'est ainsi que s'accomplirent les grands oracles de Michée et d'Isaïe.

« Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient « la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde



Vanloo pinx.

Laroche del.

Baudras f. sculp.

L'adoration des Bergers.

Publié par Mercier à Paris.

gravée par Duvieux.

« de leurs troupeaux. Tout à coup un ange du Seigneur
« se présenta devant eux, et une lumière divine les en-
« vironna, ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors
« l'Ange leur dit : « Ne craignez point, car je viens vous
« apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le
« sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la
« ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le
« CHRIST. Et voici la marque à laquelle vous le reconnai-
« trez : vous trouverez un enfant emmailloté, couché dans
« une crèche. » Au même instant il se joignit à l'Ange une
« grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant :
« GLOIRE A DIEU AU PLUS HAUT DES CIEUX, ET PAIX SUR LA
« TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ¹⁹. »

La vision merveilleuse avait disparu, les chants céles-tes avaient cessé, et les pasteurs, penchés en avant sur leurs bâtons noueux, écoutaient encore. Lorsque les brises de la nuit gémirent seules dans la vallée, et qu'il ne resta plus au ciel un seul point blanc et radieux qui pût sembler un ange, les bergers tinrent conseil et se dirent l'un à l'autre : « *Passons jusqu'à Bethléem* et voyons ce qui est arrivé. » Alors, prenant dans des corbeilles de simples présents tels que leurs cabanes en pouvaient fournir, ils abandonnèrent leurs troupeaux à la garde des anges de la solitude, et s'acheminèrent à la brillante clarté des astres vers la petite cité de David. A la vue de la pauvre étable, ils sentirent, comme les disciples d'Emmaüs, que leur cœur devenait brûlant, et ils se dirent : C'est ici

peut-être ! car ils savaient que le divin Enfant qui leur était, né n'avait pas vu le jour sous de riches lambris, et qu'il n'était pas couché dans un berceau somptueux comme un trône ; l'Ange n'avait rien annoncé de tel. Ils s'avancèrent donc avec foi, avec espérance, avec amour, vers cette étable abandonnée où ils méritaient bien de rencontrer le Sauveur promis, puisqu'ils l'y venaient chercher avec des intentions droites et des âmes pures.

En regardant au fond de la caverne pour s'assurer s'ils étaient réellement arrivés au terme de leur pèlerinage nocturne, *ces hommes de bonne volonté* découvrirent Celui qui venait annoncer l'Évangile aux pauvres et abolir *la malédiction de la servitude*, sous l'humble forme d'un petit enfant paisiblement endormi dans sa crèche.

La Vierge, inclinée sur son nouveau-né, le contemplait avec une humilité touchante et une tendresse profonde ; au-dessus d'eux, Joseph courbait sa tête de vieillard devant ce fils adoptif qui était Dieu ; un doux rayon de lune éclairait ce groupe divin, qui s'encadrait dans les parois rougeâtres du rocher : au dehors tout dormait sous une belle nuit étoilée ²⁰.

C'est bien ici, se dirent les pasteurs ; et, se prosternant avec respect devant la crèche du Roi des rois, ils offrirent au Dieu pauvre et naissant l'obole et les hommages du pauvre.

Puis ils se prirent à raconter l'apparition des anges, leurs ravissants concerts, leurs paroles d'espérance, de

paix et d'amour. Joseph admira cette manifestation divine, et Marie, qui écoutait en silence ce récit naïf, en gravait chaque mot dans son cœur. Ce devoir rempli et leur mission terminée, les pâtres de Juda se retirèrent en glorifiant Dieu, et répandirent dans les montagnes les merveilles de cette nuit sainte. Ceux qui les écoutaient, saisis d'un long étonnement, se disaient entre eux : « Est-il bien possible ? Sommes-nous donc au temps d'Abraham, que les anges visitent les bergers ? »

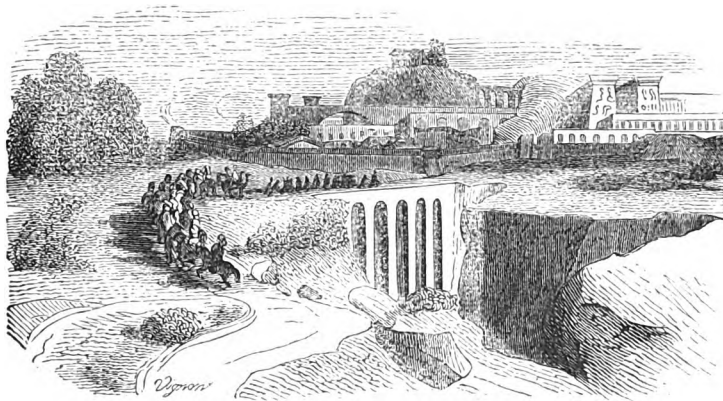
Peut-être fut-ce ces récits, faits le soir à l'orée des bois ou au fond des ravins, tandis que les chameaux buvaient ensemble à la source isolée, qui portèrent une tribu d'Arabes du désert à diviniser Marie et l'Enfant. La douce image de la Vierge tenant son Fils sur ses genoux fut peinte sur une des colonnes de la Caaba et mise solennellement au nombre des trois cent soixante divinités des trois Arabies. Du temps de Mahomet on l'y voyait encore, comme l'attestent de graves historiens arabes ²¹. Après le massacre des saints Innocents, cette vaillante tribu se leva tout entière, poussa un long cri de vengeance, et, sans s'épouvanter du nombre, elle attaqua le fils d'Hérode, tout vassal et tout protégé des Romains qu'il était ²².

Cette anecdote authentique, si curieuse et si généralement ignorée, vient à l'appui du fait surnaturel rapporté par saint Luc, fait que les philosophes moqueurs de l'école voltairienne et les adeptes plus païens encore, s'il est

possible, du panthéisme, n'ont pas manqué de reléguer au rang des fables. La dévotion bizarre de ces Arabes, qui font de l'idolâtrie avec le vrai Dieu avant la prédication de l'Évangile, ne peut se rattacher qu'à la connaissance des miracles de la sainte nuit de Noël.

Le huitième jour après sa naissance, le Fils de Dieu fut circoncis et nommé Jésus, conformément à l'ordre de son Père céleste. Il dut avoir un parrain, comme tous les Israélites, mais on ignore complètement à la part de quel homme favorisé d'en haut tomba cet honneur. Quant à la cérémonie de la circoncision, qui se faisait toujours sous les auspices d'Élie, lequel ne manquait jamais, disaient les Hébreux, d'y assister invisiblement²³, elle eut lieu, suivant saint Épiphanes, dans la caverne même où Jésus était né, et saint Bernard présume avec assez de vraisemblance que saint Joseph en fut le ministre.

Des hommes du peuple, dociles à l'appel des anges, étaient venus adorer dans sa pauvre crèche le Dieu enfant, et partager avec lui leur pain noir et le lait de leurs chèvres; un miracle d'une plus haute portée et d'un bien autre retentissement amena peu de temps après, au même berceau, les prémices de la gentilité convertie: les pasteurs de Juda avaient pris l'initiative, c'était le tour des sages et des rois.



Chapitre xij.

ADORATION DES MAGES.



ans le courant de l'automne qui précéda la naissance de Jésus-Christ, des mages chaldéens, habiles à étudier le cours des astres, discernèrent une étoile de première grandeur qu'ils reconnurent, à sa marche extraordinaire et à d'autres signes non moins sûrs, pour cette étoile de Jacob, prédite longtemps à l'avance par Balaam,

qui devait se lever à leur horizon lors de l'enfantement de la Vierge. D'après les antiques traditions d'Iran, recueillies par Abulfarage, Zoroastre, le restaurateur du magisme, homme de science, grand astronome, et fort versé d'ailleurs dans la théologie des Hébreux ¹, annonça sous les premiers successeurs de Cyrus, et peu de temps après le rétablissement du temple, qu'un enfant divin, appelé à changer la face du monde, naîtrait d'une vierge pure et immaculée dans la région la plus occidentale de l'Asie. Il ajouta qu'une étoile inconnue à leur ciel signalerait cet événement remarquable, et qu'à son apparition les mages devaient porter eux-mêmes des présents à ce jeune roi. Exécuteurs fidèles et religieux des volontés de Zoroastre, trois des plus illustres savants de la Babylonie ² n'eurent pas plus tôt remarqué l'étoile qu'ils firent frapper les cymbales du départ. Laissant derrière eux la ville des Séleucides avec ses élégants édifices de bois de palmier ³, et Babylone, où le vent du désert pleurant sur des ruines immenses semblait raconter à ces silencieux débris les oracles sinistres du fils d'Amos, ils sortirent du pays des dattiers et prirent la route sablonneuse de la Palestine. Devant eux, telle que la colonne lumineuse qui guidait vers les grèves désertes de la mer Rouge les cohortes fugitives d'Israël, marchait l'étoile du Messie. Cet astre nouveau, affranchi des lois invariables qui régissent les globes stellaires, n'avait point de mouvement réglé ni qui lui fût propre; tantôt il s'avancait à la tête de la caravane, suivant toujours une ligne

droite vers l'occident ; tantôt il demeurait stationnaire au-dessus des tentes dressées pour la nuit, et semblait se balancer mollement au sein des nuages comme un albatros endormi dans les champs de l'air ; à la pointe du jour, il donnait le signal du départ comme il avait donné celui de la halte ⁴.

Enfin les hautes tours de Jérusalem se dessinèrent dans le lointain au milieu des cimes nues et sauvages de ses montagnes ; les chameaux et les cavales se désaltéraient à une citerne, au bord de la route, lorsque les mages firent un cri de surprise et d'effroi : l'étoile venait de se cacher dans les hauteurs du ciel, comme une créature intelligente qui découvre un danger prochain ⁵.

Aussi désorientés que les navigateurs des temps anciens, lorsqu'une barre de nuages noirs leur cachait l'étoile du pôle, les mages se consultèrent un instant. Que signifiait la soudaine disparition de leur brillante conductrice ? étaient-ils donc au terme de leur long voyage, et fallait-il dresser la tente du séjour ? Que l'enfant roi qu'ils venaient adorer des rives du Tigre se trouvât à Jérusalem, la chose était possible et même probable. « Le *Dieu du ciel*, pensèrent-ils, ne prolonge point inutilement ses miracles ; ils cessent où les agents humains suffisent : c'est dans l'ordre. Qu'importe que l'étoile nous ait quittés ? Nous pouvons bien, sans son secours, trouver celui que nous cherchons dans la capitale de ses États. Pour découvrir le berceau du jeune roi Messie, il ne

s'agit que d'entrer dans la première rue qui sera jonchée de rameaux verts, parfumée d'essence de rose, et tapissée de riches tentures brochées d'or; le son des harpes des Hébreux, leurs chœurs de danse et leurs cris d'allégresse nous indiqueront assez dans quelle direction marcher. » Alors, pressant le pas de leurs montures, ils franchirent la porte d'enceinte, et pénétrèrent dans l'antique Sion à travers deux files de soldats barbares.

L'aspect de Jérusalem était morne; sa population, affairée et silencieuse, n'avait ni air de joie, ni air de fête; seulement des groupes se formaient, de distance en distance, pour voir passer les voyageurs, que l'on reconnaissait, à leurs longues robes blanches serrées par de magnifiques ceintures aurores, à leurs bazubends⁶ enrichis de pierres précieuses, et surtout à la beauté mâle de leurs traits, pour des satrapes du grand roi. Chemin faisant, les cavaliers orientaux, se penchant sur le cou de leurs dromadaires, demandaient à quelqu'un des nombreux spectateurs qui se pressaient sur leur passage où était le roi des Juifs nouveau né, dont ils avaient vu l'étoile en Babylonie. Ceux de Jérusalem, se regardant avec surprise, ne savaient que répondre à cette interrogation... Un roi des Juifs... Quel roi? Ils ne connaissaient, eux, qu'Hérode, qu'ils abhorraient du fond de l'âme et qui n'avait point de fils au berceau. Étonnés à leur tour de ce que tous ceux qu'ils interrogeaient protestaient de leur ignorance, et ne voyant d'ailleurs autour d'eux

aucun signe de fête, les mages montèrent avec consternation la rue populeuse qui conduisait à l'ancien palais de David, et dressèrent leurs tentes dans ses cours ruineuses et ombragées.

Cependant, l'apparition de ces grands de la Perse, qui voyageaient bien rarement alors dans les montagnes de la Judée, leurs surprenantes questions qui émerveillaient et intimidaient tout ensemble un peuple que le vaste système d'espionnage organisé par Hérode⁷ tenait en frayeur, mit bientôt en émoi la ville la plus séditieuse et la plus remuante de l'Orient. Le nom du roi Messie, prononcé par les pharisiens, toujours soigneux d'inquiéter le vieux monarque sur l'avenir de sa maison et la durée de sa propre puissance, tomba au milieu des groupes curieux comme une étincelle sur le chaume. Le roi Messie? C'était l'affranchissement! c'était la conquête! c'était la gloire! c'était le drapeau de Juda flottant en dominateur sur le monde vaincu! Les satrapes de Perse passaient pour les premiers astrologues du monde⁸; ils avaient lu la naissance du *Goel*⁹ hébreu dans les astres sans doute. L'héritier des rois de Juda allait remonter sur le grand trône de ses ancêtres, et en chasser la race des Hérodes, ces *demi-Juifs* qui étaient les esclaves de Rome! Une sourde rumeur, semblable à celle qui précède les tempêtes de l'Océan, circula bientôt dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques; jamais les Juifs jérusalémites ne s'étaient

sentis moins disposés à se conformer à l'édit royal qui leur défendait *de se mêler d'autre chose que de leurs affaires* ¹⁰. Vainement les farouches soldats d'Hérode bordaient les remparts et les plates-formes des tours ; le peuple était en force ; il n'avait plus peur, et il conspirait dans la rue. *Tout Jérusalem était dans le trouble*, dit l'Evangile, et bientôt ce fut le tour du tyran d'être troublé en lui-même aussi.

Hérode habitait alors son palais de Jérusalem, dont les jardins pleins de fleurs, peuplés d'oiseaux rares, et entrecoupés de ruisseaux limpides qui allaient se perdre sous les branchages d'une véritable petite forêt ¹¹, ne pouvaient le distraire des sombres souvenirs et des prévisions sinistres qui lui rendaient la vie ennuyeuse. Instruit par le chef de ses espions de l'arrivée des mages et de leurs étranges discours, son large front, ridé par de soucieuses pensées, se rembrunit comme un ciel orageux, et son inquiétude fut visible à tous.

Le trouble du roi des Juifs est concevable, et s'explique par sa position. Hérode n'était ni l'oint du Seigneur, ni l'élu du peuple ; une branche de laurier cueillie dans l'enceinte idolâtre du Capitole formait sa couronne tribulaire, couronne de servage, entrelacée d'épines, dont chaque feuille avait été payée par des monceaux d'or prélevés sur les économies du riche et l'indigence du pauvre. Haï des grands dont il faisait tomber les têtes au premier soupçon, redouté de ses proches dont il remplissait tra-

giquement les tombes, en horreur aux prêtres dont il avait foulé aux pieds les privilèges, détesté du peuple pour sa religion problématique et son origine étrangère, il ne pouvait opposer que ses courtisans, ses sicaires, ses artistes et la secte opulente, mais peu nombreuse, des hérodiens, que fascinait sa magnificence, à la haine active, ardente et ouvertement déclarée du reste de la nation. Souvent l'ami de César était bravé en face par ses opiniâtres sujets : les pharisiens, secte artificieuse et puissante, lui avaient refusé avec insulte et moquerie le serment de fidélité ; les esséniens, que leur courage dans les combats rendait redoutables, avaient suivi l'exemple des pharisiens ; et les jeunes et bouillants disciples des docteurs de la loi venaient d'abattre en plein jour, sous leurs haches vengeresses, l'aigle d'or qu'il avait fait placer sur la porte du temple pour plaire aux Romains.

De toutes parts, des complots où trempaient sourdement ses plus proches et ses plus chers s'ourdissaient dans l'ombre contre sa vie, et il s'en était fallu de bien peu qu'il ne tombât, en plein théâtre, sous le poignard de quelques jeunes exaltés qui croyaient faire acte de vertu et de patriotisme en débarrassant la terre d'un prince qui régnait comme un furieux ¹². Attribuant ces hardieses inaccoutumées au mépris qu'inspirait sa vieillesse, il épuisait tous les secrets de l'art pour se rajeunir ¹³. Il eût bien voulu se persuader, à lui et aux autres, qu'il était toujours ce jeune et brillant Hérode qui surpassait

la plupart des Hébreux dans les exercices gymnastiques ; Hérode, le hardi cavalier, l'adroit chasseur, le beau et dédaigneux monarque qui avait méprisé l'amour de cette célèbre reine d'Égypte pour laquelle Antoine avait perdu l'empire du monde. Mais, hélas ! les mèches argentées qui commençaient à se mêler à la noire chevelure de ses fils, leur impatience de régner, l'esprit de révolte et de mutinerie qui se glissait parmi le peuple, et l'insolence des bandits qui recommençaient leurs déprédations dans la Galilée, ne lui faisaient que trop comprendre que son règne si redouté touchait à sa fin. Harcelé de soupçons et se méfiant de ses espions mêmes, il errait quelquefois de nuit, seul et déguisé, par les rues et les places publiques de sa capitale ¹⁴, et il entendait de ses propres oreilles les imprécations sourdes, les reproches sanglants, les railleries amères qui tombaient sur *l'homme sans âme*, *l'Ascalonite*, *la bête sauvage*, qui avait tué sa femme innocente, une perle de beauté, un modèle d'honneur, et qui avait fait étrangler ensuite les deux fils qu'il avait eus d'elle ; ces deux princes si tristes, si beaux, si fiers, que le peuple tenait en amour à cause des héros asmoniéens leurs ancêtres, et de leur mère infortunée. Le lendemain de ces courses nocturnes était un jour de deuil et de supplices ; nul n'était épargné ; le glaive du bourreau, après avoir abattu les têtes les plus hautes, descendait jusqu'à la poussière. Aussi, de toutes parts on faisait des vœux contre la vie du prince ; et chaque fois que le bruit

mensonger de sa mort se répandait, soit par hasard, soit à dessein, dans les provinces éloignées, le peuple, saisissant avidement l'amorce trompeuse qui flattait ses antipathies, se hâtait d'allumer partout des feux de joie qu'Hérode éteignait dans le sang.

Au milieu de ces éléments de discordes civiles, lorsqu'une fièvre d'insurrection travaillait sourdement l'armée, et que la révolte, comme un fruit mûr, semblait inviter la main du séditieux, il arrive à Jérusalem des étrangers de haute apparence, qui demandent, sans mystère et sans détour, un roi des Juifs nouvellement né, dont ils ont aperçu l'étoile. Hérode s'étonne; il interroge anxieusement ses souvenirs; les prédictions fatales à sa dynastie que font circuler les pharisiens, les oracles des anciens *royants*, auxquels il n'a prêté jusque-là qu'une attention distraite et secondaire, lui reviennent à la mémoire. Ce Messie guerrier, ce prophète issu de David, qui doit promener du couchant à l'aurore ses enseignes victorieuses, commence à lui donner de vagues inquiétudes; ce n'est pas le Dieu qui fait ainsi rêver le vieux roi; c'est le prince. Plus il y songe, plus cet événement mystérieux lui semble rattaché à un vaste complot tendant à élever sur les ruines de sa puissance une puissance occulte et rivale. Eh quoi! il aurait répandu comme l'eau le sang illustre des Machabées, sans s'inquiéter s'il faisait battre le cœur de sa femme et de ses enfants; il aurait broyé sous les roues de fer de son despotisme

tout ce qui lui opposait quelque résistance; perdu son âme, son honneur, le repos de ses nuits où ses victimes sanglantes troublaient ses songes¹⁵.... et cela pourquoi? pour aplanir le chemin du trône à la famille de David¹⁶...! Ce sceptre si chèrement acheté, ce sceptre encore humide du sang des siens, ne serait donc qu'un roseau stérile et maudit que le vent de la mort briserait sur sa tombe!... Il aurait donc passé comme le météore d'un soir de tempête sur cette terre dont la gloire antique reflleurirait brillamment après lui!... Et ce peuple qui le haïssait d'une haine si forte, si mortelle, si acharnée, que ses bienfaits mêmes n'y pouvaient rien, comme il entourerait de son amour et de ses sympathies le rejeton de ses anciens rois! Et cette dernière pensée tombait amère comme l'absinthe dans le cœur sombre et désolé du vieux monarque; car, au milieu de ses actes de violence, il éprouvait le besoin d'être aimé, besoin étrange, certes, mais très-réel chez cette nature d'exception, qui semblait pétrie de contrastes, et qui avait mis des qualités fort nobles au service de la passion la plus absorbante et la plus cruelle qui puisse dévaster l'âme humaine, l'ambition.

« Que cet enfant soit prince de la terre ou prophète de Dieu, dit Hérode après une pause, il faut qu'il meure... et il mourra, fussé-je sûr d'éteindre, avec cette faible étincelle, toutes les gloires que nos *voyants* rêvent dans l'avenir. Athalie, cette habile femme qui savait régner,

n'oublia qu'un enfant au berceau dans le massacre de la famille royale de Juda... Cet enfant lui ôta le trône et la vie... Moi, je tâcherai de n'oublier rien. Mais où se cache-t-il donc ce roi des Juifs *nouvellement né* que proclament les astres, et que ces insolents satrapes viennent chercher à la porte même de mon palais?... Serait-ce en effet ce *Schilo* prédit par Jacob?... Ce sont de pures rêveries d'astrologues peut-être... N'importe, il faut s'en assurer. » Peu d'heures après, les docteurs de la loi et les princes des prêtres, rassemblés en conseil sous la présidence d'Hérode, écoutaient cette question qui leur parut étrange dans la bouche d'un pareil prince : « En quel lieu le Messie doit-il naître? »

La réponse, qui ne se fit pas attendre, fut unanime : *A Bethléem de Juda*. Et les vieillards d'Israël, charmés d'inquiéter l'ami des Romains, ne manquèrent certainement pas d'ajouter que, la dernière semaine de Daniel touchant à sa fin, les temps du Messie étaient proches. Ces indications peu rassurantes ne suffirent pas à Hérode, qui voulait savoir où porter ses coups ; il résolut d'interroger les mages, et de savoir, s'il était possible, l'époque précise de la naissance de l'Enfant, calculée sur celle de l'apparition de l'étoile. Trop habile politique pour accorder aux sages d'Iran une audience publique qui eût donné de la consistance à un bruit qu'il lui importait d'étouffer, le roi les fit appeler en secret et les pressa de questions sur le temps où l'étoile

leur était apparue. « Il s'informe minutieusement, non de l'enfant, mais de l'étoile, dit saint Jean Chrysostôme,



afin de garder toute la circonspection possible dans le piège qu'il voulait tendre. » Instruit de ce qu'il désirait savoir, l'homme de sang congédia les étrangers d'une manière affable et gracieuse. *Allez, dit-il, allez à Bethlém; informez-vous exactement de cet enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer.*

Or, les mages, comme tous les hommes supérieurs, comme tous les fils de la méditation et de la science, étaient bons, sincères et peu enclins à soupçonner le mal. Ils comprenaient l'arbitraire et la cruauté dans un prince, ils ne comprenaient pas le mensonge; car la première chose que les rois de Perse apprirent dans leur en-



Fourbe, del.

H. Galle sculp.

L'adoration des Mages.

Publié par Mercier à Paris.
Imprimé par Dumont

fance, c'était à dire la vérité. Ils crurent donc aux fausses paroles de l'Iduméen, et, repassant sous les élégants portiques de ce palais qui le disputait en magnificence à ceux du grand roi, mais qui n'avait pas au milieu de ses bronzes et de ses arcades la cloche d'or des *suppliants* ¹⁷, ils quittèrent le Betzetha ¹⁸, firent plier leurs tentes, et traversèrent une seconde fois la Ville sainte pour se rendre au lieu présumé de la naissance du Messie. Comme ils longeaient les murs enrichis de trophées du nouvel amphithéâtre, dont la décoration insolite était un inépuisable sujet de sarcasmes pour les pharisiens, ils rencontrèrent le roi Hérode, entouré d'une forêt de lances thraces et germaines, qui prenait la direction de Jéricho ¹⁹.

Les Perses sortirent de Jérusalem par la porte de Damas ; puis, prenant à gauche, ils s'engagèrent dans de creux ravins entrecoupés de collines qu'il fallut gravir. Ils étaient à peu près à une heure de marche de la capitale de la Judée, et laissaient boire les chameaux à une citerne, lorsqu'un point brillant parut à leur zénith et descendit rapidement vers eux comme une étoile tombante. « L'étoile, notre étoile ! » crièrent les esclaves transportés de joie. « L'étoile ! » répétèrent leurs maîtres avec le même ravissement ; et certains, cette fois, d'être entrés dans la bonne route, ils se remirent en marche avec une nouvelle ardeur.

Ils se disposaient à entrer dans la ville de David lorsque l'étoile, inclinant au midi, s'arrêta tout à coup au-dessus

d'une caverne abandonnée qui avait l'apparence d'une étable rustique, et, descendant au plus bas de l'air, vint se poser, pour ainsi dire, sur la tête de l'enfant-Dieu. La vue de cet astre immobile, dont les plus doux rayons tombaient en gerbe lumineuse sur cette grotte creusée dans le roc, remplit les mages d'une grande foi, et il fallait en effet que leur foi fût grande pour reconnaître le roi-Messie dans un enfant dénué de tout, logé en pauvre lieu, couché dans une crèche, et dont la mère, quoique belle et pleine de grâce, était évidemment d'une condition fort obscure.

Dieu, qui voulait faire rougir les juifs de la dureté de leurs cœurs en leur opposant l'empressement religieux et la foi docile des infidèles, permit que l'étrange abaissement de la sainte Famille n'ébranlât point la ferme croyance des mages.

Les adorateurs du soleil, les Gentils, que la croix venait sauver comme les enfants de la promesse, pénétrèrent dans la pauvre demeure du CHRIST avec autant de vénération que dans leurs temples bâtis sur des feux souterrains, où tournaient des sphères constellées ²⁰. Suivant l'usage de leur peuple, ils portèrent à leur front la poussière de ce pauvre seuil, et, après avoir ôté leurs riches sandales, ils adorèrent le nouveau-né, comme tout fils de l'Orient adorait alors ses dieux et ses maîtres. Ouvrant ensuite des cassettes de bois de senteur où étaient les présents destinés au Messie, ils en tirèrent de l'or très-pur recueilli dans les environs de Ninive la grande, et des parfums échangés pour

des fruits et des perles avec les Arabes de l'Yémen. Ces dons mystérieux n'avaient rien de charnel comme les offrandes des juifs. Le berceau de CELUI qui venait abolir les sacrifices de la Synagogue ne devait pas être arrosé de sang; aussi les mages ne lui immolèrent-ils ni agneaux sans tache ni blanches génisses: ils lui présentèrent de l'or comme à un prince de la terre, de la myrrhe et de l'encens comme à un Dieu²¹; puis, frappant la terre du front devant Marie, qu'ils trouvaient *belle comme la lune et humble comme la fleur du nénuphar*, ils appelèrent sur elle les bénédictions de Dieu, et souhaitèrent que *la main du malheur ne pût jamais l'atteindre*.

Ce fut la dernière scène de splendeur où figura la sainte Vierge. La première période de sa vie, comme un doux rêve du Ginnistan, s'était écoulée sous des lambris de cèdre et d'or, au milieu des parfums sacrés, des chants mélodieux, du son des lyres et des harpes; la seconde, pleine de merveilles et de mystères, l'avait mise en rapport avec les habitants du ciel et les princes de l'Asie; la troisième allait s'ouvrir sous d'autres auspices: c'était le tour des persécutions, des angoisses et des inénarrables douleurs.

Cependant, les mages que rien ne retenait plus en Judée se disposèrent à quitter Bethléem. Ils se proposaient, suivant leur promesse, d'aller trouver le roi à son palais de Jéricho pour lui dire où était le Messie; mais l'Ange du Seigneur les avertit en songe des noirs desseins de ce prince perfide et leur intima l'ordre de changer de route.

Les enfants d'Ormuzd rendirent leurs actions de grâces au *Maître du soleil et de l'étoile du matin*, firent honneur de cette révélation nocturne à leur bon génie ²², et, méritant par leur docilité parfaite le bien de la foi qu'ils reçurent plus tard ²³, au lieu de longer les côtes stériles et dangereuses du lac maudit qui reflète dans ses eaux lourdes et stagnantes les ombres des villes réprouvées, ils tournèrent la tête de leurs chameaux du côté de la Grande mer, et se crurent dans les plaines plantées de dattiers ²⁴ et semées de roses, que baignent l'Euphrate et le Bend-Emyr, en parcourant les belles plages de la Syrie.





Chapitre xiiij.

LA PURIFICATION.



Quarante jours après la naissance du Sauveur, la Vierge se mit en devoir de se rendre à Jérusalem pour obéir au précepte du Lévitique, qui prescrivait la purification des mères et le rachat des premiers-nés. Sans doute cette loi n'obligeait point Marie; car, si elle avait été mère pour le Rédempteur, elle était demeurée vierge pour elle-même, et sa conception

sans tache avait été suivie d'un enfantement sans souillure; « mais elle subit volontairement, pour l'exemple du monde, une loi pénale à laquelle elle n'était soumise, dit Bossuet, que parce que le secret de son enfantement virginal n'était point connu. »

Pauvrement équipés et perdus dans la foule lors de leur apparition première sur la route poussiéreuse d'Éphrata, Joseph et Marie, qui n'avaient point attiré les regards, n'avaient point laissé non plus derrière eux ces longs souvenirs qui passent à l'état de tradition chez les peuples. Il en fut autrement lors de leur retour à Jérusalem, grâce sans doute aux miraculeux récits des bergers



et à la brillante visite des mages. A quelque distance de Bethléem, Marie se reposa sous un térébinthe pour al-

laiter son divin Enfant, et cet arbre, selon la croyance commune, eut depuis lors une vertu cachée qui opéra, pendant seize siècles, une foule de choses merveilleuses. Ainsi le racontent du moins les chrétiens d'Asie et les Turcs, pour qui cet arbre était encore, il y a deux cents ans, un objet de vénération et un but de pèlerinage¹.

Après cette halte dont on a gardé la mémoire, les saints époux arrivèrent au tombeau de Rachel², où tout Hébreu devait prier en passant. Ce tumulus des temps primitifs, qui se composait de douze grosses pierres rongées de mousse, sur chacune desquelles on lisait le nom d'une tribu d'Israël, n'avait pour épitaphe qu'une rose blanche de Syrie; doux et fragile emblème de la beauté de cette jeune femme qui s'était fanée au moment même où elle venait d'éclore, comme la fleur dont parle Job. En s'arrêtant pour dire l'oraison des morts sur la poussière vénérée d'une des saintes de leur peuple, la Vierge et Joseph ne songeaient guère que les gémissements de colombe que l'Écriture prête à cette belle Assyrienne auraient si tôt leur application, et que la mère de Joseph et de Benjamin était le type désolé des mères qui allaient pleurer quelques jours après, sur les montagnes de Judée, leurs enfants massacrés à la place de Jésus-Christ.

En sortant de la vallée de Réphaïm, dont les vieux chênes recouvraient les tombes herbeuses des géants de la race d'Énac, la Vierge aperçut un arbre à l'aspect sinistre dont la vue lui serra le cœur. C'était un olivier stérile

qui ouvrait aux brises du soir son pâle feuillage, et dont le bruissement lugubre imitait une plainte humaine. En passant sous ce branchage triste, qu'aucun oiseau du ciel n'égayait de ses chants, Marie éprouva cette sensation de froid vénéneux que verse l'ombre funeste du mancenilier. Cet arbre, si la tradition locale ne s'est point méprise, c'était le bois *infâme* où fut cloué le CHRIST³.

Au moment où Joseph et Marie pénétraient dans l'enceinte sacrée avec les sicles d'argent du rachat et les colombes du sacrifice, un saint vieillard nommé Siméon⁴, auquel il avait été divinement révélé qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur, entra dans le parvis par un mouvement de l'esprit de Dieu. A la vue de la sainte Famille, l'œil de l'homme juste devint inspiré; devant le roi-Messie sous les pauvres langes de l'enfant du peuple, il le prit des bras de sa mère, l'éleva à la hauteur de son visage, et se mit à le contempler avec saisissement, tandis que des larmes de joie roulaient sur ses joues vénérables. « C'est maintenant, « Seigneur, s'écria le pieux vieillard en levant son regard « humide vers le ciel, c'est maintenant que vous laissez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, « puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous « donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue « de tous les peuples, comme la lumière des nations et « la gloire d'Israël. » En achevant ces mots, Siméon bénit solennellement les époux; et, s'adressant ensuite à Marie



Lehmann pinx.

Larocque del.

Hobel sculp.

La Sainte Famille.

Publié par Mercier à Paris.
gravée par Darrois

après un silence triste et grave, il ajouta que cet Enfant, né pour la ruine et pour le salut de plusieurs en Israël, serait en butte à la contradiction des hommes, et que la douleur descendrait dans l'âme de sa mère comme la pointe acérée d'un glaive.

A cette lueur inattendue qui jetait une clarté sombre sur la grande destinée du CHRIST, les ignominies, les souffrances et les agonies de la croix se révélèrent tout à coup à la Vierge sainte. Les paroles sinistres de Siméon lui firent courber la tête comme un vent d'orage, et son cœur se serra douloureusement⁵. Mais Marie savait accepter sans plainte et sans murmure tout ce qui lui venait de Dieu ; ses lèvres pâles se posèrent sur ce calice d'absinthe et de fiel ; elle l'épuisa jusqu'à la lie, et dit ensuite avec douceur en dévorant ses larmes : *Seigneur, que votre volonté soit faite !* En ce moment la fillé d'Abraham s'élevait au-dessus du chef et du père de son peuple ; elle aussi sacrifiait son fils sur l'autel du Seigneur ; mais elle avait la triste certitude que le sacrifice serait accepté, et *elle était mère !*

Elle roulait encore dans son esprit ces hautes pensées, lorsqu'il survint une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui était fort avancée en âge ; cette sainte veuve se tenait continuellement dans le temple, servant Dieu jour et nuit, dans le jeûne et dans l'oraison. A la vue de l'Enfant divin, elle se mit hautement à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

« Non-seulement, dit à ce propos saint Ambroise, les
« anges, les prophètes et les bergers publient la naissance
« du Sauveur, mais les justes et les anciens d'Israël font
« éclater cette vérité. L'un et l'autre sexe, jeunes et vieux,
« autorisent cette croyance que tant de miracles confir-
« ment. Une Vierge engendre, une femme stérile enfante,
« un muet parle, Élisabeth prophétise, le mage adore, un
« enfant enfermé dans le sein de sa mère fait sentir sa
« joie, une veuve confesse cet événement merveilleux, et
« le juste l'attend. »

Comme la dernière cour du temple était interdite à Marie, et que l'Enfant, à raison de son sexe, devait y être offert au Seigneur, Joseph le porta lui-même dans la *salle des premiers-nés*, en se demandant si les scènes qui venaient de se passer à l'entrée de Jésus dans la maison sainte se renouvelleraient dans le parvis des pontifes hébreux. Mais rien ne décela l'enfant-Dieu dans cette partie privilégiée du temple; tout y resta morne et glacé sous le rayon naissant du jeune Soleil de Justice. Un sacrificeur inconnu à Joseph reçut distraitemment des mains calleuses de l'homme du peuple, qu'il regardait *comme la balayure du monde* ⁶, les timides oiseaux ordonnés par la loi, et ne daigna pas même honorer le CHRIST d'un regard. L'amour de l'or, cette honteuse idolâtrie qui cache son culte inavoué dans l'ombre, quand il lui reste assez de pudeur pour rougir, avait changé en pierre dure le cœur étroit, égoïste, haineux ⁷ des princes de la Syna-

gogue; laissant le monopole du travail et des privations aux simples lévites, qu'ils réduisaient à vivre d'herbes et de figes sèches⁸, ils passaient près de l'indigent étendu sur leur seuil de marbre, du voyageur blessé sur le sentier de la montagne, en détournant la tête avec insouciance; au fond, ils n'aimaient ni Dieu ni les hommes. Et voilà ce que Notre Seigneur, qui institua, LUI, un sacerdoce tout de charité, leur reproche avec une sainte et poignante ironie dans la parabole du Samaritain. Aussi, comme l'avait annoncé Malachie, *Dieu maudissait leurs bénédictions* et détournait ses regards de son temple, qu'il allait bientôt livrer au fer et au feu des Romains.

La présence du Messie, qui embrasait le cœur des disciples d'Emmaüs avant même qu'ils eussent reconnu leur Maître à la fraction du pain, glissa sur l'âme des Aarontes comme le rayon du printemps glisse sur les neiges éternelles de l'Ararat. Ce moment-solennel, qui suspendait autour de Dieu les concerts sacrés et fixait les regards de la milice céleste sur un seul point de l'univers, ce moment annoncé par Aggée, où la gloire du second temple effaçait celle du premier, passa inaperçu devant les yeux obscurcis des prêtres et des docteurs. Nul ne reconnut *l'offrande pure et jamais souillée* qu'avait prédite Malachie. Le Désiré des nations, CELUI dont les anges avaient préparé la voie, le grand Rédempteur tant promis et tant attendu, était là, corporellement, dans sa maison sainte, et personne ne songeait à l'accueillir avec

des palmes, en criant sur les murs crénelés du temple et sur les toits de Jérusalem : *Hosanna au fils de David !* Ils savaient bien, dit l'Évangile, reconnaître l'approche de la pluie aux nuages qui s'amassaient du côté du couchant ; ils savaient bien prévoir la chaleur quand venait à souffler le vent du midi ; mais ces hommes si habiles à tirer des présages des différents aspects du ciel ne virent pas que le figuier de Salomon allait pousser ses figues⁹, et l'enfant du peuple ne leur fit point présager le Dieu. O pauvreté, que tu es un bon déguisement, même pour la nature divine ! Le vrai CHRIST était au milieu des siens ; mais il était pauvre, et les siens ne le reçurent pas ; aussi sont-ils restés sans Sauveur ; car nul *Melech-Hamaschiak* n'est venu donner raison à leurs mépris incrédules pour le divin Fils de la Vierge, et ils en sont réduits à dire avec une rage froide et désespérée : *Périssent ceux qui supputent les temps du Messie*¹⁰ !

Cependant, l'enfant-Dieu, qui avait reconnu, en traversant Jérusalem, les sites de la rédemption, comptait ses bourreaux en silence dans cette foule grave et dorée ; parmi les chœurs qui chantaient sur la harpe des hymnes de louange à l'Eternel, le CHRIST distinguait les voix arrogantes et sinistres qui devaient crier violemment plus tard : *Crucifiez-le ! crucifiez-le !*

Race d'Aaron, où es-tu maintenant ? Le souffle vengeur du Crucifié t'a semée comme la paille légère dans toutes les directions du globe ; absorbée dans ces masses que tu

méprisais, tes compagnons d'exil ne te connaissent plus !
Mais alors, peu inquiets de cet avenir qui s'assombrissait
sur leurs têtes, les sacrificateurs hébreux offraient au Dieu
qui les répudiait les victimes choisies des grands et du
peuple. L'un d'eux prit les colombes de Joseph, monta la
rampe douce de l'autel des holocaustes, et offrit au Sei-
gneur ce simple et pauvre sacrifice.

« Après que Joseph et Marie eurent accompli ce qui
« était ordonné par la loi du Seigneur, dit saint Luc, ils
« s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville ¹¹. »





Chapitre xiv.

LA FUITE EN ÉGYPTÉ.



A peine étaient-ils de retour en basse Galilée que Joseph et Marie durent repartir pour un long et périlleux voyage dont le terme était la terre de l'exil. Une nuit, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil. « Levez-vous, dit-il, prenez l'Enfant et sa mère; fuyez en Égypte et demeurez-y

« jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir ; car Hérode va « chercher l'Enfant pour le mettre à mort. » A ces mots, Joseph effrayé se lève, adore le Seigneur et court réveiller Marie qui dormait du sommeil doux et léger des anges près du berceau de son enfant. La jeune mère a bientôt compris la nécessité de ce prompt et furtif départ. Elle jette sur son fils un regard plein d'angoisse, rassemble en toute hâte quelques provisions, quelques langes, quelques vêtements dont ils ont besoin dans leur fuite ; après quoi, précédée de Joseph et portant Jésus dans ses bras, elle s'éloigne de sa ville natale, où tout dort, à la clarté des astres nocturnes.

Les prophéties de Siméon s'étaient bientôt vérifiées. A peine né, la persécution d'un tyran venait chercher Jésus au berceau, et sa mère si pure, si jeune, si sainte, était forcée de fuir pendant la nuit comme une criminelle, en compagnie d'un homme aux cheveux blancs, qui ne pouvait opposer que la patience et la prière à la lance de l'Arabe embusqué dans les défilés des montagnes ou à la poursuite homicide des soldats d'Hérode ; et l'on eût dit que Dieu lui-même abandonnait à son sort cette famille sainte ; car, en intimant à Joseph l'ordre du départ, son envoyé n'avait point promis, comme autrefois l'ange Raphael au jeune voyageur de Ragès, de les garder de tout mal durant le voyage. L'époux de la Vierge comprit que, le moment solennel de la manifestation du CHRIST n'étant point venu, Dieu voulait le sauver des embûches d'Hérode par



7. Courbe del.

J. de B. del. et sculp.

La fuite en Egypte.

Publié par Merveux à Paris.
Imprimé par Dumont.

des moyens tirés de la simple prudence humaine. A Joseph donc tout le souci et tout l'honneur de cette difficile entreprise; à lui, prolétaire pauvre et obscur, le soin de renverser les plans, de déjouer les trames, de surprendre la soupçonneuse vigilance d'un tyran ombrageux, habile, et servi par ses émissaires en despote de l'Orient. Que devenir et quel parti prendre si l'on faisait quelque fatale rencontre sur le chemin de Jérusalem? Le brusque départ des mages avait donné l'éveil aux soupçons d'Hérode, et ces soupçons s'étaient fortifiés des paroles d'Anne et de Siméon; les recherches déguisées, les investigations sourdes commençaient déjà, et nul ne pouvait dire où s'arrêterait le prince sanguinaire qui jetait l'or avec profusion dans les mains rouges du meurtrier. Plus Joseph creusait sa pensée, plus il pressentait quelque mesure horrible dont la vague terreur lui figeait le sang dans les veines. De son côté, Marie, pâle et muette comme la mort, promenait ses regards craintifs dans le creux des vallons, dans l'enfoncement des forêts ou le long des sinuosités solitaires du sentier rocheux et difficile que Joseph avait choisi comme le plus sûr et le plus reculé des habitations des hommes. La lune éclairait de son jour doux et velouté cette marche silencieuse qu'une belle nuit orientale cachait dans ses voiles bleuâtres.

« On était encore dans la froide saison ¹, dit saint Bonaventure, et, en traversant la Palestine, la sainte Famille dut choisir les chemins les plus rudes et les plus aban-

« donnés. Où se sera-t-elle logée pendant les nuits? Quel
« lieu aura-t-elle pu choisir pendant le jour pour se re-
« mettre un peu de la fatigue du voyage? Où aura-t-elle
« pris le repas frugal qui devait soutenir ses forces²? »

La tradition se tait sur une grande partie de ce touchant et périlleux itinéraire. Sans doute, les saints voyageurs firent des marches longues et pénibles à travers les montagnes, profitant des premières heures du jour, et souvent aussi attendant pour partir le lever de la lune. Tant qu'ils traversèrent la Galilée, les grottes profondes qui la creusent, grottes aux embranchements inconnus, où l'on peut se cacher facilement à tous les regards, leur offrirent un lieu de repos et de halte; mais ces antres aux flancs caverneux avaient bien aussi leurs dangers; car des bandes nombreuses et déprédatrices, qui avaient tenu longtemps en échec toutes les forces du royaume et que la maladie d'Hérode enhardissait à reparaître³, les choisissaient de préférence pour leurs places de sûreté. La peur de pénétrer sans le savoir dans un de ces repaires d'assassins dut faire hésiter plus d'une fois Joseph à l'ouverture protectrice de ces cavernes écartées.

Enfin, après mille périls, mille incommodités de tout genre, la sainte Famille avait gagné les environs de Jérusalem. Ici les précautions et les inquiétudes se multiplièrent en raison de l'imminence du danger; les fugitifs n'osaient plus s'approcher des villes ni même des bourgades peuplées, où une nuée d'espions et de délateurs avaient l'œil

sur les étrangers⁴; ils suivaient le lit des torrents, s'enfonçaient dans des routes perdues ou sous l'humide feuillée des bois, n'osant s'écarter pour renouveler leurs provisions épuisées, et souffrant à la fois de la peur, du froid et de la faim. Ils avaient dépassé Anathot et se dirigeaient du côté de Ramla pour descendre dans les plaines de la Syrie; pressés de se soustraire à un dangereux voisinage, ils avaient emprunté quelques heures à la nuit, lorsqu'ils virent déboucher d'une ravine sombre des hommes armés qui leur barrèrent le passage. Celui qui paraissait le chef de cette troupe de bandits se détacha du groupe hostile



pour reconnaître les voyageurs. Joseph et Marie s'étaient arrêtés et se regardaient avec épouvante; Jésus dormait. Le brigand, qui venait pour prendre du sang et de l'or, jeta un regard étonné sur ce vieillard sans armes, tout

semblable à un patriarche des anciens jours, sur cette jeune femme voilée qui semblait vouloir lui cacher son enfant dans son cœur, tant elle le serrait contre sa poitrine avec une étreinte douloureuse. « Ils sont pauvres, se dit le bandit en lui-même, et voyagent de nuit comme des fugitifs ! » Peut-être avait-il, lui aussi, un fils au berceau ; peut-être l'atmosphère de douceur et de miséricorde qui enveloppait Jésus et Marie agit-elle sur cette âme farouche ; il abaissa la pointe de sa lance, et, tendant à Joseph une main amie, il lui offrit un gîte pour la nuit dans sa forteresse suspendue à l'angle d'un roc comme l'aire des oiseaux de proie. Cette offre loyalement faite fut acceptée avec une sainte confiance, et le toit du bandit fut hospitalier, en cette rencontre, comme la tente de l'Arabe ⁵. Le lendemain, vers le milieu du jour, la sainte Famille s'arrêta au fond d'une vaste forêt de palmiers, de nopals et de figuiers sauvages, qui s'étend à une légère distance de Ramla ⁶ ; un tapis d'immortelles, de narcisses et d'anémones reçut le Souverain du ciel et de la terre ; les chaleurs de l'été régnaient dans la plaine, et le gazouillement des oiseaux, le parfum des plantes, l'ombrage touffu des figuiers et le bruit lointain d'une source enchantèrent le sommeil du CHRIST. Après une courte halte dont les moments furent comptés, les voyageurs se remirent en route. On ignore le motif qui les détermina à se diriger sur Bethléem ; la tradition a conservé le souvenir de leur passage, et les chrétiens ont élevé un autel dans la grotte où Marie se cacha avec son enfant ⁷,

tandis que Joseph montait à la ville, soit pour s'informer du départ d'une caravane, soit pour troquer contre un chameau la lente monture de la sainte Vierge. Quel que soit le motif qui attira Joseph et Marie dans le cratère du volcan, il n'est pas douteux qu'ils ne s'y arrêlèrent que peu d'heures et qu'ils gagnèrent en toute hâte une ville maritime des Philistins, pour se joindre à la première caravane dont la destination serait l'Égypte.

Si l'on s'en rapporte aux savants calculs des chronologistes, qui n'admettent point d'intervalle dans ce long voyage, les saints époux durent trouver une caravane en partance sur les côtes de la Syrie. Ceci est d'autant plus vraisemblable qu'on approchait de l'équinoxe de printemps, et que chacun voulait prévenir la saison où le *simoun* exerce son empire sur le désert et rend sa mer de sable aussi perfide que les flots mêmes ⁸. A part l'inquiétude mortelle de la poursuite acharnée d'Hérode, la seconde partie du voyage de la sainte Famille ne le céda à la première ni en fatigue, ni en souffrance, ni même en insécurité. A partir de Gaza, dont les tours ruineuses retentissaient du bruit mourant des vagues, les voyageurs ne virent plus devant eux que d'immenses solitudes de sable, d'un aspect désolé et d'une nudité affreuse, que labourait le vent chaud du désert et sur lesquelles pesait un ciel enflammé. Point de végétation, si ce n'est quelques maigres bruyères poussant de loin en loin sur la dune isolée; point d'eau, si ce n'est la source saumâtre où la Vierge et

Joseph, qui étaient las, qui étaient pauvres et que personne ne protégeait, ne pouvaient étancher leur soif qu'après que les riches marchands, leurs esclaves et leurs chameaux l'avaient épuisée, et qu'il ne restait de cette onde appauvrie et bourbeuse que de quoi remplir à peine le creux de la main. Plus on s'éloignait des frontières de la Syrie, plus la soif se faisait sentir et plus les sources devenaient rares. Parfois, on distinguait au loin, au milieu de la plaine sans bornes, un grand lac bleu et clair comme le lac de Génésareth ; le ciel se réfléchissait dans ses eaux limpides où se mirait un dattier solitaire. Un cri de joie signalait cette découverte ; on pressait le pas des chameaux, et Marie relevait sa tête languissante, comme une rose de Jéricho qui pressent la pluie ⁹. On touchait à ce lac béni, déjà on s'y désaltérait en idée ; mais, ô misère ! un démon moqueur emportait le lac quelques lieues plus loin et ne laissait à la place qu'un sable embrasé ¹⁰ !

Une autre illusion d'optique, qui se reproduit fréquemment dans ces régions arides et brûlantes, faisait prendre aux voyageurs éloignés des proportions gigantesques. Des cavaliers arabes, couverts de leurs abbas flottants à raies brunes et blanches, et armés du djombié, poignard à lame courbe que tout habitant du désert porte à sa ceinture, paraissaient de loin hauts comme des tours et semblaient se mouvoir dans l'air. La Vierge tressaillait et pressait plus étroitement Jésus contre son cœur ; mais la contenance tranquille de Joseph apaisait ses craintes,

quoiqu'elle ne se rendît pas raison du phénomène qui les faisait naître ¹¹.

A l'approche du soir, le chant des chameliers cessait ¹², le chef de la caravane déployait le drapeau qui marque la halte, et tous les voyageurs venaient se grouper autour de ce signe de ralliement. Une scène animée suivait bientôt ce temps d'arrêt. On déchargeait les chameaux accroupis aux pieds de leurs maîtres, on entassait pyramidalement les ballots, on plantait une rangée de pieux circulaires pour attacher les bêtes de somme; les riches voyageurs faisaient dresser leurs tentes, et le chef de la caravane plaçait des sentinelles qui devaient avertir de l'approche des bedouins, ces forbans du désert, qui étaient et qui sont encore voleurs comme Ismael, hospitaliers comme Abraham. Chaque marchand, après avoir pris son repas de dattes et de lait, se livrait au sommeil sous sa tente de feutre en attendant le lever de la lune. Les esclaves et les voyageurs pauvres, au nombre desquels étaient le Fils de Dieu, sa divine Mère et Joseph, s'asseyaient sur une natte de jonc étendue par terre, sans autre toiture que le ciel, et recevaient, sur leurs membres alanguis de chaleur et brisés de fatigue, le souffle glacé de la nuit ¹³. Parfois, un cri d'alarme se faisait entendre : c'étaient des Arabes du désert, rôdant autour de la caravane endormie; déconcertés par la vigilance des gardes du camp, une volée de flèches annonçait leur départ, qu'accompagnaient les gémissements des blessés. Alors la Vierge, qui avait fait à

son fils adoré un rempart de son corps, levait vers le ciel son regard humide de larmes et son front pâle de frayeur; elle ne savait que trop que son Jésus pouvait mourir comme le dernier des enfants des hommes!

Quand la lune épanchait sa blanche lumière sur ce désert sans ombre et sans bruit, où les brises de la solitude ne trouvaient pas une tige d'herbe pour en former un soupir, on pliait les tentes, et la marche pénible recommençait, avec toutes les incommodités, toutes les souffrances, toutes les terreurs éprouvées et prévues dès la veille.

Enfin, on parvint à la lisière de cette région de prestiges et de silence. L'Égypte, cet antique berceau de toutes les lumières et de toutes les idolâtries, s'offrit aux voyageurs avec ses obélisques de granit rose, ses temples au faite d'acier poli ¹⁴, ses pyramides colossales, ses villages semblables à des îles, et son fleuve providentiel bordé de roseaux et couvert de barques. Ce pays paraissait plus riche, plus peuplé, plus commerçant que la Judée; mais c'était la terre de l'exil! De l'autre côté du désert se trouvait la patrie! Le cœur des bannis d'Israël y était resté.

Après un voyage de cent quarante lieues ¹⁵, les fugitifs atteignirent Héliopolis, où leur peuple avait fondé une colonie. Dans cette ville s'élevait le temple de Jéhovah qu'Onias avait fait construire sur le plan de la maison sainte. Les ornements de ce temple égyptien égalaient presque ceux de l'autre; seulement, en signe d'infériorité, une massive lampe d'or, suspendue à la voûte, remplaçait le

fameux chandelier à sept branches de Jérusalem. A la porte de cette ville, dont la population se composait en grande partie d'Égyptiens et d'Arabes idolâtres, était un arbre majestueux, du genre des mimosas, auquel les Arabes de l'Yémen, établis sur les bords du Nil, rendaient une sorte de culte ¹⁶. A l'approche de la sainte Famille, l'arbre fétiche abaissa lentement ses rameaux ombreux, comme pour offrir le *salem* au jeune Maître de la nature, que Marie portait dans ses bras ¹⁷; et, s'il faut en croire l'historien Pallade, au moment où les divins voyageurs passaient sous les arcéaux de granit de la porte d'Héliopolis, toutes les idoles d'un temple voisin tombaient la face contre terre ¹⁸.

Joseph et Marie ne firent que traverser la Ville du soleil et se rendirent à Matarieh, joli village ombragé de sycomores, où se trouve la seule fontaine d'eau douce qui soit en Égypte. Là, dans une habitation semblable à une ruche d'abeilles, où les colombes faisaient leur nid, la famille réfugiée reposa en paix loin d'Hérode.

Ce prince cruel, après avoir vainement attendu les mages dans son palais de Jéricho, sa résidence favorite, apprit enfin qu'ils avaient repassé les frontières de son royaume, et que, sans lui rendre compte de leur mission, ils s'en retournaient chez les Perses. Pâli déjà par la fièvre lente qui le consumait, le roi des Juifs devint encore plus pâle de colère. Il était joué au moment même où il se délectait dans la pensée de son habileté sans égale à tromper les au-

tres... joué par ces incirconcis qui avaient pénétré, contre toute attente, sa politique tortueuse et précautionnée! Si les mages n'avaient pas trouvé l'enfant vers lequel les guidait l'étoile, ils le lui eussent dit au retour... Ils avaient donc découvert son secret asile, et cet asile était quelque part à Bethléem ou dans les environs, puisqu'ils n'avaient pas poussé plus loin leurs recherches... Comment distinguer maintenant cet enfant dangereux des enfants vulgaires?... Il ne restait plus qu'un dernier moyen, qu'un moyen extrême pour l'anéantir : c'était de l'envelopper dans un massacre général... Mais le peuple!... A cette



pensée le vieux roi rêva un instant; puis, un sourire étrange et particulièrement dédaigneux effleura ses lèvres. Le peuple n'ose guère, se dit Hérode, contre les rois qui osent tout!

« Et il envoya tuer dans Bethléem et dans le pays d'alen-

« tour tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, « selon le temps dont il s'était enquis des mages ¹⁹. »

Suivant une foule d'auteurs graves ²⁰, qui ont pour eux la tradition et la vraisemblance, la sainte Famille demeura sept ans en Egypte. On y retrouve encore des vestiges de son séjour ; la fontaine où Marie allait laver les langes de l'Enfant ²¹, le tertre buissonneux où elle les séchait au soleil, le sycomore à l'ombre duquel elle aimait à s'asseoir avec son Fils sur ses genoux ²², sont encore là depuis dix-huit siècles. Les pèlerins d'Europe et d'Asie en connaissent la route, et les descendants du peuple des Pharaons en font les honneurs. A chaque site se rattache, comme la mousse aux parois humides d'une ruine religieuse, quelque légende naïve du temps passé ²³.

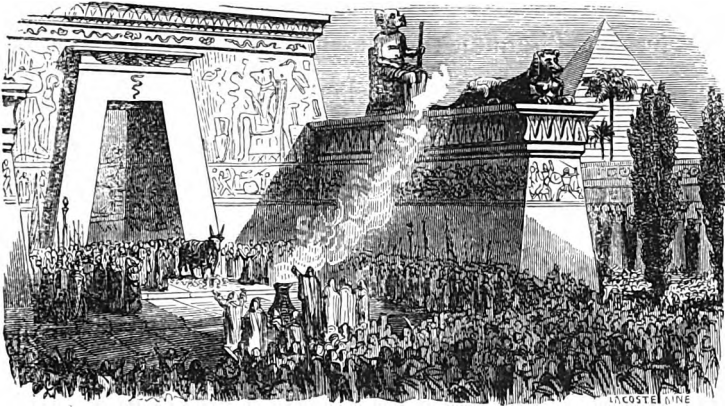
A Nazareth, Marie avait mené une humble et laborieuse existence ; mais à Héliopolis, elle descendit dans la fournaise de la pauvreté et vit la misère sous toutes ses faces. Il fallut se créer des ressources, chose difficile hors de sa patrie, et chez un peuple morcelé en corporations nationales et héréditaires, qui n'aimait nullement l'étranger. Comme ils étaient pauvres, observe saint Basile, il est évident qu'ils durent se livrer à des travaux pénibles pour se procurer le nécessaire... Hélas ! ce nécessaire, l'avaient-ils toujours ? « Souvent, dit Landolfe de Saxe, l'enfant Jésus, pressé par la faim, demanda du pain à sa mère, qui ne pouvait lui donner que ses larmes?... »

Cependant, Hérode était mort d'un mal horrible et sans

nom, après s'être vu dévorer tout vivant par les vers du sépulcre. Se préoccupant jusqu'au dernier souffle de la joie qu'allait ressentir le peuple à la nouvelle de son trépas, il avait demandé avec larmes à sa sœur Salomé, une méchante femme, de faire tuer à coup de flèches l'élite de la noblesse juive, qu'il avait enfermée à cette intention, afin qu'on pleurât de gré ou de force à ses funérailles²⁴. Il fut porté à son château d'Hérodition dans une litière d'or couverte d'écarlate et enrichie de pierres précieuses. Ses fils et son armée suivaient son lit funèbre d'un air abattu, tandis que le peuple, le bonheur de la délivrance dans les yeux, lui jetait autant de malédictions qu'un nuage répand de gouttes de pluie.

Averti en songe par l'ange du Seigneur de la mort du tyran, Joseph retourna avec Marie et l'enfant au pays d'Israël; « mais, ayant appris qu'Archélaüs régnait en « Judée à la place d'Hérode, son père, il appréhenda d'y « aller, et se retira dans la Galilée. »





Chapitre xv.

MARIE A NAZARETH.



Ah ! que l'exil est triste et que l'air du pays natal est doux à respirer ! Le pain de l'étranger, comme celui du méchant, laisse du gravier dans la bouche et de l'amertume dans le cœur ; ses ruisseaux ne racontent point les jeux de notre enfance ; il manque une note mélodieuse au chant de ses oiseaux ; ses sites sont dénués de cet attrait doux et charmeur qu'ont les sites de la patrie !...

Quelle dut être la joie des deux saints époux en revoyant cette terre de Chanaan dont les lignes grandioses, les contours suaves, l'harmonie de l'ensemble et la variété des aspects contrastaient d'une manière si heureuse et si frappante avec les splendeurs monotones de l'Égypte? Ici, une population agreste et hardie, à la tournure martiale, à l'abord franc, au culte grave et pur; là, des esclaves parqués par castes, adonnés au vol, mêlant à leur culte insensé des pratiques infâmes, et s'épuisant à élever des temples au bœuf Apis, au crocodile et à l'oignon marin! Il faut être profondément religieux comme l'étaient Joseph et Marie, il faut aimer son pays comme l'aimaient les Hébreux, pour comprendre les impressions pieuses et douces que les deux époux galiléens reçurent de l'aspect de la terre de Jéhovah et de leur jolie ville de Nazareth.

Après une absence si longue, la sainte Famille rentra dans ses humbles foyers, au milieu des félicitations, des étonnements, des questions empressées de ses proches qui tous à l'envi la fêtèrent; mais la désolation et les amers retours se firent bientôt place à travers toute cette joie. La demeure délaissée de la famille pauvre était à peine habitable; le toit, dégradé et enfoncé par endroits, s'était orné çà et là de touffes de hautes herbes, et avait laissé pénétrer librement dans l'intérieur le souffle de l'hiver et les pluies battantes des équinoxes¹; la salle basse était froide, humide, verdie; des colombes sauvages faisaient leurs nids dans la cellule mystérieuse et sanctifiée où le VERBE s'était

fait chair ; les ronces traînaient, dans la petite cour, leurs guirlandes brunes et épineuses ; tout enfin, dans cette antique maison, déjà dorée par les siècles, avait pris cet aspect ruineux et désolé qui se pose sur les édifices abandonnés comme le sceau de l'absence du maître. Il fallut s'occuper de ces réparations urgentes ; il fallut remplacer les outils et les meubles hors d'usage ou disparus ; il fallut s'acquitter peut-être d'un emprunt contracté en Égypte pour le retour. Ce fut sans doute alors qu'on vendit, jusqu'au jubilé, les champs paternels. De tout ce que possédaient Joseph et Marie avant leur long voyage, il ne leur resta que la maison ruinée de Nazareth, l'atelier de Joseph et leurs bras ; mais Jésus était là. Tout jeune, Jésus prit la hache et suivit son vieux père dans les villages où on leur procurait de l'occupation ² ; son travail, proportionné à son âge et à ses forces, ne manqua jamais à sa mère. L'aisance avait disparu pour longtemps ; mais on pourvut, à force de privations, de veilles et de courage, aux besoins de première nécessité. Jésus, Marie et Joseph se livrèrent à de durs travaux, et Celui qui pouvait commander à des légions d'anges ne demanda jamais à Dieu pour lui et pour les siens autre chose que le pain du jour.

La vie intérieure de cette bienheureuse famille, qu'on a surnommée *la trinité de la terre*, n'est point parvenue à la connaissance des hommes ; c'est le cours d'eau perdu entre les herbes, c'est le Saint des saints avec son nuage de parfums et son double voile. Toutefois, en étudiant minutieu-

sement, en examinant un à un, et sous toutes leurs faces, les faits évangéliques, ce qu'on sait fait deviner jusqu'à un certain point ce qu'on ne sait pas, et la vie publique de Jésus-Christ jette quelques reflets brillants sur sa vie cachée et sur celle de la sainte Vierge. Nous allons essayer de combler cette lacune avec toute la réserve, toute l'application consciencieuse qu'un si grave sujet comporte.

Jésus, en qui étaient cachés tous les trésors de la sagesse et de la science³, n'avait nul besoin d'être enseigné des hommes; aussi toute supposition contraire est-elle positivement réprouvée par l'Église. Saint Jean aussi, dans son Évangile, nous apprend que les juifs, contemporains de Jésus-Christ, le regardaient comme un jeune homme sans études⁴, et l'étonnement des Nazaréens, en le voyant si profondément versé dans les lettres saintes, témoigne assez qu'il n'était pas à leur connaissance qu'il eût été, comme saint Paul, *élevé aux pieds d'un maître*. Les talmudistes et les auteurs juifs des Toldos maintiennent au contraire qu'un rabbin célèbre initia Jésus aux mystères de la science et de la magie; mais, déduction faite de la seconde partie de l'assertion qui est absurde, et à ne prendre la chose que du point de vue purement humain, comme font les rationalistes, ceci est évidemment faux pour deux raisons. D'abord Jésus n'était ni zélateur ni traditionnaire, et l'on voit partout dans l'Évangile qu'il désapprouvait hautement les vues étroites, les distinctions captieuses et les pauvres subtilités de la Synagogue. En second lieu,

c'est que rabbi Josua Perachia, qu'on lui donne pour précepteur, était encore à naître, puisqu'il ne fleurit que cent ans plus tard.

Placer Jésus au milieu des rabbins en qualité d'élève serait une chose aussi peu logique que de vouloir soutenir un chêne en l'environnant de roseaux. Il n'enseignait pas comme eux, dit un Évangéliste⁵, et cela se conçoit; car il puisait sa sagesse en lui-même; et ses enseignements, toujours à les prendre du point de vue naturel, semblent découler d'une âme très-haute, très-pure, très-droite, et d'un esprit si vaste et si uniformément sain qu'assurément il n'avait pas été faussé dans les disputes de l'école.

Strauss convient que toute la sagesse et toute la science de l'époque eussent été impuissantes à former un homme tel que Jésus-Christ. « Quand Jésus eût épuisé, dit-il, toutes les sources d'instruction de son temps, il n'en est pas moins vrai qu'aucun de ces éléments ne suffisait, même de loin, pour faire une révolution dans le monde, et le ferment nécessaire à une si grande œuvre, il n'a pu le puiser que dans les profondeurs de son âme. »

Son éloquence était à lui comme sa morale. Ce n'étaient pas les exagérations emphatiques des rabbins ni la diction majestueuse, saisissante et violemment contrastée des anciens prophètes; c'était, ainsi qu'il le disait lui-même, une source d'eau vive réfléchissant dans son cours les oiseaux du ciel, les moissons et les fleurs des champs... Cette éloquence toute simple pénétrait jusqu'au fond des choses et

s'alliait sans effort aux grandes pensées. Chaque parole était une précieuse semence de vertu ; chaque enseignement projetait, dans les mystérieux espaces de l'avenir, une longue trainée de lumière qui devait insensiblement grandir et s'étendre jusqu'au jour parfait de la régénération du monde. Ceux-là mêmes qui ont nié audacieusement ses miracles n'ont pu s'empêcher de convenir que ses paroles étaient d'un Dieu ⁶.

Jésus était doué d'une âme haute et méditative qui avait besoin d'un large espace pour s'étendre ; astreint, durant le jour, à un travail manuel qui absorbait tous ses moments, il se dédommageait le soir de ses fatigues obscures et redevenait législateur et prophète en présence du ciel étoilé. Debout sur la terrasse élevée d'où l'on découvrait les montagnes et les grands bois de la terre de Chanaan, il répandait son âme devant l'Auteur de la nature, dont il était l'envoyé, le Fils et l'égal. Ces entretiens, seul à seul avec Dieu, dans le silence de la nuit, du désert et de la pensée, furent une des coutumes de Jésus-Christ ; on en trouve plusieurs exemples dans l'Evangile. L'homme modèle, le VERBE incarné, voulait sans doute apprendre aux siens à séparer l'or pur de la prière de l'alliage monstrueux d'ostentation et d'hypocrisie que les pharisiens de son temps étaient habiles à y mêler.

La Vierge, qui ne fut jamais ni importune ni exigeante, ne s'opposait en aucune manière à cet isolement qui entraînait dans les habitudes de son fils ; elle savait que Jésus jetait

alors la sonde au fond de l'abîme incommensurable qui s'entr'ouvrait sous les pas de la race humaine, et que la rédemption du monde serait le fruit de ces méditations silencieuses. Respectant le travail de cet esprit puissant qui se repliait sur lui-même, et portant son regard sur l'avenir de gloire que chaque moment rapprochait, Marie voyait déjà le ciel ouvert, la mort vaincue, et le Messie ralliant tous les peuples du globe à son étendard... Mais soudain la prophétie du vieillard du temple s'offrait, sombre comme un cercueil, au bout de cette perspective enchantée; un frisson courait dans les veines de la pauvre mère, et son cœur, où l'amour de Jésus avait une si large part, se fondait en des angoisses infinies. Une voix secrète lui criait : « Il faut une expiation par le sang ! il faut que le CHRIST meure ! » Alors, abandonnant l'humble travail où son indignité la condamnait ⁷, la fille de David venait chercher son Fils ; elle avait besoin de le voir, de s'assurer, dans une étreinte maternelle, qu'il était encore là, qu'il vivait toujours !

A son aspect, Jésus abaissait vers la terre son œil pensif attaché sur les astres ; son jeune front, plissé par une pensée vaste comme le monde, redevenait le front lisse et poli de l'enfant. Marie alors, refoulant dans son cœur ses craintes sinistres, prescrivait le repos après la longue veille. Il fallait retrouver des forces pour le lendemain ; la course serait fatigante et le labeur pénible... Le Fils de Dieu suivait en silence sa mère mortelle, car il l'aimait et *lui était soumis*.

Un incident extraordinaire, qui bouleversa l'âme de la sainte Vierge, marqua l'entrée de Jésus dans l'adolescence. Joseph et Marie, observateurs religieux de la loi de leurs pères, se rendaient régulièrement chaque année à Jérusalem à l'époque du temps pascal. Ce voyage, qu'ils avaient fait furtivement et perdus dans la foule, tant que le fils de l'ennemi de Dieu avait occupé le trône des Machabées, était devenu plus facile depuis l'exil d'Archélaüs et l'occupation des Romains. Lorsque le CHRIST eut atteint sa douzième année, ses parents, libres d'inquiétude du côté d'Hérode, l'emmenèrent avec eux à Jérusalem. On partit en foule de Nazareth ; et puis, chemin faisant, les pèlerins Hébreux se fractionnèrent par petites troupes, suivant l'âge, le sexe et les rapports de famille ou d'intimité⁸.

Autour de la Vierge étaient Marie de Cléophas, belle-sœur de Joseph ; une autre Marie, désignée dans l'Évangile sous le nom d'*altera Maria* ; Salomé, femme de Zébédée, venue de Bethsaïde avec ses fils et son époux ; Joanna, femme de Chus, et une foule de Nazaréennes de sa parenté et de son voisinage. Joseph les suivait à quelque distance, conversant gravement avec Zébédée le pêcheur et les anciens de sa tribu. Jésus marchait au milieu des jeunes Galiléens que l'Évangile, selon le génie de la langue hébraïque, a nommés ses frères, et qui étaient ses très-proches parents.

Parmi ce groupe de jeunes hommes qui allait en avant des autres, on distinguait les fils de Zébédée : Jacques, im-

pétueux comme le lac de Tibériade un jour de tempête;
Jean, plus jeune encore que Jésus, et dont la douce figure,



posant à côté de celle de son frère, semblait personnifier l'agneau d'Isaïe vivant en paix avec le lion du Jourdain. A côté des pêcheurs de Bethsaïde, que Jésus surnomma plus tard *Boanergès* (fils de la foudre), étaient les quatre fils d'Alphée : Jacques, qui fut évêque de Jérusalem, un austère et grave jeune homme aux longs cheveux, au visage pâle, à l'air froid et mortifié. Fier d'être voué au nazaréat, il se donnait, avec celui qu'il ne considérait alors que comme le fils du charpentier, des airs de supériorité déplaisante. On découvrait dans ce caractère les vertus et les imperfections inhérentes au sol : une fermeté inébranlable, des inclinations droites et religieuses ; mais aussi un mépris

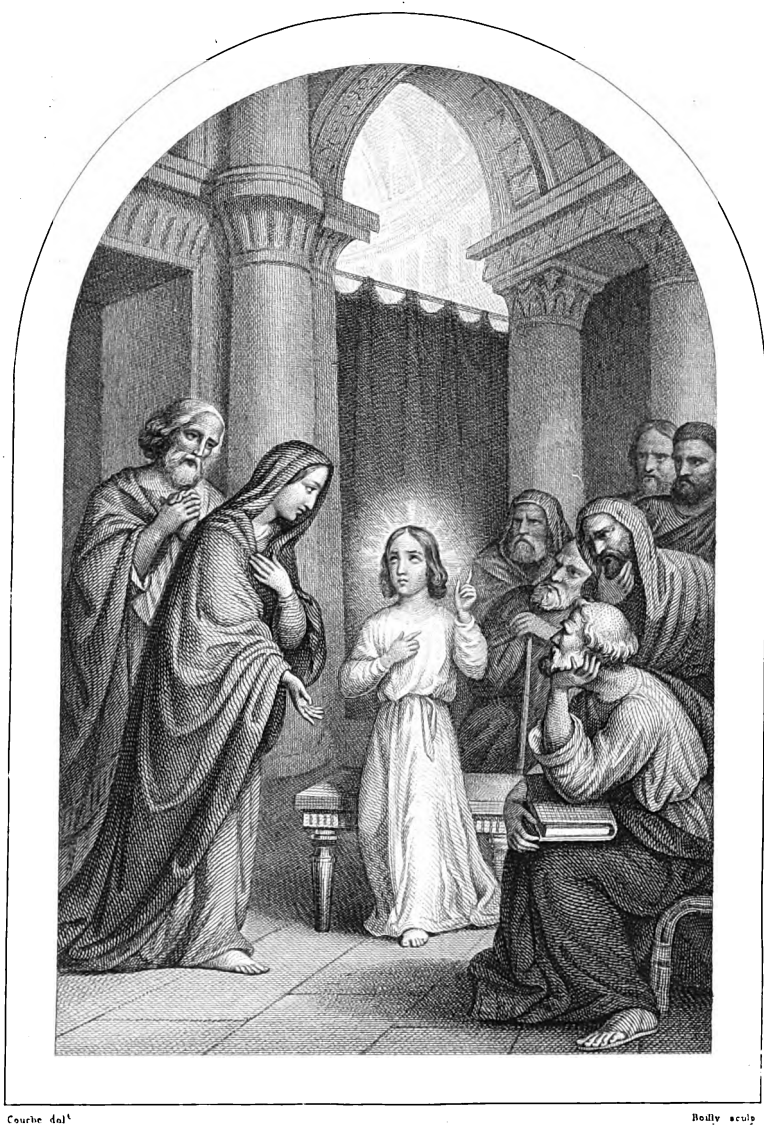
robuste pour tout ce qui n'était pas issu d'Abraham, et une excellente opinion de soi-même. Jude, Simon et José, les autres fils d'Alphée, étaient des jeunes gens à l'air rude, simple et guerrier, déjà parvenus à l'adolescence, et qui tenaient le fils de l'humble Marie pour leur inférieur de toutes les manières, chose dont ils eurent de la peine à se déshabituer plus tard, comme on le voit dans l'Évangile⁹. Et Jésus? Jésus n'affectait rien, ni la dévotion, ni l'austérité, ni la sagesse, ni la science, parce qu'il possédait la plénitude de toutes ces choses, et qu'on n'affecte d'ordinaire que ce qu'on n'a pas.

A le voir vêtu simplement, comme un essénien, ses longs cheveux, couleur de bronze antique¹⁰, séparés sur son front bruni et flottant avec grâce sur ses épaules, on l'eût pris pour David au moment où le prophète Samuël le vit venir, petit, timide, en costume de simple pasteur, pour recevoir l'onction sainte. Il y avait pourtant dans l'œil brun et velouté du CHRIST¹¹ quelque chose de plus que dans l'œil plein de poésie et d'inspiration de son grand ancêtre; on y démêlait je ne sais quoi de pénétrant et de divin qui mettait à nu la pensée et sondait les replis intimes de l'âme; mais Jésus voilait alors l'éclat de son regard, comme Moïse son front radieux lorsqu'il sortait du tabernacle. Il marchait, conversant sagement, mais en appropriant ses discours à son âge, avec ses jeunes parents selon la chair, dont il voulait faire ses apôtres; il devinait, sous leur grossière enveloppe, le poids et la valeur de ces diamants bruts

qui devaient briller un jour d'un si vif éclat, et les aimait dans leur avenir. Son espérance ne fut pas trompée : ces hommes qui avaient eu, comme le reste de la nation, leurs rêves d'or et de puissance touchant le Messie, se défirent à sa voix de tous leurs préjugés nationaux et religieux pour adopter une doctrine calomniée, dont les principes et les promesses, semblables aux malédictions de l'ancienne loi, ne parlaient que de souffrances à endurer et de persécutions à subir. Ils se lièrent à lui par des chaînes si fortes que ni les princes de la terre, ni le froid, ni la nudité, ni la faim, ni l'épée ne purent les séparer de son amour ; ils marchèrent dans sa voie, foulant courageusement les épines que le monde semait sous leurs pas et se laissant traiter comme le rebut du genre humain. Ils ne rougirent ni du Fils de l'homme, ni de son Évangile, ni *de la folie de la croix* ! Pourquoi l'eussent-ils fait ? C'est aux imposteurs à rougir, et les apôtres ne prêchèrent jamais que d'après leur conviction intime. Ces cœurs droits et simples donnèrent à leur témoignage tout ce qui pouvait le rendre croyable et sacré chez les hommes ; ils abandonnèrent tout, souffrirent tout, pardonnèrent tout, et scellèrent de leur sang l'Évangile de leur divin Maître ¹².

Mais à l'époque où nous parlons, ces vertus héroïques n'étaient pas même encore en fleur, et ces jeunes Galiléens ne songeaient guère qu'un jour ils donneraient leur vie pour soutenir la divinité de leur compagnon de voyage.

Au bout de quatre journées de marche, les pèlerins atteignirent la Ville sainte, où affluait un immense concours de juifs étrangers ¹³. La famille de Joseph et de Marie se réunit pour manger l'agneau pascal, que les prêtres eurent soin d'immoler entre les deux vêpres ¹⁴, dans la cour du temple; on y joignit des pains azymes, des laitues amères, et tout ce qui constituait cette cérémonie antique. Les jours de la fête passés, les parents du CHRIST se rassemblèrent pour reprendre la route de leur province; comme on s'en retournait dans l'ordre où l'on était venu, les deux époux ne s'aperçurent pas d'abord que Jésus manquait. Marie le crut avec Joseph ou avec les deux Jacques; Joseph, de son côté, le crut avec ses jeunes parents ou avec Marie. A la couchée, les diverses troupes se réunirent, et la sainte Vierge chercha, mais en vain, Jésus dans la foule des voyageurs qui arrivaient successivement au caravansérail; personne ne savait ce que le Sauveur était devenu. La douleur des deux saints époux fut inexprimable. « Le dépôt du ciel, le Fils de Dieu ! » murmurait tristement Joseph. « Mon fils ! » disait la pauvre jeune mère avec des larmes dans la voix. Ils le cherchèrent pendant la nuit, ils le cherchèrent pendant le jour, le demandant sur le chemin, l'appelant dans les bois, plongeant leur regard dans les précipices, tantôt craignant pour sa vie, tantôt pour sa liberté, et ne sachant que devenir s'il était perdu. Ils rentrèrent dans Jérusalem; coururent chez tous leurs amis, et, las de parcourir tous les quartiers de cette



Courbe del.

Boully sculp.

Jésus au milieu des Docteurs.

Publié par Mercier à Paris
Imprimé par Dumont.

grande ville, ils pénétrèrent enfin dans le temple. Sous le portique, où se tenaient les docteurs de la loi, était un enfant qui ravissait les anciens d'Israël par la profondeur de ses aperçus et la netteté de ses réponses aux questions les plus difficiles; on faisait cercle autour de lui, et chacun s'émerveillait de sa sagesse précoce et miraculeuse. « C'est Daniel ou c'est un ange, » disait-on à quelques pas de la Vierge affligée. « C'est Jésus ! » dit la jeune mère en s'avancant du côté des docteurs. Alors, s'approchant du Messie avec l'expression d'une tendresse extrême qui se teignait pour ainsi dire des derniers reflets du chagrin : « Mon fils, dit-elle avec douceur, pourquoi avez-vous agi « de la sorte avec nous? Voilà votre père et moi qui vous « cherchions étant tout affligés ! »

L'enfant s'était effacé devant le Dieu; la réponse fut sèche et mystérieuse. « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne « saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui « regarde le service de mon Père? » Les deux époux gardèrent le silence; ils ne comprirent pas d'abord le sens de la réponse du Messie.

Jésus se leva et les suivit à Nazareth; sa soumission parfaite à leur volonté effaça bientôt ce léger nuage. « Or, « sa mère conservait dans son cœur toutes ces choses; et « Jésus croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant « les hommes. »



Chapitre xvj.

MARIE AUX PRÉDICATIONS DE JÉSUS.



Il y a deux mondes dans l'histoire, a dit un des plus beaux génies de notre époque : l'un au delà, l'autre en deçà de la croix. » Le monde primordial, parvenu à la décrépitude lors de la mission régénératrice de Jésus-Christ, présentait un spectacle étrange, car le burlesque y donnait la main à l'horrible. L'Arabe et le Gaulois, après avoir

retenu pendant des siècles l'idée primitive de l'unité de Dieu, adoraient l'acacia et le chêne ¹; l'Indou divinisait le Gange, et immolait des victimes humaines à Sactis, déesse de la mort ²; l'Égyptien, le peuple sage par excellence, rendait un culte dévot à l'ail, au lotus et à presque toutes les plantes bulbeuses ³; les populations inconnues de la jeune Amérique adoraient le tigre, le vautour, les orages et les grondantes cataractes ⁴; enfin les Grecs et les Romains remplissaient, de leur propre aveu, leurs temples de démons ⁵, et ces nations si spirituelles, si polies, qui abondaient en hommes supérieurs, avaient défié le vice dans ses nuances les plus hideuses, et peuplé leur Olympe de voleurs, d'adultères et d'homicides. Les mœurs répondaient aux croyances; la corruption, descendant comme un vaste fleuve du haut des sept collines impériales, inondait toutes les provinces. La Judée, qui n'avait pas plus échappé que les autres à la contagion du vice, se dépravait avec une effrayante rapidité; sa religion n'était plus dans les dogmes fondamentaux, mais dans une foule innombrable de superfétations parasites, et les rêveries de ses rabbins trônaient sur la chaire de Moïse ⁶.

Que devenait, au milieu de ces aberrations déplorables, la superbe raison, cette reine des intelligences, qui prend son étroit horizon pour les bornes de l'univers et met les dieux sur le lit de Procuste? Où tenait-elle son empire? où avait-elle planté son drapeau, tandis que, de tous les côtés, on battait ses boulevards en brèche? Si elle pouvait,

sans secours étranger, reconquérir le terrain qu'elle avait perdu, pourquoi ne le fit-elle pas?... Mais elle sentit que le torrent surmonterait ses faibles digues, et, impuissante à le contenir, elle se contenta d'en noter les ravages. Appuyée sur la philosophie, elle gémissait sur les restes inanimés du corps social, dont elle n'avait pu prévenir la chute; le christianisme survint, qui dit au cadavre : « Lève-toi et marche !... » Et il fut fait selon sa parole.

A dater de ce jour, une race nouvelle, guérie de tous ses maux, lavée de toutes ses souillures dans la piscine sainte, se groupa autour de la croix que le Fils de Marie avait arborée sur le monde régénéré, comme le trophée de Dieu sur l'enfer.

Cette révolution glorieuse qui mit la charité sur le trône et plaça dans son cortège toutes les vertus, cet événement à jamais mémorable qui changea la face du monde et dont le retentissement se fera sentir jusqu'à la consommation des siècles, eut Nazareth pour point de départ : du creux de ce rocher sans nom coula l'humble christianisme, « source obscure, goutte d'eau inaperçue, où deux « passereaux n'auraient pu s'abreuver, qu'un rayon de « soleil aurait pu tarir, et qui aujourd'hui, comme le « grand océan des esprits, a comblé tous les abîmes de la « sagesse humaine et baigné de ses eaux intarissables le « passé, le présent et l'avenir ⁷. »

On ne sait rien sur les moyens qui préparèrent ce grand fait qui domine de si haut l'histoire des temps modernes.

Depuis sa manifestation dans le temple, le Fils de Dieu vécut d'une vie cachée et méditative entre son père adoptif et sa mère. Cette époque, perdue pour le monde, fut sans doute celle où la Vierge coula ses jours les plus sereins. Ce n'est pas quand la vie humaine s'écoule avec fracas, comme un torrent d'hiver, qu'elle est le plus heureuse ; c'est quand elle ressemble au cours d'eau qui fuit en filet argenté sous l'herbe des prairies. Marie, privée de toutes les jouissances du luxe et de toutes les douceurs de l'aisance, mais vivant auprès de son Fils, travaillant pour lui, étudiant ses goûts, le voyant à toute heure, s'offrant à lui comme les prémices de sa moisson sainte, se faisant la première, la plus humble, la plus docile de ses disciples, et courbant sa raison perfectionnée devant la raison supérieure et la divinité de son Fils, Marie dut être alors une heureuse mère ! Si parfois, tandis que Jésus lui dévoilait le sens le plus profond des prophéties, il rencontrait quelque passage qui parlât de souffrances à subir, un nuage sombre s'étendait sur le chaste front de la Vierge ; mais bientôt son doux et gracieux visage reprenait un peu de sérénité. L'orage grondait encore au loin, et leur barque était amarrée dans une baie tranquille. Son fils était là ; elle se suspendait à son regard, à ses paroles, à ses moindres gestes. Comme elle s'empressait à le servir, son fils ! comme elle veillait avec bonheur pendant des nuits entières pour filer, pour tisser ses tuniques de travail, ses vêtements de fête, cette robe sans couture, chef-d'œuvre

d'adresse et de patience, qui plus tard!... Mais alors *le Seigneur n'avait encore sacré son Christ que d'une huile de joie*. Compagne de l'époux, la Vierge sage de l'Evangile *laissait le lendemain se pourvoir à lui-même*, « et la paix de Dieu, qui surpasse toute pensée, gardait son cœur et son esprit. »

Jésus était la perfection même, l'omniscient, le trois fois saint, le puissant et le sage par excellence; comme Dieu, il ne pouvait rien devoir à ses créatures, mais comme homme il dut quelque chose à Marie. Ce fut elle qui l'initia, dès sa plus tendre enfance, aux humbles vertus inhérentes à l'humanité et à ses goûts simples et poétiques. Cette douceur patiente et inaltérable qu'il sut allier à une fermeté de législateur et de prophète; cette compassion miséricordieuse qui tempérerait l'indignation du Dieu irrité, et le rendait, LUI, l'homme-modèle, le juste accompli, le soutien de l'homme pécheur; cette tendresse toute bonne, toute naïve pour les enfants, qu'il se plaisait à caresser et à bénir pendant sa mission divine; mille nuances imperceptibles, mille reflets à demi absorbés dans les larges masses de lumière qui composent la vie mortelle de Jésus-Christ, portent le cachet de Marie⁸. Ainsi le ciel se parfume avec joie de l'arome des fleurs, quoique les fleurs soient filles de la terre.

On ne peut douter que Jésus ne rendit à la Vierge tendresse pour tendresse et sollicitude pour sollicitude; une femme si noble de sang et de cœur avait des droits

au respect de tous, et surtout d'un fils pour l'amour duquel elle s'était imposé, au printemps de son âge, tant de privations, de travaux et de sacrifices. CELUI qui tiendra compte dans le ciel d'un verre d'eau froide donné en son nom dut garder chèrement la mémoire des obligations qu'il avait à Marie ; et, si nous voyons dans l'Évangile qu'il ait parlé quelquefois à sa divine Mère moins comme son fils que comme son Seigneur, c'est qu'il s'isolait alors de ses entours terrestres pour mieux glorifier son Père, dont les intérêts marchèrent toujours avec lui en première ligne. La Vierge connaissait trop bien la mission sacrée de son Fils pour se troubler de ses paroles quelquefois sévères ; elle attendait que le législateur fit place au jeune Galiléen qu'elle avait nourri de son lait, et jamais la transformation ne fut lente à venir : la nature humaine accordait bientôt ce qu'avait refusé la nature divine.

Au moment où Jésus atteignait sa vingt-neuvième année, l'ange de la mort vint décimer la sainte Famille. Joseph, ce patriarche aux mœurs antiques, dont la foi soumise et la simplicité de cœur rappelaient Abraham et l'ère de la tente ; Joseph, que l'Esprit-Saint a décoré lui-même du beau nom de *juste*, s'endormit doucement dans le sein du Seigneur, entre son fils adoptif et sa chaste épouse. Jésus et Marie le pleurèrent, et firent auprès de sa froide dépouille une triste veillée des morts ; le vent de minuit se mêla seul aux lamentations de la famille pauvre ; les nabals de la Galilée mouraient plus fastueusement,



Couzbe del

Raphael pinx

L. Noel sculp

Ye Christ.

Publié par Mercier à Paris.

Imprimé par Dumont

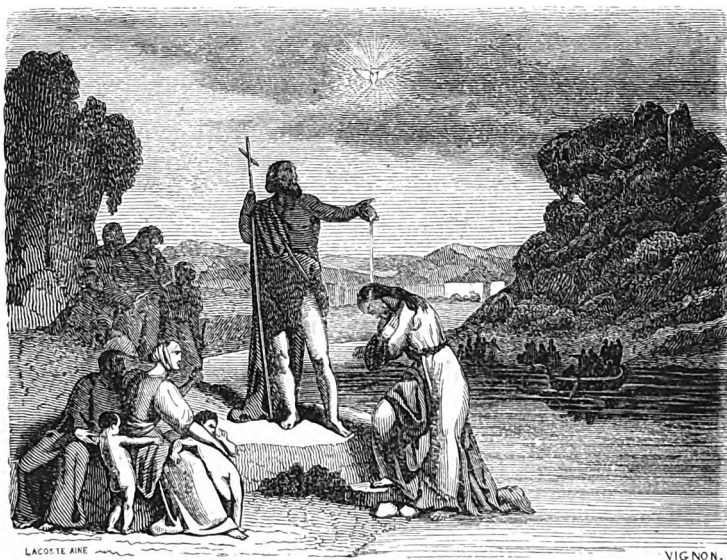
quoiqu'ils n'eussent pas, en courbant la tête pour passer la porte abaissée du tombeau, les magnifiques espérances du charpentier de Nazareth.

Les funérailles du fils de David furent humbles comme sa fortune ; mais Marie versa des larmes abondantes sur son lit funèbre, et le Fils de Dieu mena ce simple deuil. Quel empereur obtint jamais de pareilles obsèques ?

Enfin, le temps de prêcher l'Évangile approcha, et CELUI que Dieu destinait de toute éternité à en être le pontife et l'apôtre quitta Nazareth pour se rendre aux bords du Jourdain, où Jean baptisait. Il dut y avoir entre la Vierge et son Fils une touchante et solennelle scène d'adieux. La vie publique de Jésus allait commencer. Seul, pauvre, sorti du peuple, sans autre ressource que son courage, sa patience et ce don des miracles qu'il n'employa jamais pour son usage personnel, il allait affronter un ordre de choses *pas assez fort pour lui résister, mais assez fort pour le faire mourir*⁹. La Vierge ne put se défendre d'un mouvement d'effroi en voyant Jésus se lancer sur cette mer orageuse du monde judaïque, où tant et de si illustres prophètes avaient sombré. Elle connaissait l'orgueil insurmontable des pharisiens, le fanatisme étroit et haineux de la Synagogue, les caprices sanguinaires d'Hérode Antipas ; elle connaissait aussi les oracles messianiques qui parlaient de souffrance et d'ignominie !... La fille des rois de Juda, qui n'était pas de la race du faible, et qui savait que son Fils était Dieu, n'en eut pas moins l'âme navrée

de cette première séparation qui lui semblait le prélude et l'image d'une séparation bien autrement cruelle. Elle laissa partir Jésus en s'arrachant le cœur ; et lorsque le bruit de ses pas s'affaiblit dans l'éloignement, lorsqu'elle se trouva seule, toute seule, dans cette maison où elle avait passé tant d'heures si douces entre son fils et son époux, elle se cacha la tête dans ses mains, et demeura muette et pensive, comme la statue de la douleur sur la pierre d'un mausolée.

L'absence du CHRIST se prolongea ; la Vierge apprit avec une admiration profonde, mais sans surprise, les merveilles de son baptême, pendant lequel la Trinité s'était,



pour ainsi dire, faite palpable et révélée aux hommes. On lui dit la blanche colombe étendant ses ailes divines sur le

Sauveur, qu'en même temps une voix du ciel proclamait le Fils du Très-Haut. Cette joie cependant fit place à une inquiétude extrême quand elle sut que Jésus, à peine sorti des eaux du Jourdain, s'était enfoncé seul dans les gorges profondes et périlleuses de la haute montagne de la *Quarantaine* ¹⁰, pour se préparer à l'œuvre du salut du monde par le jeûne, la méditation et la prière. Qu'elle dut souffrir en songeant que Jésus errait dans un labyrinthe de roches nues où l'oiseau ne trouve pas un brin de mousse pour son nid, une baie sauvage pour soutenir sa petite vie, où tout est de pierre et de feu ! Quelle angoisse lorsque la tempête hurlait au dehors ! Où était Jésus ? que faisait-il seul et sans abri sur ces hautes montagnes de Jéricho, dont les roides sentiers, pleins de cailloux roulants, serpentent au milieu d'affreux précipices ¹¹ ? Nul moyen de salut si le pied lui manquait au bord d'un abîme ! nul secours si, pendant ce jeûne si complet, si long, si peu proportionné aux forces de la nature, il tombait faible sur le chemin ! Ces quarante jours furent pour Marie quarante siècles, l'inquiétude maternelle faisant de chaque minute ainsi passée une éternité ; mais Jésus revint à Nazareth avec ses disciples, et sa présence aimée fut pour Marie comme le souffle embaumé du printemps après les frimas de l'hiver.

Ce fut alors qu'il se fit des nocés à Cana, en Galilée. Les époux, qui étaient parents de la sainte Vierge ¹², y convièrent Marie, Jésus et ses disciples. Tous acceptèrent cette

invitation cordiale, et la Vierge, toujours bonne et obligeante, prit les devants pour aider aux préparatifs de cette fête, où les habitudes nationales exigeaient un certain degré de splendeur. Or, l'assemblée était nombreuse, et la famille pauvre; l'époux avait mal calculé, et les outres de vin étaient presque épuisées, lorsque Notre Seigneur, qui voulait élever le mariage au rang des choses saintes en le purifiant par sa présence, entra dans la salle du banquet, suivi de Pierre, d'André, de Philippe et de Nathanaël, quatre jeunes pêcheurs auxquels il avait imprimé la confiance de son génie. Le vin manqua tout à fait au milieu du repas, et Marie, s'en étant aperçue la première sur un signe de détresse des époux, tourna la tête vers Jésus qui se trouvait placé près d'elle, et lui dit avec intention : « Ils n'ont point de vin ! »

Jésus lui répondit d'une voix basse et accentuée : « Fem-me, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est point encore venue ¹³ ! »

La Vierge, qui voulait sauver à ses parents une humiliation qui les eût pénétrés de honte, ne se tint point pour refusée; elle jugea que, si l'heure de la manifestation n'était point venue, le CHRIST, malgré ses austères paroles, l'avancerait à sa considération; et, avec cette foi qui déplacerait les montagnes, elle dit doucement aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or il y avait là six grandes urnes de pierre servant aux purifications; sur l'ordre de Jésus, elles furent remplies jusqu'au bord de l'eau pure

d'une source voisine, et cette eau fut changée en vin délicieux.

C'est ainsi que la Vierge sainte eut les prémices des miracles de son divin Fils, et que son intercession fit fléchir la volonté même de Dieu.

Le miracle de Cana fut bientôt suivi de quantité d'autres qui marquèrent au sceau de la Divinité la haute et providentielle mission du Sauveur. A sa voix, les orages faisaient silence, les infirmités humaines disparaissaient, les démons étaient refoulés dans leur sombre royaume, les cadavres sortaient du cercueil, et, sur le coin de terre qu'il foulait de ses pieds bénis, il se faisait un grand apaisement de toutes les douleurs de l'âme et du corps ¹⁴. On venait à lui de Sidon, de Tyr, de l'Idumée, de l'Arabie; et des multitudes de peuple, s'attroupant en foule sur son passage, baisaient la frange de ses vêtements et lui demandaient humblement la santé et la vie, choses qu'un Dieu seul peut donner.

Marie, que Notre Seigneur n'avait pas encore jugé convenable d'associer à sa vie pénible et errante, écoutait ces récits extraordinaires avec une joie mêlée de trouble et une admiration inquiète. Ses alarmes étaient fondées; car, si le peuple suivait le Messie en le comblant de bénédictions, les pharisiens, les scribes et les princes de la Synagogue commençaient à se scandaliser grandement, les dignes âmes! de la conduite du Fils de Dieu. Il remettait les péchés; blasphème! il consolait et convertissait les pécheurs;

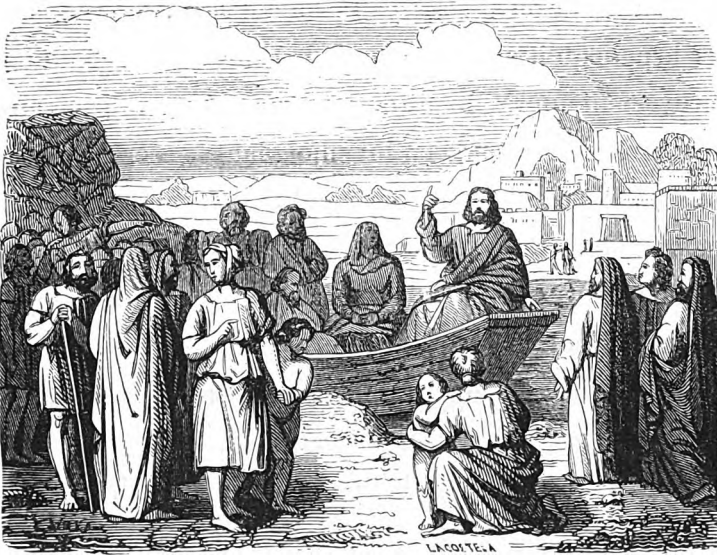
dégradation ! il guérissait les malades le jour du sabbat ; impiété criante et notoire ! Sa doctrine tombait de ses lèvres comme une bienfaisante rosée, et non comme une pluie d'orage ; il ne ressemblait donc en rien aux anciens prophètes ! Il prêchait l'humilité, le pardon des injures, la pauvreté volontaire, l'aumône faite en vue de Dieu, la charité universelle... Quelle doctrine de novateur que celle-là ! Une multitude d'ennemis surgissaient contre lui à chaque prédication qu'il faisait soit au désert, soit dans les villes. Il ne pouvait s'attaquer à l'hypocrisie sans heurter les pharisiens, déclamer contre l'avarice sans s'aliéner les docteurs de la loi ; les mécontents, toujours prêts à ourdir des complots ténébreux qui éclataient en folles et sanglantes révoltes, se scandalisaient qu'il ne prêchât point la sédition contre César ; les hérوديens l'accusaient de prétendre au trône, et les sadducéens ne pouvaient souffrir qu'il annonçât la vie éternelle. Ces hommes, divisés de vues, de croyances et d'intérêts politiques, faisaient trêve à leurs sourdes antipathies en haine du *Galiléen* ; ils se ceignaient dans l'intention de lui nuire et se pressaient contre lui pour le perdre. Chaque parole était un piège, chaque sourire une trahison. Les uns le traitaient sans ménagement d'imposteur et de *Samaritain* ; les autres insinuaient avec douceur qu'il était fou ; l'épaisse cohorte des envieux, fatiguée des louanges que le peuple donnait à ce nouveau prophète, et ne pouvant nier ses miracles, les lui contestait pour en faire honneur à

Satan. « S'il chasse les démons, disaient-ils, c'est par Beelzébuth, prince des démons : *in Beelzebud, principe demoniorum, ejicit demonia*¹⁵. » Ces vagues rumeurs épouvantaient Marie, et le mauvais esprit de son entourage n'était guère propre à la rassurer. De toutes les villes de la Galilée, Nazareth était la plus incrédule et la plus endurcie à la parole sainte; de toutes les familles de Nazareth, la famille de Jésus-Christ était la moins disposée, ce semble, à l'accepter pour le roi-Messie. Comme le divin enfantement de la Vierge n'avait jamais été révélé à ses proches, et que les miracles qui avaient éclaté pendant l'enfance du SEIGNEUR avaient eu lieu dans des contrées lointaines, ils ne voyaient dans le fils supposé de Joseph qu'un jeune Israélite sans études, élevé parmi eux, nourri comme eux, plus pauvrement logé, plus simplement vêtu, et vivant au jour le jour d'un travail fort rude qui ne le mettait en rapport qu'avec les classes inférieures. Le CHRIST, qui voulut ennoblir la pauvreté en la prenant pour son partage, subit les conséquences de la position qu'il s'était choisie. « *Ses frères*, dit saint Jean, ne croyaient pas en lui¹⁶. » Le bruit des miracles qui accompagnaient la prédication de l'Évangile étonna ces opiniâtres Nazaréens sans les pouvoir convaincre. Sachant qu'on saluait Jésus dans toute la Galilée du titre dangereux de fils de David, et que des troupes de deux ou trois mille personnes accouraient pour l'entendre, ils craignirent que ces rassemblements nombreux

ne donnassent de l'ombrage à Hérode Antipas, et qu'ils ne fussent inquiétés à cause du jeune prophète. Dans cette pensée, ils dirent publiquement que Jésus était insensé, et jurèrent qu'ils le ramèneraient à Nazareth sous bonne escorte. Cachant à Marie ce complot de famille, ils l'entraînèrent avec eux à Capharnaüm, afin de s'autoriser de son nom pour parvenir jusqu'à lui ¹⁷.

Le Messie enseignait dans la synagogue, au milieu d'un monde d'auditeurs attentifs et silencieux, lorsque les Nazaréens arrivèrent. Déployant avec faste une autorité qu'ils n'étaient pas fâchés de grossir aux yeux de la foule, comme le remarque saint Jean-Chrysostôme, ils firent signifier délibérément au Sauveur que ses frères et sa mère étaient dehors qui le demandaient; mais Jésus, lisant dans la pensée secrète de ses parents selon la chair, et saisissant cette circonstance pour reculer les bornes étroites de la loi antique en adoptant solennellement et sans acception de personnes toute la grande famille humaine, fit cette réponse admirable au message indiscret de ses proches : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » Puis, promenant ses regards sur ses nombreux disciples : « Ma mère et mes frères, s'écria-t-il, sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. » Après cette réprimande sévère, que les fils d'Alphée purent entendre, le Fils de Dieu sortit aussitôt, dit saint Jean-Chrysostôme, *pour rendre à sa Mère tout l'honneur que la bienséance exigeait de lui.*

Quand il eut salué Marie et qu'il se fut arrêté quelque temps avec elle au bord de la mer, le Sauveur monta dans une barque, d'où il se mit à enseigner le peuple. La Vierge, perdue dans la foule, mais profondément attentive, écouta, dans un religieux silence, la parabole du semeur. Les Nazaréens, pétrifiés de l'éloquence irrésistible, de la dignité



surhumaine de Jésus-Christ, se demandaient avec surprise si c'était bien là le fils de Marie ; ils éprouvaient le genre de fascination qui charme le serpent des savanes américaines lorsqu'il entend au fond des bois une douce musique qui l'attire. Ils étaient venus avec la célérité de la peur, avec l'éloquence de l'égoïsme, avec l'arrogance de la supériorité, pour détourner le CHRIST de sa mission compromettante et périlleuse, et ils faiblissaient sous son simple regard au point de n'oser ouvrir la bouche en sa

présence. C'est ce qu'indique clairement le texte de saint Marc, qui, après nous avoir initiés à leurs intentions hostiles, ne laisse entendre nulle part qu'ils aient osé seulement parler à Notre Seigneur.

A quelque temps de là, Jésus revint à Nazareth. Grande fut la joie de la sainte Vierge. Voir son fils s'asseoir sur la même natte où il s'asseyait pendant son enfance, manger le pain qu'il avait rompu en le bénissant, le conduire furtivement auprès du lit de quelque pauvre infirme auquel il rendait la santé en lui enjoignant le secret; le voir puissant en parole et en œuvres, lui qui avait été si longtemps l'homme du silence et du travail, c'était trop de bonheur dans la coupe de son existence! Aussi Dieu, qui afflige souvent ceux qu'il aime, y mêla-t-il bientôt une goutte de fiel. Le jour du sabbat, le Fils et la Mère se rendirent ensemble à la synagogue. Un grand concours de peuple s'y était rassemblé pour voir et entendre Jésus; mais l'empressement des Nazaréens n'avait point ce caractère de confiance et d'attention respectueuse que le CHRIST avait si souvent rencontré ailleurs. Ils étaient là, scandalisés d'avance de ce qu'allait dire et faire le fils de Marie, et admirablement disposés à lui jeter la pierre si l'occasion s'y prêtait.

Il y a des pays décidément hostiles à tout ce qui les honore, jusqu'à ce que l'herbe des sépultures croisse sur la tombe de ce qu'ils envient.

Cependant un des anciens présenta au Sauveur des

hommes le livre du prophète Isaïe ; et Jésus, déroulant le parchemin, lut ce passage avec une grâce simple et une dignité merveilleuse : « L'esprit du Seigneur s'est reposé
« sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son on-
« tion ; il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pau-
« vres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour an-
« noncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le
« recouvrement de la vue, pour mettre en liberté ceux
« qui sont brisés sous leurs fers, pour publier l'année
« favorable du Seigneur. »

Ayant fermé le livre, il s'assit, et, parlant avec cette éloquence vive et naturelle qui impressionnait si fortement ses auditeurs, il se fit l'application de l'oracle messianique, et enseigna, non comme un disciple de la Synagogue, mais comme le maître de la Synagogue même. Une sourde rumeur circula parmi l'assemblée. Les uns s'émerveillaient de la force et de la grâce de ses discours ; les autres, fidèles à leur système de dénigration méprisante, disaient tout haut : « N'est-ce pas là le fils du charpentier ? » Et Jésus, pénétrant leur pensée et lisant à livre ouvert dans ces cœurs faux et envieux, leur jeta ces paroles si vraies qui sont devenues proverbiales : « Un prophète n'est sans honneur que dans son pays, dans sa maison et parmi ses parents. » Comme il savait qu'ils avaient dans l'esprit de lui demander des prodiges semblables à ceux dont Capharnaüm avait été le théâtre, il leur dit nettement que leur incrédulité les

en avait rendus indignes, et que, pour obtenir des miracles, il faut les solliciter avec foi. De là, faisant allusion à la propagation de son Évangile et à cet olivier sauvage greffé sur le tronc antique de la Synagogue qui symbolisait la vocation des Gentils : « Je vous le dis en « vérité, il y avait beaucoup de veuves dans Israël au « temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé durant trois ans « et six mois, et qu'il y eut grande famine dans toute la « terre; et néanmoins Elie ne fut envoyé chez aucune « d'elles, mais chez une femme de Sarepta, dans le pays « des Sidoniens. Il y avait de même beaucoup de lépreux « dans Israël au temps du prophète Élisée, et néanmoins « aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui « était de Syrie. »

Ces dernières paroles furent la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Blessés dans leur orgueil national, dans leurs haines héréditaires, dans leurs espérances traditionnelles, tous ceux de la Synagogue furent remplis d'une fureur qui voulait du sang. *Ils se levèrent en tumulte, chassèrent Jésus hors de leur ville, et le menèrent jusque sur la pointe de la montagne où elle était bâtie, afin de le précipiter.*

Assise au milieu des femmes du peuple, dans une tribune treillissée, la Vierge avait noté, avec une anxiété mêlée d'épouvante, les progrès croissants de l'orage: Lisant les projets sinistres des Nazaréens dans leurs yeux hagards et dans leurs gestes furieux, elle n'hésita pas à

braver le péril pour se frayer un passage jusqu'à son fils ; mais ses forces trompèrent son courage. Ils couraient, eux, ces juifs qui eurent toujours les pieds légers pour répandre le sang ; et Marie, tremblante comme la feuille, pouvant à peine se soutenir, marchait de loin après eux, comme dans un rêve. Elle voit Jésus au sommet de la roche escarpée qui surplombe un affreux précipice ; elle entend de loin les cris de mort ; ses genoux se dérobent sous elle ; un nuage s'étend sur sa vue ; sa voix expire en un gémissement douloureux ; elle tombe brisée comme une branche fleurie que la tempête a rompue dans son cours, et demeure étendue la face contre terre sur la colline ¹⁸.

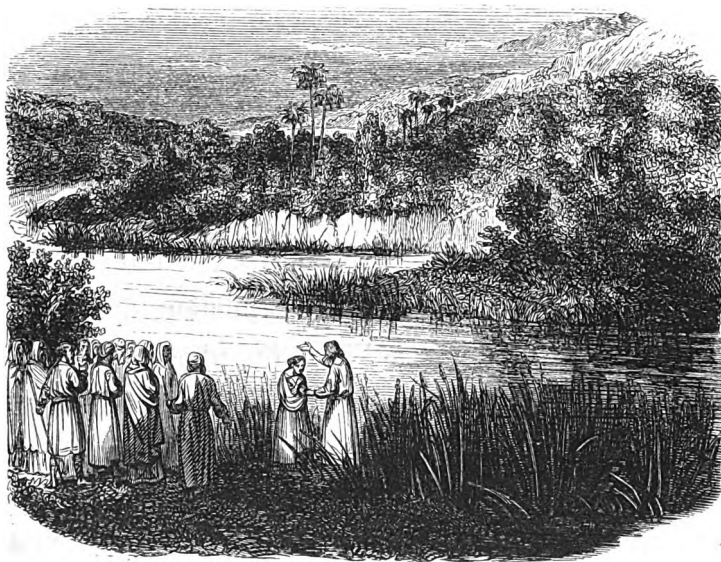
Cependant, les loups acharnés à la poursuite de l'agneau avaient été déçus dans leur attente ; l'heure du sacrifice n'avait pas sonné pour le Fils de l'homme, et nul ne pouvait prendre sa vie qu'il ne la donnât. Frappant d'aveuglement ¹⁹ cette horde homicide, Jésus passa au milieu de ses ennemis sans en être connu, et reprit la route de Capharnaüm, où sa mère, Marie de Cléophas et les fils d'Alphée vinrent le rejoindre.

Après avoir prêché l'Évangile dans les environs du beau lac de Tibériade, dont les vagues brillent comme la lumière, et opéré le grand miracle de la multiplication des pains dans le désert de Bethsaïde, Jésus remonta le Jourdain avec ses disciples pour se rendre à Césarée-de-Philippe, l'ancienne Dan de Nephtali, dont Philippe,

fil d'Hérode, venait de changer le nom, et visita, chemin faisant, les bourgs et les villages situés sur sa route.

C'est probablement à cette époque, car Euthime²⁰, qui rapporte ce fait traditionnel, en laisse la date indécise, que les eaux déjà sanctifiées du Jourdain virent une touchante cérémonie. Jésus, la Vierge et les apôtres se dirigèrent un jour, au lever du soleil, vers ce fleuve profondément encaissé, qui coule à travers deux lacs, dit Tacite, et se jette dans le troisième²¹. Une végétation magnifique en parait les bords; des îlots, s'élevant çà et là de son sein humide, s'étalaient au milieu de ses ondes dorées comme de gracieuses corbeilles de verdure, de fruits et de fleurs; des hérons bleus planaient au-dessus de ces îles fleuries, où les ramiers et les tourterelles blanches suspendent encore leurs nids de mousse aux branches des grenadiers sauvages. La rosée brillait sur les feuilles vertes des saules ainsi qu'une pluie de pâles diamants, et les juncs du Jourdain, qui recèlent quelquefois des tigres, se courbaient mollement sous la brise légère qui agitait la cime des palmiers d'où pendaient de beaux régimes de dattes couleur de corail. Au loin, à la rive opposée, on voyait bondir, sur les déclivités de hautes montagnes grisâtres et marbrées de feu, des troupes de gazelles; et dans la plaine sablonneuse volaient, sur leurs coursiers rapides comme le vent, quelques farouches enfants du désert, armés de ces longues lances de roseaux des rives de l'Euphrate, dont ils se servaient dès les

siècles voisins du déluge, si l'on en croit les légendes persanes²². Des nuages d'un violet de la plus riche teinte, ou d'un rose tendre et pâissant sur les bords, flottaient comme des fleurs dans le bleu vif de l'air, et le rossignol, qui se plaît à chanter dans les grands sycomores qui ombragent le fleuve sacré de la Palestine, faisait entendre ses accents les plus perlés et les plus doux : la nature s'était mise en fête pour le baptême de Marie.



La Vierge était vêtue de blanc, selon l'usage des Hébreux lorsqu'ils figuraient isolément dans quelque cérémonie sainte, et elle se tenait grave et profondément recueillie à côté de son Fils et de son Sauveur; ils entrèrent tous deux dans le fleuve. Soulevant alors de sa main divine le voile oriental de sa belle et chaste mère, le CHRIST attacha sur elle son doux et pénétrant regard avec une tendresse

infinie; puis, il laissa tomber sur le front de la Vierge l'onde sacrée qui régénère, et la baptisa au nom de la Trinité sainte, LUI qui était l'une des trois personnes divines.

Ce fut alors que la sainte Vierge rompit ses habitudes solitaires pour suivre son Fils dans ses voyages. Elle l'avait servi pendant trente années sur le sol étranger et dans la terre de ses aïeux; elle avait travaillé pour lui, pleuré sur lui, souffert pour lui, et l'avait adoré, sans y manquer jamais, soir et matin dans son berceau alors qu'il vagissait encore, comme nous l'apprend Albert-le-Grand. Il était naturel que, s'attachant à sa fortune persécutée, elle abandonnât le toit paisible qui l'avait vue naître pour marcher sur ses pas bénis, tandis qu'il évangélisait les Hébreux. Au milieu des agitations de cette vie de trouble et d'alarmes, la Vierge fut admirable comme toujours. Aimant Jésus plus qu'aucune mère n'aima son enfant, et seule pouvant porter sans péché cet amour extrême jusqu'aux dernières limites de l'adoration, jamais elle ne lui imposa sa présence pour détourner, au profit de sa tendresse maternelle, les moments courts et précieux de sa mission régénératrice; jamais elle ne lui parla de ses fatigues, de ses craintes, de ses prévisions sinistres, ni de ses besoins personnels. Marie n'était pas seulement une colombe sainte se cachant au creux d'un rocher, une vierge pure appelée à nourrir de son lait, à bercer dans ses bras un hôte céleste; c'était une femme forte, que le

Seigneur se plaisait à placer tour à tour dans toutes les situations de la vie, afin de laisser aux filles d'Ève un exemple à suivre et un modèle à imiter.

Il n'eût pas été convenable que la Mère de Dieu suivit isolément Jésus et ses apôtres à travers la Judée; aussi Marie de Cléophas, mère de Jacques, de Simon, de Joseph et de Jude, vulgairement appelés les frères du SEIGNEUR; Salomé, mère des fils de Zébédée, que le Sauveur aimait davantage; Suzanne, femme de l'intendant du tétrarque, et quelques Galiléennes opulentes qui s'étaient faites pauvres pour Jésus-Christ, composaient le cortège de Marie. L'une d'elles, une juive, jeune, riche, bien née et d'une éclatante beauté, était la plus tendrement attentive auprès de la divine Mère de *son Seigneur*. Cette femme, dont le cœur puissant, mais battu d'orages comme les flots de la mer Égée, avait brûlé de mille feux impurs à la face du monde, et bravé l'opinion publique avec moquerie et dédain, était venue, soumise et pénitente, poser sa tête altière sous les pieds du CHRIST, et lui demander, à lui qu'elle confessait Dieu, la guérison des maux de l'âme. Et le chaste amour du SEIGNEUR avait absorbé toutes les folles amours, toutes les attaches mondaines de la jeune dame de Magdalum. Elle avait foulé aux pieds ses colliers de perles, ses chaînes d'or et de pierreries, vendu son château assis parmi les lauriers roses qui frangent la belle mer de Galilée, et maintenant, sans autre ornement qu'une robe de bure et ses magnifiques cheveux noirs

dont elle avait essuyé les pieds du SEIGNEUR, la jeune patricienne, riche de ses aumônes, parée de ses nouvelles vertus, répandait les larmes de son repentir dans le sein miséricordieux et pur de Marie. La Vierge immaculée avait reçu dans ses bras, recueilli sur son cœur la grande pécheresse, et cultivait dans ce sol fertile, mais longtemps inculte, les fleurs qui épanouissent pour le ciel.

Après bien des souffrances, bien des terreurs trop longues à dire, la Vierge entra dans Jérusalem, la cité fatale, à la suite de Jésus-Christ, pour célébrer la dernière pâque que le SEIGNEUR fit avec ses disciples. Elle vit les habitants de la ville des rois se porter en foule au-devant du Fils de David, qui venait à eux plein de douceur, monté comme l'étaient jadis les jeunes princes de sa race, et recevant avec bénignité les simples honneurs que cette multitude, affamée de voir son prophète, lui offrait spontanément ; car Jésus-Christ ne repoussa jamais les humbles témoignages de reconnaissance et d'amour que lui offrirent les créatures. Si peu que fussent ces gages d'affection et de gratitude, ils étaient reçus avec une bonté divine du moment qu'ils venaient du cœur.

Magdeleine, examinant tour à tour *son Seigneur* et cette multitude de peuple qui faisait retentir l'air de ses *hosannas*, pleurait doucement sous son voile. Marie aussi avait les yeux humides ; mais son regard était tourné vers le nord-ouest, dans la direction du Calvaire.



Chapitre xvij.

MARIE AU CALVAIRE.



Les palmes que les enfants des Hébreux avaient jetées sous les pas du CHRIST jonchaient encore de leurs touffes vertes l'âpre chemin de Bethanie; l'écho de la vallée des cèdres ¹ murmurait encore les sons mourants des cris de triomphe et de joie dont la

filles de Sion avait salué le *Roi pauvre*, lorsque Jérusalem fut profondément remuée par un nouvel événement d'une grande et triste importance.

Les princes des prêtres, les sénateurs et les pharisiens cherchaient à s'emparer, même à prix d'or, et sans reculer devant la trahison domestique, d'un *grand coupable* qui mettait, disaient-ils, le culte et l'Etat en danger. Il fallait que cet homme fût en effet bien dangereux, puisque ces *honorables* personnages s'étaient imposé un jeûne extraordinaire pour s'en saisir², et avaient même fait, à cette occasion, quelques aumônes à son de trompe par la ville. Les pharisiens, ces Juifs de *conscience* qui ne volaient que les incirconcis et qui eussent laissé leur prochain au fond d'un puits le jour du sabbat, quoiqu'ils en eussent promptement retiré leur bœuf ou leur âne, s'étaient chargés de répandre parmi le peuple, qu'il est si facile d'impressionner et de décevoir, des bruits effrayants et des rumeurs vagues qui l'avaient jeté dans une sorte d'inquiétude fébrile d'où il ne pouvait sortir que par un accès de férocité. Les choses ainsi préparées, on vit descendre, un soir, du mont Moria, une troupe bien armée où se trouvaient quelques sénateurs, et que commandait le capitaine des gardes du temple³; la valetaille des princes des prêtres venait après, et à la tête de ce bataillon, qui marchait d'un pas mesuré à la lueur de ces grandes lanternes que les Asiatiques emmanchent à de longs bâtons afin de les élever haut, et de quelques torches résineuses,

était un homme au front déprimé, au regard incertain, à la physionomie abjecte, dont la ceinture était gonflée d'un or volé aux pauvres⁴, auquel il joignait déjà, en pensée, les trente pièces d'argent qu'il allait gagner en livrant à la Synagogue, trop juive pour payer d'avance une trahison, son maître, son ami, son Dieu ! Car c'était le fils de David, le triomphateur de la veille, Jésus de Nazareth, le grand prophète galiléen à la voix duquel la mort avare relâchait sa proie, et dont les vents et les flots respectaient les ordres, que les sicaires des princes des prêtres et des pharisiens allaient chercher sur la montagne des Oliviers, où il se retirait, la nuit, après avoir enseigné dans le temple, comme le rapporte saint Luc. On n'avait osé l'arrêter en plein jour, parce qu'on appréhendait quelque résistance de la part de cette multitude de disciples qui venaient l'écouter dès l'aurore sous le portique de Salomon.

La troupe armée, conduite par l'Ischariote, franchit le ravin où coule le Cédron, ce torrent aux eaux ténébreuses⁵, qui vit passer le roi David lorsqu'il fuyait avec une poignée de serviteurs fidèles devant la révolte soldée par son fils Absalon. Tandis que les soldats du temple suivaient, silencieux et farouches, les bords du torrent où se réfléchissaient leurs torches, afin de gagner les hauteurs de Gethsémani, et que le vent du soir agitant la tête échevelée des saules qui devaient voir bientôt Judas pendu à une de leurs branches, supplice trop doux pour un pareil traître, mais auquel l'impérissable mépris des générations

qui se succèdent sur le globe ajoute continuellement quelque chose, il se passait une scène triste et solennelle dans ce jardin des Oliviers où l'indigne apôtre allait chercher son Maître pour le perdre.

Après avoir longtemps prié, la face contre terre, et subi cette affreuse agonie qui couvrit son front divin d'une sueur de sang, le CHRIST s'était relevé avec une résignation soumise à la terrible volonté de son Père, et tout prêt à boire le calice d'amertume jusqu'à la lie. Il leva ses grands yeux pénétrants et doux vers le ciel constellé dont les étoiles marquaient minuit, et au haut duquel brillait la lune, cette belle lampe du firmament, dont les enfants d'Abraham bénissent dans leurs oraisons l'utile lumière⁶; elle était alors dans son plein et versait une nappe de clarté resplendissante sur cet austère paysage dont les sombres montagnes, qui semblent superposées les unes aux autres, se détachaient sur le bleu limpide du ciel. Jérusalem, à moitié noyée dans l'ombre et splendidement éclairée par endroits, envoyait au loin la senteur aromatique des plantes rares de ses jardins, et balançait au souffle de la brise ses bouquets de palmiers, d'où s'élevaient de blanches tours de marbre. Le silence était profond du côté des montagnes, mais un léger murmure s'élevait du fond de la vallée; Jésus tressaillit. Ce sont eux! pensa-t-il, et il se dirigea lentement vers l'endroit où il avait laissé trois de ses apôtres qu'il avait choisis entre tous pour partager sa veille solitaire.

Hélas ! la fatigue, ou le souffle endormeur du vent qui faisait bruire le feuillage grêle et pâle des oliviers, avait graduellement assoupi ces sentinelles négligentes. Jésus les regarda un instant dormir avec une sainte amertume ; il leur avait annoncé que sa mort était proche, que l'heure du péril était arrivée, et ils dormaient, eux, ses parents, ses amis, ses disciples d'élite, insoucieux en apparence de son danger et de sa mort..... O vanité des bienfaits, des liens du sang et de l'amitié ! Ils étaient bien éveillés sur le Thabor à l'heure de la transfiguration glorieuse, mais ils dormaient à l'heure de l'épreuve et de l'infortune !

Un bruit sourd se fit entendre dans le chemin creux qui montait au petit village de Gethsémani ; bientôt la lueur des torches éclaira les arbres. Jésus alors, se penchant sur ses apôtres qui dormaient toujours, leur dit d'une voix basse, mais profonde : « Levez-vous, allons ! Celui qui doit me trahir est tout près d'ici. » Il avait à peine prononcé ces mots que Judas et sa bande arrivèrent. S'avancant vers Jésus, l'audace dans les yeux et le sourire de la fausseté sur les lèvres, il le désigna à la troupe hostile qui le cherchait, en lui donnant ce baiser sacrilège qui a pris son nom. C'était convenu. Jésus-Christ reçut bénignement le traître et lui dit avec une pénétrante douceur : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? »

Ce qu'il était venu faire !... Il était venu gagner les trente sicles d'argent de la Synagogue. La cupidité, qui est une passion froide et calculatrice, commet dix fois

plus de crimes que la violence, et des crimes beaucoup plus noirs.

Judas n'eut pas le temps de répondre à cette embarrassante interrogation, car tous les autres s'avancant se jetèrent sur Jésus et se saisirent de lui. Alors, la colère monta au cœur de Pierre ben Cephas⁷, le prince des apôtres; il tira son épée et en frappa un des serviteurs du grand-prêtre; mais Jésus, arrêtant ce bras qui s'était seul levé pour le défendre, commanda que l'épée rentrât dans le fourreau. « Il faut que les Écritures s'accomplissent, dit la victime sainte, il faut que les choses se fassent ainsi. » L'Agneau de Dieu voulait être immolé pour les péchés du monde.

Alors il y eut dans cet enclos un bruit sourd de pas précipités, de branches rompues, de cris de frayeur; et l'on vit une foule d'hommes s'élancer par-dessus le petit mur, haut de trois pieds à peine⁸, qui environnait le jardin; c'étaient les disciples qui s'enfuyaient!...

La troupe hostile, après avoir lié Jésus comme un criminel, reprit le chemin de la Ville sainte et se dirigea vers le pont de pierre que les princes asmonéens avaient jeté sur le Cédron; mais le peuple de Jérusalem, accouru en foule, l'occupait déjà, et la tradition rapporte que Jésus fut traîné à travers ce cours d'eau; ce qui accomplit à la lettre la prophétie : « Il boira dans le chemin de l'eau du torrent. » Les saints vestiges des pieds du Sauveur et d'un de ses genoux se sont imprimés dans le lit et sur les mar-

ges de pierre du Cédron; c'est du moins ce qu'assurent les chrétiens de Jérusalem, qui les montrent encore. Après avoir gravi la côte de Sion, on entra à Jérusalem par la porte Sterquilienne, et l'on se rendit chez Caïphe, grand-prêtre, où les scribes et les anciens étaient assemblés. Les princes des prêtres et les scribes demandèrent alors à Jésus s'il était le CHRIST. « Si je vous le dis, répondit doucement le Sauveur, vous ne me croirez pas. — Êtes-vous le Fils de Dieu? demanda Caïphe. — Je le suis, répondit Jésus. — Il a blasphémé! s'écria le grand-prêtre en déchirant ses vêtements. — Il a mérité la mort! » dirent les scribes et les pharisiens.

Alors ils lui crachèrent au visage, le frappèrent à coups de poing, et lui donnèrent des soufflets en lui criant d'une voix railleuse : « CHRIST, prophétise donc, et dis qui t'a frappé! »

« Pendant ce temps, Pierre, qui avait juré de mourir plutôt que de l'abandonner, le reniait trois fois dans la cour du grand-prêtre !

Le lendemain, les princes des prêtres et les pharisiens traînèrent Jésus devant Ponce-Pilate, qui leur était souverainement odieux depuis l'affaire des enseignes impériales qu'il avait introduites nuitamment à Jérusalem⁹; mais comme ils haïssaient le Fils de Dieu bien davantage, et que les Romains seuls pouvaient le condamner à mort¹⁰, ils se résignèrent à paraître au prétoire de cet idolâtre en prenant les précautions les plus minutieuses pour ne pas

s'exposer au contact de ses vêtements, de ses drapeaux et même de son tribunal, ce qui les eût rendus impurs pour tout le jour. Après donc avoir fait tout ce qui dépendait d'eux pour éviter un inconvénient si grave, ces hommes



scrupuleux accusèrent Jésus d'avoir perverti le peuple par sa doctrine, d'avoir empêché de payer le tribut à César, et d'avoir pris enfin le titre séditionnaire de roi des Juifs..... Autant de mensonges que de mots.

Jésus n'opposa que le silence à ces fausses accusations. Pilate, convaincu de la méchanceté profonde des accusateurs et de l'innocence de l'accusé, aurait voulu sauver Jésus ; il n'y réussit pas. Les pharisiens, habiles à soulever les tempêtes populaires, travaillèrent le peuple, qui demanda séditionnairement la mort du descendant de ses anciens rois, et le gouverneur, qui savait fort bien apaiser les

clameurs des Juifs quand il lui plaisait, se contenta de défendre mollement, contre les furieux qui voulaient lui arracher un jugement inique, l'innocent qu'il eût dû protéger avec énergie. Ennuyé de leurs cris, vaincu par leur persistance, le Romain se lava les mains de sa sentence et la prononça ¹¹. Après quoi, pour se faire pardonner sans doute ses velléités de clémence envers Jésus-Christ et regagner le cœur de la populace jérusalémite qu'il avait fait récemment bâtonner par ses licteurs dans une émeute ¹², à propos du trésor sacré, où il voulait puiser à pleines mains, sous prétexte de construire un aqueduc dont on n'avait que faire, il fit battre de verges le Fils de David et de Salomon, aux applaudissements du peuple déicide, qui avait osé assumer sur sa tête et sur celle de ses enfants la terrible responsabilité de sa mort. Cela fait, il le livra, tout en le plaignant et en l'admirant ¹³, aux insultes d'une soldatesque que les princes de la Synagogue, qui en avaient positivement horreur, étaient descendus à corrompre, afin que leur haine fût mieux servie ¹⁴; car ils savaient haïr puissamment, ces *zélateurs* de la loi de Moïse qui voulaient tuer et baffouer le CHRIST *pour l'amour de Dieu*.

Lorsque Jésus fut arrivé dans la cour du prétoire, on le fit asseoir sur une colonne renversée ¹⁵, et toute la cohorte s'ingénia à se jouer de lui de la manière la plus atroce et la plus insolente. C'était le temps où le dangereux rhamnus ¹⁶, qui avait jadis arrêté, dans ses masses vertes et épineuses, l'agneau symbolique du sacrifice d'Abraham ¹⁷, était en

pleine floraison ; un des soldats courut en cueillir une branche et en fit au CHRIST une couronne dérisoire dont les fleurs se teignirent bientôt de son sang, et dont chaque pointe lui fit une profonde et insupportable blessure. Après l'avoir réduit à la nudité des esclaves, on lui jeta sur les épaules un haillon de pourpre, on lui mit à la main un roseau pour sceptre, et l'on salua par d'amers sarcasmes et des génuflexions railleuses cette moquerie de royauté. Tout son corps n'était qu'une plaie, car des fouets à pointes acérées avaient fait voler au loin, dans la salle des exécutions, les lambeaux rouges de sa chair ; des crachats souillaient son visage, où se figeaient çà et là des plaques d'un sang noir découlant de son front blessé, que ses mains enchaînées ne pouvaient atteindre!..... Les princes des prêtres, les docteurs et les pharisiens regardaient cette scène avec une satisfaction intime; ces hommes *honorables* traitaient la pitié de bassesse d'âme¹⁸.

Quand les pharisiens crurent que les soldats idolâtres avaient assez avili Jésus aux yeux du peuple pour détruire l'idée de sa divinité, l'approche du sabbat les pressant, ils prirent leur victime, que le procureur romain leur remit avec répugnance, et, après avoir chargé du poids énorme de sa croix ses épaules saignantes et déchirées, ils pressèrent avec la hampe de leurs lances sa marche douloureuse et tardive vers le Calvaire, où ils l'allaient crucifier.

Des flots de spectateurs bordaient les rues et encom-

braient les places publiques; les uns témoignaient hautement une joie féroce et criaient anathème au fils de David; les autres s'apitoyaient sur le sort de ce jeune prophète qui n'avait fait que du bien aux hommes, et que les hommes avaient délaissé et trahi. Mais ces marques de stérile sympathie perçaient à peine; les bons pleuraient - tout bas; ceux qu'il avait nourris avec cinq pains dans le désert, ceux qu'il avait guéris, ceux qu'il avait aimés, étaient là, perdus dans la foule, et nulle voix ne protestait contre son supplice¹⁹; celui de ses apôtres qui l'aimait le plus l'avait lâchement renié! les autres, à la réserve d'un seul, avaient fui!

Comme il descendait péniblement la longue rue qui conduit à la porte judiciaire, une femme perça la foule; cette femme, remarquablement belle et portant sur sa douce et suave figure le type de l'honnêteté, semblait absorbée tout entière dans une inexprimable douleur; elle souffrait tant, elle était si pâle; ses yeux, qui avaient versé leurs dernières larmes, laissaient tomber un regard si mort, si saintement triste sur les plaies affreuses du Sauveur, qu'en la voyant les filles de Jérusalem se prirent à verser des larmes en se disant à basse voix : Pauvre mère! Elle se glissa en silence à travers le peuple qui se rangeait par un instinct de pitié et de sympathie, pour lui céder passage. Quelques pharisiens au cœur endurci jetaient à Jésus, baigné de sueur, expirant de fatigue sous sa croix, des appellations insultantes; elle ne les entendit pas : les

soldats étrangers qui entouraient son Fils lui firent des gestes de menace ; elle ne les vit pas ; mais lorsqu'un faisceau de lances, la pointe dirigée contre sa poitrine, se dressa entre elle et Jésus, il sortit de ses yeux fixes et agrandis un éclair qui révéla le sang de David, et sa tête belle et inspirée prit une telle expression de grandeur douloureuse et de froid mépris de la mort que les soldats vaincus abaissèrent lentement leurs armes devant l'héroïque et sainte femme. Si farouches que la vie des camps les eût faits, ils se souvinrent de leurs mères.

Marie tourna ses pas tremblants vers le Sauveur ; elle arrêta ses regards pleins d'angoisse sur cette forme humiliée qui se traînait sanglante et demi-nue sous un lourd fardeau, sur ce visage imposant, miséricordieux et doux, qu'elle eût craint de souiller en l'effleurant de ses lèvres chastes, et qui, gonflé, bleui, couvert d'ordures et de sang, ne retenait presque plus rien de l'image du Créateur. Elle passa tristement sa main sur son front comme pour s'assurer si elle n'était pas le jouet d'une hallucination horrible. Aucun gémissement ne soulagea son cœur oppressé, aucun geste de désespoir n'initia les spectateurs aux mystères de son agonie ; seulement on crut qu'elle allait mourir, et elle fût morte en effet mille fois pendant cette solennelle et déchirante pause, si celui *qui mesure le vent à la laine de la brebis* ne l'eût divinement soutenue. Jésus aperçut bientôt, à quelques pas de lui, cette figure immobile et muette ; inclinant devant elle son front courbé sous le faix de sa

croix, il prononça le nom de mère ! A ce mot, qui tintait comme un glas funèbre aux oreilles de la Vierge sainte, une douleur aiguë lui transperça le cœur ; on la vit chanceler, pâlir ; puis, s'affaissant sur elle-même, elle tomba de sa hauteur sur ces pavés inégaux et rougis où Jésus avait laissé, en passant, des traces sanglantes ²⁰ !...



Un jeune Galiléen au visage sombre et abattu, une jeune femme noyée de larmes s'ouvrirent un passage jusqu'à Marie ; grâce à leurs soins, la Vierge des douleurs reprit l'usage de ses sens et la conscience de ce martyre physique et moral que nul martyr, selon les Pères, n'égalait jamais. Sans doute, Jean et Magdeleine mirent tout en usage pour l'arracher à la scène de sang et de mort qui se préparait sur le Golgotha ; mais leurs instances furent inutiles, et,

se levant avec effort, Marie se mit à gravir, sous un soleil ardent, le revers le plus escarpé du Calvaire; c'était le chemin le plus court et celui qu'on avait fait suivre à Jésus²¹.

Ils avaient atteint la place fatale et sacrée où l'Agneau de Dieu allait satisfaire à la justice du Ciel irrité, en se substituant à toutes les victimes et en se chargeant de toutes nos misères. C'était là qu'allait s'offrir le grand sacrifice dont l'efficace remonte d'une part jusqu'à la faute originelle, et s'étend de l'autre dans la nuit des choses futures jusqu'à la consommation des siècles. Cette petite esplanade rocheuse était l'autel renouvelé d'où le sang du CHRIST devait couler à flots pour laver les péchés du monde et anéantir à jamais le pacte de perdition qui nous livrait en naissant aux anges de l'abîme. Mais qu'était devenue la victime sainte? où ses bourreaux la cachaient-ils aux yeux désolés de sa mère? Marie étendit ses regards inquiets sur la montagne dépouillée; elle vit le peuple dans l'attente, les croix posées sur le sol, des ouvriers creusant avec indifférence les trous profonds qui devaient recevoir les trois instruments du supplice.... Et Jésus, où donc était-il?

Il parut, mais dans quel état! dépouillé de ses derniers vêtements, sans un lambeau qui recouvrit ses chairs flétries, ses plaies saignantes, lui si chaste et si pur! Ses bourreaux, le traînant avec ignominie, l'exposèrent quelque temps ainsi aux risées du peuple; puis, le Juste s'étendit sur la croix, ce lit d'honneur que lui offrait pour



K. Courbe inv. et del.

Maudousson sculp.

Marie à la grotte du Calvaire

Publié par Mercier à Paris
Imprimé par Delessert

prix de son immense amour la reconnaissance des hommes ! C'était un spectacle trop affreux à voir pour ceux qui l'aimaient ; on entraîna Marie à quelques pas de là, dans une espèce de grotte naturelle où elle demeura debout, blanche et froide comme le marbre²². Il arrivait du dehors un bourdonnement semblable à celui des abeilles d'Engaddi quand le pâtre d'Israël les chasse du creux de leurs chênes. Parfois il s'élevait tout à coup, au milieu de ce sombre récitatif, une tempête de huées, de cris moqueurs et d'effroyables éclats de rire : la populace de toutes les nations a toujours eu des instincts féroces, mais celle des Hébreux se surpassa en cette rencontre.

Dans un intervalle de profond silence, accordé sans doute à quelque nouvelle barbarie qui captivait l'attention de la multitude, on entendit un coup de marteau, un coup sourd tombant sur le bois et les chairs écrasées. Magdeleine se pressa en frémissant contre Marie, et le Disciple bien-aimé s'adossa instinctivement contre les parois de la grotte. Un second coup plus sourd, plus étouffé, plus sinistre encore se fit entendre ; il fut suivi de deux ou trois autres, tombant à des intervalles égaux, et tout fut dit ! « Voilà qu'on le cloue à la croix, » observa froidement un soldat romain. Jean et Magdeleine échangèrent un regard désolé ; ils étaient sous l'impression d'un sentiment pareil à celui qu'on éprouve au milieu d'une tempête nocturne, lorsque les cris des naufragés qu'on ne peut secourir, arrivent sur les vagues et s'éteignent l'un après

l'autre au fond des eaux. Mais Marie!... une sueur froide couvrait son corps, un tremblement convulsif agitait ses membres; elle aussi, pauvre faible femme, venait d'être crucifiée; car jamais confesseur étendu sur le chevalet, jamais martyr au milieu des flammes ne subit dans l'âme et dans le corps d'aussi épouvantables tortures.

Bientôt on distingua le frottement aigu des cordes sur les poulies; la croix se dressait lentement dans les airs, et le Fils de l'homme, la face tournée vers ces régions de l'Occident qui attendaient depuis si longtemps la lumière, fut arboré comme un étendard à la vue des nations infidèles : c'était écrit. Alors le peuple réprouvé poussa un rauque et long rugissement de joie. « Salut au roi des Juifs ! Si Dieu l'aime, qu'il le délivre ! Si tu es le Fils de Dieu, Nazaréen, descends ! » Et le voleur crucifié à sa gauche le maudissait aussi entre les râles de l'agonie; le misérable essayait d'être juif jusqu'au bout. Jésus, soutenant avec une dignité calme et sublime son grand caractère de prophète et de Dieu sauveur, scellait silencieusement de son sang les hautes doctrines de la loi nouvelle. Aucune plainte, aucun reproche ne lui échappait au milieu du supplice infâme qu'il subissait à la vue d'une ville entière; il abaissait sur ce peuple égaré des regards de miséricorde, et, cherchant à fléchir la justice divine en faveur de ceux qui le crucifiaient : *O mon Père*, disait-il de sa voix mourante, *mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !*

« Et cependant depuis dix-huit siècles le Père ne leur a

« pas encore pardonné, et ils traînent leur supplice par
« toute la terre, et par toute la terre l'esclave est contraint
« de se baisser pour les voir²³. »

La Vierge avait quitté l'asile temporaire où elle s'était réfugiée, et marchait la tête basse vers le lieu du supplice. A quelques pas de l'arbre d'infamie, de rudes soldats jetaient au sort la robe sans couture qu'elle avait filée de ses mains²⁴, et se partageaient bruyamment les vêtements sacrés qui avaient fait tant de miracles²⁵. Une légère convulsion passa sur les traits de Marie; elle se reporta au temps où, riche seulement de l'amour de Jésus, mais exempte d'inquiétudes prochaines, elle travaillait le soir à ses côtés au tissu de cette tunique de fête, et cette pensée lui causa une douleur navrante, car l'éclair qui lui offrait dans le passé la vue de ses jours de bonheur ne faisait qu'épaissir les ténèbres de sa misère. Elle leva les yeux au ciel pour y chercher, comme toujours, la force de souffrir, et son regard se croisa avec celui du Dieu crucifié. A cet horrible spectacle, ses pieds languissants s'attachèrent au sol, et elle demeura pétrifiée d'une horreur si grande, d'un saisissement si affreux, que ce qu'elle avait éprouvé jusque-là ne lui parut qu'un songe triste, une vision effrayante, mais presque effacée; tout s'absorbait dans la croix²⁶.

Jésus, laissant tombèr sur la Vierge sainte un regard mystérieux et doux, sembla lui dire, comme la veille à ses apôtres : « Ma mère, l'heure est venue ! »

Quelle heure donc ?

L'heure la plus mémorable et la plus féconde en événements extraordinaires dont l'ombre du soleil eût marqué le passage depuis que l'homme avait morcelé la durée pour se rendre compte du temps ; l'heure où le Fils de Dieu allait triompher du monde, de la mort, de l'enfer et de la justice divine elle-même ; l'heure de l'accomplissement des oracles, de l'abolition des sacrifices, de la réhabilitation de la femme, de l'affranchissement de l'esclave et de notre rédemption éternelle. Et la Vierge crut voir passer devant ses yeux les patriarches, les rois justes, les prophètes inspirés de Dieu, qui s'inclinaient devant le CHRIST, comme les gerbes des fils de Jacob devant la gerbe mystérieuse de Joseph. Et elle crut voir Moïse et Aaron mettant au pied du nouvel arbre de vie l'arche d'alliance, l'éphod, le rational, la lame d'or et la branche d'amandier, symbole du sacerdoce hébreu dont la mission allait finir ; puis, David y posant sa harpe prophétique à côté du glaive de Phinée, du couteau sacré d'Abraham et du serpent d'airain. Les prêtres et les victimes, les rites et les ordonnances, les types et les symboles, groupés autour de la croix, y attendaient leur consommation ; et le livre aux sept sceaux d'airain s'était ouvert aux pieds du Grand-Pontife selon l'ordre de Melchisédech, qui remplaçait les Aaronites. Le monde ancien, se retirant comme les flots qui se replient lentement sur eux-mêmes, céda la place à d'autres images. Marie crut voir alors toutes les nations

de la terre attendant au pied de la croix pour y recevoir l'Évangile. L'Éthiopie et les îles tendaient les mains vers le Messie ; le désert, qui commençait à se réjouir, *fleurissait comme la rose* ; la connaissance de Dieu remplissait la terre comme les grandes eaux couvrent le lit de sable des océans ; et mille voix semblaient répéter dans mille idiomes barbares : « Le CHRIST a vaincu ; béni soit-il ! »

La noble et généreuse femme fit trêve pour un peu de temps aux poignantes douleurs qui la déchiraient, et s'unit sympathiquement au triomphe de la loi de grâce et à la grande régénération sociale ; mais la vision de gloire ne tarda pas à s'évanouir, et la douleur rentra par tous les pores ; comme Rachel, Marie pleurait sur son premier-né, et ne voulait pas être consolée.

Cependant, la nature entière semblait participer à la souffrance de son Dieu ; le jour s'éteignait par degrés, et sa lumière décroissante colorait d'une teinte lugubre ce grand et stérile paysage si bien assorti au forfait dont il était le théâtre. A chaque instant les ténèbres s'épaississaient ; la rosée tombait par l'interruption subite de la chaleur ; les aigles regagnaient, en poussant des cris, leur asile nocturne ; les chacals hurlaient aux bords du Cédron, et le Calvaire, déjà si triste de lui-même, prenait l'aspect d'un grand catafalque de marbre noir. Le peuple, fortement impressionné par cet événement insolite, commençait à garder le silence de la peur, et quelques voix isolées et hautaines, les voix des pharisiens et des

chefs de la Synagogue, continuaient seules à maudire le CHRIST.

Bientôt, à travers les crêpes sombres qui voilaient la face du firmament, les étoiles parurent comme des flambeaux funéraires qui brûlent autour d'un cercueil, et versèrent sur le théâtre du déicide un jour effrayant et verdâtre qui donna aux masses de spectateurs curieusement groupés sur les flancs du Gihon l'air d'une assemblée de démons et de spectres. Ils se regardèrent et pâlirent. Vainement les scribes et les pharisiens, trop avancés dans les eaux du crime pour oser regagner le bord, s'efforçaient d'attribuer ce prodige à des causes naturelles; plus l'absence de la lumière se prolongeait, moins leurs raisons semblaient concluantes. Les vieillards, secouant leurs têtes chenues, affirmaient n'avoir jamais vu d'éclipse semblable, et les savants versés dans la science des Chaldéens soutenaient, d'autre part, qu'aucune éclipse n'était ni prévue ni possible dans la position où se trouvait la lune ²⁷.

Cette éclipse de trois heures était un des prodiges messianiques qui devaient signaler le courroux du Ciel, lorsque le CHRIST serait mis à mort. « En ce jour-là, avait dit le prophète Amos, le soleil se couchera en plein midi, et la terre sera couverte de ténèbres au milieu du jour. » Ces ténèbres s'étendirent jusqu'en Égypte, où se trouvait alors saint Denis l'Aréopagite, qui étudiait la philosophie à Hermopolis. Frappé de terreur, le jeune Grec s'écria en adres-

sant la parole à son précepteur Apollophanes : « *Le monde va périr, ou le Dieu de la nature souffre* ²⁸. »

Au milieu de la consternation générale, Jésus s'occupait des amis fidèles qui s'étaient ralliés autour de sa croix à l'heure des ignominies. Touché du courage de Jean et de la tristesse profonde que ce jeune et ardent disciple ne cherchait point à déguiser, il voulut lui laisser un gage de son affection divine. Il ne pouvait lui léguer une portion de ses biens terrestres, lui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, et qui allait devoir à la charité d'un disciple jusqu'à l'aumône d'un tombeau ; il ne lui restait rien au monde que sa mère ! sa mère qui ne l'avait jamais quitté, et qui se mourait de sa mort. Il la légua solennellement à son disciple favori, comme une arrhe des biens célestes qu'il lui réservait dans le royaume de son Père. Sachant à quel point il était aimé de ces deux âmes saintes, il prévint, avec sa bonté adorable, l'isolement affreux où sa mort allait les laisser, et voulut fortifier ces deux arbustes sans appui, en entrelaçant leurs branches détachées.

Par cette disposition, qui mettait un nouvel et cher intérêt dans sa vie, la Vierge dut comprendre qu'il ne lui était point accordé de suivre son Fils dans la tombe, et qu'elle n'était pas au terme de son pèlerinage sur la terre. Elle se résigna aux décrets divins par amour pour nous, qu'elle adoptait dans la personne du saint Apôtre. Le sacrifice de Marie égala presque alors, humainement par-

lant, celui de Jésus-Christ. Il consentait volontairement à mourir ; elle à vivre !... C'étaient deux cœurs puissants, embrasés d'amour pour les hommes, et qui seuls se comprenaient bien ; car leurs pensées n'étaient pas nos pensées, et l'or de leurs vertus était sans alliage.

La manière dont Jésus légua Marie au jeune pêcheur de Bethzaïde fut digne et simple comme tous les actes de sa vie mortelle. « Femme, voilà votre fils ; » et au disciple bien-aimé : « Voilà votre mère. »

S'il n'employa pas en parlant à Marie une appellation plus tendre, c'est qu'il connaissait le pouvoir du nom qu'il jugea convenable d'omettre, et qu'il ne voulait pas faire saigner des plaies déjà si vives et si profondes.

« Après cela, Jésus jugeant que toutes choses étaient accomplies, et afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore, dit : *J'ai soif !*

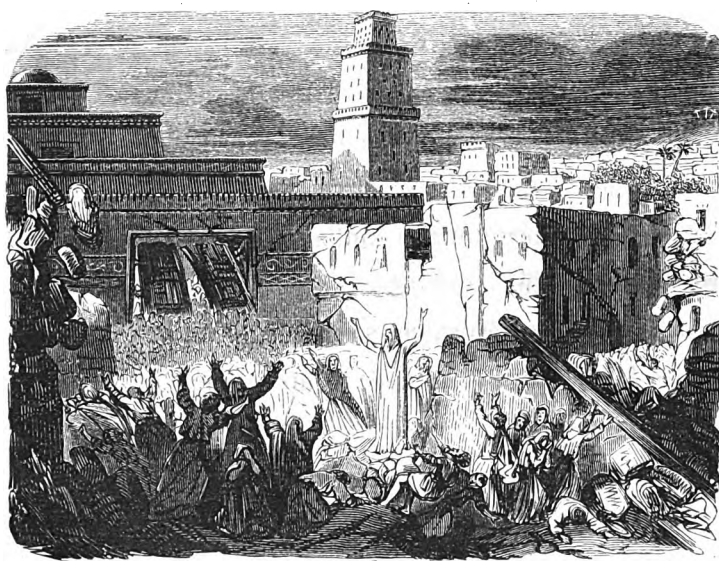
« Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats en emplirent une éponge, et, l'environnant d'hysope, ils la lui présentèrent à la bouche. »

Infâmes jusqu'au bout !

Jésus ayant pris le vinaigre dit : *Tout est accompli*. Puis, voulant prouver au monde qu'il mourait non par la puissance de la mort, mais par un acte formel de sa volonté, il jeta un grand cri, baissa la tête et expira !...

En ce moment les idoles du paganisme vacillèrent sur leurs piédestaux ; l'étoile de Moïse, qui n'avait lui que pour un point du globe et qui ne devait briller qu'un

temps, descendit à l'horizon des vallées, et le soleil de l'Évangile, destiné à éclairer le monde d'un pôle à l'autre et à durer autant que l'univers, se leva radieux du côté de l'aurore. Mais Dieu devait des prodiges à la dignité méprisée de son Fils, et ils ne se firent pas attendre. Aux ténèbres surnaturelles, qui commençaient à s'éclaircir, succédèrent les secousses horribles d'un tremblement de terre qui renversa vingt cités en Asie²⁹. En même temps,



le voile du temple se déchira, les pierres se fendirent, et plusieurs corps des saints qui étaient dans le sommeil de la mort ressuscitèrent et vinrent à Jérusalem, où ils jetèrent un nouvel effroi parmi la population consternée.

Ce fut alors qu'il s'opéra une réaction merveilleuse en faveur de Jésus ; le centenier et ses soldats, qui avaient pré-

sidé à l'exécution, s'écrièrent tout d'une voix que le prophète nazaréen était certainement plus qu'un homme, et cette foule immense de peuple qui avait prodigué au CHRIST agonisant les injures, les huées et les moqueries, redescendit la montagne en se frappant la poitrine, et répétant avec terreur : C'ÉTAIT VRAIMENT LE FILS DE DIEU !

Au milieu des cris de détresse du peuple qui fuyait sans savoir où porter ses pas, et tandis que le Golgotha déchirait ses flancs de rochers, on vit, à la pâle lumière qui éclairait cette scène d'horreur, une femme debout et complètement immobile au milieu des convulsions et des ruines de la nature. Cette femme semblait inaccessible à l'effroi général ; les mains jointes, dans l'attitude de la prière, elle était absorbée dans la contemplation douloureuse du prophète crucifié.

Et les filles de Jérusalem se prirent de nouveau à verser des larmes en disant avec compassion : Pauvre mère !

Vers le soir, les pharisiens, ne voulant point que les corps demeuraient sur la croix de peur que la sainteté du sabbat, qui allait commencer à la nuit tombante, n'en fût altérée, allèrent demander à Pilate la permission de les en faire ôter. Cette permission obtenue, on dressa des échelles le long des gibets où les deux voleurs crucifiés agonisaient encore, et, après leur avoir rudement détaché les pieds et les mains, on les acheva en leur rompant les bras et les jambes. Pour Jésus, comme il était bien mort³³, un soldat se contenta de lui enfoncer sa lance dans le côté,

et le sang divin qui devait laver le monde de ses crimes coula à gros bouillons sur la terre. A quelque distance, deux femmes voilées, dont l'une s'appuyait sur l'autre dans une pose qui révélait la plus déchirante douleur, regardaient timidement faire les soldats romains; c'étaient Marie et Magdeleine, car Magdeleine aussi était là; et, dans l'éloignement, on apercevait les autres femmes de Galilée, qui avaient tout quitté pour être à Jésus, et qui ne l'avaient point abandonné à l'heure du supplice et de l'ignominie. « Honneur à elles! dit Abeilard, car, lorsque les disciples et les apôtres fuyaient comme des lâches sur les montagnes, ces faibles, mais courageuses créatures, accompagnèrent le CHRIST jusqu'au pied de la croix, et ne le quittèrent point qu'on ne l'eût mis dans le sépulcre! »

Alors survint Joseph d'Arimathie, un riche sénateur qui avait obtenu de Ponce-Pilate le corps de Jésus, dont il était, en secret, le disciple, pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Il le descendit de la croix et se disposait à l'envelopper dans un linceul de fin lin d'Égypte, qu'il avait acheté à Jérusalem, lorsqu'il vit à ses pieds une femme pâle comme la mort, qui tendait les bras avec tout ce que la douleur a de plus touchant et de plus sublime, pour recevoir le Dieu crucifié. Cette femme, dont tout le corps tressaillait agité par des frémissements pleins d'angoisses, n'avait plus de voix pour articuler la prière qui semblait errer sur ses lèvres, mais il n'y avait pas sur son visage baigné de larmes un muscle qui ne suppliât.

Le sénateur, qui reconnut Marie, fit un geste de compassion sympathique, et déposa sur ses genoux tremblants le divin fardeau dont il avait chargé respectueusement ses épaules. Alors la sainte Vierge put s'abandonner à la joie amère de presser sur son cœur souffrant qui saignait, hélas ! comme s'il eût été percé de mille glaives, le corps défiguré de son Fils, et de poser ses lèvres décolorées sur les plaies qu'avaient faites les clous de la croix. Magdeleine, à genoux, arrosait de ses larmes brûlantes les pieds sanglants de son Seigneur, et gémissait comme une colombe blessée. Sur le second plan de ce tableau de désolation étaient les femmes galiléennes qui pleuraient³¹. Pendant ce temps, quelques serviteurs de Joseph préparaient les parfums sur la pierre *de l'onction*³², et d'autres ouvraient le sépulcre taillé dans le roc, qui devait recevoir la dépouille mortelle du Fils de Dieu.





Chapitre xviii.

MORT DE MARIE.



Le calme commençait à renaître et les signes du courroux céleste avaient fini d'effrayer les juifs qui venaient de répandre le sang du Sauveur. Comme tous les animaux féroces, les bourreaux du CHRIST s'étaient momentanément dépouillés de leurs instincts sauvages à l'heure du péril. Épouvantés d'abord de ce qu'ils avaient fait,

ils avaient craint que les roches ébranlées du Calvaire ne les broyassent dans leur chute, et que la terre ne les fit descendre tout vivants dans les sombres profondeurs du *scheol*; mais leurs remords s'évanouirent avec leurs craintes, et ils rentrèrent graduellement dans leur nature haineuse et malfaisante en voyant le ciel se rasséréner.

Ne pouvant nier les prodiges qu'un peuple immense avait vus de ses yeux, et dont les flancs entr'ouverts des montagnes, les tombes à peine refermées et le voile du temple en lambeaux faisaient foi, ils les attribuèrent à la magie, et soutinrent que ce Jésus, si puissant en parole et en œuvres, n'était qu'un fils de Bélial, qui avait fasciné le peuple et commandé aux éléments grâce au nom ineffable du Dieu d'Israël, qu'il avait enlevé par surprise du Saint des Saints¹. Et le peuple se laissa prendre à ce mensonge ridicule que ses chefs lui jetaient en pâture; car il n'est pas d'absurdité calomnieuse qui ne trouve des oreilles crédules pour l'accueillir et des langues agiles pour la répandre. Cependant une garde vigilante, choisie parmi les satellites du grand-prêtre, veillait en armes autour du tombeau; car Jésus avait annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour, et les princes de la Synagogue feignaient de craindre que ses disciples ne l'enlevassent pendant la nuit.

Le troisième jour commençait à poindre, et l'orient se colorait à peine, lorsque plusieurs femmes de Galilée, portant des parfums et des plantes aromatiques pour em-

baumer Jésus à la manière des rois de Juda², parurent sur la montagne du supplice, s'acheminant pensivement vers le jardin où était le tombeau du CHRIST. D'après la tradition, Marie était parmi ces saintes femmes. Son visage abattu ressemblait à une belle ruine dégradée par le vent orageux de l'adversité; mais son regard n'exprimait pas seulement la douleur, il peignait l'attente. La cité déicide dormait enveloppée dans les brumes diaphanes du matin; les fleurs entr'ouvraient leurs corolles lourdes de rosée, les oiseaux chantaient dans les branches humides des figuiers sauvages, et l'on eût dit que le soleil versait des rubis sur la voûte bleue du firmament; la nature semblait se revêtir avec une joie inaccoutumée de sa brillante robe de lumière, et ce paysage grandiose, mais sombre et morne, qui entourait Jérusalem, prenait une expression suave et gaie qu'il n'avait jusque-là jamais eue, et qui semblait annoncer un glorieux mystère dont il voulait garder le secret.

Tout à coup, au milieu de cette scène riante, une secousse se fait sentir; la pierre qui ferme le sépulcre roule sur elle-même comme poussée par un bras puissant; les gardes tombent demi-morts la face contre terre, et les femmes, qui n'ont point déserté Jésus sur la croix, pâlissent elles-mêmes et reculent, dans la crainte où elles sont de voir se renouveler les prodiges affreux qui ont accompagné la mort du Fils de l'homme.

Mais un ange dont les vêtements égalaient en blancheur

la neige des montagnes, et dont le gracieux visage resplendissait comme l'éclair, s'assied sur la pierre du sépulcre et rassure les servantes de Jésus-Christ. « Ne craignez point, dit-il d'une voix douce ; je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié ; il n'est point ici ; il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. » Tandis que les pieuses Galiléennes pénétraient avec crainte dans le tombeau et s'étonnaient à la vue du suaire et des bandelettes parfumées de myrrhe qui étaient restés sur le bord, la Vierge, dont le front rayonnait d'une joie recueillie, s'était adossée contre un vieux olivier à quelque distance. Un jeune homme, dans la mise négligée du peuple, conversait à voix basse



avec elle. Ce jeune homme, c'était le *premier né d'entre les morts*, le glorieux vainqueur de l'enfer, Jésus-Christ³.

Nul n'a su ce qui se passa dans cette entrevue solennelle ; mais on peut croire que Marie, dont l'âme forte avait subi le plus haut paroxysme possible de la douleur, ressentit alors un degré de joie que nous ne pourrions éprouver sans mourir.

Notre Seigneur, pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, se fit voir fréquemment aux apôtres, et s'entretint avec eux des choses qui concernent le royaume de Dieu et de la régénération qui allait s'opérer chez les hommes par le baptême. De pieux auteurs ont supposé que la Vierge fut la plus favorisée dans ces apparitions consolantes, et qu'elle y prit un avant-goût du bonheur des élus. Les eaux amères de son affliction furent changées en sources de grâce, et le Sauveur *la nourrit de la manne cachée qu'il réserve à ceux qui gardent la patience ordonnée par sa parole.*

Enfin, l'heure où les décrets divins rappelaient le CHRIST dans le ciel arriva ; sa mission rédemptrice était accomplie, et les apôtres, que sa résurrection avait pleinement persuadés de sa divinité, avaient reçu de lui les instructions nécessaires pour convertir les nations à son admirable Évangile.

Au milieu du quarantième jour, il sortit avec eux de Jérusalem et se dirigea vers les hauteurs de Bethanie. Cette direction n'était point prise au hasard : là était ce mont couronné d'oliviers où le Sauveur, s'isolant de la foule, avait souvent prié son Père à l'heure où la lune si-

lencieuse éclairait de son jour d'opale les eaux plombées de la mer Morte, la vallée verte du Jourdain et les palmiers géants de la plaine de Jéricho, sites lointains qui semblaient s'étaler à ses pieds. Là était aussi ce jardin célèbre où Jésus avait douloureusement éprouvé les premières atteintes de l'agonie. Il était juste que sa gloire commençât aux mêmes lieux où ses généreuses souffrances avaient commencé, et que ces champs, ces bois, ces solitudes ombragées, qui avaient été si souvent témoins de ses méditations et de ses prières, reçussent l'empreinte des derniers pas qu'il fit avant de remonter au ciel.

Arrivé sur le sommet de cette haute montagne, d'où il pouvait découvrir une grande partie de la Judée et saluer d'un geste d'adieu les sites qu'il avait rendus célèbres par ses miracles et par sa mort, le Sauveur s'arrêta dans un espace libre, à une légère distance d'un bois d'oliviers qui étalaient leur feuillage pâle au rayon brûlant du midi. Là, après avoir élevé ses mains encore percées des clous de la croix vers son Père céleste, comme pour lui recommander son Église naissante, il les abaissa sur sa Mère et sur ses disciples, ainsi que Jacob l'avait fait pour les fils de Joseph; puis il s'éleva par sa propre vertu et monta lentement dans les cieux. Ce dernier acte du Sauveur scella dignement sa mission divine. Pendant sa vie, *il allait faisant le bien*; sur le Calvaire, il pria pour ses bourreaux, et il monta au ciel en bénissant les humbles amis qu'il laissait après lui sur la terre. Comme il avait encore les mains

étendues sur ses disciples prosternés, ils le virent entrer dans un nuage blanc qui le déroba à leurs yeux.

L'Ascension de Notre Seigneur n'eut point ce caractère sombre et terrible qui glaçait les peuples d'épouvante aux jours anciens. La loi de Moïse avait été proclamée au son des trompettes, au bruit des foudres, à la lueur sinistre des éclairs; Elie avait été enlevé au ciel dans un chariot de feu; mais le Sauveur du monde fut doucement emporté sur une nuée légère, avec cette sorte de majesté sereine et calme qui convient au génie de l'Évangile et au touchant caractère de son Auteur.

Les anges, ces esprits bienveillants qui se réjouissent du bonheur des hommes, figurèrent aussi dans cette scène qui dénouait le grand drame de la Rédemption. Leurs chants divins avaient annoncé aux bergers la naissance du roi-Messie; leur voix avait proclamé sa résurrection des morts; il convenait que leurs paroles vinssent confirmer son ascension glorieuse.

Comme les disciples étaient attentifs à regarder Jésus monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain à eux et leur dirent : « Hommes de Galilée, « pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus « qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans les cieux, « reviendra de la même manière que vous l'y avez vu « monter. »

Les apôtres et les disciples abaissèrent leurs yeux éblouis à la voix des anges; mais la Vierge les abaissa-t-elle? Lui

fut-il refusé de voir son divin Fils prendre majestueusement sa place à la droite de Jéhovah dans la lumière inaccessible des saints? Fut-elle réellement moins favorisée que saint Étienne et le Disciple bien-aimé? Cela n'est guère presumable. Celle qui s'était moralement crucifiée avec Jésus sur le Calvaire méritait d'être glorifiée avec lui; c'était son droit: elle l'avait chèrement payé! Oui, Marie dut jeter son regard mortel dans cette région paisible et bienheureuse dont Jésus venait de nous ouvrir l'entrée par son sang, et où il essuie lui-même les larmes du juste⁴; puis les portes de perles de la Jérusalem céleste⁵ se refermèrent lentement sur le Dieu vainqueur, et la Vierge, séparée pour un peu de temps de Celui qu'elle aimait, se trouva seule sur la terre, comme une liane déracinée.

Quarante jours après, nous la retrouvons en prière dans ce cénacle où elle reçut le Saint-Esprit avec les apôtres.

Marie fut la colonne lumineuse qui guida les premiers pas de l'Église naissante. Ce fut à elle que les apôtres firent hommage des épis nombreux qu'ils arrachèrent au champ stérilisé de la Synagogue pour les enserrer dans les greniers du Père de famille. Elle acceptait ce tribut au nom de son Fils avec une humilité pleine de grâce, et on la voyait continuellement entourée de pauvres, de malheureux et de pécheurs; car elle aima toujours d'un amour de prédilection ceux à qui elle pouvait faire du bien. Les évangélistes venaient lui demander des lumières; les apôtres,

de l'onction, du courage et de la constance, et les affligés, des consolations spirituelles; tous la quittaient en la bénissant; le *Soleil de justice* s'était couché à l'horizon sanglant du Golgotha; mais l'*Étoile des mers* réfléchissait encore ses plus doux rayons sur le monde renouvelé, et versait de bénignes influences sur le berceau du christianisme.

La Vierge demeura à Jérusalem jusqu'à ce que la terrible persécution qui éclata contre les chrétiens, l'an 44 de Notre Seigneur, la força d'en sortir avec les apôtres. Son fils adoptif l'emmena alors à Ephèse, où Magdeleine voulut la suivre.

Il ne nous est rien resté du séjour de Marie à Ephèse; cette lacune s'explique aisément par les préoccupations de l'époque. Après la résurrection du Sauveur, les apôtres, uniquement occupés de la propagation de la foi, mirent au rang des choses secondaires tout ce qui ne rentrait pas d'une manière directe et saillante dans cet absorbant intérêt. Pleins de leur haute mission, tout entiers au salut des âmes, ils s'oublièrent eux-mêmes si profondément qu'à peine nous ont-ils laissé un petit nombre de documents incomplets sur les travaux évangéliques qui changèrent la face du globe; en sorte que leur histoire ressemble à une épitaphe sublime, mais presque effacée, qui n'a ni commencement ni fin. Que la Mère de Jésus ait partagé le sort des apôtres, cela se conçoit; les dernières années de sa vie s'étant écoulées loin de Jérusalem, dans une contrée

étrangère où son séjour ne fut signalé par aucun fait marquant, n'offrent qu'une surface rase qui n'a pas laissé d'empreinte durable dans la mémoire fugitive des hommes. Toutefois, l'état florissant de l'Église d'Ephèse, sa tendre dévotion à Marie et les éloges que saint Paul donne à sa piété, indiquent suffisamment les soins fructueux de la Vierge et les bénédictions divines qui la suivaient où qu'elle fût. La Rose de Jessé laissa un peu de son parfum dans l'air, et ce vestige, si léger qu'il soit, est une révélation précieuse de son passage.

Les côtes de l'Asie-Mineure, semées de villes opulentes, riches d'une végétation admirable et baignées d'une mer sillonnée en tous sens par une multitude de navires, eussent paru, à des exilés ordinaires, un splendide dédommagement pour les hautes et stériles montagnes de la Palestine. Il est douteux que la Vierge de Nazareth en ait jugé ainsi : les pas de l'Homme-Dieu n'avaient point sanctifié cette terre enchantée, et les tombeaux de ses pères n'étaient pas là!...

Que de fois, assise sous un platane au bord de cette belle mer Icarienne dont les flots expirent au pied des myrthes sur une étroite bande de sable, Marie et Magdeleine, suivant du regard une galère grecque qui tournait sa proue vers la Syrie, évoquèrent les souvenirs du pays natal ! Les neiges immaculées du Liban, les cimes bleuâtres du Carmel, les eaux du lac de Tibériade revenaient alors dans leurs discours ; les sites de la patrie absente, embellis

par l'éloignement, passaient tour à tour devant elles, et leur semblaient mille fois préférables à cette molle et riante Ionie qui était en effet à la terre de Jéhovah ce que la lyre d'Anacréon est à la harpe de David.

Ce fut pendant son séjour à Éphèse que la Vierge perdit la fidèle compagne qui, à l'imitation de Ruth, avait quitté son pays et son peuple pour la suivre au delà des mers :



Magdeleine mourut, et Marie la pleura comme Jésus avait pleuré Lazare ⁶.

De tous ses liens d'affection et de parenté, il ne restait plus à la Vierge que saint Jean, le bon et aimable disciple auquel son Fils mourant l'avait léguée ; elle le suivit, à ce qu'on croit, dans ses voyages, et ce fut sans doute dans ses entretiens avec la Reine des prophètes que saint Jean perfectionna la science merveilleuse qu'il déploie dans son

Évangile. Aidé des lumières de Celle que les Pères ont comparée au chandelier d'or à sept branches, le jeune pêcheur de Bethsaïde pénétra plus avant que personne dans le mystère incompréhensible de l'essence incréée du VERBE, et sa pensée s'éleva d'un vol si hardi dans les hauteurs mystiques du ciel qu'auprès de lui les autres évangélistes ne semblent que raser la terre ⁷.

Cependant les semeurs du CHRIST avaient semé le bon grain de la parole sainte sur tous les points du monde romain; la moisson évangélique était verdoyante, et les ouvriers du Père de famille travaillaient avec ardeur dans le champ sacré. Marie jugea que sa mission sur la terre était accomplie, et que l'Église pouvait désormais se soutenir par ses propres forces. Alors, comme une moissonneuse fatiguée qui cherche l'ombre et le repos au milieu du jour, elle se prit à soupirer pour les beaux ombrages de l'arbre de vie qui croît près du trône du Seigneur et pour les eaux vives et sanctifiantes qui l'arrosent ⁸. Celui qui sonde les replis de l'âme surprit ce désir dans le cœur de sa Mère, et l'ange qui se tient à sa droite vint apprendre à la future Reine du ciel que son Fils l'avait exaucée ⁹.

A cette révélation divine, où il se joignit, suivant Nicéphore, celle du jour et de l'heure de son trépas, la fille d'Abraham sentit se réveiller puissamment dans son cœur l'amour de la patrie absente; elle voulut revoir les hautes montagnes de Judée, où palpitaient encore les souvenirs de la Rédemption, et mourir en vue du Calvaire où Jésus

était mort. Saint Jean, pour qui ses moindres désirs avaient toujours été des ordres, fit aussitôt ses préparatifs de départ pour retourner en Palestine.

Les voyageurs hébreux s'embarquèrent probablement à Milet, dont le port fameux était le rendez-vous des galères d'Europe et d'Asie, qui naviguaient dans ces parages. Pendant leur traversée sur les mers de la Grèce, la Vierge et l'Évangéliste reconnurent, en passant, l'île de Chio, dont le peuple, qui posséda longtemps l'empire de la mer, introduisit l'usage odieux d'acheter des esclaves, usage que l'Évangile allait lentement abolir; puis Lesbos, la patrie des poètes lyriques, où l'hymne à la Vierge très-pure devait succéder aux odes brûlantes de Sapho et aux chants plus mâles d'Alcée. En voyant s'arrondir dans la nue le faite du temple d'Esculape, qui attirait dans l'île de Cos un immense concours d'étrangers, la Mère du Sauveur des hommes se souvint de son divin Fils, qui seul avait eu, sur la terre, le pouvoir de guérir sur-le-champ les malades et de ressusciter les morts¹⁰. Délos, le berceau d'Apollon, Rhodes, le berceau de Jupiter, surgirent tour à tour du milieu des eaux, avec leurs montagnes verdoyantes et leurs temples antiques, tout peuplés de dieux que devait bientôt reléguer aux enfers le Dieu crucifié sur le Golgotha. A quelque distance de Chypre, on distingua, dans la région des nuages, un point noir qui se dessinait sur le bleu velouté du ciel; c'était le mont où le prophète Elie avait érigé, dans les jours anciens,

un autel à la future Mère du Sauveur, et où ses disciples étaient au moment de se mettre sous sa protection secourable. Le lendemain, la galère entraît, à force de rames, dans un port de Syrie, Sidon, peut-être, dont les rapports commerciaux étaient fréquents avec la Palestine, ainsi que le rapportent les livres sacrés.

Ils revinrent en Israël après une absence de plusieurs années. Marie se retira sur la montagne de Sion, à une légère distance du palais ruineux et désert des anciens princes de sa race, et dans la maison qui avait été sanctifiée par la descente du Saint-Esprit. Saint Jean de son côté alla trouver saint Jacques, parent de la Vierge et premier évêque de Jérusalem, pour lui apprendre, ainsi qu'aux fidèles qui composaient son Église déjà nombreuse, que la Mère de Jésus revenait parmi eux pour mourir.

C'était le jour et c'était l'heure; les saints de Jérusalem revirent la fille de David, toujours pauvre, toujours humble, toujours belle; car on eût dit que cette admirable et sainte créature échappait à l'action destructrice du temps, et que, prédestinée dès sa naissance à une complète et glorieuse immortalité, rien en elle ne devait périr¹¹. Sérieuse, mais non malade, elle reçut les apôtres et les disciples assise sur un petit lit de pauvre apparence, assorti à son costume de femme du peuple, qu'elle n'avait jamais quitté. Il y avait dans son air plein de noblesse et de modestie quelque chose de si solennel et de si touchant que toute l'assemblée fondit en larmes. Marie

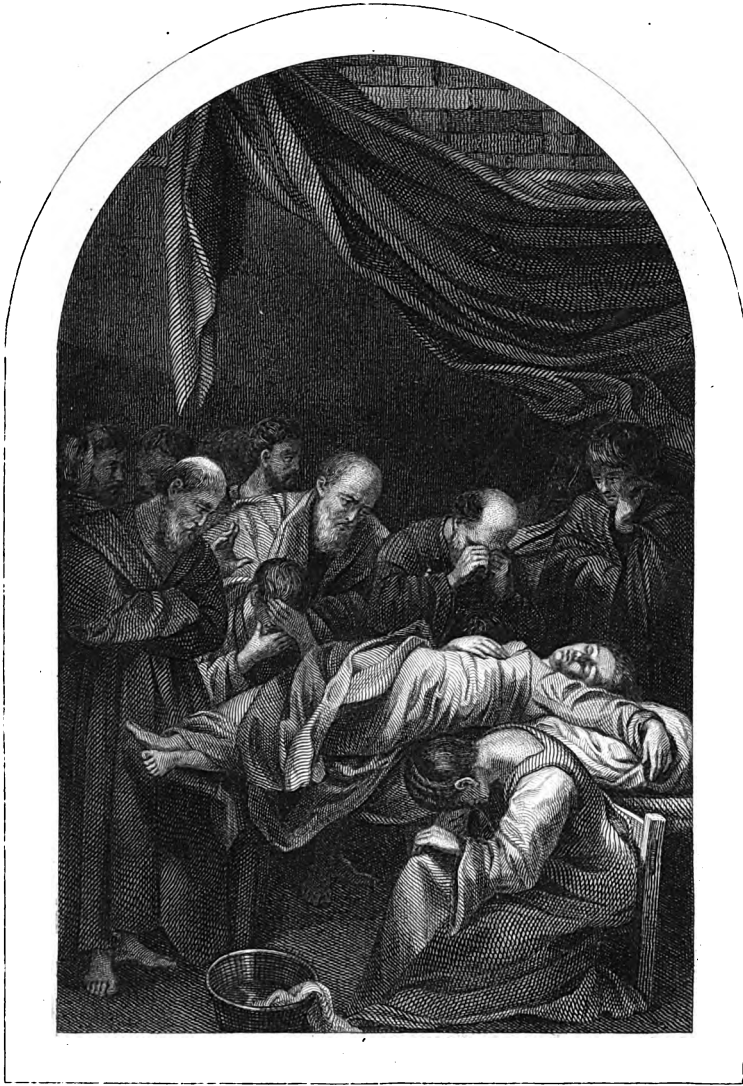
seule demeura calme dans cette vaste chambre haute où se pressaient une foule d'anciens disciples et de nouveaux chrétiens, également avides de la voir et de l'entendre.

La nuit était descendue, et des lampes à plusieurs becs semblaient verser, avec leur blanche lumière, je ne sais quoi de mystérieux et de solennel sur cette assemblée morne et silencieuse. Les apôtres, vivement émus, se tenaient debout auprès du lit funèbre. Saint Pierre, qui avait tant aimé le Fils de Dieu pendant sa vie, considérait la Vierge avec un sentiment douloureux, et son regard parlant semblait dire à l'évêque de Jérusalem : Comme elle ressemble à Jésus-Christ ! En effet, la ressemblance était frappante¹² ; et la pose penchée de Marie, qui rappelait celle du Sauveur pendant la Cène, achevait de la compléter. Saint Jacques, qui avait reçu des Juifs eux-mêmes le surnom de *juste*, et qui savait maîtriser ses émotions, dévorait les larmes qui s'amassaient lentement au bord de ses paupières. Le prince des apôtres, homme de franchise et de premier mouvement, était profondément affecté, et le laissait voir ; saint Jean s'était caché la tête dans un pan de son manteau grec, mais ses sanglots le trahissaient. Il n'y avait pas dans toute l'assemblée un cœur qui ne fût brisé, un œil qui ne fût humide. Marie, partageant l'attendrissement général et oubliant presque les splendeurs qui l'attendaient là haut, pour essuyer les pleurs qu'on versait sur la terre, prit la parole pour affermir la foi de ses enfants, pour raviver leurs espérances saintes et enflammer leur charité ;

elle leur dit avec une éloquence sans égale de ces choses fortes et sublimes qu'on écoute sans respirer, qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et le rendent capable de tout entreprendre. Sa parole, si douce que l'Écriture l'a poétiquement comparée à un rayon de miel, devint graduellement puissante; la fille de David et de Salomon, la prophétesse inspirée qui avait improvisé l'hymne de triomphe du *Magnificat*, s'éleva à des considérations si hautes que chacun oubliait dans son ravissement que la mort était au bout de ce chant du cygne. Mais l'heure fatale approchait. Marie étendit ses mains protectrices sur les pauvres orphelins qu'elle allait quitter, et, levant son beau regard animé vers les astres qui resplendissaient au dehors avec une majesté sereine, elle vit le ciel ouvert, et le Fils de l'homme qui lui tendait les bras du sein d'une nuée lumineuse¹³. A cette vue, une teinte rosée se répandit sur son visage, ses yeux peignirent tout ce que l'amour maternel confondu dans l'amour divin, la joie portée à son comble, l'adoration arrivée à l'état d'extase peuvent exprimer, et son âme, quittant sans effort sa belle et virginale enveloppe mortelle, tomba doucement dans le sein de Dieu¹⁴.

Marie n'était plus, mais son visage, qui avait pris l'expression d'un sommeil tranquille, était si doux à regarder qu'on eût dit que la mort hésitait à planter sa bannière sur ce trophée qu'elle ne devait conserver qu'un jour.

La lampe des morts fut allumée; on ouvrit toutes les



Caracciolo pinx.

Barbier del.

Haudran filz. sculp.

La mort de la Vierge.

Publié par Mercier à Paris.
Imprimerie chez Darcourt

fenêtres, et les brises de l'été pénétrèrent dans l'appartement avec les pâles rayons des étoiles. On dit qu'une lumière miraculeuse remplit la chambre mortuaire au moment où Marie venait de rendre le dernier soupir : c'était peut-être la gloire de Dieu qui entourait l'âme sans tache de la Vierge prédestinée. Lorsque la mort de Marie ne fut plus douteuse, on n'entendit d'abord que des pleurs et de profonds gémissements; puis, des cantiques funèbres s'élevèrent au milieu du silence de la nuit; les anges les accompagnèrent sur leurs sistres d'or¹⁵, et les échos du palais croulant de David les répétèrent tristement aux tombeaux des rois de Juda.

Le lendemain, les fidèles apportèrent avec une sainte profusion les parfums les plus précieux et les étoffes les plus fines pour ensevelir la Reine des vierges. On l'embauma suivant l'usage de son peuple, mais ses restes bénis exhalaient une odeur plus suave que les bandelettes parfumées dont on l'entourait. Les apprêts funéraires terminés, on plaça la Mère de Dieu dans un lit portatif rempli d'aromates¹⁶, on la couvrit d'un voile somptueux, et les apôtres la portèrent sur leurs épaules dans la vallée de Josaphat¹⁷. Les chrétiens de Jérusalem, portant des flambeaux allumés et chantant des hymnes et des psaumes, suivirent, d'un air triste et abattu, les funérailles de Marie.

Arrivé au lieu de la sépulture, le lugubre cortège s'arrêta. Par les soins des saintes femmes de Jérusalem, le

tombeau s'était dépouillé de son aspect sinistre, et la grotte sépulcrale ne présentait à la vue qu'un berceau de fleurs¹⁸. Les apôtres y déposèrent doucement Marie, et en l'y déposant ils pleuraient. De tous les panégyriques qui furent prononcés en cette circonstance, celui d'Hiérothée fut le plus remarqué. Saint Denis l'aréopagite, qui raconte cette scène en témoin oculaire, rapporte qu'en louant la Vierge l'orateur était presque hors de lui-même¹⁹.

Pendant trois jours, les apôtres et les fidèles veillèrent et prièrent près du tombeau, où les concerts sacrés des anges semblaient enchanter le dernier sommeil de Marie²⁰.



Un apôtre qui revenait d'un pays lointain, et qui n'avait point assisté à la mort de la Vierge, arriva sur ces

entrefaites : c'était saint Thomas, celui qui avait mis sa main dans les plaies de son Maître ressuscité. Il accourait pour jeter un dernier regard et pour arroser de ses larmes la froide dépouille de la femme privilégiée qui avait porté dans ses chastes flancs le souverain Maître de la nature. Vaincus par ses instances et par ses pleurs, les apôtres ôtèrent le quartier de roc qui fermait l'entrée du sépulcre; mais ils n'y trouvèrent que les fleurs à peine fanées sur lesquelles le corps de Marie avait reposé, et son blanc suaire de fin lin d'Égypte, qui répandait une odeur céleste. Le corps très-pur de la Vierge immaculée n'était pas une proie pour les vers du cercueil; pendant sa vie, la terre et le ciel avaient eu également part en cette admirable créature; après sa mort, le ciel avait tout pris et tout glorifié ²¹.



NOTES



CHAPITRE I^{er}.

ATTENTE UNIVERSELLE DE LA VIERGE ET DU MESSIE.

¹ Le mot *Éden*, chez les Arabes comme chez les Hébreux, est le nom du paradis terrestre et du paradis des élus. En hébreu il signifie un lieu de délices; en arabe, un lieu propre pour le pâturage des troupeaux.

² Il est certain que la race des hommes primitifs, qui fut agreste, mais non sauvage, connut de bonne heure les arts analogues à ses besoins et à ses plaisirs. A peine les enfants d'Adam forment-ils de petites agrégations d'hommes que nous les voyons établir un culte public, fabriquer des tentes, bâtir des villes, forger le fer, couler le bronze, inventer les instruments de musique et suivre le cours des astres. L'histoire de l'astronomie doit remonter, suivant Bailly, à un

peuple antédiluvien, dont le souvenir s'est perdu, et dont quelques débris de connaissances astronomiques ont échappé à la révolution générale. Lalande, qui craint que cette assertion ne prouve trop en faveur des livres sacrés, rapporte aux Égyptiens l'origine de cette science; mais les Hébreux qui, à titre de voisins, de contemporains, et d'anciens hôtes de l'Égypte, ont droit d'arbitrer ce différend, décident pour Bailly contre son adversaire, en nous apprenant que les Égyptiens durent leurs premières connaissances astronomiques à des traditions sauvées du déluge. (*Voyez Josèphe, Ant. Jud.*)

³ On ne trouve qu'un seul arbre au milieu des ruines de Babylone; les Persans lui donnent le nom d'*athèle*; suivant eux, cet arbre existait dans l'ancienne ville, et fut miraculeusement conservé, afin que leur prophète Ali, gendre de Mahomet, y pût attacher son cheval après la bataille d'Hilla. C'est un arbuste toujours vert, et si rare dans ces contrées qu'on n'en trouve qu'un autre de la même espèce à Bassora. (*Rich's memoir.*)

⁴ « La perle, dit Chardin, a partout des noms propres: en Orient, les Turcs et les Tartares l'appellent *marджаun*, globe de lumière; les Persans, *marvid*, production de la lumière. »

⁵ On trouve dans le *Chi-King* deux belles odes sur cette naissance merveilleuse de Heou-Tsi, et les gloses et les paraphrases des lettrés sur ces vers s'accordent à les expliquer d'une manière qui rend la ressemblance encore plus frappante avec l'enfantement divin de Marie. « Tout homme en naissant, dit Ho-Sou, déchire le sein de sa mère, et lui coûte les plus cruelles douleurs. Kiang-Yuen enfanta le sien sans rupture, lésion ni douleurs. C'est que le *Tien* (le Ciel) voulut faire éclater sa puissance, et montrer combien le Saint diffère des hommes. » « Ayant été conçu par l'opération du *Tien*, dit un autre glossateur, Tsou-Tsong-Po, qui lui a donné la vie par miracle, il devait naître sans blesser la virginité de sa mère. »

⁶ Hinc Druidæ statuam in intimis penetralibus erexerunt, Isidi seu

virgini hanc dedicantes , ex qua filius ille proditurus erat (nempe generis humani Redemptor). — (Elias Schedius , *de Diis Germanis*, cap. 13.)

⁷ *Jagrenat*, la septième incarnation de Brahma , est représenté en forme de pyramide sans pieds et sans mains. « Il les a perdus, disent les brahmes , en voulant porter le monde pour le sauver. » (*Voyez Kircher.*)

⁸ Zer-Ateucht signifie *lavé d'argent* ; ce surnom fut donné à Zo-roastre , parce que , disent les Guèbres , il prouva sa mission , à un prince sabéen qui le persécutait , en se plongeant dans un bain d'argent fondu. (*Voyez Tavernier*, t. II , p. 92.)

⁹ Ce Nemroud , que Tavernier nomme Neubrout , est , selon les uns , Nemrod , le fameux chasseur ; selon les autres , le tyran Zhohac des Perses , roi de la première dynastie des princes qui ont régné immédiatement après le déluge. Selon l'auteur du *Mefatih alôloun*, Nemroud serait le même que Caïcaous , second roi de la seconde dynastie de Perse , nommée les Caïanides. Les historiens persans lui donnent près de deux siècles de règne , ce qui ne laisse pas d'être un peu long. Les uns en font un impie qui eut la fantaisie étrange de monter au ciel , dans un coffre tiré par quatre de ces oiseaux monstrueux nommés *kerkes* dont les anciens auteurs de l'Orient font mention dans leurs romans. Après avoir erré quelque temps dans les airs , il retomba si rudement sur une montagne , disent les anciennes légendes de la Perse , qu'elle en fut ébranlée jusque dans sa base. Suivant les Perses , ce Nemroud fit jeter Zerdhucht , qu'ils confondent avec Abraham , dans une fournaise ardente ; selon les autres , Nemroud était sabéen de religion , et ce fut lui qui établit le premier le culte du feu. (D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. III, p. 32.) — Les Juifs réclament pour Abraham , père et tige de leur peuple , cette persécution de Nemroud , dont les Perses font honneur à Zerdhucht , leur législateur. Saint Jérôme rapporte une ancienne tradition des Juifs , qui assurait qu'Abraham avait été jeté dans le feu par ordre des Chaldéens , parce qu'il ne vou-

lait pas l'adorer., (Hieron., *Quæst. in Genes.*)— Des rabbins juifs beaucoup plus modernes confirment cette tradition ; R. Chain, ben Adda, raconte qu'Abraham, ayant rencontré une jeune fille qui portait une idole, la brisa ; plainte fut portée aussitôt à Nemroud qui voulut qu'Abraham adorât le feu. Le patriarche répondit fort sensément qu'il serait plus naturel d'adorer l'eau qui éteint le feu, les nuées d'où vient l'eau, le vent qui assemble les nuées, et l'homme qui est un être plus parfait que le vent. Nemroud, irrité de cette réponse hardie, fit jeter Abraham dans le feu, qui le respecta.

¹⁰ Voyez Tavernier, lieu cité.

¹¹ Voyez Muratori.

¹² Ce fut sous le règne d'Auguste que le peuple romain reçut la première ambassade des Sères, que nous appelons aujourd'hui Chinois ; les ambassadeurs prétendirent qu'ils avaient mis trois ans à faire le voyage.

¹³ Les flatteurs d'Hérode I^{er}, éblouis de la grandeur et de la magnificence de ce prince, soutinrent qu'il était le *Messie*. C'est ce qui donna lieu à la secte des Hérodiens, dont il est tant parlé dans l'Évangile, et que les païens ont connue, puisque Perse et son scoliaste nous apprennent qu'encore du temps de Néron la naissance du roi Hérode était célébrée par ses sectateurs avec la même solennité que le sabbat.

¹⁴ « Ni Josèphe ni les rabbins ne parlent du massacre des Innocents, dit Strauss ; Macrobe, qui vivait dans le quatrième siècle, est le seul qui dise un mot du massacre ordonné par Hérode. » Strauss est dans l'erreur ; les Toldos, où Celse a puisé une partie des faits injurieux au christianisme qu'il a semés dans ses écrits, en parlent positivement, et ce fait est dans le Talmud. Voici comme Bossuet répond à ceux qui nient le fait évangélique, et jamais réponse ne fut plus péremptoire. « Où sont ici, dit-il, ceux qui voudraient, pour assurer leur foi,

que les historiens profanes de ce temps eussent fait mention de cette cruauté d'Hérode, ainsi que des autres? Comme si notre foi devait dépendre de ce que la négligence ou la politique affectée des historiens du monde leur a fait dire ou taire dans leurs histoires! Laissons-là ces faibles pensées; quand il n'y aurait eu que des vues humaines, elles eussent suffi à l'évangéliste pour l'avoir empêché de décrier son saint Évangile, en y écrivant un fait si public et qui n'eût pas été constant. »

¹⁵ Les Perses supposent que le trône de Dieu est dans le soleil, dit Hanway, et de là vient leur vénération pour cet astre.

¹⁶ Philon, *Vie de Moïse*.

¹⁷ Cette tradition se trouve dans les livres sacrés de la Chine. (*Voyez l'ouvrage du Père Prémare, intitulé : Selecta quædam vestigia præcipuorum christianæ religionis dogmatum ex antiquis libris eruta.*)

¹⁸ Porphyre, *de Abst.*, lib. II.

¹⁹ Dieu pouvait annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps, et il est aisé de croire que le fruit de l'arbre de vie avait la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace que jamais on ne serait mort en s'en servant. (Bossuet, *Élev. sur les Myst.*, t. I, p. 231.)

²⁰ L'homme n'a jamais été immortel en ce monde au même titre que les purs esprits, car un corps formé de poussière doit naturellement retourner en poussière; il l'était par une faveur sans exemple et conditionnellement accordée, qui l'élevait et le maintenait dans une position bien supérieure à sa propre sphère. L'immortalité ici-bas ne fut jamais acquise à l'homme par droit de naissance; tout corps terrestre doit périr par la dissolution de ses parties, à moins qu'une volonté particulière du Créateur ne s'y oppose; cette volonté divine se manifesta en faveur de nos premiers pères. Dieu planta, dans le jardin

délicieux où il avait placé l'homme mortel, l'arbre de vie, plante d'origine céleste, qui avait la propriété de repousser la mort, comme le laurier, au dire des anciens, repousse la foudre. A cet arbre mystérieux était attachée l'immortalité de l'espèce humaine; loin de cet abri protecteur, la mort ressaisissait sa proie, et l'homme retombait des hauteurs du ciel dans sa misérable enveloppe d'argile. (Aug., *Quaest. Vet. et Nov. Test.*, q. 19, p. 430.) — Personne ne révoquera en doute, j'imagine, que Dieu n'usât de son droit en chassant Adam du paradis terrestre après sa désobéissance; or, le bannissement emportait la sentence de mort pour l'homme et sa postérité; sans l'arbre de vie, il n'était plus qu'une créature frêle et périssable, soumise aux lois qui régissent les corps créés: quand l'antidote fait défaut, il est tout simple que le poison tue. Redevenu mortel, Adam engendra des fils mortels comme lui: les enfants durent suivre la condition où était descendu le père. En cela, Dieu ne fit aucun tort à la race humaine: nous sommes mortels de notre nature; il nous a laissés tels que nous étions. Retirer une faveur gratuite, lorsque l'objet de cette faveur déchire de ses mains l'acte qui la lui confère, ce n'est pas dureté, c'est justice.

²¹ On ne sait pas exactement le temps qu'Adam et Ève restèrent dans le paradis terrestre; cependant ce séjour dut être de quelque durée, et c'est ainsi que l'a compris Milton, que nous ne citons pas ici en sa qualité de poète, mais de profond orientaliste. Si l'on se rappelle d'ailleurs que ce fut en Éden qu'Adam apprit à distinguer et à appeler par leur nom tous les oiseaux du ciel, toutes les bêtes de la terre, tous les poissons qui nagent dans les eaux; qu'il y apprit les vertus des plantes et ce qu'il convint à Dieu de lui enseigner du cours des astres, on en conclura que ce ne fut pas l'ouvrage d'un jour. Les Perses et les Chinois font demeurer le premier homme dans le paradis pendant un espace de plusieurs siècles. Selon le sentiment des Arabes et des rabbins, il n'y resta qu'un demi-jour; mais ce demi-jour du paradis équivaut à cinq cents ans, suivant eux; car un jour du paradis répond à mille ans. Cet espace de temps est trop long selon nous. On croit communément que Caïn, dont la naissance se lie étroite-

ment, dans la Genèse, à l'expulsion de ses parents, naquit l'an 13 de la création, ce qui fixerait à peu près à douze ans le séjour dans le paradis. Ce terme, bien qu'un peu court, aurait cependant suffi au premier homme pour établir son autorité sur les animaux soumis à son sceptre, et l'attacher à ses humbles sujets par les liens de l'habitude.

²² C'est en souvenir du péché d'Ève, à la vue duquel, suivant les Juifs, le soleil cacha sa lumière, que les femmes juives sont spécialement chargées d'allumer les lampes qui brûlent dans chaque maison pendant la nuit du sabbat. « Il est juste, disent les docteurs hébreux, que les femmes rallument le flambeau qu'elles ont éteint, et qu'elles soient chargées de cette peine en expiation de leur péché. » (Basn., liv. VII, ch. 13.)

²³ On croit généralement, parmi les chrétiens, que l'arbre de science était un pommier; les Persans soutiennent, au contraire, que cet arbre fatal était un figuier. De nos jours, l'Allemand Eichhorn en fait une espèce de mancenilier. « Déduction faite du merveilleux qui entoure la chute de l'homme, dit l'écrivain rationaliste, il reste en fait que la constitution du corps humain a été, dès l'origine, viciée par l'usage d'un fruit vénéneux. » (Eichhorn's, *Argeschichte*.)

²⁴ Basnage, liv. VI, ch. 25, p. 417.

²⁵ Caïn est appelé *Cabel* par tous les auteurs arabes; ce nom, qui veut dire le *premier*, est peut-être son nom propre. Le surnom de Caïn, qui signifie *traître*, lui aura été donné dans la suite. (Savary, dans une note au ch. V du Coran.)

²⁶ Abel, que les Arabes écrivent *Habel*, n'est, suivant eux, que le surnom de ce jeune pasteur qui fut le premier type de Jésus-Christ. En effet, il rappelle le triste événement qui jeta la famille d'Adam dans le deuil, et signifie proprement, dit Savary (lieu cité) : *Il a laissé par sa mort une mère dans les larmes*. Josèphe dit également que le nom d'Abel signifie deuil. (*Antiq. Jud.*, p. 4.)

²⁷ Voyez Basnage, liv. vi, c. 25.

²⁸ Les traditions arabes placent le paradis terrestre dans cette belle vallée de Damas que les poètes orientaux désignent sous le nom de l'émeraude du désert. Sa situation admirable, sa beauté, sa fécondité justifient cette pensée, et un savant commentateur de la Genèse n'a pas hésité à regarder ce beau site comme celui du jardin d'Éden, quoique les noms de l'Euphrate et du Tigre indiquent une situation un peu différente. A l'appui de cette tradition arabe, on montre, à une demi-journée de Damas, une haute montagne de marbre blanc, ombragée de beaux arbres, où l'on trouve une caverne que l'on regarde comme la demeure d'Adam, d'Abel et de Caïn; on y voit aussi le sépulcre d'Abel, qui est fort respecté des Turcs; l'endroit où se commit le fratricide est désigné par quatre colonnes. (D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, p. 772 et 780. — Le Père Pacifique, dans ses *Commentaires sur la Bible*.)

²⁹ Les grands cèdres d'Éden sont restés traditionnellement dans la mémoire des Hébreux, qui ont fait du paradis terrestre leur Paradis. Dans la plupart de leurs épitaphes on lit ces mots : « Il est descendu dans le jardin d'Éden vers ceux qui sont entre les cèdres. » (Basnage, t. V, liv. vii.)

³⁰ Toute la loi ancienne porte un caractère de sang et de mort en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de Jésus-Christ. (Bossuet, *Élev. sur les Myst.*, t. I, p. 428.)

³¹ Les Indiens, les Chinois, les Péruviens, et même les Hurons, reconnaissent que le premier homme fut formé de terre. Les brahmes, qui font de ravissantes peintures de leur *chorcam* (paradis), y placent un arbre dont les fruits donneraient l'immortalité s'il était permis d'en manger. Les Perses rapportent que le génie du mal, Ahri-man, séduisit nos premiers parents sous la forme d'une couleuvre. L'histoire de la femme séduite au pied d'un arbre, de la colère de Dieu et du premier fratricide, était de tradition chez les Iroquois. Les

Tartares attribuent notre déchéance à une plante douce comme le miel et d'une beauté merveilleuse ; les Thibétains, à la faute d'avoir goûté de la dangereuse plante de *schimæ*, douce et blanche comme du sucre : la connaissance de l'état de nudité fut révélée par ce fruit. La tradition de la femme et du serpent était également connue au Mexique, etc. (*Voyez le Christ devant le Siècle*, par M. Roselly de Lorgues, ch. 9.)

³² Voyez Boulanger, *Antiq. dévoilée*.

³³ L'histoire nous a conservé des preuves de ce déplacement des fleuves après le déluge. On lit dans Strabon, livre II, que l'Araxe, qui arrose l'Arménie, était encore sans débouché et inondait la campagne, lorsque Jason, chef des Argonautes, ouvrit un canal souterrain par lequel l'Araxe s'écoula dans la mer Caspienne. Dans le célèbre *Chou-King* de Confucius, l'empereur Yao dit que les eaux, qui s'étaient élevées autrefois jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, et rendaient impraticables les plaines qu'elles inondaient. (Freret, *Chron. des Chinois*, 1^{re} partie.)

³⁴ La tour de Babel, si voisine du grand cataclysme, peut donner une idée de l'architecture anté diluvienne ; on y avait employé la brique et le bitume. Si, comme tout porte à le croire, cette tour immense ressemblait à l'antique et fameuse tour de Bel à Babylone, elle était entourée d'un escalier extérieur en rampe douce qui s'élevait en spirale jusqu'à la plate-forme, et donnait à cet édifice l'aspect de sept tours superposées.

³⁵ C'est un sentiment fort antique en Orient que les astres sont animés ; les docteurs juifs étaient tombés dans cette erreur, qui remontait bien plus loin que leur peuple. Philon disait que les astres étaient des créatures intelligentes qui n'avaient jamais fait de mal, et qui étaient incapables d'en faire. Suivant Maimonides, les étoiles connaissent Dieu qui les a faites, se connaissent elles-mêmes, et leurs actions sont toujours bonnes et saintes. (Philo, *de Mundi opificio*, de *Gigant.*,

de Somniis. — Maimonides, *More nevochim*, part. II, c. 4, p. 194, et *de Fundam. legis*, c. 3, § 11.) — Les Persans modernes sacrifient encore à l'ange de la lune.

³⁶ Suivant R. Bechai, les Sabéens n'adoraient pas le soleil ; ils allumaient seulement des feux sur la terre pour remercier Dieu du flambeau qu'il allumait pour eux dans le ciel ; et, en regardant les astres, ils priaient les anges que Dieu y a placés pour les mouvoir de leur être favorables. (R. Bechai, *Comm. in Genes.*, c. 1.) — Les feux qu'on allume encore dans presque toutes les contrées de l'Europe, et que nous nommons en France feux de la Saint-Jean, sont un reste du sabéisme.

³⁷ Les anciens Arabes descendus de Cham méprisaient Noé, parce qu'il ne servait pas les images ; ils consacraient des statues d'argent à la lune et des statues d'or au soleil ; ils partageaient les métaux et les climats entre les étoiles ; ils croyaient qu'elles ont de grandes influences sur les choses qui leur sont assignées et sur les images qu'on leur consacre. (Maimonides, *More nevochim*, part. III, c. 2, p. 423.)

³⁸ Platon, en parlant du Dieu qui a formé l'univers, dit qu'il est défendu de le faire connaître au peuple. Les livres de Numa, écrits sur des écorces de bouleau et trouvés dans sa tombe plusieurs siècles après sa mort, furent brûlés en secret comme dangereux au polythéisme. Les brahmes, qui, s'il en faut croire quelques voyageurs, ont de la Divinité une idée sublime, n'en font pas moins adorer aux Indous les idoles les plus hideuses qui furent jamais. La vraie religion seule a traité les hommes en créatures immortelles et raisonnables.

³⁹ Suivant les anciens sages de la Chine, dit le savant Schmitt, le Saint, l'homme miraculeux renouvellera l'univers, changera les mœurs, expiera les péchés du monde, mourra accablé de douleur et d'opprobre, et ouvrira les portes du ciel. (*Voy. Rédempt. du genre humain.*)

⁴⁰ Abulfarage (*Historia dynastiarum*) dit que Zerdhucht prédit aux

mages la naissance du Messie, né d'une vierge ; il ajouta qu'au temps de sa naissance il paraîtrait une étoile inconnue qui les guiderait vers son berceau, et leur ordonna de lui porter des présents. Sharistani, auteur musulman, rapporte également une prédiction de Zerdhucht touchant un grand prophète qui devait réformer le monde tant sous le rapport de la religion que sous celui de la justice, et auquel se soumettraient les princes et les rois de la terre.

⁴¹ *Avatar*, incarnation fabuleuse d'une divinité indoue.

⁴² « Un témoignage unanime est du plus grand poids, dit Bernardin de Saint-Pierre, car il ne peut y avoir sur la terre d'erreur universelle. » (*Études de la Nature*, étude 8, p. 398.)

⁴³ « C'est une tradition enseignée dans la Synagogue et reconnue pour vraie dans l'Église, que tous les prophètes, sans en excepter aucun, n'ont prophétisé que pour le temps du Messie. » (S. Cypr., de *Vanit. Idol.*)

⁴⁴ Basnage, t. IV, liv. VII.

⁴⁵ *Epist. S. P. ad Hebr.*, 2.

⁴⁶ Les chrétiens appliquent cette révélation de Jacob au Messie, et prouvent par là aux Juifs qu'il faut qu'il soit venu, il y a bien longtemps, puisque depuis dix-huit siècles leurs tribus sont mêlées, leurs sacrifices abolis, leur police éteinte ; qu'ils n'ont plus ni territoire ni princes de leur nation, et que, dans tous les lieux où ils sont dispersés, ils subissent les lois des nations étrangères. Pour éluder la force de cet argument, les Juifs prétendent aujourd'hui que le mot *schebet*, que nous traduisons par sceptre, signifie également la verge qui châtie l'esclave ; et ils partent de là pour soutenir que, quand même cet oracle regarderait le Messie, tout ce qu'on en pourrait conclure, c'est que leur châtiment durerait jusqu'à sa venue qui doit les en délivrer. Enfin, ils nient que le mot *Schilo* se puisse traduire par Messie. Mais

leurs anciens livres les démentent ; cette prophétie est entendue du Messie dans le Talmud ; et voici comment la Paraphrase d'Onkelos explique ce passage : « Judas ne sera point sans quelqu'un revêtu de « l'autorité suprême, ni sans scribes des fils de ses enfants, jusqu'à ce « que le Messie vienne. » Jonathan , auquel les Juifs assignent la première place parmi les disciples d'Hillel, et qu'ils vénèrent presque à l'égal de Moïse, traduit également *schebet* par principauté et *Schilo* par Messie ; la Paraphrase de Jérusalem se range aussi à cette opinion. Ainsi les commentaires les plus anciens, les plus authentiques et les plus respectés qui soient parmi eux, fournissent des armes victorieuses pour les combattre.

⁴⁷ De là vient cet espoir d'une loi nouvelle que les Juifs attendent avec le Messie, loi qu'ils mettent fort au-dessus de celle de Moïse. *La loi que l'homme étudie en ce monde n'est que vanité*, disent leurs docteurs, *en comparaison de celle du Messie.* (Medrasch-Rabba, in *Eccl.*, XI, 8.)

⁴⁸ La plaine de Babylone, coupée de rivières et de canaux, et par tant fort marécageuse, abondait en saules. De là vient qu'elle est appelée dans l'Écriture *la Vallée des Saules*.

⁴⁹ Quand on ne saurait pas que la prophétie de Balaam est fort ancienne, la manière même dont elle est faite l'indiquerait assez. Balaam, l'astrologue chaldéen, ne prophétise point comme les *voyants* de Juda ; il lui faut un horizon vaste, d'où il découvre à la fois la terre, la mer et le ciel ; il s'exprime en homme qui se détaille à lui-même des choses qu'il voit au moment où il parle et qui l'impressionnent au plus haut point. Ce genre de prophétie se rapproche un peu de ce que les montagnards d'Écosse appellent *seconde vue*.

⁵⁰ Quelques rabbins prétendent que la fille de Jephté ne fut point immolée, mais seulement condamnée à un célibat perpétuel. Cette assertion est démentie par le texte de l'Écriture qui dit : *Que toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année pour pleurer la fille de*

Jephté de Galaad pendant quatre jours. (*Judic.*, c. XI, v. 40.) Or, on ne pleure pas une personne vivante. — Flavius Josèphe affirme aussi l'immolation de la fille de Jephté. (*Ant. Jud.*, t. II, l. V, c. 9.)

⁵¹ Les Orientaux donnent à la grenade le nom de fruit du paradis.

⁵² Tous les saints Pères marquent que le *Cantique des Cantiques* n'est qu'une allégorie continuelle de la Mère de Dieu.

⁵³ Lorsqu'il tombe de la pluie en Palestine, c'est une joie générale de la part du peuple ; il s'assemble dans les rues, il chante, il s'agite, et crie à pleine tête : O Dieu ! ô béni ! (Volney, *Voyage en Syrie.*)

⁵⁴ L'oratoire qu'Élie bâtit sur le mont Carmel fut dédié par lui à la Vierge qui devait enfanter, *Virgini pariturae*. Cette chapelle s'appelait *Semnaum*, qui veut dire lieu consacré à une *impérière* (impératrice) qui ne peut être que Marie, *impérière* du ciel et de la terre. (*Histoire du mont Carmel, succession du saint prophète*, ch. 31.)

⁵⁵ Ce grand oracle d'Isaïe a été l'objet d'une longue et épineuse controverse entre les juifs et les chrétiens. Les rabbins qui ont commenté le texte depuis Jésus-Christ, voulant dénaturer les preuves qui les condamnent et obscurcir les paroles du prophète, ont prétendu que le mot *halma*, qui se trouve dans le texte hébreu, signifie une simple jeune femme, quoique les Septante l'aient traduit par *vierge*. Les Pères ont victorieusement réfuté cette objection. « Les Septante interprètes, dit saint Jean-Chrysostôme, sont ceux qui méritent le plus de créance ; ils ont fait leur version plus d'un siècle avant Jésus-Christ ; ils étaient plusieurs ensemble ; leur temps, leur nombre et leur union les rendent bien autrement croyables que les Juifs de nos jours, qui ont malicieusement corrompu beaucoup d'endroits des saintes Écritures. » (S. Joan. Chrys., *Serm.* 4, c. 1.) — Saint Jérôme, le plus profond hébraïsant de tous les interprètes et de tous les commentateurs de l'Écriture, prononce, sans craindre, dit-il, d'être démenti par les juifs, que *halma*, partout où ce mot se rencontre dans les divines

Écritures, signifie uniquement une vierge dans toute son innocence, nulle part une femme mariée. (*Comm. S. Hieron. in Is.*, l. III.) — Luther, qui fit un si déplorable usage d'une science très-réelle, s'écrie avec la fougue et la véhémence qu'on lui connaît : « Si jamais un « juif ou un hébraïsant peut me montrer que *halma* signifie quelque « part une *femme quelconque*, et non pas une vierge, il aura de moi « 100 florins, s'il plaît à Dieu où que je les trouve. » (*Œuvres de Luther*, t. VIII, p. 129.) — Mahomet lui-même a rendu témoignage à la virginité de la Mère de Dieu. « Et Marie, fille d'Imram, laquelle a conservé sa virginité ; et nous avons envoyé en elle de notre esprit, et elle a cru aux paroles de son Seigneur et à ses Écritures. » (*Coran*, Surate 66.)

⁵⁶ Jessé, appelé aussi Isaïe, était fils d'Obed et père de David. Sa mémoire est en haute vénération parmi les Hébreux, qui le regardent comme un juste accompli.

⁵⁷ Ce passage, où Dieu lui-même précise le nombre des pièces d'argent de ce marché infâme, est empreint d'une amère et terrible ironie. « Et le Seigneur me dit : Allez jeter au potier cet argent, cette « belle somme qu'ils ont cru que je valais quand ils m'ont mis à prix. « Je pris donc ces *trente* pièces d'argent, etc. » (*Zach.*, XI, 13.)

⁵⁸ Philon, qui a fait cette remarque, et qui découvre dans ce buisson ardent une mystérieuse allégorie, l'applique faussement à la nation juive par des rapprochements forcés. Josèphe, qui a cherché également à comprendre ce mystère, n'a pas mieux réussi. Ces roses champêtres, emblème des vierges pudiques qui versent leur parfum modeste dans la solitude, et que le contact de la Divinité fait resplendir sans altérer la pureté sainte de leur blanche et frêle corolle, sont l'image la plus frappante de Marie, cette rose mystique de la loi nouvelle.

⁵⁹ Le nom de Suzanne veut dire *lis*. (Favyn, II, 2.)

⁶⁰ Les anciens attribuaient aux lis la puissance de neutraliser les

enchantelements et d'écarter le péril. « Judith ceignit son front, disent les rabbins, d'une couronne de lis pour pénétrer sans crainte dans la tente d'Holopherne. » (*Comm. RR. in Judith.*)





CHAPITRE II.

LA CONCEPTION IMMACULÉE.

¹ Selon saint Augustin, la lignée à laquelle aspirent tous les patriarches est Jésus-Christ, et Jésus-Christ en Marie, à laquelle leur fécondité peut seule atteindre. « Et en effet, dit-il, si la nature, en tous ses efforts, tend à Jésus-Christ, qui est le Seigneur des siècles, ce n'est pas qu'elle se flatte d'arriver jusqu'au Fils de Dieu par sa seule vertu ; l'étendue de son pouvoir s'arrête à l'humble Marie, qui doit engendrer le germe béni non par la vertu de ses aïeux, mais par la vertu du Très-Haut. » (S. Aug. 5, *contr. Jul.* 9.)

² On lit dans les *Ménées* si anciennes à l'usage des Grecs ; ces paroles qui exposent nettement leur croyance au mystère de la Concep-

tion Immaculée : « Par une providence particulière, le Seigneur a « voulu que la sainte Vierge fût aussi pure, dès le premier instant de « sa vie, qu'il convenait que le fût celle qui devait être digne de concevoir et d'enfanter Jésus-Christ, le Verbe fait chair. »

⁵ Saint André de Crète fait mention de cette fête de l'Immaculée Conception, dont saint Sabas avait composé l'office, et à laquelle saint Germain, patriarche de Constantinople, avait ajouté une antienne.

⁴ Les adversaires de la Conception Immaculée se glorifient de compter dans leurs rangs saint Anselme, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas, Albert-le-Grand, etc. Si grands que soient ces noms, il ne faut pas s'en laisser éblouir ; car, en opposant ces docteurs à eux-mêmes, on trouve qu'ils ont positivement soutenu *le pour et le contre*, ce qui annonce ou que leur opinion n'était pas arrêtée sur ce point, ou qu'ils ont eu d'étranges distractions.

⁵ Saint Jacques-le-Grand et saint Marc, dans leurs Liturgies.

⁶ S. Hipp. en une oraison *de la Consommation du monde*.

⁷ Orig., *hom. in S. Matth.*

⁸ S. Den. en une épître rapportée dans la *Biblioth. des PP.*

⁹ S. Cypr., *de Nat. Virg.*

¹⁰ « Virgo in qua nec nodus originalis, nec cortex actualis culpæ fuit. » S. Ambr., *de Inst. Virg.*, c. 5.

¹¹ S. J. Chrysostôme, dans sa Liturgie.

¹² Commentaires de saint Jérôme sur le psaume LXXVII. « Diduxit eos in nube diei : nubes est beata Virgo, quæ pulchre dicitur nubes diei, quia non fuit in tenebris, sed semper in luce. »

¹³ S. Basile, dans sa Liturgie.

¹⁴ Il est à remarquer que saint Augustin défendait alors la doctrine du péché originel contre les pélagiens.

¹⁵ S. Petr. Chrysol., *de Annonciat.*, sermon 140.

¹⁶ S. Fulg., sermon *des Louang. de Marie*. — Sermon *des deux nat. de Jésus-Christ*.

¹⁷ S. Ildefonse, au livre *de la Virginité de Marie*.

¹⁸ S. J. Damasc., *de Nativ. Mar.* or. 1^a.

¹⁹ Les deux saints évêques de Chartres, Fulbert et Yves, se sont prononcés pour la doctrine de la Conception Immaculée. Yves l'a soutenue dans la chaire, et Fulbert dit dans sa paraphrase du salut de l'Ange à la Vierge : « Ave, Maria, electa et insignis inter filias, quæ immaculata semper extitisti ab exordio tuæ creationis, quia paritura eras Creatorem totius sanctitatis. »

²⁰ S. Bruno, dans son explication de ces paroles du Ps. ci : *Domini de cælo in terram aspexit*, qu'il applique à la sainte Vierge.

²¹ *Antiquités et singularités de la ville de Rouen*, par N. Taillepied, docteur en théologie.

²² Montfaucon, qui parcourait l'Italie vers l'an 1698, ayant visité à Pavie la bibliothèque du cavalier Beleridus, renommé pour sa piété, fut fort surpris de voir que cette immense collection de livres ne se composait que de traités écrits par des Franciscains en défense de l'Immaculée Conception.

²³ Voici le décret de la Sorbonne : « Arrêtons et déclarons que personne ne sera admis à l'avenir dans notre Faculté qu'il ne prête ser-

ment de soutenir toute sa vie cette doctrine de l'Immaculée Conception. » « Statuentes ut nemo deinceps huic nostro collegio adscribatur, « nisi se hujus doctrinæ assertorem semper pro viribus futurum, simili « juramento, profiteatur. »

24 « Il s'est élevé dans ce saint Concile (celui de Bâle) une question « difficile sur la Conception de la glorieuse Vierge Marie, Mère de « Dieu, et sur le commencement de sa sanctification; les uns disant « que son âme a été, pendant quelque temps, ou au moins pendant « quelques instants, assujettie de fait au péché originel, les autres sou- « tenant au contraire que l'amour que Dieu a eu pour elle s'est porté « jusqu'au premier moment de sa création; que le Très-Haut, qui l'a « fondée lui-même, et que le Fils, qui l'a formée pour être sa Mère « sur la terre, l'ont comblée de grâces singulières et extraordinaires; « que Jésus-Christ l'a rachetée d'une manière supérieure et toute « particulière, en la préservant de la tache originelle, et en la sanc- « tifiant dans le premier instant de sa conception.

« Ayant donc examiné avec discernement les raisons et les autori- « tés qui, depuis plusieurs années, ont été alléguées, de part et d'au- « tre, dans les actions publiques de ce saint Concile; ayant en outre « fait attention à beaucoup d'autres choses sur le même sujet; tout « pesé et mûrement considéré, nous décidons et nous déclarons que « la doctrine qui enseigne que la glorieuse Vierge Marie, Mère de « Dieu, par une faveur spéciale, et par une grâce prévenante et opé- « rante, n'a jamais été actuellement assujettie au péché originel, mais « qu'elle a toujours été sainte, immaculée et exempte de tout péché « originel et actuel; nous déclarons que la doctrine qui enseigne tout « cela est une doctrine pieuse, conforme au culte ecclésiastique, à la « foi catholique, à la droite raison et à l'Écriture sainte, et que, comme « telle, elle doit être approuvée, tenue et suivie par tous les catholi- « ques, en sorte qu'il ne soit permis à personne dans la suite de prê- « cher ou d'enseigner le contraire. Renouvelant, en outre, l'institu- « tion de la fête de la sainte Conception, laquelle, par une ancienne « et louable coutume, est célébrée le huitième jour de décembre, tant « à Rome que dans les autres églises, nous voulons et ordonnons que

« cette fête soit célébrée à pareil jour, sous le nom de la Conception
« de la Vierge, dans toutes les églises, monastères et communautés
« de la religion catholique, et qu'on s'y répande en cantiques de
« louange et d'allégresse. » Le Concile attache même des indulgences
à cette solennité.

²⁵ « Declarat hæc sancta synodus non esse intentionis suæ comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et IMMACULATAM Dei Genitricem. » (Conc. Trid., sess. 1564.)

²⁶ Voyez la constitution de Sixte IV, qui commence par *Gravemini*

²⁷ Voyez la constitution de Sixte IV, qui commence : *Cum præexcelsa... Extravag. commun.*

²⁸ Dans cet ordre de l'Immaculée Conception, chaque Sœur se consacrait expressément à ce mystère par ces paroles qui ne sont pas ambiguës : Je, sœur N..., pour l'amour et le service de Jésus-Christ, Notre Seigneur, et de l'Immaculée Conception de sa bienheureuse Mère, promets, etc.

²⁹ Bossuet, *sermon sur la Conception*.

³⁰ « La Iglesia española fué la primera que celebró la Inmaculada Concepcion de la santísima Virgen; cuya fiesta tuvo lugar en ella desde el siglio séptimo. » (El maestro Villados, en el cap. de los Festiv. *Ecles.*, t. I, part. II.)

³¹ « Voici le décret de don Juan I^{er} d'Aragon : Nous, don Juan, par la grâce de Dieu roi d'Aragon et de Valence, etc. Pourquoi quelques personnes s'étonnent-elles de ce que la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, ait été conçue sans péché originel, tandis qu'on ne doute point que saint Jean-Baptiste n'ait été sanctifié dans le sein de sa mère par le même Dieu qui, venant du haut du ciel et du trône de la très-

sainte Trinité, s'est fait chair dans les flancs bénis d'une vierge? Quelles grâces pensons-nous que le Seigneur ait pu refuser à la femme qui l'enfanta par le prodige éclatant de sa féconde virginité? Aimant sa mère comme il l'aime, il a dû entourer des plus glorieux privilèges sa conception, sa nativité et les autres phases de sa sainte vie.

« Pourquoi révoquer en doute la glorieuse conception d'une Vierge si privilégiée, et dont la foi catholique nous oblige à croire des grandeurs et des merveilles que nous ne pouvons assez admirer? N'est-ce pas un sujet d'admiration bien plus grand pour tous les chrétiens de voir qu'une créature ait engendré son Créateur, et qu'elle soit devenue mère sans cesser d'être vierge? Comment donc l'esprit humain sera-t-il suffisant pour louer cette glorieuse Vierge, que le Tout-Puissant a prédestinée pour posséder, sans la moindre corruption, les avantages de la divine maternité, conjointement avec la gloire de la virginité la plus pure, et pour être élevée au-dessus de tous les prophètes, de tous les saints et de tous les chœurs des anges, comme leur reine? Il aurait donc manqué quelque pureté et quelque grâce à cette excellente Vierge au premier moment de sa conception, pour pouvoir lui imputer la tache du péché originel, elle à qui l'ange du Seigneur, envoyé du ciel, dit ces paroles : *Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes !* Que ces personnes donc qui parlent si mal à propos se taisent ; que ceux qui n'ont à proposer que de vains et frivoles arguments contre l'Immaculée Conception, si privilégiée et si pure, de la sainte Vierge, aient honte de les publier, parce qu'il était convenable qu'elle fût douée d'une si grande pureté qu'après celle de Dieu on n'en pût imaginer une pareille. Il convient aussi véritablement que celle qui a eu pour fils le Créateur et le père de toutes choses ait été et soit toujours très-pure, très-belle, très-parfaite, ayant dès le commencement et avant tous les siècles, par un décret éternel de Dieu, été choisie entre toutes les créatures pour renfermer dans son sein Celui que le monde entier et toute l'immensité des cieus ne peuvent contenir.

« Mais nous qui entre tous les rois catholiques avons reçu, de cette Mère des miséricordes, tant de grâces et de bienfaits sans les avoir mérités, nous croyons fermement que la Conception de cette bienheu-

reuse Vierge, dans le sein de laquelle le Fils de Dieu a daigné se faire homme, a été totalement sainte et immaculée.

« Ainsi , nous honorons d'un cœur pur le mystère de cette immaculée et bienheureuse Conception de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu , et nous, et tous ceux de la maison royale, en célébrons chaque année la fête avec solennité, de même que nos très-illustres prédécesseurs de glorieuse mémoire l'ont célébrée, y ayant fait établir une confrérie perpétuelle. C'est pourquoi nous ordonnons que cette fête de l'Immaculée Conception soit célébrée tous les ans à perpétuité, avec une grande solennité et respect, dans tous les royaumes de notre obéissance, par tous les fidèles catholiques, soit religieux, soit séculiers, prêtres et autres personnes, de quelque état et condition qu'elles soient ; et que, désormais, il ne soit permis, et même défendons, à tous prédicateurs, et à tous ceux qui font des leçons publiques de l'Évangile, de rien dire, de rien publier et de rien avancer qui, en quelque façon que ce soit, puisse apporter quelque préjudice ou faire tort à la pureté et à la sainteté de cette bienheureuse conception ; mais, au contraire, ordonnons que les prédicateurs, et autres personnes qui ont eu des sentiments opposés, gardent un exact silence, puisque la foi catholique ne nous met en aucune nécessité de soutenir et de professer l'opinion contraire, et que les autres, qui tiennent notre sainte et salutaire opinion dans leur cœur, la publient par leurs discours, et marquent avec empressement leur dévotion en célébrant, par les louanges du Très-Haut, la gloire et l'honneur de sa sainte Mère, qui est la Reine du ciel, la porte du paradis, celle qui a soin de nos âmes, le port assuré du salut, et l'ancre de l'espérance des pécheurs qui ont confiance en elle. Par la teneur de ces présentes, nous établissons expressément, à perpétuité, que s'il arrive à l'avenir que quelque prédicateur, ou quelque autre personne de nos sujets, de quelque état ou condition qu'ils soient, n'observent pas cette ordonnance, sans qu'il soit nécessaire d'aucun autre de nos édits, qu'ils soient bannis de leurs couvents et de leurs maisons, et, tant qu'ils demeureront dans cette opinion contraire, qu'ils sortent comme nos ennemis de toute l'étendue de nos royaumes. Voulant aussi, et ordonnant de notre science et mûre délibération, sous peine d'encourir no-

tre colère et notre indignation, à tous et chacun de nos officiers qui sont en deçà et au delà de la mer, à ceux qui y sont présentement et qui y seront dans la suite, de garder et faire garder avec grande diligence et respect notre présent édit, aussitôt qu'ils en auront connaissance, et que chacun, dans son district, le fasse publier exactement, solennellement et à son de trompe par tous les lieux accoutumés, afin que personne n'en puisse prétendre cause d'ignorance, et que la dévotion de la Conception Immaculée de la très-sainte Vierge, que les chrétiens conservent, il y a longtemps, dans leurs cœurs, s'augmente de plus en plus, et qu'on n'entende plus dans la suite ces sortes de gens d'un sentiment opposé ouvrir la bouche. En foi de quoi nous ordonnons d'expédier les présentes autorisées de notre sceau qui y est attaché. — Donnée à Valence, le 2 de février, jour auquel nous célébrons la fête de la Purification de cette très-sainte Vierge, l'an de Notre Seigneur 1384, et le huitième de notre règne. »

⁵² « Alabado sea el santísimo Sacramento del altar, y la Immaculada Concepcion de la Virgen María, concebida sin pecado original en el primer instante de su ser natural. »

⁵³ En se présentant dans une maison espagnole, les premiers mots que les visiteurs prononcent, avant de se souhaiter le bonjour, sont ceux-ci : « Ave, María purísima ; » les maîtres de la maison répondent aussitôt : « Sin pecado concebida, santísima. »

⁵⁴ « Por la devocion que desde nuestra infancia hemos tenido á Maria santísima en su misterio de la Immaculada Concepcion, deseamos poner bajo los divinos auspicios de esta celestial protectora la... Nueva Orden, y mandamos que sea reconocida en ella por patrona... » (*Leg. 12, t. III, l. vi, Noviss. Rec.*)

⁵⁵ « C'est un fait que nous sommes jaloux de constater, et nous désirons que la connaissance en parvienne jusqu'aux lieux les plus reculés du monde catholique : dans notre diocèse, cette dévotion a été jetée avec le temps des racines de plus en plus profondes, et les

« malheurs sont encore venus l'affermir, l'accroître et l'étendre avec
« un merveilleux progrès. » (Voyez le Mandement de M^r l'Archevêque
de Paris à l'occasion de la consécration de l'église de Notre-Dame-
de-Lorette.)

³⁶ « Comment ! s'écriait Julien l'Apostat en s'adressant à un évêque
qui soutenait l'universalité du péché originel, comment ! tu soumetts
la naissance de Marie à l'empire du Diable ! » (S. August., l. iv, *Op.
imperf.*)





CHAPITRE III.

LA NAISSANCE DE MARIE.

¹ Un historien de Marie, Christophe de Castro, a trouvé, d'après les rabbins, saint Hilaire et d'autres Pères de l'Église, que le père de Marie a eu deux noms, Héli et Joachim. — Les Arabes et les Musulmans le connaissent sous celui d'Amram, fils de Mathée, et le distinguent d'un autre Amram, père de Marie, sœur de Moïse. (D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. II.)

² Suivant le Protévangile de saint Jacques et l'Évangile de la nativité de Marie, Joachim était de race davidique. Justin, qui florissait cinquante ans seulement après la mort de saint Jean l'apôtre, qui était né en Palestine, et qui avait pu recueillir des traditions encore

toutes récentes, dit également que Marie descendait en droite ligne du roi David.

³ S. August., *De consens. Evangel.*

⁴ Les Mahométans, héritiers des traditions arabes, connaissent la bienheureuse mère de la sainte Vierge sous son propre nom, qui est Hannah; elle était, suivant eux, fille de Nakhor et femme d'Amram. (D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. II.)

⁵ Sainte Anne et saint Joachim furent publiquement honorés dans l'Église dès les premiers siècles. Saint Jean Damascène donne de grands éloges à leurs vertus. L'empereur Justinien I^{er} fit bâtir une église à Constantinople sous l'invocation de sainte Anne, vers l'an 550. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 710. (*Voyez* Godescard, t. V, p. 319.)— Luther était fort dévot à sainte Anne avant son hérésie; ce fut à cette sainte qu'il promit d'embrasser l'état monastique, devant le cadavre d'un de ses camarades que la foudre venait de tuer sous ses yeux.

⁶ C'étaient les pharisiens qui avaient introduit cet abus du divorce, si hautement stigmatisé par Notre Seigneur (*Matth.*, ch. XIX, v. 8); ils enseignaient qu'on pouvait répudier une femme pour les motifs les plus futiles, par exemple, pour avoir trop fait cuire la viande de son *maître de maison*, ou simplement pour n'être pas assez jolie. C'était le sentiment d'Hillel et d'Akiba. (Basn., l. VII, ch. 22.)

⁷ Le 8 septembre, selon l'enseignement de l'Église. — Baronius fait naître Marie l'an 733 de Rome, vingt et un ans avant l'ère vulgaire, le 8 septembre, un samedi à l'aube du jour. — Le Nain de Tillemont dit que la Vierge naquit l'an 734; cette opinion est la plus suivie.

⁸ Voici ce que rapportent les Turcs touchant la naissance de la sainte Vierge. — L'épouse d'Amram (*Joachim*) dit à Dieu: « Seigneur, je t'ai voué le fruit de mon sein; reçois-le avec bonté, ô toi qui sais

et entends tout ! » Lorsqu'elle eut enfanté, elle ajouta : « Seigneur, j'ai mis au monde une fille ; je l'ai nommée Miriam (Marie) ; je la mets sous ta protection, elle et sa postérité, afin que tu les preserves des ruses de Satan. » (*Le Coran*, ch. 3.)

⁹ Isaïe l'avait prédit en disant : *Il sortira un rejeton du tronc de Jessé* ; car ce mot tronc, dans l'expression hébraïque, comme l'observe saint Jérôme (*in Is.*, c. 2), signifie un tronc sans branches et sans feuilles, pour dénoter, continue ce saint docteur, que l'auguste Marie devait naître de la race de David quand cette famille aurait perdu sa splendeur et en serait entièrement déchu.

¹⁰ *Nomen Virginis Mariæ, mel in ore, melos in aure, jubihum in corde*, dit poétiquement saint Antoine de Padoue.

¹¹ *Mach.*, lib. IV.

¹² Il y avait chez les Juifs deux sortes de vœux : le premier, *neder*, était un vœu simple après lequel on pouvait racheter ce qu'on avait voué au Seigneur (ce fut celui d'Anne, mère de Marie) ; le second, *cherem*, était un vœu indispensablement obligatoire, par lequel on cédait absolument et sans retour tous ses droits sur la chose promise. Tout Israélite pouvait ainsi vouer ce qui lui appartenait, maisons, terres, bestiaux, enfants, esclaves, etc., et les choses ainsi vouées ne pouvaient être ni vendues, ni rachetées, à quelque prix que ce fût.

¹³ « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » demandait Nathanaël à ceux qui lui parlaient du CHRIST. « C'est que ce lieu était petit et méprisable, dit saint Jean-Chrysostôme, et non-seulement ce lieu, mais toute la Galilée. » (*Serm.* 9, *in S. Matth.*)

¹⁴ En Judée, les femmes ne se dispensaient pas souvent de nourrir leurs enfants ; on ne compte que trois nourrices dans toute l'Écriture : celle de Rébecca, celle de Miphiboseth et celle de Joas ; encore est-il à observer que Rébecca était étrangère, et que les autres étaient des princes.



CHAPITRE IV.

LA PRÉSENTATION.

¹ Le Cison est un petit fleuve qui coule entre Nazareth et le mont Carmel ; insignifiant et appauvri pendant l'été comme tous les cours d'eau de la Palestine , il devient considérable pendant la saison des pluies. Les troupes de Sisara , général de l'armée de Jabin , furent submergées dans ce fleuve débordé en essayant de forcer le passage.

² Suivant l'établissement de David , les prêtres étaient partagés en vingt-quatre classes ou tours , dont chacune servait sa semaine. Chaque classe était subdivisée en sept parties , qui avaient chacune leur tour de cette semaine à officier ; chaque partie de cette subdivision avait la part de service que le sort lui assignait. (1 *Paralip.* , c. XXIV.) — Zacharie était du tour ou du service d'Abiu. (Prid. , *Hist. des Juifs.*)

³ Volney a vu des orangers chargés de fruits et de fleurs, en pleine terre, au mois de janvier, sur les côtes de la Syrie. « Chez nous, dit-il, la nature a séparé les saisons par des mois ; là on peut dire qu'elles ne le sont que par des heures. Est-on importuné à Tripoli des chaleurs de juillet : six heures de marche transportent, sur les montagnes voisines, à la température de mars. Par inverse, est-on incommodé des frimas de décembre au milieu des montagnes : une journée de marche ramène au rivage parmi les fleurs de mai. »

⁴ Saint Jérôme assure que les enfants d'Issachar étaient les docteurs qui calculaient les temps et marquaient les fêtes. (Hieron., *Quaest. in 1 Paralip.*, 112, p. 1390, et *in Genes.*, 49.) — Cette tradition est conforme à celle des rabbins, qui assurent que ceux de la tribu d'Issachar s'appliquaient fort à la connaissance de l'astronomie. (Maimon., *in Kiddosch. hachodesch*, et Zachuth, *in Juchasin*.) — Enfin, l'Écriture autorise cette tradition, puisqu'elle rapporte que les enfants d'Issachar étaient experts dans la connaissance des temps, pour savoir ce que devait faire Israël. (1 *Paralip.*, XII, 32.)

⁵ La façade extérieure du temple était toute couverte de lames d'or si épaisses que, dès que le jour commençait à paraître, on n'en était pas moins ébloui que des rayons du soleil naissant. Quant aux autres côtés, où il n'y avait point d'or, les pierres en étaient si blanches que cette superbe masse de bâtiments semblait de loin une montagne couverte de neige. (Joseph. *de Bello*, l. v, c. 13.)

⁶ « *Extrema rupis abrupta : et turres, ubi mons juvisset, in sexaginta pedes, inter devexa, in centenos vicanosque attollebantur ; mira specie, ac procul influentibus pares.* » (Tacit. *Hist.* l. v.)

⁷ Le Ginnistan, que les traditions merveilleuses des Assyriens et des Arabes placent au pied du mont Caucase et sur les bords de la mer Caspienne, était le séjour des Péris, race belle et fabuleuse qui a beaucoup de rapport avec celle de nos fées. Ces êtres puissants, nés avant le déluge, disposaient des éléments et créaient tout ce qui pouvait leur

plaire. Leur ville capitale, qu'ils avaient soigneusement fortifiée pour la mettre à l'abri des attaques des Dives, génies méchants et redoutables, était de marbre, d'or, de rubis et de diamants.

⁸ La tour Psephina.

⁹ On a élevé un monastère sur cette maison de sainte Anne ; ce monastère est converti en mosquée. Sous les rois chrétiens, il était habité par des religieuses. (*Voyez Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 211.)

¹⁰ Il ne s'agissait pas seulement de se présenter au temple avec la victime ; la loi exigeait qu'on restât en dehors pendant sept jours entiers, et qu'on se purifiât solennellement le troisième et le septième jour avec la cendre et l'hysope ; cela fait, on pouvait sacrifier. (Philo, *Tract. de Sacrif.*, c. 3.)

¹¹ Suivant les rabbins, le sacrifice était nul lorsque celui qui le présentait n'était pas revêtu d'habits blancs. (Basn., l. IX, ch. 4.)

¹² Ceci était d'obligation ; les Hébreux devaient monter au temple avec autant d'ardeur qu'en met *un soldat à monter à l'assaut* ; ils trouvaient ce précepte dans le psaume LV, où David disait qu'il allait à la maison de Dieu comme à une ville forte. (*Voyez Basn., Histoire des Juifs*, l. VII, ch. 17.)

¹³ On peut voir dans Josèphe la description détaillée de la magnifique table d'or massif incrustée de pierres précieuses et des vases non moins splendides que Ptolémée Philadelphie donna au temple ; presque tous les princes de l'Asie l'avaient enrichi de leurs dons, et, vers le temps de la Présentation de la Vierge, l'impératrice Livie y envoya, en son nom et au nom d'Auguste, de magnifiques vases d'or. (Joseph. *de Bello*, l. II, c. 17. — Philo, *ad Cajum*.)

¹⁴ « Dieu se servait des pierres précieuses que le souverain sacrifia-

teur portait sur le *rational* pour présager la victoire ; car, avant que l'on campât, il en sortait une si vive lumière que le peuple connaissait par là que sa souveraine majesté était présente, et prête à les assister ; mais lorsque j'ai commencé d'écrire ceci, il y avait déjà deux cents ans que le *rational* ne jetait plus cette lumière. » (Fl. Joseph. *Ant. Jud.*, l. III, c. 8.)

¹⁵ Joseph. *de Bello*, l. VI.

¹⁶ Tacit. *Historiarum* l. V.

¹⁷ Joseph. *de Bello*, l. V et VI.

¹⁸ Basnage remarque qu'au temps de Jésus-Christ les Juifs regardaient les Gentils comme des chiens et les haïssaient à la mort. « Si les idolâtres se noient, enseignaient les docteurs, il ne faut pas les retirer de l'eau, ni les secourir ; la seule grâce qu'on leur puisse faire, c'est de ne pas les enfoncer plus avant dans l'eau, dans le précipice ou dans le puits, s'ils y sont tombés. » (Basn., l. VII, ch. 25.)

¹⁹ « Primarios quoque Hierosolymitas viros et mulieres interfuisse huic deductioni, succinentibus universis angelis. » (Isid. *de Thess.*)

²⁰ Le *chel* était un espace de dix coudées entre la cour des Gentils et la cour des femmes.

²¹ Les *téphilm* étaient de petits morceaux de parchemin sur lesquels on écrivait, avec de l'encre faite exprès, quatre sentences de l'Écriture ; les Juifs les portaient au pliant du bras gauche et sur le milieu du front. Ces *téphilm* ou *phylactères* étaient fort en usage du temps de Jésus-Christ, puisqu'on en faisait des marques de distinction qui attirèrent ses reproches. (Basnage, *Histoire des Juifs*, l. VII, ch. 17.)

²² Les pharisiens marchaient toujours la tête baissée pour affecter

une contenance plus humble, et quelquefois même les yeux fermés, pour éviter de voir ce qui aurait pu les tenter; aussi leur arrivait-il très-souvent, en passant par les rues, de donner de la tête contre les murailles. (Basn., l. III, ch. 3.)

²³ *Thaled*, espèce de manteau carré que les Juifs portaient dans le temple pour faire leur prière; les uns le tournaient autour du cou, les autres s'en couvraient la tête; cette dernière coutume était la plus générale. (Basnage, t. V, liv. VII, ch. 17.)

²⁴ Ideo debet mulier potestatem habere supra caput propter angelos. (1 Ep. S. Paul. ad Corinth., c. XI, v. 10.)

²⁵ Josèphe rapporte que, lorsque Titus commanda de mettre le feu aux portes de la seconde enceinte du Temple, l'or et l'argent en ruisselaient comme l'eau ruisselle d'une fontaine. (*De Bello*, c. 23.)

²⁶ On avait pris cette précaution pour empêcher les pigeons et les colombes, qui étaient en grand nombre à Jérusalem, de se poser en volant sur la faite du temple et de le souiller.

²⁷ Les Juifs croyaient que les âmes saintes vont dans le jardin d'Éden, dont l'ange de la mort défend l'entrée aux vivants. Ils sont magnifiques dans la description de ce lieu, où ils placent des palais bâtis en pierres précieuses et des fleuves aux ondes parfumées. Dans l'enfer, au contraire, un fleuve de feu tombe sur les damnés qui souffrent les extrémités du chaud et du froid. (Maimonides, Menasse, etc.)

²⁸ Soit qu'on demandât à Dieu une faveur ou qu'on le remerciât de l'avoir obtenue, cela s'appelait *sacrifice de prospérité*.

²⁹ Ce festin réputé sacré pouvait se faire deux jours de suite, mais la loi défendait expressément d'en rien réserver pour le troisième, et il fallait en donner jusqu'au dernier relief aux pauvres pour deux raisons, dit Philon : la première parce que la victime appartenant à Dieu,

qui est de sa nature libéral, il voulait qu'on y fit participer les nécessiteux; la seconde pour empêcher que l'avarice, *qui est un vice d'esclave*, ne déshonorât, en s'y glissant, une pratique sainte. (Philo, *Tract. de Sacrif.*, c. 2.)

³⁰ Suivant une tradition mahométane, lorsque sainte Anne eut mis au monde la sainte Vierge, elle la présenta aux prêtres en leur disant ces paroles, qu'on trouve aussi dans le Coran : *Dhouncon hadih al-nedhirat*, c'est-à-dire : Voici l'offrande que je vous fais. Hossain Vaëz ajoute à ces paroles dans sa paraphrase persane : *Kih ez an Khodai*, ce qui signifie : Car c'est un présent que Dieu m'a fait; ou encore plus mot à mot : Car c'est de ce présent que Dieu doit venir. (D'Herbelot, *Bibl. Orient.*, t. II, p. 620.)

³¹ Héli bénit Elcana et sa femme, et il dit à Elcana : « Que le Seigneur vous rende des enfants de cette femme pour le dépôt que vous avez mis entre les mains du Seigneur. » Et ils s'en retournèrent chez eux. (*Reg.*, l. I, c. II, v. 20.) — Voyez sur cette cérémonie le Père Croiset. (*Exercices de Piété*, t. XVIII, p. 48.)

³² Pendant que le pontife donnait la bénédiction, le peuple était obligé de mettre ses mains sur ses yeux et de se cacher le visage, parce qu'il n'était pas permis de regarder les mains du prêtre : les Juifs s'imaginaient que Dieu était derrière le pontife et les regardait à travers ses mains étendues; ils n'osaient lever les yeux sur lui, *car nul ne peut voir Dieu et vivre*. (Basn., l. VII, ch. 15.)

³³ Saint André de Crète et saint Georges de Nicomédie.

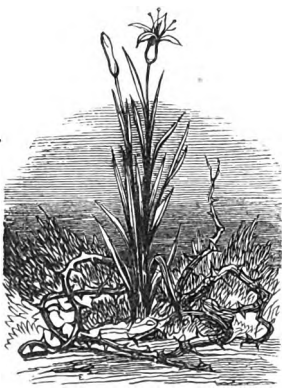
³⁴ Les Juifs croyaient que saint Jean-Baptiste était beaucoup plus que Jésus-Christ, parce qu'il était le fils d'un *grand-prêtre*. (S. J. Chrysost., *Serm. 12 in Math.*)

³⁵ En 1373, Philippe de Mazière, gentilhomme français, chancelier du roi de Chypre, vint à la cour du roi Charles V et lui raconta qu'en

Orient, où il avait séjourné longtemps, on célébrait tous les ans la fête de la Présentation de la sainte Vierge en mémoire de ce qu'elle avait été présentée au temple à l'âge de trois ans. Philippe ajouta : « J'ai fait réflexion que cette grande fête n'était point connue dans l'Église d'Occident, et, lorsque j'étais ambassadeur du roi de Chypre auprès du Pape, je lui parlai de cette fête et lui en présentai l'office ; il le fit soigneusement examiner par des cardinaux, des prélats, des docteurs en théologie, et permit de célébrer cette fête. » Les Grecs l'ont célébrée de très-bonne heure sous le titre d'*Entrée de la sainte Vierge au Temple* ; il en est fait mention dans leurs plus anciens martyrologes.

³⁶ Gibbon lui-même n'a pu s'empêcher de reconnaître l'authenticité des traditions religieuses en Palestine. Les chrétiens fixèrent, dit-il, par une tradition *non douteuse*, la scène de chaque événement mémorable (t. IV, p. 101) ; avec d'un poids considérable dans la bouche d'un écrivain aussi instruit que l'historien anglais, et d'un homme en même temps si peu favorable à la religion. — Suivant M. de Chateaubriand, s'il y a quelque chose de prouvé sur la terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem.

³⁷ Saint Épiphanie, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Germain, patriarche de Constantinople, Georges de Nicomédie, saint Jean Damascène, etc.





CHAPITRE V.

MARIE AU TEMPLE.

¹ La mosquée d'Omar (*el Aksa*) représente pour les chrétiens l'ancien temple de Salomon ; *el sakhra* (la roche) est bâtie à l'endroit où vécut Marie depuis l'âge de trois ans jusqu'à ses fiançailles avec Joseph... Ce lieu était à cette époque une dépendance du temple de Salomon, comme aujourd'hui *el sakhra* est une dépendance de la mosquée d'Omar. Avant les croisades, *el sakhra* n'était qu'une chapelle ; les Francs y ajoutèrent une église qu'ils surmontèrent d'une coupole dorée. Lorsque les vainqueurs renversèrent la grande croix qui brillait sur la coupole de la *sakhra*, les cris de joie des Musulmans et les cris de douleur des chrétiens furent si grands, dit un auteur arabe, qu'il semblait que le monde allait s'abîmer. (*Correspondance d'Orient*, t. V.) — Suivant Schonah, il s'excita dans la ville un grand tumulte que Saladin dut apaiser lui-même.

² Saint Germain affirme que ce fut Zacharie qui se chargea de placer la Vierge dans le temple. Les traditions arabes rapportent également que Dieu donna la Vierge en garde à Zacharie, *ouacafalha Zacharia*. Le Coran, dans le *Surate* qui traite de la famille d'Amram, ajoute à ce fait une légende merveilleuse recueillie parmi les tribus chrétiennes du désert. Il dit que Zacharie, qui allait visiter de temps en temps sa jeune parente, ne le faisait jamais qu'il ne trouvât auprès d'elle quantité des plus beaux fruits de la Terre-Sainte, et toujours à contre-saison, ce qui l'obligea de demander enfin à Marie d'où lui venaient tous ces beaux fruits. Marie lui répondit : *Hou men and Allah iarzoc man iascha begaïr hissa* : Tout ce que vous voyez vient de la part de Dieu qui pourvoit ceux qu'il lui plaît, sans compte et sans nombre. (D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. II, art. Miriam.)

³ *Levit.*, c. XXI, v. 3.

⁴ Marie et ses jeunes compagnes (les almas) chantèrent des cantiques au passage de la mer Rouge, en s'accompagnant du tambourin. (R. sal. Yarhhi.) — *Exod.* c. XV.

⁵ Ces danses sacrées, qui rappelaient le passage de la mer Rouge et qu'on accompagnait d'hymnes de louange, étaient regardées chez les Juifs comme une pratique de si haute piété qu'on les retrouve jusque chez les austères thérapeutes. « La danse sacrée des dévots
« thérapeutes, dit Philon, était composée de deux chœurs, l'un d'hommes, l'autre de femmes, dont l'ensemble était très-harmonieux et
« sentant sa vraie musique, parce qu'on n'y entendait que de fort
« belles paroles, et que les graves et honnêtes danseurs n'avaient
« pour fin que l'honneur et le service du Dieu d'Israël. » (Philo, *de Vita cont.*)

⁶ Moïse avait fixé le rachat de ce vœu, par une loi expresse, à une somme de 50 sicles au plus. Le sicle d'argent était du poids de 4 dragmes attiques, et valait à peu près 1 fr. 50 c. de notre monnaie.

⁷ Les enfants, dans cette sorte d'esclavage, conservaient leurs droits à l'héritage paternel, et pouvaient se racheter eux-mêmes, si leurs parents ne les rachetaient pas. (*L'abbé Guenée.*) — Josèphe (*Ant.*, l. iv) remarque que les hommes et les femmes qui, après s'être consacrés volontairement au ministère, souhaitaient de rompre leurs vœux, payaient aux sacrificateurs une certaine somme, et que ceux qui étaient insolvable se mettaient à la discrétion du prêtre.

⁸ Le Père Croiset, *Exerc. de Piété.*

⁹ *Idcirco et ego commodavi eum Domino.*

¹⁰ A Bombay, les descendants des Perses ont un temple consacré au feu. Ils viennent en foule sur l'esplanade, avec leurs brillants costumes blancs et leurs turbans de couleur, pour saluer le lever du soleil ou offrir leurs hommages à ses derniers rayons, en se prosternant humblement devant lui. Leurs femmes ne se montrent point alors; c'est le moment où elles vont chercher de l'eau aux puits. (Buckingham, *Tableau de l'Inde.*)

¹¹ *Mach.*, l. i, c. 2.

¹² On sait que les premiers chrétiens, ceux de Jérusalem surtout, qui étaient Hébreux d'origine, conservèrent quelques institutions de l'ancienne loi; de ce nombre fut celle des vierges et des veuves, que l'on trouve attachées aux églises primitives pour y exercer diverses bonnes œuvres à l'usage de leur sexe. (Voyez Fleury, *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, p. 115.)

¹³ Saint André de Crète, Georges de Nicomédie, etc.

¹⁴ Prideaux. — Basnage, *Histoire des Juifs*, l. v, ch. 15.

¹⁵ L'impureté de la femme, selon les rabbins, date de la séduction

d'Ève par le serpent, et ne doit être extirpée qu'à l'avènement de leur Messie. Sa prière n'est pas aussi obligatoire que celle de l'homme ; elle n'est même pas astreinte à la plupart des *commandements* affirmatifs ; enfin, les Juifs disent encore dans leur prière du matin : *Soyez béni, ô Seigneur, roi de l'univers, de ne m'avoir pas fait naître femme*. La femme humiliée dit de son côté avec une résignation triste : *Soyez béni, Seigneur, qui m'avez faite ce que vous avez voulu*. (Basn., *Histoire des Juifs*, l. VII, ch. 10, p. 169.)

¹⁶ « Le sanctuaire est un lieu si saint, dit Philon, qu'il n'y a parmi nous que le souverain pontife seul auquel il soit permis d'y pénétrer, et cela seulement une fois l'année, après un jeûne solennel, pour y brûler des parfums en l'honneur de Dieu et lui demander humblement que cette année soit heureuse à tous les hommes. Que si quelqu'un, non-seulement du commun de notre nation, mais même un prince des prêtres, osait y entrer, ou si le grand sacrificeur lui-même y entrerait deux fois l'année, ou plusieurs fois dans le jour où il lui est permis de le faire, il lui en coûterait la vie, sans que rien fût capable de la lui sauver, tant Moïse, notre législateur, a ordonné de révéler ce lieu et de le rendre inaccessible. » (Philo, *ad Cajum*, c. 16.)

¹⁷ Les Juifs ne s'accordent pas sur le sort de l'Arche après la ruine du premier temple ; les uns veulent que Jérémie l'ait cachée dans une caverne des montagnes dont on n'a jamais pu retrouver l'entrée ; les autres disent que le saint roi Josias, averti par Holda, la prophétesse, que le temple serait détruit peu de temps après sa mort, fit mettre ce précieux dépôt sous une voûte souterraine que Salomon avait fait construire.

¹⁸ Auguste ne portait jamais que des vêtements filés par sa femme ou sa fille, et Alexandre-le-Grand par sa mère et ses sœurs.

¹⁹ Basnage, l. VII, ch. 17, p. 308.

²⁰ Basnage, *lieu cité*.

²¹ Les Annonciades de Gênes portaient au seizième siècle le costume de la sainte Vierge, c'est-à-dire *blanc dessous et céleste dessus, afin qu'un tel habit causât une continuelle mémoire d'icelle. Les pantoufles des religieuses du chœur sont également couvertes de cuir céleste.* (*Règle des Annonciades de Gênes*, ch. 2.) — M. de Lamartine a retrouvé, dans cet Orient où tout semble immobile, le costume de Marie dans celui des femmes de Nazareth. « Elles portent, dit le poète voyageur, une longue tunique bleu de ciel, serrée par une ceinture blanche dont les bouts traînent à terre ; les plis renflés d'une tunique blanche retombent gracieusement sur la tunique bleue. » M. de Lamartine fait remonter ce costume au temps d'Abraham et d'Isaac, et cette supposition n'a rien d'in vraisemblable. On voit qu'il existe une bien légère différence entre le costume adopté au seizième siècle sur les traditions d'Italie et celui que le voyageur français a trouvé sur les lieux mêmes.

²² Dans la fête du puisage des eaux, les hommes étaient placés au-dessous des balcons qui régnaient autour du péristyle des femmes.

²³ Origène, saint Basile, saint Grégoire de Nysse et saint Cyrille nous ont conservé une tradition qui assigne aux vierges du temple une place honorable et séparée dans le péristyle des femmes.

²⁴ Cette prière, qu'on appelle *kaddisch*, est la plus ancienne de toutes celles que les Juifs ont conservées, et, comme on la lit en langue chaldaïque, on croit que c'est une des oraisons qu'on avait faites au retour de Babylone. (Basn., l. VII, ch. 17, p. 314.) — Prideaux affirme qu'elle était en usage longtemps avant Notre Seigneur, et que ses apôtres l'ont souvent offerte avec le peuple dans les synagogues. On la récitait souvent dans le service, et l'assemblée était obligée de répondre plusieurs fois : *Amen*.

²⁵ Léon de Modène. — Maimonides.

²⁶ Léon de Modène, c. 11, p. 29. On entend par la *schema* trois

sections différentes du Deutéronome et des Nombres. C'est une espèce de profession de foi qu'on récite soir et matin, par laquelle on reconnaît qu'il n'y a qu'un Dieu, lequel a tiré son peuple d'Égypte.

²⁷ Il est certain que la sainte Vierge a dû assister fort souvent aux prières publiques du matin et du soir ; ces prières passaient pour plus efficaces que les autres, et il y a même des docteurs hébreux qui soutiennent que Dieu n'écoute que celles-là.

²⁸ L'*ithel* est une espèce d'acacia qui croît en Arabie ; il est d'un beau noir et ressemble à l'ébène ; on croit que c'est le bois de setim de Moïse.

²⁹ Voyez *Iliade*, l. vi.

³⁰ Dans le moyen âge, en souvenir des ouvrages en lin de la Vierge, les tisserands s'étaient rangés sous la bannière de l'Annonciation ; les fabricants de brocard d'or et d'étoffes de soie avaient pour patronne *Notre-Dame-la-Riche* et portaient son image sur leur bannière, lourde de magnifiques broderies. (Alex. Monteil, *Histoire des Français des divers états*.)

³¹ L'Église de Jérusalem avait consacré de bonne heure ce souvenir en mettant au nombre de ses trésors les fuseaux de Marie. Ces fuseaux furent envoyés dans la suite à l'impératrice Pulchérie, qui les plaça dans l'église des Guides à Constantinople.

³² Les habits que les principaux sacrificateurs revêtaient le matin étaient, dit la Misnah, de fin lin de Péluse, ville d'Égypte où le lin était exquis.

³³ Cet usage subsiste encore dans quelques hameaux du nord et de l'ouest de la France.

³⁴ Suivant les rabbins et des commentateurs de la Bible, la langue du paradis terrestre était l'ancien hébreu.

³⁵ Tradition hébraïque. (Basn., l. vi, ch. 16.) — Selon quelques auteurs orientaux, les tables de la loi étaient de rubis rouges ou escarboucles ; mais l'opinion la plus commune, chez les Arabes et les Musulmans, c'est qu'elles étaient d'émeraudes, au dedans desquelles les caractères étaient taillés de sorte qu'on les pouvait lire de tous les côtés. (D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, t. II.)

³⁶ Suivant une antique tradition juive, David avait une harpe qui jouait la nuit lorsqu'un *certain vent* venait à souffler. Basnage s'est moqué de ces cordes qui résonnent seules au souffle des nuits, et traite hautement cette assertion de *sottise*. L'invention ou plutôt la réinvention des harpes éoliennes, dont les sons magiques enchantent les parcs anglais, a donné raison aux rabbins.

³⁷ On sait que David, Salomon et les autres rois de Juda placèrent souvent dans leur couche royale des femmes d'une condition obscure ; la célèbre Sulamite de Salomon était, dit-on, une jeune fille des champs du petit village de Sulam, situé à peu de distance de Jérusalem. Du temps de Marie, Hérode-le-Grand avait épousé Mariamne, fille d'un simple sacrificateur, pour sa beauté.

³⁸ Ce n'est ni le climat, ni les aliments, ni les exercices du corps qui forment la beauté humaine ; c'est le sentiment moral de la vertu, qui ne peut subsister sans la religion. La beauté du visage est la vraie physionomie de l'âme. (Bernardin de Saint-Pierre, *Etudes de la nature*, étude 10.)

³⁹ *Bahr-al-Akhdhar*, un des noms du golfe Persique.

⁴⁰ *Vere Virgo erat hortus deliciarum in quo consita sunt universa florum genera et odorama virtutum.* (Sophron., *Serm. de Ass.*)

⁴¹ L'antiquité croyait que les cigales vivaient d'air et de rosée. (Philo, *de Vita cont.*, p. 831.) — Homère, au troisième livre de l'*Iliade* :

.....Τεττίγεςσι εοικότες οὔτε καθ' ὕλην
Δενδρέω ἐπεζόμενοι ὅπα λειριόεσσαν ἰεῖσι.

« Semblables aux cigales qui, perchées sur le haut des arbres d'une forêt, font entendre leur voix mélodieuse (après avoir bu un peu de rosée). » Les cigales ne se nourrissent que de rosée. (Théocrite, *Idylle 4* : μή πρῶκας σιτίζεται ὅσπερ ὁ τέττιξ. « Ne se nourrit-il que de rosée comme la cigale ? » Et Virgile :

Dum thymo pascentur apes, dum rore cicadae.

« Pendant que les abeilles se nourriront de thym et les cigales de rosée. » C'est pourquoi Callimaque a appelé la rosée πρώιον τέττιγος εἶδαρ, « la nourriture de la cigale. »

⁴² Les Juifs croyaient que ce n'était point un jeûne que celui sur lequel le soleil ne s'était pas couché.

⁴³ Basnage, l. vii, ch. 18. — Fleury, *Mœurs des Israélites*, p. 104.

⁴⁴ Auguste, si l'on en croit Suétone, redoutait le tonnerre et les éclairs avec une faiblesse qu'on pardonnerait à peine à une femme. A la moindre apparence d'orage, il allait se cacher sous des voûtes profondes où le bruit du tonnerre et la lueur des éclairs ne pouvaient pénétrer.

⁴⁵ S. Ambr., *de Virg.*, l. ii.



CHAPITRE VI.

MARIE ORPHELINE.

¹ Liguori, *le Glorie di Maria*, Disc. 3, p. 59.

² On a voulu donner à sainte Anne une autre fille du nom de Marie, née vingt ans avant la sainte Vierge ; cette tradition n'a pas été reçue par l'Église.

³ Les femmes juives filaient ensemble pendant l'été au clair de la lune, puisque les docteurs juifs autorisaient un mari à répudier sa femme, lorsque les femmes *qui filaient au clair de la lune* en médisaient. (Sotah, c. 6, p. 250.) — Cet usage de filer au clair de la lune subsiste encore dans beaucoup de pays méridionaux.

⁴ Selon saint Grégoire de Nysse, le père de la sainte Vierge était un

honorable bourgeois, d'une piété signalée et fort craignant Dieu. Le Père de Valverde assure, d'après le témoignage de quelques Pères de l'Église, que, jouissant d'une certaine aisance, Anne et Joachim donnaient une partie de leurs épargnes au temple et l'autre aux malheureux. (*Vie de Jésus-Christ*, t. I, p. 46.)

⁵ La tour Antonia pouvait être considérée comme la citadelle du temple ; elle avait été jadis le palais des princes asmonéens. Le rocher sur lequel elle était assise était inaccessible de tous côtés et haut de cinquante coudées. Hérode l'avait fait incruster de marbre depuis le pied jusqu'au sommet, afin qu'on ne pût y monter ni en descendre. (Joseph., *Ant. Jud.*, l. xv, c. 14, et *de Bello*, l. II, c. 16.)

⁶ Les fêtes religieuses des Juifs ont toujours commencé le soir.

⁷ Ces candélabres étaient d'or et hauts de cinquante coudées. La clarté qu'ils répandaient se voyait, disent les Rabbins qui sont nés exagérateurs, jusqu'à une incroyable distance de Jérusalem, et dans la ville même les maisons étaient si bien éclairées que, sans le secours de leurs lampes, les cuisinières pouvaient trier le grain pour le portage. (*Talmud. tract. Succa.*, fol. 3.)

⁸ Ces guirlandes de verdure se mettaient pendant la fête des Tabernacles. (Basnage, l. VII, ch. 16.)

⁹ Les habits que les sacrificateurs portaient le soir dans les fêtes solennelles venaient de l'Inde et coûtaient fort cher. (Basnage, l. VII, ch. 15.)

¹⁰ On sait que les Juifs et les Arabes prient à haute voix.

¹¹ Pendant que le temple a subsisté, les Juifs se faisaient une dévotion particulière de s'y rendre. Il périt plus de onze cent mille personnes à la ruine de Jérusalem sous Tite, parce qu'on était assemblé pour la fête de Pâque, lorsqu'elle fut assiégée. (Joseph., *de Bello*, l. VII, c. 17.)¹

¹² Le Père Croiset, *Exercices de Piété*, t. XVIII, page 59.

¹³ La confession hébraïque est de toute antiquité ; les Juifs la faisaient, à l'article de la mort, non-seulement à haute voix, mais devant dix personnes et un rabbin. Aaron ben Berachia, dans son livre intitulé *Maavar Jobbok*, où il traite de l'art de bien mourir et de la manière d'assister les mourants, rapporte la manière de confesser les péchés et les prières de l'agonie. Abraham ben Isaac Laniado a fait également un livre intitulé *le Bouclier d'Abraham*, ouvrage estimé des Juifs, dans lequel il traite de la confession des péchés. — Voyez aussi Basnage, liv. VII, ch. 24.

¹⁴ C'était une coutume qui remontait aux patriarches, que les enfants reçussent la bénédiction de leur père mourant ; Marie dut se conformer à cette coutume ; sa retraite dans le temple n'était point une clôture monastique, et saint Joachim habitait alors Jérusalem.

¹⁵ Saint Jérôme remarque que, de son temps, la plupart des Juifs se déchiquetaient encore la peau à la mort de leurs proches et se rendaient chauves en arrachant leurs cheveux, qu'ils sacrifiaient au mort.

¹⁶ Les corps morts, chez les Juifs, souillent et rendent immondes ceux qui les touchent. (Misnah, *Ordo puritatum*.) — « Lorsque les portes sont fermées, on regarde la maison du mort comme un sépulcre, et par conséquent elle est souillée ; lorsque les portes sont ouvertes, au contraire, l'impureté s'en va. » (*Maimonides*.)

¹⁷ Jésus-Christ trouva des joueurs de flûte qui faisaient grand bruit à la porte d'un seigneur dont il ressuscita la fille. Maimonides dit que le plus pauvre Juif est obligé de louer deux joueurs de flûte et une pleureuse pour l'enterrement de sa femme, et que les riches doivent augmenter le nombre à proportion de leur bien. — Voyez aussi Fleury, *Mœurs des Israélites*, page 106.

¹⁸ Ces lits funèbres étaient bien antérieurs aux cercueils ; les cer-

cueils sont encore inconnus aux Arabes, qui n'enterrent leurs morts que dans un linceul, ce qui donne aux chacals, qui hantent la nuit les cimetières, la facilité de déterrer les cadavres pour les dévorer.

¹⁹ Les femmes et les enfants assistaient aux funérailles de leurs maris et de leurs pères. La veuve de Naïm suivait le corps de son fils ; Joseph menait le deuil de son père ; cet usage subsiste encore en Judée. — Les enfants des Hébreux recevaient la bénédiction de leurs parents, fermaient leurs paupières et les accompagnaient au champ du repos, pour les réunir aux ossements de leurs aïeux. (M. Salvador, *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*, t. II, p. 398.)

²⁰ Léon de Modène, *Cout. des Juifs*. — Buxtorf, *Syn. hebr.*, p. 502.

²¹ Le sépulcre, qui aurait dû être appelé *maison des morts* ; on lui donnait au contraire le titre de *maison des vivants*, pour marquer que l'âme immortelle vit encore après la séparation du corps ; on attribue aux pharisiens cette dénomination. (Basn., l. VII, ch. 24.) — Les rabbins donnent une description exacte de ces sépultures. Ils en font la porte très-étroite, car ordinairement une pierre qu'on roulait à l'entrée suffisait pour le fermer. On laissait un grand espace vide où les porteurs entraient et reposaient le coffre avant de le placer. On creusait dans les côtés et au bout un certain nombre de niches, dans lesquelles on plaçait les corps morts de chaque famille. On respectait fort les tombeaux ; il n'était point permis de les traverser en y faisant passer un aqueduc ou un grand chemin, ni d'y aller couper du bois, ni d'y mener paître les troupeaux. On les plaçait au bord des grands chemins, afin de recueillir le souvenir des passants et de conserver la mémoire des morts. (Lightfoot, *Cent. chorogr.*, c. 100.) — Dans l'Évangile, nous voyons que le tombeau de Lazare était une grotte que fermait une grosse pierre.

²² Salom. ben Virgæ, *Hist. Jud.*, p. 193. — Léon de Modène, *Cout. relig. des Juifs*. — Basnage, l. VII, ch. 25.

²³ Le jeûne était très-sévère chez les Juifs ; on devait se contenter

de certains légumes, de fèves, par exemple, ou de lentilles, qui étaient une nourriture de deuil ; les œufs étaient permis, car la figure de l'œuf, étant ronde et en forme de globe, est l'image d'un homme affligé. Le vin n'était pas moins défendu que la viande. (Basn., l. VII, ch. 28.)

²⁴ Pendant les jours de deuil on récitait le ps. XLIX. (L. de Mod., *Cout. des Juifs*, p. 182. — Lightfoot, *In John.*, p. 1072.)

²⁵ Basnage, l. VII, ch. 11, p. 182.

²⁶ Selon les meilleures autorités, sainte Anne et saint Joachim moururent à très-peu d'intervalle l'un de l'autre.

²⁷ Dans tout le Levant on loue, pour pleurer les morts, des femmes qui n'ont pas d'autre moyen de gagner leur vie. On les paie à tant par heure, et elles s'efforcent de gagner leur salaire en poussant les cris les plus déchirants. (Burkhardt, *Voyage en Arabie*, t. II, p. 139.)

²⁸ De graves historiens affirment que la Vierge assista à la mort de sa mère, ce qui est parfaitement conforme aux mœurs des Hébreux.

²⁹ Cet usage est fort ancien, car Philon, rapportant les plaintes de Jacob sur la mort imprévue de son fils, lui fait dire qu'il n'aura pas la consolation de lui *fermer les yeux et de lui donner le dernier baiser*.

³⁰ Descoutures, *Vie de la sainte Vierge*, p. 27.

³¹ Une jeune fille pouvait faire des vœux chez les Juifs, et elle pouvait même y faire vœu de virginité ; mais ce vœu était cassé par l'autorité du père, parce qu'étant sous la puissance paternelle elle ne pouvait violer le pouvoir que la nature donne. Tous les vœux qu'une jeune fille ou une femme mariée faisait à l'insu ou contre la volonté d'un père ou d'un époux étaient nuls. (*Num.*, cap. XXX.) — Quelques rabbins soutiennent cependant qu'il était nécessaire que le père ou l'époux les cassât vingt-quatre heures après en avoir eu connaissance, faute de quoi ils étaient valables. (Basn., l. VII, ch. 19.)



CHAPITRE VII.

MARIAGE DE LA VIERGE.

‘ Les Juifs, ainsi que Celse, Porphyre et Fauste, ont pris texte de cette parenté pour soutenir que la sainte Vierge était de la tribu de Lévi. Les docteurs catholiques combattent cette opinion ; ils soutiennent que Marie était de la tribu de Juda et de la famille de David. En effet, saint Mathieu nous apprend que Jésus-Christ est appelé fils de David selon la chair ; or, il ne peut être fils de David que par Marie, puisqu’il n’avait point de père parmi les hommes. Lorsqu’on demande comment il se peut faire que Marie, étant de la tribu de Juda, soit la cousine d’Élisabeth, qui était de la tribu de Lévi, saint Augustin répond qu’il n’y a rien d’impossible à ce qu’un homme de la tribu de Juda ait pris une femme dans la tribu de Lévi, et que la sainte Vierge, sortie de ce mariage, fût parente d’Élisabeth du côté

de sa mère. Il est prouvé d'ailleurs⁷ que la défense de s'allier à une autre tribu ne regardait que les orphelines héritières des biens paternels.

² Le Coran, où l'on trouve beaucoup de traditions arabes sur Marie, dit formellement que Zacharie la prit sous sa garde. (*Coran*, c. 3.)

³ Origène remarque que la loi attachait à la stérilité une malédiction ; car il est écrit : *Que celui qui ne laissera pas de sa race en Israël soit maudit.*

⁴ Marie était héritière, parce qu'il paraît convenir que la descendance de David, d'où le Messie devait sortir, finit par une héritière unique, qui, mettant au monde l'héritier éternel du trône de David, en couronnait et terminait la race. (*Oldshausen.*)

⁵ S. August., *de Sancta Virg.*, c. 4.

⁶ S. Joan. Chrysost., serm. 3, *in Matth.*

⁷ L'étendard de Juda était vert. (*Dom Calmet.*)

⁸ Cette devise des Machabées portait ces paroles : Qui est semblable à toi, ô Eternel ? *Mi camocha baelim, Jehovah ?*

⁹ Toute fille héritière d'une propriété, et non pas les filles en général, comme dit la Vulgate, était tenue de se marier avec un homme de sa famille et de sa tribu, et non pas avec son plus proche parent, comme l'a dit Montesquieu, afin que les héritages ne fussent point transportés d'une tribu à l'autre.

¹⁰ Le Protévangile de saint Jacques, ch. 2. et l'*Évangile de la nativité de Marie*, ch. 8, livres dont le contenu a été approuvé, pour la plus grande partie, même par des Pères de l'Église, disent simplement qu'il était déjà vieux. Saint Épiphane donne quatre-vingts ans à Joseph

à l'époque de son mariage ; le Père Pezron, cinquante, et l'*Histoire divine de la Vierge*, de Marie d'Agrada, trente-trois. La supposition de saint Epiphane ne soutient pas l'examen ; elle est d'ailleurs solennellement démentie par la loi des Hébreux, qui défend l'union d'une jeune fille avec un vieillard, et la range dans la catégorie la plus flétrissante. (Basn., l. VII, ch. 21. — *Hist. des Inst. de Moïse.*) — Ni les pontifes, ni Joseph n'eussent voulu faire une chose condamnée par la loi. L'âge donné par Marie d'Agrada à saint Joseph ne concorde point avec l'opinion des Pères ; il reste celui du Père Pezron, qui offre le plus de vraisemblance.

¹¹ Plusieurs Pères ont pensé que saint Joseph était veuf quand il épousa la sainte Vierge. Le Protévangile de saint Jacques et l'Évangile de la naissance de la Vierge assurent qu'il était veuf ; saint Épiphane dit qu'il avait eu quatre fils et deux filles ; saint Hippolyte de Thèbes appelle sa première femme Salomé ; Origène, Eusèbe, saint Ambroise et plusieurs autres Pères ont adopté le même sentiment. Toutefois cette opinion est la moins suivie, et l'on croit communément que saint Joseph a vécu dans la virginité. C'est l'opinion de saint Jérôme, qui dit expressément, en écrivant contre Helvidius : « On ne lit nulle part qu'il ait eu une autre femme que Marie ; *aliam eum uxorem habuisse non scribitur.* » Saint Augustin laisse la question indécise ; mais Pierre Damien affirme que toute l'Église croit que saint Joseph, qui passait pour le père du Sauveur, a été vierge comme Marie.

¹² Au moment du contrat de mariage, la femme ne recevait de ses parents que les choses nécessaires à sa parure. C'était le mari qui fournissait la dot. (M. Salvador, *Institutions de Moïse*, t. II, ch. 1.)

¹³ *Evangel. de Nativ. Mar.*, c. 7 ; *Protev. Jac.*, c. 8 ; Hier. in *Dam.* l. IV, c. 5 ; Greg. Naz., *hom. de S. Nat.* ; Niceph., l. II, c. 7.

¹⁴ Ce jeune prétendant de la Vierge, qui se nommait, dit-on, Agabus, devint célèbre dans la suite par sa sainteté et se fit chrétien. (Voyez *Histoire du Carmel*, ch. 12.)

¹⁵ *Vie de la sainte Vierge*, par Descoutures, p. 49. — *Vie de Jésus-Christ*, par le Père Valverde, t. I, p. 71.

¹⁶ Les artisans jouissent encore dans la Judée d'une considération distinguée. « En Palestine et en Syrie, dit Burckhardt, les corporations d'artisans sont presque aussi respectées qu'elles le furent au moyen âge en France et en Allemagne. Un maître artisan y égale entièrement, pour le rang et la considération, un marchand de la deuxième classe ; il peut prendre une femme dans les familles respectables de la ville, et a ordinairement plus d'influence dans son quartier qu'un marchand dont la fortune vaut trois fois la sienne. » (Burckh., *Voyage en Arabie*, t. II, p. 139.)

¹⁷ Tout homme qui ne donne pas une profession à ses enfants, disait l'école pharisienne, les prépare à une mauvaise vie... « Ne soyez à charge à personne... Ne dites jamais : Je suis un homme de qualité, cette occupation ne me convient pas. Rabbi Johanan avait bien l'état de peaussier ; Nahum, celui de copiste de livres ; un autre Johanan faisait des sandales, et rabbi Juda savait le métier de boulanger. » (*Talmud.*, Tract. *Kidouschim*, *Pessah*, *Aboth*, *Soto*.)

¹⁸ En perdant leur nationalité, les Juifs n'ont pas perdu cette opinion, qu'ils conservent encore.

¹⁹ Hillel et Schammaï disputèrent vivement sur la valeur de cette pièce de monnaie des fiançailles, dont le Talmud fait mention, sans pouvoir s'accorder. (Basnage, l. VII, ch. 21.)

²⁰ Voici le modèle littéral des contrats de mariage hébreux, qui remonte aux temps les plus reculés, et dont Joseph et Marie ont dû nécessairement se servir. « En l'année... le jour... du mois de... Benjamin, fils de..., a dit à Rachel, fille de... : Deviens mon épouse sous la loi de Moïse et d'Israël. Je promets de t'honorer, de pourvoir à ton entretien, à ta nourriture, à tes vêtements, suivant la coutume des maris hébreux qui honorent leurs femmes et qui les entretiennent

comme il convient. Je te donne d'abord... (la somme adjudgée par la loi), et te promets, outre les aliments, les habits et tout ce qui te sera nécessaire, l'amitié conjugale, chose commune à tous les peuples du monde. Rachel a consenti à devenir l'épouse de Benjamin, qui, de son plein gré, pour former un douaire en rapport avec ses propres biens, ajoute à la dot déjà indiquée la somme de... » (*Inst. de Moïse.*)

²¹ Basnage, liv. vii, ch. 21.

²² « On n'a pas en Europe l'idée du luxe qu'en pareille circonstance on étale en Orient, dit M. de Géramb dans son *Pèlerinage à Jérusalem* ; le vêtement nuptial de presque toutes les femmes est de velours rouge brodé en or ; elles y joignent une parure en diamants, perles fines, etc. » — M. de Lamartine fut également ébloui des costumes splendides et de la profusion de pierres précieuses qu'étaient les femmes de Syrie à la noce d'une de leurs compatriotes.

²³ Au milieu du seizième siècle, l'Église permit de solenniser cette fête ; on la célèbre le 22 janvier, jour où l'on prétend que le mariage de Marie et de Joseph fut célébré. La ville d'Arras fait cette fête le 23 janvier, et quelques églises de Flandre le 24 du même mois.

²⁴ Tous les jours n'étaient pas pris indifféremment pour célébrer les mariages israélites ; on choisissait ordinairement le temps de la nouvelle lune, et un mercredi préféablement aux autres jours de la semaine. (Basn., liv. vii, ch. 21.)

²⁵ Isai, cap. III.

²⁶ Dans tout l'Orient, les femmes se teignent le bout des doigts avec le henné, *lausonia inermis* (Linn.). — Cette plante est très-abondante dans l'île de Chypre.

²⁷ Il existe deux tuniques de la sainte Vierge, dont l'étoffe est fort précieuse. Chardin en a vu une en Mingrélie, parsemée de fleurs bro-

dées à l'aiguille sur un fond nankin. Cette tunique a huit palmes romaines de long sur quatre de large ; le cou en est étroit, les manches longues d'une palme ; on la conserve dans l'église de Copis.

²⁸ Cette tunique fut donnée par Charles-le-Chauve à l'église de Chartres en 877 ; on lui attribue de nombreux miracles.

²⁹ Les Chrétiens de Damas ont conservé cette coutume. Quelques jours avant la fête nuptiale, le fiancé fait remettre à sa fiancée une paire de bracelets en or ou en diamants, suivant la fortune du futur époux, une pièce d'étoffe brodée en or, et 160 piastres pour les frais du bain et du repas de noces. (*Corresp. d'Orient*, lettre 147.)

³⁰ La couronne de l'épouse était ordinairement d'or, et faite en forme de tour comme celle de Cybelle ; on abolit cet usage pendant le siège de Jérusalem par Titus ; mais on maintint les couronnes de myrte et de roses. (Basn., liv. vii, ch. 21.)

³¹ Chez les Hébreux il n'y avait pas jusqu'à la parure des femmes qui ne fût soumise à l'empire de la tradition. « Les coiffeuses étaient appelées pour friser les jeunes mariées, par la raison, disaient les rabbins, que Jéhovah lui-même disposa en boucles les cheveux d'Ève, lorsqu'il l'unit à Adam dans le paradis. (Basnage, liv. vii, ch. 21, page 393.)

³² Les couronnes de myrte et de roses étaient portées par les jeunes fiancées du peuple. (Basnage, l. vii, ch. 21. — *Misnah*, Tit. *Sotah*, c. 9, sect. 14.)

³³ Ces voiles nuptiaux, brodés en or et en argent, sont encore en usage dans toute la Syrie.

³⁴ L'ordonnance de cette pompe nuptiale, qui remonte aux temps les plus reculés, se retrouve encore en Égypte. Niébuhr décrit ainsi un mariage égyptien : « La fiancée, couverte de la tête aux pieds,

« marche entre deux femmes qui la mènent sous un dais porté par quatre hommes. Plusieurs esclaves la précèdent, dont quelques-uns jouent du tambourin ; d'autres portent des chasse-mouches ; d'autres répandent sur elle des eaux de senteur. Elle est suivie par beaucoup de femmes et par des musiciens montés sur des ânes. La marche se fait de nuit ; quelques esclaves portent des flambeaux. » (Niébuhr, *Voyage en Arabie*, t. 1^{er}.)

⁵⁵ Suivant M. Peignot, historien consciencieux, qui a fait à cet égard de nombreuses recherches, cette sainte femme était l'épouse de Cléophas, frère de saint Joseph, et par conséquent belle-sœur de la sainte Vierge. (*Voyez Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ et celle de Marie*, page 249.)

⁵⁶ La musique des Orientaux est d'un genre tout différent de la nôtre ; elle est grave et simple, sans aucune modulation recherchée ; tous les instruments jouent à l'unisson, à moins que l'un ou l'autre ne prenne la fantaisie de faire une basse continue, en répétant sans cesse la même note. (Niébuhr, t. 1^{er}, page 136.)

⁵⁷ *Voyez Fleury, Mœurs des Hébreux.*

⁵⁸ Cette couronne, qui renfermait, disent les docteurs juifs, une leçon mystérieuse, était composée de sel et de soufre ; le sel était transparent comme du cristal et l'on y traçait avec le soufre diverses figures. (*Codex*, M. S. apud Wagenseil in *Mismam*, Tit. *Sotah*, *adult. de uxore suspect.* c. 9, sect. 14.)

⁵⁹ La danse qui, dans le principe, fut destinée à imiter le mouvement des astres, se mêla à toutes les fêtes religieuses de l'antiquité ; elle était sans doute d'origine anté-diluvienne et dut même précéder l'invention des instruments de musique.

⁴⁰ *Voyez Niébuhr, livre cité.*

⁴¹ Basnage, liv. vii, ch. 21.

⁴² On a trouvé quelques-unes de ces monnaies juives du temps des Machabées et d'Hérode ; elles ne portent aucune effigie de prince, mais seulement des épis de blé et des feuilles de vigne.

⁴³ Cette coutume était empruntée à l'Égypte, comme beaucoup d'autres.

⁴⁴ Ps. XLV, 10.

⁴⁵ Basnage, liv. vii, ch. 21.

⁴⁶ On dit que cette bague est à Pérouse, où on la conserve précieusement. (Basnage, l. vii, ch. 21.)

⁴⁷ Voyez Buxtorf.

⁴⁸ Basnage, l. vii, ch. 21. — *Instit. de Moïse*, l. vii, ch. 1, p. 336.

⁴⁹ Gaudent., Sermon. 9, B. P., t. II, p. 38.

⁵⁰ Saint Thomas croit que ce fut aussitôt après la célébration de leur mariage que saint Joseph et la sainte Vierge firent, d'un consentement mutuel, vœu de virginité.

⁵¹ Ce vœu de continence dans le mariage, qui a fourni tant de sarcasmes impies aux philosophes voltairiens, n'était point une chose inouïe parmi les Hébreux ; seulement c'était un vœu dicté par l'empportement et la colère, tandis que celui des deux saints époux l'était par la piété. Si un mari disait à sa femme : *Tu es comme ma mère*, il ne lui était plus permis de la considérer que comme telle dans le mariage, et à plus forte raison lorsqu'il avait fait intervenir dans ce vœu l'autel de Jéhovah, le temple ou le sacrifice. Les femmes faisaient quelquefois la même chose, et, quoique ces vœux fussent peu approuvés, parce qu'ils ne venaient guère qu'à la suite des empor-

tements et des malédictions, on n'en était pas moins, lorsqu'ils étaient faits, obligé de les accomplir religieusement. (Basnage, liv. VII, ch. 19, p. 352. — Léon de Modène, *Cérémon. et cout. des Juifs*, ch. 4.)

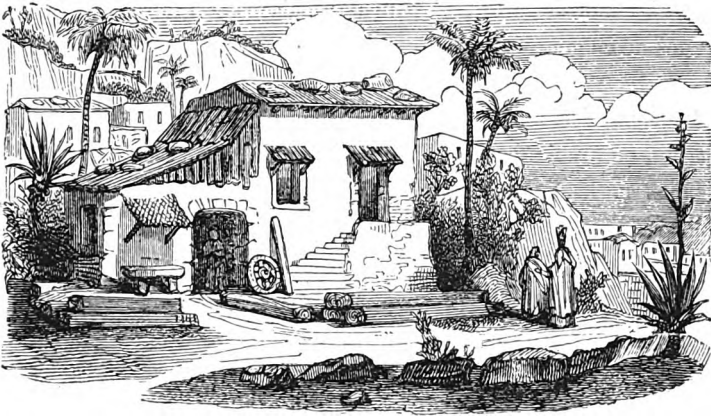
⁵² Tous les parents escortaient à cheval la mariée jusque chez son époux, lorsqu'il n'habitait pas à une trop grande distance du lieu de la fête; cet usage subsiste encore chez les Arabes. Nous avons fait séparer la caravane nuptiale à Anathot, petite ville à cinq lieues de Jérusalem, parce que c'est la première halte.

⁵³ Les philosophes du siècle dernier se sont appliqués studieusement à déprécier la Palestine; l'impression qu'ils en ont donnée dure encore, et l'état de pauvreté et de dépopulation de ce pays, qui respire à peine sous le sabre des Musulmans, leur a donné souvent gain de cause aux yeux des lecteurs superficiels. Cependant il n'est pas douteux qu'à la réserve des environs de Jérusalem, dont la stérilité n'a jamais été niée par personne, on retrouve dans cette contrée, et surtout dans la partie qui appartenait autrefois aux Cananéens, la terre de promission de Moïse. Nous allons donner deux descriptions de la Galilée, écrites à dix-huit siècles de distance, pour preuve de cette assertion. « La Galilée, dit Flavius Josèphe, se divise en haute et basse, l'une et l'autre très-fertiles; le sol y est à la fois gras et léger, abondant en pâturages, propre à toute sorte de productions et rempli d'arbres de toute espèce; on y voit surtout de grandes plantations de vignes et d'oliviers. Il est arrosé par les torrents qui tombent des montagnes, par un grand nombre de sources et de ruisseaux qui donnent de l'eau continuellement, et qui suppléent à celle des torrents, quand les chaleurs de l'été les dessèchent. La bonté du terroir est telle qu'elle invite au travail les hommes les moins laborieux. Aussi tout y est cultivé, et l'on n'y voit aucun terrain sans rapport. Les habitants y sont robustes et guerriers, les villes fréquentes, les villages nombreux, et si peuplés que le moindre peut compter jusqu'à quinze mille âmes. » (Joseph. *de Bello*, lib. II, cap. 2.) — « Si l'on voulait donner une idée de l'aspect de la Galilée, dit à son tour un voyageur moderne, ce ne serait point la France qui fourni-

rait la similitude, mais *l'Agro Romano* ; autour de Nazareth comme autour de Rome, c'est partout la même lumière, la même configuration du sol. La nature y est sublime comme l'Évangile. La Galilée est un tableau abrégé de la Terre-Sainte, et, quand on l'a vue sous ses aspects du jour et de la nuit, on comprend ce qu'elle fut du temps de Jésus-Christ. Pour un artiste, la Galilée est un Éden ; rien ne lui manque : ni les accidents du sol de la Judée, ni les solitudes lumineuses de la Palestine, ni la verdoyante fécondité de la Samarie. Le Garizim et le mont des Oliviers ne sont pas plus sublimes que l'Hermion et le Thabor, ni les plages bleuâtres d'Ascalon plus solennelles que les rives parfumées du lac de Tibériade, où l'air disparaît sous la lumière. Le sol galiléen offre partout de l'histoire et des miracles, des traces de héros et l'empreinte d'un Dieu ; et l'on sent, en contemplant la Galilée des hauteurs du Thabor, qu'elle fut le pays qu'habita l'Homme-Dieu, tant les souvenirs religieux, les merveilles de la terre et du ciel s'y mêlent à l'infini. (*Corresp. d'Orient*, t. V.)

⁵⁴ « On trouve encore à Nazareth, dit le Père de Géramb, quelques maisons semblables à celle de saint Joseph, c'est-à-dire petites, peu élevées, et communiquant à une grotte pratiquée dans le flanc de la montagne. »





CHAPITRE VIII.

L'ANNONCIATION.

¹ Cette maison de saint Joseph est à cent trente ou cent quarante pas de celle de sainte Anne. On en désigne encore la place sous le nom de *boutique de Joseph*. Cette boutique avait été transformée en une église assez vaste ; les Turcs en ont détruit une partie ; il en reste une chapelle où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la Messe. (*Pèlerinage à Jérusalem*, par le R. P. de Géramb.)

² Ces boutiques sont encore les mêmes dans tout le Levant. (*Voyez* Burckhardt, *Voyage en Arabie*, t. 1^{er}.)

³ Saint Justin, martyr (*Dialog. cum Triphone*), rapporte que Jésus-Christ aidait son père adoptif à faire des jougs et des charrues. Saint Ambroise (*in Luc.*, lib. III, 2) assure que saint Joseph travaillait à abat-

tre et à tailler des arbres, à bâtir des maisons et à faire d'autres ouvrages de ce genre.

⁴ Les premiers moulins qu'on inventa furent des moulins à bras. En Égypte, en Arabie, en Palestine et même dans la Grèce, c'étaient les femmes qui les tournaient. On montre encore à la Mecque, dans une belle maison qui passe pour avoir été celle de Khadidje, une cavité où l'on dit que Fatmé, surnommée l'*Éclatante*, fille de Mahomet et femme d'Ali, tournait son moulin à bras lorsqu'elle fut grande. (*Voyez Burckhardt, Voyage en Arabie.*) — Les femmes des cheiks arabes ont encore à leur part cette pénible occupation. Sous le règne des fils de Clovis, sainte Radegonde, reine de France, moulait elle-même, à l'imitation de la sainte Vierge, tout le grain qu'elle consommait pendant le carême. (Le Grand d'Aussy, *Hist. privée des Français.*) — On attribue l'invention des moulins à eau à Mithridate. Ce qui est certain, c'est qu'ils existaient de son temps. On en cite, entre autres preuves, cette jolie épigramme d'Antipater de Thessalonique, dont voici la traduction : « Vous qu'on a jusqu'ici employées à moudre nos grains, femmes, laissez désormais reposer vos bras et dormez sans trouble ; ce n'est plus pour vous que les oiseaux annonceront par leurs chants le lever de l'aurore. Cérès a ordonné aux Nymphes de remplir vos travaux ; elles obéissent et tournent avec vitesse une roue qui meut rapidement elle-même les meules pesantes. » Les Romains ne perfectionnèrent les moulins à eau que lorsque Constantin eut aboli l'esclavage.

⁵ Ces urnes sont d'énormes vases de terre d'une hauteur démesurée. Les Nazaréennes les portent sur la tête, et, sous un poids si lourd, quelquefois encore ayant un enfant sur les bras, elles marchent avec une légèreté qui étonne. (De Géramb, t. II. p. 239.)

⁶ Cette fontaine est appelée dans le pays *fontaine de Marie* ; la tradition rapporte que la divine mère de Jésus allait habituellement y puiser l'eau dont elle avait besoin ; et pour se convaincre qu'il devait en être ainsi, il suffirait de considérer que l'eau est extrêmement rare

à Nazareth. Le chemin qui conduit à cette fontaine, où la pieuse mère de Constantin avait fait construire de beaux bassins et des réservoirs, est bordé de nopals et d'arbres fruitiers. (De Géramb, *lieu cité.*)

⁷ S. Luc., c. XIII, v. 21, et S. Matth., c. XIII, v. 34.

⁸ *Ibid.*, c. V, v. 36.

⁹ *Ibid.*, c. XV, v. 8.

¹⁰ S. Luc., c. XI, v. 39, et S. Matth., c. XXV, v. 25.

¹¹ En Israël, les gens réglés mangeaient après avoir travaillé, et assez tard. (Fleury, *Mœurs des Israélites.*) — Le principal repas de Joseph et de Marie se faisait vers six heures du soir, comme le nôtre.

¹² *Ibid.*, p. 61.

¹³ Il y avait chez les Juifs une foule de précautions à prendre pour la pureté des vases où l'on puisait de l'eau et dans lesquels on préparait à manger; non-seulement on prenait garde qu'ils n'eussent point appartenu à des étrangers, mais on poussait le scrupule beaucoup plus loin; car mille circonstances les rendaient immondes. (*Misnah, Ordo Puritatum.*)

¹⁴ *Non dedignabar parare et ministrare quæ erant necessaria Joseph*, fait dire à la Vierge un ancien auteur, et ceci est en parfaite conformité avec les usages encore existants.

¹⁵ « Il y a quatre anges qu'on ne voit presque jamais sur la terre, disent les rabbins, parce qu'ils sont toujours autour du trône de Dieu; ces anges sont : Michel, qui est à la droite; Gabriel, qui est à la gauche; Uriel, qui est devant Dieu, et Raphaël, qui est derrière lui. » (*Bibl. rabbin.*, I, p. 206.)

¹⁶ Saint Thomas d'Aquin, *Question unique des créatures spirituelles*, article 6.

¹⁷ *Apocal.*, cap. XXI, v. 21.

¹⁸ Les Juifs représentent les anges avec des ailes comme les chrétiens. — Le *Coran* donne cent quarante paires d'ailes à l'ange Gabriel, et dit qu'il ne lui faut qu'une heure pour venir du ciel sur la terre. (*Légende de Mahomet.*)

¹⁹ On croit communément que la visite de l'Ange à la sainte Vierge eut lieu vers le déclin du jour.

²⁰ Les peuples orientaux se tournent vers un certain point du ciel lorsqu'ils prient ; c'est ce qu'on appelle le *Kebla*. Les Juifs se tournent vers le temple de Jérusalem, les Mahométans vers la Mecque, les Sabéens vers le midi, et les Guèbres vers le soleil levant.

²¹ Les Juifs priaient trois fois le jour : le matin, au lever du soleil ; l'après-midi, à trois heures, lorsqu'on offrait le sacrifice, et le soir, au coucher du soleil. Suivant les rabbins, Abraham établit la prière du matin, Isaac celle de l'après-midi, et Jacob celle du soir. (Basnage, l. VII, ch. 17.)

²² Calvin, cet orgueilleux hérésiarque qui faisait brûler Servet en prêchant la tolérance, a osé calomnier la Vierge, en prenant texte de cette réponse pour l'accuser d'incrédulité. Saint Augustin lui avait répondu longtemps à l'avance. « La Vierge ne doute pas, dit-il, *non quasi incredula de oraculo* ; seulement elle cherche à être instruite de la manière dont le miracle va s'opérer. » Saint Jean-Chrysostôme ajoute que cette demande est l'effet d'une respectueuse admiration, et non d'une vaine curiosité.

²³ Ce récit évangélique a été reçu par les Musulmans eux-mêmes. Voici comment le *Coran* rapporte l'entrevue de la sainte Vierge et de

l'Ange. « L'Ange dit à Marie : Dieu t'annonce son Verbe ; il se nommera Jésus, le Messie, fils de Marie, grand dans ce monde et dans l'autre, et le confident du Très-Haut ; il fera entendre sa parole aux hommes depuis le berceau jusqu'à la vieillesse, et sera au nombre des justes. — Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils ? Je ne connais point d'homme. — Il en sera ainsi, reprit l'Ange ; Dieu forme les créatures à son gré ; veut-il qu'une chose existe : il dit : Sois faite, et elle est faite. » (*Le Coran*, ch. 3.)

²⁴ Le mystère de l'Incarnation s'accomplit le 25 mars, un vendredi soir, suivant le Père Drexelius.

²⁵ S. Joan. Chrysost., *Serm.* 4.

²⁶ C'est à tort que Descoutures a mis saint Jean-Chrysostôme dans les rangs de ceux qui soutiennent que Joseph était légalement l'époux de Marie au moment de l'Incarnation ; cet écrivain, qui est en général judicieux, l'a probablement cité de confiance.

²⁷ S. Joan. Chrysost., *Serm.* 4.

²⁸ Gen., cap. XXI, v. 40.

²⁹ Misnah, t. III, de *Sponsalibus*. — Selden, *Uxor Hebraica*.

³⁰ Le verset qui a divisé les docteurs est celui-ci : *Christi autem generatio sic erat : cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu Sancto*. Ceux qui s'arrêtent à la force des mots disent que la Vierge n'était que fiancée, parce que le verbe grec qui traduit l'expression hébraïque de saint Mathieu veut dire *desponderi*, être promis, et qu'il y a un autre terme pour signifier être marié, ainsi que l'on trouve chez les Latins *desponderi* et *nubere*, de sorte que saint Joseph n'avait point encore emmené chez lui la Vierge ; ce qu'ils prouvent par cet endroit du verset 20 : *Noli timere accipere Mariam conjugem tuam : quod*

enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est, qu'ils expliquent ainsi : Prenez sans crainte Marie pour votre femme, car ce qui est né en elle est né par l'opération du Saint-Esprit. Mais il faudrait, pour traduire ainsi, qu'il y eût : *in conjugem tuam*. Le parti contraire, qui est soutenu par des Pères, des interprètes considérables et presque tous les théologiens, trouve de quoi combattre ses antagonistes dans le deuxième chapitre de saint Luc, puisque, nonobstant que la Vierge fût déjà mariée à Joseph, l'Évangéliste emploie le terme grec *upiocneisthai*, qui signifie *être promis*, et dit : *Ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante* : afin qu'il se déclarât avec sa femme, qui était sa fiancée et qui était grosse ; et dans le verset 19 du premier chapitre de saint Mathieu, saint Joseph est appelé *vir ejus* (son mari) et non son fiancé. Que saint Mathieu appelle la sainte Vierge *sponsa* (fiancée) quoiqu'elle fût femme, ce n'est pas à dire qu'elle n'eût pas encore contracté mariage ; c'est pour montrer simplement, selon la remarque d'un Père, qu'elle n'avait pas de rapports plus intimes avec son mari que si elle n'eût été que sa fiancée.

³¹ La pureté de Marie est tellement reconnue par les Musulmans qu'Abou-Ishac, ambassadeur du khalife à la cour de l'empereur des Grecs, se trouvant dans une conférence avec le patriarche et des évêques grecs, sur le sujet de la religion, les évêques, reprochèrent aux Musulmans plusieurs choses qui avaient été dites autrefois par les Musulmans eux-mêmes contre Aïschah, veuve de leur prophète, ce qui avait ému des divisions entre eux. Abou-Ishac leur répondit qu'il ne fallait pas s'étonner de ces différends, puisque, parmi les chrétiens, les sentiments avaient été si partagés sur le sujet de la glorieuse Marie, mère de Jésus, que l'on peut appeler, dit-il, *la mine et la source de toute pureté*, *genab ismet mealo kon offet*. (D'Herbelot, *Biblioth. Orientale*, t. II, p. 620.)



CHAPITRE IX.

VISITATION.

¹ Zacharie demeurait à Ain ou Aen, à deux lieues au sud de Jérusalem. Sainte Hélène fit bâtir une église sur le site de sa maison.

² Quoique la Judée fût bien autrement populeuse alors qu'aujourd'hui, il y restait cependant des contrées tellement arides qu'on ne pouvait les cultiver. L'Évangile fait mention de déserts peu éloignés des villes, où Jésus-Christ allait prier.

³ « Il n'y a d'auberge en aucun lieu de la Syrie et de la Palestine, dit M. de Volney, mais les villes et la plupart des villages ont un grand bâtiment appelé kervan-seraï, qui sert d'asile à tous les voyageurs. Ces hospices, toujours placés hors de l'enceinte des villes, sont composés

de quatre ailes régnant autour d'une cour carrée qui sert de parc ; il n'y a ni vivres ni meubles. »

⁴ Personne ne voyage seul en Syrie ; on ne se met en chemin que par troupes et en caravanes ; il faut attendre que plusieurs voyageurs veuillent aller au même endroit. Ces précautions sont nécessaires dans les pays ouverts aux Arabes, comme la Syrie et la Palestine. (Volney, *Voyage en Syrie*.)

⁵ S. Ambr., *de Virginibus*, l. II.

⁶ Ce salut, dont le Christ fit souvent usage, est encore celui de tout l'Orient. Lorsque les Orientaux se rencontrent, après la salutation ordinaire : La paix soit avec vous (*salem alaïcom*), ils portent la main du côté du cœur. Cette salutation était en usage dès le temps d'Abraham. (Savary, *Note sur le ch. 11 du Coran*.)

⁷ Cette maison des champs était à une légère distance d'Ain, au fond d'une vallée agréable et fertile qui sert maintenant de jardin au village de Saint-Jean. On avait bâti en cet endroit, en l'honneur de la Visitation, une église qui, de nos jours, n'est plus qu'un amas de ruines.

⁸ Cette fontaine a une si grande abondance d'eau qu'elle arrose et féconde toute la vallée. La tradition rapporte que Marie y venait quelquefois ; elle portait le nom de Nephtoa au temps de Josué ; elle porte aujourd'hui celui de *fontaine de la Vierge*.

⁹ Les Hébreux mangeaient volontiers dans des jardins, sous des arbres et des treilles ; car il est naturel, dans les pays chauds, de chercher l'air et le frais. (Fleury, *Mœurs des Israélites*, p. 101.)

¹⁰ Les dattes de Syrie et de Judée sont jaunes et noires, rondes comme des pommes, et très-douces. Pline compte quarante-neuf sortes de dattes.

¹¹ Les Juifs établis dans l'Yémen se servent encore de ces jarres. (Voyez Niebuhr, *Voyage en Arabie*.)

¹² Son abstinence ne paraissait point un jeûne ; elle était plutôt une coutume de ne pas faire, pour ainsi dire, usage des aliments. (Le P. Valverde, *Vie de Jésus-Christ*, t. 1^{er}, p. 6.)

¹³ Zacharie descendait d'Abdia, père de la huitième famille sacerdotale. Ces anciennes familles étaient rares, plusieurs d'entre elles s'étant fixées en Perse après la captivité. Élisabeth descendait d'Aaron et de David. Les Juifs mettaient Jean-Baptiste bien au-dessus de Jésus, parce qu'il avait passé sa vie dans le désert et qu'il était le fils d'un pontife. Jésus-Christ, au contraire, né d'une pauvre femme, leur semblait un homme du commun. (S. Joan. Chrysost. *in Matth.*, serm. 12). — Les Musulmans ont conservé une grande idée de saint Jean-Baptiste, qu'ils appellent *Jahia ben Zacaria* (Jean, fils de Zacharie). Saadi, dans son *Gulistan*, fait mention du sépulcre de saint Jean-Baptiste, révérend dans la mosquée de Damas ; il y faisait ses prières, et rapporte celles d'un roi des Arabes qui y était venu en pèlerinage. « Le khalife Abdalmalek voulut acheter cette église de la main des chrétiens, dit D'Herbelot, et il ne s'en empara par force qu'après le refus qu'ils firent de 4000 dinars, ou pistoles d'or, qu'il leur avait offertes. » (*Bibliothèque Orientale*, t. II.)

¹⁴ Des théologiens, qui ont embrassé l'opinion contraire à celle d'Origène et de saint Ambroise, s'appuient sur le passage de saint Luc, qui ne parle des couches d'Élisabeth qu'après avoir ramené la sainte Vierge en Galilée. Il nous a semblé que ceci valait la peine d'y réfléchir : aussi avons-nous soigneusement examiné l'Évangile de cet apôtre ; cet examen minutieux nous a convaincu que cette raison n'est point concluante ; car c'est la manière de saint Luc de faire de ces sortes de transpositions, et nous en pouvons citer deux autres du même genre. Par exemple, après avoir suivi la prédication de saint Jean-Baptiste et annoncé son emprisonnement, saint Luc parle, au verset suivant, du baptême de Jésus-Christ, dont la priorité à la

prison du Précurseur et à sa mort tragique n'est pas douteuse. En racontant l'adoration des bergers, saint Luc s'étend sur les récits merveilleux qu'ils firent de leur voyage à la grotte de Bethléem, de l'étonnement que ces récits causèrent; après quoi, nous ramenant sans transition à la scène suspendue de l'adoration, il parle de leur départ de l'étable. Voilà ce qui nous a fait adopter la doctrine de saint Ambroise, dont la vraisemblance frappe au premier abord. — Le Père Valverde, qui a fort étudié les saints Pères, est également d'opinion que la sainte Vierge ne quitta ses parents qu'après avoir embrassé et béni le précurseur du Messie.

¹⁸ Dans la vallée de Mambré, qui n'est qu'à six stades d'Hébron, on montrait encore, du temps de saint Jérôme, un arbre d'une grosseur énorme où l'on prétendait qu'Abraham avait reçu la visite des trois anges qui lui annoncèrent la naissance d'Isaac.





CHAPITRE X.

RETOUR D'HÉBRON.

¹ *Protevang. Jac.*, dans les apocryph. de Fabric., t. I^{er}, p. 97.

² Basnage, l. VII, ch. 22.

³ *Wagenseil*, in *Sotah*, p. 244.

⁴ La loi des Juifs voulait que l'accusateur jetât la première pierre à celui qu'il avait fait condamner. (*Voy. Institut. de Moïse*, t. II, p. 65.)

⁵ « Sans doute, dit Bossuet (*Elév. sur les Myst.*), Dieu aurait pu éviter à Joseph toutes ces peines en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de Marie ; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée ; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph

sur la plus indomptable de toutes les passions, et la plus juste jalousie qui fut jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu. »

⁶ Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, t. II, p. 135.

⁷ D'où vient-il (le Messie)? — De la ville royale de Bethléem de Juda. — Où se trouvent ses parents (du Messie)? — Dans le quartier Biral Harba de Bethléem de Juda. (Voyez *Talmud de Jérusalem*.)

⁸ *Inst. de Moïse*, t. II, l. VII

⁹ Niébuhr rapporte que, « dans un café de l'Yémen, un Arabe ayant demandé à un de ses compatriotes s'il n'était pas le père d'une jeune et belle femme nouvellement mariée dans sa tribu, le père qui soupçonna une intention moqueuse dans cette demande, et qui crut l'honneur de sa famille compromis, se leva froidement, courut chez sa fille, et, sans prononcer une parole, lui enfonça son cangiar dans le cœur. » — Le Père de Géramb rapporte une anecdote du même genre. « La veuve d'un Bethléemite catholique, dit-il, fut atteinte d'un soupçon fâcheux ; ne sachant où se dérober à la vengeance de ses proches, elle se réfugia au couvent des Pères de Terre-Sainte, et se mit sous la protection sacrée de l'autel. Son asile fut découvert, les portes du monastère forcées, et la jeune femme traînée, les cheveux épars, sur la place publique, au milieu des vociférations de la populace et des voix suppliantes des religieux, qui demandaient, au nom du Dieu crucifié, grâce et merci pour cette malheureuse créature qui protestait en pleurant de son innocence. Elle appelait avec désespoir son père, ses frères, les adjurait de la manière la plus touchante de la sauver d'une mort cruelle ; ils s'avancèrent sombrement ; chacun d'eux tenait un poignard : la malheureuse frissonna ; un instant après, les trois poignards étaient enfoncés dans sa poitrine, et les meurtriers, se lavant les mains dans le sang de leur fille et de leur sœur, se félicitaient d'avoir lavé la honte de leur famille. »

¹⁰ S. Joan. Chrysost., *Serm.* 4.



CHAPITRE XI.

NAISSANCE DU MESSIE.

¹ Les Juifs désignaient l'empire romain sous le nom d'*empire impie*.

² Auguste fit faire trois dénombremens généraux dans toutes les provinces de l'empire : le premier, pendant son sixième consulat avec Agrippa, l'an 28 avant l'ère chrétienne ; le second, sous le consulat de C. Marius Censorinus et de C. Asinius Gallus, l'an 8 avant cette même ère ; et le troisième et dernier sous le consulat de Sextus Pompeius Nepos et Sextus Apuleius Nepos, l'an 14 de l'ère chrétienne. C'est du second dénombrement que parle saint Luc ; le décret qui l'ordonnait fut fait la 8^e année avant l'ère chrétienne. (Sueton., *in Octav.*, 27.)

³ Auguste faisait travailler alors à un ouvrage qui contenait la description de l'empire romain et des pays qu'il avait dans sa dépendance. Tacite, Suétone et Dion Cassius font mention de ce livre et de toutes les descriptions particulières qui furent dressées dans les provinces. A la manière dont ils en parlent, il fallait que ce fût quelque chose de fort compliqué.

⁴ Tertullien assure que ce fut le cas où se trouva pour la Syrie Sextius Saturninus, qui en était président.

⁵ Les trois ans qui furent employés à ce dénombrement, exécuté par le préfet romain, ne peuvent faire de difficulté, car il ne fallait certainement pas moins de temps pour dresser le cadastre de la Syrie, de la Célé-Syrie, de la Phénicie et de la Judée. Joab avait bien mis près de dix mois à faire le simple relevé des hommes en état de porter les armes dans les dix tribus ; et le dénombrement d'Auguste, à la naissance de Jésus-Christ, comportait bien d'autres détails, puisqu'il s'étendait non-seulement à tous les individus, mais à toutes les qualités de leurs terres. Guillaume-le-Conquérant, qui fit exécuter un travail à peu près semblable chez les Anglais, y employa six ans entiers, quoique le *Domesday-Book* ne contint ni l'Écosse, ni l'Irlande, ni le pays de Galles, ni les îles normandes.

⁶ Jamais date n'a été plus controversée que celle de la naissance de Jésus-Christ. Nous adoptons celle des auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, qui nous semble la plus fondée, et qui place la naissance du Sauveur le 25 décembre de l'an 748 de Rome. — Selon Baronius, le jour de la naissance de Notre Seigneur fut un vendredi.

⁷ Les ânes sont en Palestine d'une beauté remarquable.

⁸ Mich., c. V, v. 2.

⁹ Is., c. LIII, v. 2.

¹⁰ Le cheval servait, surtout chez les Juifs, à l'homme de guerre ; aussi était-il pris pour le symbole des combats. Les juges au contraire montaient sur des ânes d'une espèce parfaitement belle. De là les paroles bibliques : *O vous qui êtes montés sur des ânesses blanches et qui vous asseyez au siège de la justice, parlez.* (Judic., cap. V, v. 10.)

¹¹ On ne trouve dans ces cellules des caravansérails, ou palais des caravanes, que les quatre murs, de la poussière et quelquefois des scorpions. Le gardien est chargé seulement de donner la clef et une natte ; le voyageur a dû se pourvoir du reste ; ainsi il doit porter avec lui son lit, sa batterie de cuisine et même ses provisions. (Volney, *Voyage en Syrie.*)

¹² Justin, pour la naissance de Jésus dans la caverne, invoque la prophétie d'Isaïe, XXXIII, 16 : *Le Juste habitera dans la caverne élevée de la forte pierre.* »

¹³ « C'est un fait indépendant de toutes les hypothèses, dit Dupuis, indépendant de toutes les conséquences que je veux en tirer, qu'à l'heure précise de minuit, le 25 décembre, dans ces siècles où parut le Christianisme, le signe céleste qui montait sur l'horizon, et dont l'ascendant présidait à l'ouverture de la nouvelle révolution solaire, était la *Vierge des Constellations*.

¹⁴ Le mot *alma*, dont s'est servi Isaïe, signifie en hébreu une vierge dans toute son innocence. Nous avons déjà dit, dans la note 55 du premier chapitre, que ce mot a donné lieu à de très-grandes controverses entre les Juifs et les chrétiens.

¹⁵ *Protevang. S. Jac.*, c. 17.

¹⁶ Selon le sentiment des rabbins, le Messie était dans le paradis terrestre à côté de nos premiers parents. (Sohar Chadasch, f. 82, 4.) — Il existait même avant le monde. (Nezach Israël, c. 35.) — Et avant de devenir homme il était dans l'état de gloire à côté de Dieu. (Phil., c. II, v. 6.) — Ainsi, immédiatement avant l'époque de Jésus-

Christ, l'idée d'une préexistence du Messie existait dans la théologie supérieure des Juifs.

¹⁷ Hebr., I, 6. — Psalm. XLVI, 7.

¹⁸ Le *lotus*, qui était consacré au Soleil, est une plante aquatique dont les feuilles se plongent dans le Nil quand le soleil se couche et en ressortent lorsqu'il se lève. Cette plante a la vertu d'assoupir. On disait à ceux qui faisaient de longs voyages qu'ils avaient mangé du *lotus*, c'est-à-dire qu'ils avaient oublié leur patrie. (Basn., l. ix, ch. 15, p. 450.)

¹⁹ C'est dans une plaine fort agréable, située à un quart de lieue au nord de la ville de Bethléem, que se trouve le village des Pasteurs, et, dans le fond du vallon, le champ si célèbre où ces bergers paissaient leurs troupeaux pendant la nuit de Noël. — Suivant des auteurs graves, tant sacrés que profanes, l'apparition des anges aux pasteurs n'est pas le seul prodige qui ait signalé la naissance du Dieu enfant. On rapporte que, pendant cette nuit sainte, les vignes d'Engaddi fleurirent, qu'à Côme le temple de la Paix s'écroula subitement, et que les oracles des démons se turent pour toujours. La simple naissance de Notre Seigneur fut une sentence de bannissement pour ces divinités païennes auxquelles il avait été permis jusque-là de rendre des oracles. Milton, avec une verve poétique admirable, décrit ainsi, dans une de ses premières pièces de vers, le départ de ces prétendues divinités, la veille de la Nativité.

« Les oracles sont muets ; nulle voix, nul murmure hideux ne fait retentir des paroles trompeuses sous les voûtes des temples. Apollon, quittant la colline de Delphes en poussant un cri de désespoir, ne peut plus prédire l'avenir. Nulle extase nocturne, nulle inspiration secrète sortant d'une caverne prophétique, ne se fait sentir au prêtre à l'œil hagard.

« Sur les montagnes solitaires et le long du rivage retentissant, on n'entend que pleurs et lamentations. Le génie est forcé de s'éloigner, en soupirant, des fontaines et des vallées qu'il habitait au milieu des

pâles peupliers, et les nymphes, dépouillées de leurs guirlandes de fleurs, gémissent à l'ombre des épais buissons.

« Les lares et les lémures font entendre leurs plaintes nocturnes dans la terre consacrée et sur les saints foyers. Les urnes et les autels produisent des sons lugubres et mourants qui effrayent les flamines occupés de leur service, et le marbre glacé semble se couvrir de sueur, tandis que chaque déité abandonne son siège accoutumé.

« Péor et Baal fuient leurs sombres temples, avec le dieu deux fois chassé de la Palestine. Astaroth, sous le nom de la Lune, reine et mère du ciel en même temps, ne brille plus entourée du saint éclat des cierges. Le Hammon libyen rentre ses cornes, et les filles de Tyr pleurent en vain leur Thammuz blessé.

« Le sombre Moloch s'enfuit, laissant dans l'ombre son idole réduite en charbons noirs. En vain le bruit des cymbales et de la danse rappelle le roi farouche près de la fournaise ardente. Les dieux du Nil, de la race des brutes, s'éloignent aussi vite, et le chien Anubis suit Isis et Osiris. »

²⁰ « Les Persans appellent la nuit du Noël *scheb.jaldai*, nuit claire et lumineuse, à cause de la descente des anges. » (D'Herb., *Bibl. Or.*, t. II, p. 294.)

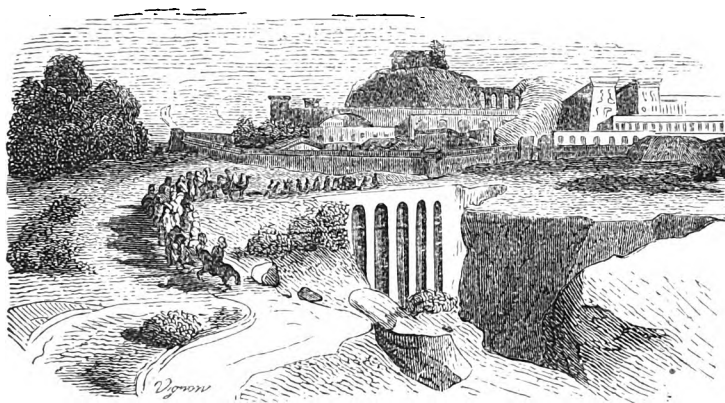
²¹ « El Azraki allègue le témoignage oculaire de plusieurs personnes respectables, dit Burckhardt, pour prouver un fait remarquable dont, je le crois, il n'a pas été jusqu'à ce moment fait mention : c'est que la figure de la Vierge Marie avec le jeune Aïsa (*Jésus*) sur ses genoux était sculptée comme une divinité sur une des colonnes les plus proches de la porte de la Caaba. » (Burckhardt, *Voyage en Arabie*, t. I, p. 221.)

²² Cette particularité, qui confirme le récit de l'historien arabe, se trouve consignée dans les *Toldos*, livre juif fort ancien et écrit dans un sentiment de haine furieuse contre le christianisme. On y voit qu'Hérode-le-Grand et son fils eurent une guerre à soutenir contre une tribu du désert, qui adorait l'image de *Jésus et de Marie, sa mère*. Cette

tribu essaya même de faire des alliances avec plusieurs villes de la Palestine et notamment avec celle d'Haï. Or, puisque les Juifs eux-mêmes placent cet événement pendant la vie d'Hérode, il faut qu'il ait été motivé par le massacre des Innocents, puisque le vieux roi ne survécut qu'un an à la naissance du Sauveur.

²⁵ Voyez Basnage, liv. vii, ch. 10.





CHAPITRE XII.

ADORATION DES MAGES.

¹ Quelques-uns ont fait Zoroastre disciple de Jérémie ; mais les temps ne concordent pas ; il est plus probable qu'il fut celui de Daniel.

² On n'est pas précisément d'accord sur le pays des Mages ; les uns les font venir du fond de l'Arabie Heureuse, les autres des Indes, ce qui n'est nullement probable. Les meilleures autorités leur donnent la Perse pour patrie, et cette opinion nous a paru dans la vérité. Les noms Gaspar, Melchior, Balthazar, que l'on donne aux Mages, sont babyloniens. En effet, Babylone, et après sa ruine Séleucie, située à une légère distance, furent le séjour des plus célèbres astronomes de l'antiquité. Enfin, ces villes sont à l'orient de Jérusalem, et l'on peut en vingt jours de marche se transporter des bords de l'Euphrate à

Bethléem. Origène, qui était savant et bien informé, assure que les Mages s'occupaient d'astrologie. Drexelius se moque assez lourdement d'Origène à cette occasion ; ce qui prouve qu'il était peu versé dans l'histoire du vieil Orient, où tout astronome était astrologue.

³ Strab., lib. xvii.

⁴ S. Joan. Chrysost., *serm.* 6, in *S. Matth.* — Chalcidius, philosophe païen, qui vivait sur la fin du troisième siècle, fait mention de cette étoile et des sages de l'Orient qu'elle guida au berceau du CHRIST. Voici ce que dit à cet égard saint Augustin, le docteur des docteurs : « Il a fait paraître à sa naissance une étoile nouvelle, celui dont la mort devait obscurcir l'antique soleil. Quelle était donc cette étoile qui jamais n'avait paru au milieu des astres et que depuis nul n'a pu retrouver dans le firmament ? N'était-ce pas un langage magnifique du Ciel pour raconter la gloire de Dieu et l'enfantement d'une vierge ? »

⁵ Cette citerne ou puits, placée sur la route de Jérusalem, porte encore le nom de *Citerne des Trois Rois* ou de *l'Étoile*, en mémoire de cet événement.

⁶ *Bazubends*, bracelets antiques ornés de diamants, de turquoises et de perles, que les satrapes portaient au-dessus du coude ; le roi de Perse et ses fils portent encore les bazubends. (*Voyez Morier, Voyage en Perse et en Arménie.*)

⁷ Voyez Joseph., *Ant. Jud.*, l. xv, c. 13.

⁸ Tout l'Orient croyait alors à l'astrologie, et Philon nous apprend que les satrapes de la Perse passaient pour les premiers astrologues du monde.

⁹ *Goel* (Sauveur), un des noms par lesquels les Hébreux désignaient le Messie.

¹⁰ Hérode avait sévèrement défendu aux Juifs de parler des affaires

d'Etat ; ils ne pouvaient pas même se réunir en famille pour faire, selon l'usage, de grands festins. Ses espions, disséminés dans Jérusalem et jusque sur les grandes routes, arrêtaient aussitôt ceux qui contrevenaient à l'édit du roi ; on les mettait secrètement, et quelquefois même en plein jour, dans les forteresses, où ils étaient punis sévèrement. (Joseph., *Antiq. Jud.*, lib. xv, c. 13.)

¹¹ *Id.*, de *Bello*, lib. v, c. 13.

¹² Le peuple fut si loin d'applaudir à la découverte de ce complot et de se réjouir du salut du roi qu'il se saisit du délateur qui l'avait révélé, le mit en pièces et le fit manger aux chiens. (*Idem*, *Ant. Jud.*, lib. xv, cap. 11.)

¹³ Hérode se fardait pour paraître plus jeune, et se faisait teindre en noir les cheveux et la barbe. (*Ibid.*, lib. xvi, cap. 11.)

¹⁴ Souvent il se mêlait de nuit, sous un déguisement, parmi le populaire, dit Josèphe, pour savoir quelle opinion le peuple avait de lui, et il punissait sans miséricorde ceux qui ne trouvaient point bon ce qu'il faisait. (*Ibid.*, l. xv, c. 13.)

¹⁵ *Ibid.*, lib. v, cap. 13.

¹⁶ On s'est émerveillé des craintes que causait à Hérode un rejeton de la famille de David ; cependant ce ne fut pas Hérode seul qui persécuta cette noble famille, en haine de ses droits antiques et de ses glorieuses espérances. Eusèbe, d'après Hégésipe, rapporte qu'après la conquête de Jérusalem Vespasien ordonna de rechercher et de détruire la postérité de David. Sous Trajan, la persécution continuait encore. Enfin Domitien se fit amener à Rome deux rejetons de cette race illustre, qui avaient pour aïeul l'apôtre saint Jude. L'empereur, après les avoir interrogés, apprenant qu'ils ne possédaient que trente-neuf arpents de terre, qu'ils cultivaient de leurs propres mains, les renvoya dans leur patrie, tranquilisé sur leur ambition par leur pauvreté.

¹⁷ Les rois de Perse administraient la justice d'une manière toute patriarcale. Ils avaient au-dessus de leur tête une cloche d'or, et à cette cloche était attachée une chaîne dont le bout pendait à l'extérieur du palais. Chaque fois que la cloche tintait, les officiers du prince sortaient de ses appartements et introduisaient devant le *grand roi* les suppliants, qui demandaient justice au prince même, et le roi la leur rendait sur-le-champ avec équité. (Antar, *Translated from the Arabic by Terrick Hamilton.*)

¹⁸ Le quartier nommé *Betzetha*, ou la ville neuve, qu'Hérode avait réuni à Jérusalem, était situé au nord du temple; il renfermait la piscine inférieure, la piscine probatique et le palais d'Hérode.

¹⁹ Nous avons suivi les auteurs qui prétendent qu'Hérode partit pour Jéricho, où il fut quelque temps malade, au moment où les Mages se dirigèrent vers Bethléem; ceci concorde de tout point avec le récit de l'Évangile; car si Hérode eût été à Jérusalem au moment du retour des Perses, ils l'eussent vu probablement avant l'avertissement de l'ange, qui ne les prévint des projets du roi qu'à la première couchée. La maladie d'Hérode, en détournant son attention des Mages et de l'Enfant, laissa à ceux-ci la liberté de retourner paisiblement dans leur patrie, et à la sainte Famille le temps de reprendre la route de Nazareth.

²⁰ Ces sphères, composées de cercles d'or évidés comme ceux de nos sphères armillaires, tournent bruyamment au lever du soleil. On en voit encore à Oulam, où les Guèbres ont un temple. (*Rabbi Benjamin.*)

²¹ On a loué avec justice ces vers de Juvencus, le plus ancien des poètes chrétiens dont les ouvrages nous soient parvenus, sur les présents des rois-mages :

Aurum, thus, myrrham, regique, Deoque, hominique
Dona ferunt...

²² D'Ormuzd, *en zend ahurò-mazdaò* (le roi très-savant), et d'Ah-

riman, en *zend ahyro-maingus* (le méchant intelligent), suivant la mythologie persane, naquirent des génies bons et mauvais, auxquels sont attribuées diverses fonctions dans l'univers, soit pour y répandre le bien, soit pour y propager le mal. Un des bons génies, nommé Serosch, faisait chaque nuit sept fois le tour de la terre pour veiller à la sécurité des serviteurs d'Ormuzd. (*Voy. l'Amschaspand-Named, et le Livre des Rois*, de Firdousi.)

²³ Des auteurs fort anciens affirment que les Mages reçurent le baptême, de saint Thomas; on croit qu'ils souffrirent le martyre dans l'Inde, où ils prêchaient l'Évangile.

²⁴ « Les palmiers de la Babylonie, dit Diodore de Sicile, portent des dattes exquis; elles sont longues d'un demi-pied, les unes jaunes, les autres rouges et les autres de couleur de pourpre, de sorte qu'elles ne sont pas moins agréables à la vue qu'au goût. Le tronc de l'arbre est d'une hauteur étonnante et partout également droit et uni; mais la tête ou le bouquet n'est pas en tous de même forme. Quelques palmiers étendent leurs branches en rond, et le fruit de quelques-uns sort en grappes de l'écorce fendue vers le milieu; d'autres portent toutes leurs branches d'un seul côté, et leur poids les abaissant vers la terre leur donne la figure d'une lampe suspendue; d'autres enfin séparent leurs branches en deux parts et les laissent tomber à droite et à gauche dans une parfaite symétrie. » (*Diodore*, l. II.) — Voici la description des bords de l'Euphrate par un poète arabe antérieur à Mahomet: « They saw populous towns, plains abounding in flowing streams, date trees, and warbling birds, and sweet smelling flowers; and the country appeared like a blessing to enliven the sorrowing heart; and the camels were grazing, and straying about the land; and they were of various colours like the flowers of a garden. » (*Antar, translated from the Arabic by Terrick Hamilton.*) — Quant aux champs et aux jardins de roses si communs dans la Perse ancienne, voyez Firdousi, *le Livre des Rois*.



CHAPITRE XIII.

LA PURIFICATION.

¹ Cet arbre sous lequel Marie se reposa pour allaiter Jésus a été détruit dans l'avant-dernier siècle, mais on conserve encore la mémoire du lieu où il était.

² Suivant les docteurs juifs, Jacob n'enterra son épouse bien-aimée sur le chemin de Bethléem que parce que sa science prophétique lui fit découvrir qu'une partie de ses descendants suivraient cette route en qualité de captifs des Assyriens, et qu'il voulait que Rachel pût intercéder pour eux auprès de Jéhovah, à mesure qu'ils passeraient devant son tombeau. Les protestants ont beaucoup déclamé contre les talmudistes à propos de ce passage, qui favorise l'intercession de la Vierge et des Saints. Cette tombe de Rachel était si vénérée que tous

les Juifs qui passaient à côté se faisaient un religieux devoir de graver leur nom sur une des pierres ; ces pierres énormes étaient au nombre de douze. (*Talm. de Jer.*) — On sait que les pleurs de Rachel, dont parle Jérémie, n'étaient que la figure des larmes versées par les femmes juives après le massacre des Innocents. (S. Matth., c. II, v. 17, 18.)

⁵ A une demi-lieue de Jérusalem on trouve le monastère de la Sainte-Croix. On montre dans l'église de ce monastère l'endroit qu'occupait l'olivier stérile dont les Jérusalémites se servirent pour faire la croix de Notre Seigneur. La place où était le tronc de l'olivier est remplie maintenant par une pierre de marbre qui est au fond d'une petite niche sous le grand autel, où se trouve une lampe qui brûle continuellement.

⁴ Les Arabes donnent à Siméon le titre de *Siddik* (celui qui vérifie), à cause qu'il porta témoignage de la venue du véritable Messie, dans la personne de Jésus, fils de Marie, que tous les Musulmans sont obligés de recevoir pour tel. (D'Herb., *Biblioth. Orientale*, t. III, p. 266.)

⁵ « Marie, ma souveraine, dit à ce sujet saint Anselme, je ne puis croire que vous eussiez pu vivre un seul instant avec une telle douleur, si Dieu, qui donne la vie, ne vous avait fortifiée. »

⁶ Prideaux, *Histoire des Juifs*.

⁷ Les docteurs juifs avaient alors et ont encore aujourd'hui une maxime qui fait horreur : ils tiennent que celui qui ne nourrit pas sa haine et ne se venge pas est indigne du titre de rabbin. (Basnage, l. VI, ch. 17.)

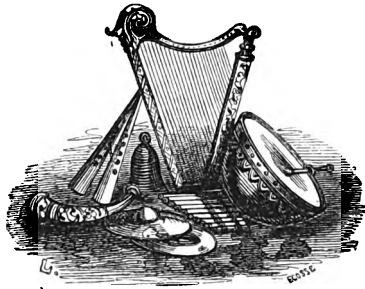
⁸ Le luxe et l'avarice des princes des prêtres de Jérusalem étaient incroyables. Les pontifes envoyaient à la campagne enlever les dîmes dans les granges et se les appropriaient, ce qui réduisait les simples prêtres à mourir de faim. A la première remontrance, les malheureux lévites, accusés de révolte et d'insubordination, étaient livrés

aux Romains ; le gouverneur Félix en jeta lui seul quarante en prison par complaisance pour les docteurs et les princes de la Synagogue. (Joseph., *Vita.*)

⁹ Luc., cap. XII, v. 54, 55 et 56, et cap. XXII, v. 29 et 30.

¹⁰ Basn., liv. VI, ch. 26. — Talmud., 349.

¹¹ Nous avons suivi l'opinion de saint Luc, de saint Jean-Chrysostôme et de quelques autres autorités, en faisant partir la sainte Famille pour Nazareth après la Purification. C'est le seul moyen de mettre de la concordance entre saint Mathieu, qui ne parle point des merveilleux événements de la Présentation au temple, et saint Luc, qui se tait sur le massacre des Innocents et la fuite en Égypte. « Que dirons-nous pour concilier ces deux évangélistes, dit saint Jean-Chrysostôme, si ce n'est que le retour à Nazareth précéda la fuite en Égypte ? Car Dieu ne commanda pas à Joseph et à Marie d'aller en Égypte avant la Purification, de peur que la Loi ne fût blessée en quelque chose. Mais, ce devoir rempli, ils retournèrent d'eux-mêmes à Nazareth, où ils reçurent l'ordre de fuir en Égypte. »





CHAPITRE XIV.

LA FUITE EN ÉGYPTÉ.

¹ Vers le milieu de février, saison encore froide dans les montagnes de l'intérieur, où la température, suivant M. de Volney, est à peu près semblable à la nôtre, les plaines de Syrie au contraire avaient déjà les chaleurs de l'été. (Voir la note 3 du chapitre vi.)

² S. Bonav., *De Vita Christi*.

³ Ces bandes armées, souvent fortes de deux ou trois mille hommes, étaient commandées par des chefs expérimentés qui donnèrent beaucoup d'occupation à Hérode et aux Romains. Quelques-unes avaient un but politique et faisaient une guerre de partisans; d'autres n'étaient tout bonnement qu'un ramas d'assassins qui portaient de longs

poignards sous leurs robes et tuaient ceux dont ils voulaient se débarrasser, jusque dans les rues de Jérusalem. (*De Bello*, l. II, c. 5.)

⁴ Hérode, qui perfectionna l'espionnage en Orient, couvrait de ses espions les grandes routes de la Judée. (Joseph., *Ant. Jud.*, l. xv, c. 13.)

⁵ Le site où la tradition locale a placé cette scène, et où l'on voit encore les ruines de la forteresse du bandit, continue d'être fort mal famé. Pendant les croisades, les Français, à qui cette tradition était familière, avaient habillé le chef des bandits en seigneur féodal; il est rare néanmoins, dit le Père Nau avec un aplomb très-plaisant, qu'un seigneur de marque se fasse voleur de grands chemins. Les croisés s'entendaient mieux en histoire que le Père Nau. On a ajouté à cette légende, qui paraît authentique, une broderie que nous ne garantissons pas, en prétendant que le voleur hospitalier était le bon larron en propre personne.

⁶ C'est un endroit charmant où la tradition place une des haltes de la sainte Famille; on y voit aujourd'hui les ruines d'un monastère. (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II.)

⁷ Cette grotte est appelée *la Grotte du lait de la Vierge*, parce qu'on croit que quelques gouttes du lait de la Mère de Dieu tombèrent sur le rocher, tandis qu'elle allaitait Jésus enfant.

⁸ « Les Arabes appellent le vent chaud du désert *simoun* ou poison; on en peut comparer l'impression à celle qu'on reçoit de la bouche d'un four banal au moment qu'on tire le pain. Ces vents paraissent le plus fréquemment dans les cinquante jours qui entourent les équinoxes. » (Volney, *Voyage en Syrie*.)

⁹ Cette rose, dont la corolle s'ouvre et se ferme suivant les variations atmosphériques, est consultée comme un baromètre par les Arabes. (Le vicomte de Marcellus, dans son *Voyage en Orient*, t. II.)

¹⁰ C'est le phénomène connu sous le nom de *mirage*. Pendant l'ex-

pédition que les Français firent en Égypte en 1798, les soldats, parcourant les déserts arides de cette brûlante contrée, dévorés par la soif, étaient souvent abusés par cette cruelle illusion. Tous les objets saillants sur le sol qui s'offraient à leurs yeux au milieu de ces mers de sable leur paraissaient entourés d'eau ; ainsi un monticule qu'ils apercevaient de loin leur semblait s'élever au milieu d'un lac. Mourants de besoin, ils y couraient ; mais, arrivés sur le lieu même, ils reconnaissaient leur erreur ; le lac avait fui et se montrait encore plus loin à leurs avides regards. (*Voyez de Fellens, du Mirage, art. 6.*)

¹¹ « J'eus occasion, dit Niebuhr, de remarquer un phénomène qui me frappa singulièrement, mais qui, avec le temps, me devint familier. Un Arabe monté sur un chameau, que je vis venir de loin, me parut haut comme une tour et semblait se mouvoir dans l'air ; il marchait cependant sur le sable comme nous. Cette illusion d'optique provient d'une réfraction plus forte de l'atmosphère dans ces régions arides chargées de vapeurs d'une nature différente de celles qui remplissent l'air des pays tempérés. » (*Voyage en Arabie, t. 1^{er}, p. 208.*)

¹² C'est une habitude presque universelle en Orient de s'animer à la marche ou au travail en chantant. Un pèlerin musulman a donné une description fort pittoresque de la marche nocturne d'une caravane de la Mecque, à la lumière des lanternes plantées sur les chameaux et au chant cadencé des chameliers. (*Voyage d'Abdoul Kerim.*) — Les chameliers chantent encore des chansons qui leur sont propres, en Syrie et en Égypte. (*Correspondance d'Orient, t. VI.*)

¹³ Quoique les jours soient brûlants au désert dans cette saison, les nuits sont très-froides. (Voln. — Sav.)

¹⁴ Au dôme du sanctuaire du principal temple d'Héliopolis, on remarquait un immense miroir d'acier poli qui réfléchissait les flots de la lumière du ciel. Il en existait un pareil au haut du phare d'Alexandrie, et l'image des vaisseaux venait s'y réfléchir longtemps avant qu'ils n'apparussent à l'horizon. (*Correspondance d'Orient, t. V. — Lettres de Savary.*)

¹⁵ *Vid. Barad.*, t. 1, c. 8. — L'auteur des *Voyages de Jésus-Christ* ne compte que cent lieues, mais il néglige peut-être les détours des routes.

¹⁶ Les Arabes, qui avaient graduellement oublié le Dieu d'Abraham, adoraient alors une foule d'idoles toutes plus bizarres les unes que les autres. Le dattier, dit Azraki, était adoré par la tribu de Khozua, et les Beni-Thekif vénéraient un rocher ; un grand arbre nommé *zat arouat* était adoré par les Koreisch, etc. Les Persans qualifiaient dédaigneusement les Arabes du titre d'*adorateurs des pierres*.

¹⁷ Nous devons à Sozomène cette particularité, qu'il faut avoir quelque courage pour reproduire dans ce siècle persifleur, et qui, pourtant, est à peine un miracle. Il est certain qu'il existe dans l'Arabie un arbre du genre des sensitives et des mimosas, qui abaisse ses branches à l'approche de l'homme. Niébuhr, qui n'est pas suspect de crédulité, a trouvé cet arbre dans l'Yémen, et les Arabes, qui lui donnent le nom d'arbre hospitalier, l'ont en si haute vénération qu'il n'est pas permis d'en arracher une feuille. Si ce mimosa, par un phénomène naturel, abaisse ses rameaux à l'approche de l'homme, à plus forte raison a-t-il dû les abaisser à l'approche du Fils de Dieu.

¹⁸ Pallade n'est pas le seul qui rapporte ce miracle : Dorothée martyr, Sozomène, saint Anselme, saint Bonaventure, Lira, Denis le Chartreux, Testat, Ludolphus, Baradius, etc., l'attestent également.

¹⁹ Ce fait évangélique, que les Voltairiens ont révoqué en doute, se prouve non-seulement par nos livres sacrés, mais encore par le témoignage des Juifs et des païens. (Macrobe, au l. xi, c. 4 des *Saturnales*. — Orig., *Contr. Cels.*, l. xi, c. 58. — Toldos Huldr., p. 12, 14, 20.)

²⁰ *Vid. Trombel, in. Vit. Deipn.* — *Zachariam, in diss. ad hist. eccl.* — Anselm. — Cantual. — Euseb. — S. Thom.

²¹ Cette fontaine s'appelle encore *Fontaine de Marie* ; une ancienne

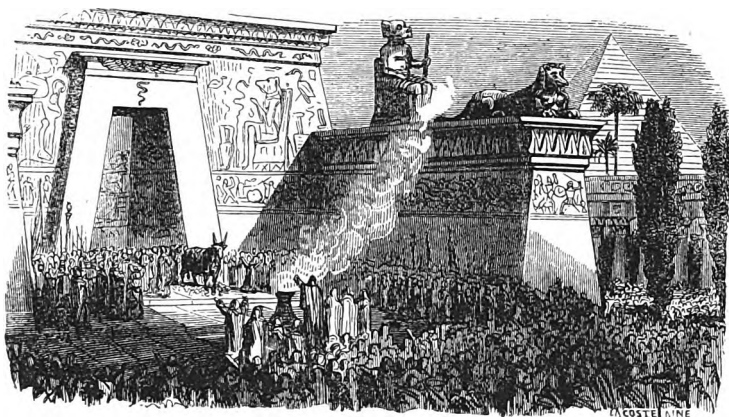
tradition porte que la sainte Vierge y baignait l'enfant Jésus. Dès les premiers temps du christianisme, les fidèles bâtirent, en ce lieu, une église ; plus tard, les Musulmans y construisirent une mosquée, et les disciples des deux croyances venaient demander à la *Fontaine de Marie* la guérison de leurs maux. La fontaine est encore là ; les pèlerinages continuent, mais il ne reste plus de vestiges ni de l'église ni de la mosquée. (Savary, t. I^{er}, p. 122. — *Corresp. d'Or.*, t. VI, p. 3.)

²² « Non loin de la fontaine, on me fit entrer dans un enclos planté d'arbres ; un Musulman qui nous conduisait nous a fait arrêter devant un sycomore, et nous a dit : *Voilà l'arbre de Jésus et de Marie*. Vansleb, curé de Fontainebleau, rapporte que l'ancien sycomore était tombé de vieillesse en 1058 ; les Pères Cordeliers du Caire conservaient pieusement dans leur sacristie les derniers débris de cet arbre ; il ne restait dans le jardin qu'une souche d'où est venu sans doute l'arbre que nous avons vu. Le général Kléber, après sa victoire d'Héliopolis, voulut visiter en pèlerin l'arbre de la sainte Famille ; il avait écrit son nom sur l'écorce d'une des branches ; ce nom a disparu depuis, effacé par le temps ou par une main jalouse. » (*Corresp. d'Or.*, t. VI, lettre 141.)

²³ Voici une de ces légendes apportée des pays d'outre-mer par un de nos vieux barons français, le seigneur d'Englure ; nous la donnons avec toute sa grâce naïve du bon vieux temps ; « Quand Nostre-Dame, Mère de Dieu, eust passé les déserts et qu'elle vint en ce dit lieu, elle mit Nostre Seigneur à terre et alla cherchant eue par la campagne ; mais point n'en pust tiner (trouver) ; si s'en retourna moult dolente à son cher enfant qui gissoit estendu sur le sable, lequel avoit féru des talons en terre, tant qu'il en sourdit une fontaine d'eue moult bonne et douce. Si fust Nostre-Dame moult joyeuse de ce, et en remercia Nostre Seigneur, illec recoucha Nostre-Dame son cher enfant, et lava les drapelets de Nostre Seigneur dans l'eue d'icelle fontaine, et puis estendit iceux drapelets pardessus la terre pour les essuyer ; et de l'eue qui dégouttoit d'iceux drapelets, ainsi comme il essuyoit, par chaque goutte naissoit un petit arbrisseau, lesquels arbrisseaux portent le baume, etc. »

²¹ Joseph., *Ant. Jud.*, l. xvii, c. 8. — La mémoire d'Hérode demeura en telle exécution parmi les princes du peuple et les sacrificateurs qu'ils instituèrent une fête qui se célébrait le 25 de septembre, en réjouissance de ce que ce prince était mort. *Il y a fête le 7 de chisleu, dit le calendrier juif, à cause de la mort d'Hérode; car il avait haï les sages, et l'on se réjouit devant le Seigneur lorsque les impies sortent de ce monde.* (Basn., t. I^{er}, liv. II, ch. 8.)





CHAPITRE XV.

MARIE A NAZARETH.

¹ Le temps des pluies, dans la Judée, est celui des équinoxes, et surtout de l'équinoxe d'automne ; c'est aussi la saison des orages, qui sont accompagnés d'ondées violentes ou de grêle. (Volney, *Voyage en Syrie.*)

² Saint Justin, martyr (*Dialog. cum Tryphone*), rapporte que Jésus-Christ aidait son père à faire des jougs et des charrues. — Et Godescard, t. XIV, p. 436, *Vie de la sainte Vierge*, dit : « Un auteur fort ancien assure que, de son temps, on montrait des jougs que le Sauveur avait fabriqués de ses mains. »

³ S. Paul., *Ep. ad Coloss.*, c. II, v. 9.

⁴ S. Joan., c. VII, v. 15.

⁵ S. Matth., c. VII, v. 29.

⁶ « Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne, dit Rousseau, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'œuvre des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours... » (*Émile*, t. III, p. 365.)

⁷ Tertullien dit, au troisième siècle, que Marie gagnait sa vie à travailler ; et Celse, dans le deuxième siècle, disait que Marie était une femme qui avait vécu du travail de ses mains.

⁸ Saint Épiphané et saint Bernard nous apprennent que, dans ces voyages, les hommes allaient par troupes, séparés des femmes, et que, saint Joseph et la sainte Vierge étant l'un dans une troupe et l'autre dans une autre, cela fut cause qu'ils ne s'inquiétèrent pas d'abord de la disparition de Jésus, et ne s'en aperçurent que le soir, quand tous les voyageurs se réunirent. — *Voyez aussi Aëlrière, abbé de Reverby, Serm. seu tractatus de Jesu duodeni, Dominica intra octav. Epiphan.*

⁹ S. Joann. Chrysost., *serm.* 44.

¹⁰ Les rabbins ont pris texte de la couleur des cheveux de Jésus pour s'abandonner à des déclamations haineuses contre lui ; mais ce qui est extraordinaire c'est qu'ils lui font précisément les mêmes reproches qu'à David. *Il était roux comme Ésaü ; il avait le sang sur la tête ; l'âme d'Ésaü était passée en lui.* Ils n'ont oublié que le mauvais œil dont ils gratifient le roi-prophète.

¹¹ Niceph., *Hist. eccles.*, t. I, p. 125. Son portrait de Notre Seigneur, tracé d'après la tradition, est le plus authentique qui nous soit resté. — Le révérend M. Walsh, auteur d'un livre tout récent, consacré aux monuments rares ou inédits du premier âge du christianisme, vient de rappeler l'attention sur une médaille fort curieuse, déjà connue vers le quinzième siècle. La face représente la tête de Notre Seigneur, vue de profil; les cheveux sont partagés à la manière des Nazaréens, aplatis jusqu'aux oreilles et ondulants sur les épaules; la barbe touffue, peu longue, mais fourchue; le visage beau, ainsi que le buste, sur lequel la tunique tombe en plis gracieux.

¹² Pascal a dit : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. »

¹³ La fête de Pâques rassemblait à Jérusalem jusqu'à deux millions cinq cent mille personnes. (*De Bello*, l. VII, c. 17.) — Cestus, voulant persuader à Néron que la nation juive n'était pas aussi méprisable qu'il le croyait, fit compter le peuple par les sacrificateurs. A la fête de Pâques, on égorgea deux cent cinquante-six mille six cents agneaux; il y avait un agneau pour chaque famille.

¹⁴ C'est-à-dire depuis midi ou une heure jusqu'au coucher du soleil. (Basn., t. V, l. VII, ch. 2.)





CHAPITRE XVI.

MARIE AUX PRÉDICATIONS DE JÉSUS.

¹ Les Gaulois païens du sixième et du septième siècle divinisaient les chênes ; ils allumaient des flambeaux devant ces arbres, et les invoquaient comme s'ils eussent pu les entendre ; les pierres énormes qui avoisinaient ces arbres participaient à l'honneur qu'on leur rendait. (*Histoire ecclésiastique de Bretagne*, t. IV, septième siècle. — *Capitul. Caroli Magni*, lib. 1^o, tit. 64^o.)

² Voyez *Tableau de l'Inde*, par Buckingham.

³ On connaît le sarcasme de Juvénal : *O sanctas gentes, quibus hec nascuntur in hortis numina*. (Sat. xv, v. 10.)

⁴ Garcilasso, l. I, c. 2 et 12.

⁵ Porphyre, qui connaissait si bien les ressorts du polythéisme, avoue que les démons étaient l'objet du culte des Gentils. « Il y a, dit-il, des esprits impurs, trompeurs, malfaisants, qui veulent passer pour des dieux, et se faire adorer par les hommes; il faut les apaiser de peur qu'ils ne nous nuisent. Les uns, gais et enjoués, se laissent gagner par des spectacles et des jeux; l'humeur sombre des autres veut l'odeur de la graisse et se repait de sacrifices sanglants. »

⁶ C'est une maxime parmi les Juifs que l'alliance fut faite avec eux sur le mont Sinaï, non sur le pied de la loi écrite, mais sur le pied de la loi orale. Ils anéantissent la première pour mettre l'autre sur le trône, et réduisent au bout du compte toute la religion à la tradition. Cette corruption était montée à un tel point parmi les Juifs, du temps même de Notre Seigneur, qu'il leur reproche, dans saint Marc, qu'ils ont anéanti la parole de Dieu par leurs traditions. Mais c'est bien pis aujourd'hui; ils comparent le texte sacré à l'eau, et la *Misnah* ou le *Talmud* au meilleur vin; ailleurs, la loi écrite est du sel, mais le *Talmud* est du poivre, de la cannelle, etc.

⁷ M. de Lamartine, *Voyage en Orient*.

⁸ Nel vestire il Verbo d'umana carne non gli diede ella (la Vergine) punto, o di potenza, o di santità, o di giustizia che egli (Gesù) già da sè solo non possedesse; ma gli diè molto bensì di misericordia. (P. Paolo Segneri, *Magnificat spiegato*.)

⁹ M. de Lamartine, *livre cité*.

¹⁰ Le désert où Jésus-Christ jeûna pendant quarante jours, ce qui lui fit donner le nom de désert de la Quarantaine, est situé dans les montagnes de Jéricho, à environ une lieue de cette ville et vers la rive occidentale du Jourdain. La montagne de la Quarantaine est une des plus élevées du côté du nord, offrant un abîme profond, creusé dans le bas comme pour en interdire l'accès; du couchant au nord, elle offre une suite de rochers escarpés qui s'ouvrent en plusieurs endroits et

contiennent des grottes. On ne parvient du pied de la montagne à la quatrième partie de sa hauteur que par une pente extrêmement rapide, parsemée de cailloux qui roulent sous les pieds. Lorsqu'on est arrivé à cette quatrième partie, on trouve un petit sentier fort étroit qui aboutit à un petit escalier entouré de précipices horribles, au haut duquel il faut grimper avec le plus grand danger, à la faveur de quelques pierres un peu avancées en certains endroits, auxquelles on est obligé de s'attacher avec les pieds et les mains, et si ces appuis venaient à manquer, on tomberait du haut du rocher dans un précipice effroyable. (*Voyages de Jésus-Christ*, 11^e voyage.)

¹¹ La sainte retraite où l'homme-Dieu passa quarante jours est une grotte naturelle où l'on ne parvient qu'après avoir grimpé par un sentier pratiqué dans le roc. On a pratiqué une niche dans un des côtés comme pour y placer un autel. On y remarque quelques fresques presque effacées représentant des anges. Un gros mur ferme cette espèce de chapelle, qui est éclairée par une fenêtre d'où l'on ne peut regarder en bas sans frayeur. (*Ibid.*)

¹² La tradition orientale, que les mahométans ont reçue des chrétiens, est que saint Jean l'Évangéliste était l'époux des noces de Cana, et que, après avoir vu le miracle que Jésus-Christ y fit, il quitta immédiatement son épouse pour le suivre. (D'Herbelot, *Biblioth. Orientale*, t. II.) — Baronius, t. I, p. 106. — Mald. (*in Johan.*) adopte aussi cette opinion, dont nous ne nous portons pas garant.

¹³ La réponse de Notre Seigneur à sa sainte Mère dut être, selon nous, un *a parte*; le récit évangélique le fait comprendre. D'abord il était impossible que Jésus-Christ fit tout haut cette réponse énigmatique à sa mère; les convives, qui n'étaient pas dans le secret, l'eussent regardée comme quelque chose de fort dur pour Marie. On voit que les serviteurs, en écoutant ce que leur dit la sainte Vierge, ignorent le refus apparent du Sauveur.

¹⁴ Un poète musulman a dépeint, en vers gracieux, cet empire que

Jésus-Christ exerçait sur les maux de l'âme ; en voici la traduction faite par d'Herbelot :

« Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles.

« L'âme reprend sa vie et sa vigueur en entendant seulement prononcer votre nom.

« Si jamais l'esprit de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité,

« C'est de vous qu'il tire ses lumières pour les connaître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré. »

Un chrétien ne pourrait pas s'expliquer plus énergiquement, observe le savant orientaliste.

¹⁵ Le *Methnevi-Manevi*, en parlant de la haine impuissante et envieuse des Juifs contre Jésus-Christ, exprime son opinion en ces termes sur ces attaques si communes contre tout ce qui obtient des succès, attaques qui ne sont, en dernière analyse, nuisibles qu'à ceux qui les font. « La lune jette sa lumière et le chien aboie, dit l'auteur persan, mais l'aboi du chien n'empêche pas la lune de luire. On jette des balayures dans l'eau courante d'un fleuve, et ces ordures nagent à la surface de l'eau sans qu'elles puissent ni l'arrêter, ni la troubler. Le Messie, d'un côté, ressuscite les morts, et vous voyez, de l'autre, les Juifs rongés d'envie, qui se mordent les doigts et s'arrachent la barbe. » (Hussein-Vaéz. — D'Herbelot, *Bibl. Orient.*)

¹⁶ S. Joan., c. VII, v. 5.

¹⁷ S. Marc., c. III, v. 21, 31, 32, 33, 34 et 35.

¹⁸ Entre la montagne escarpée d'où les Juifs avaient formé le dessein de précipiter Jésus-Christ et la ville de Nazareth, « on aperçoit à moitié chemin, dit le Père de Gêramb, les ruines d'un monastère jadis habité par des religieux, et celles d'une très-belle église bâtie par sainte Hélène, et dédiée à la sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame *del Tremore*, Notre-Dame-d'Effroi. Selon quelques-uns Marie se trouvait déjà en cet endroit lorsque les Juifs traînaient son fils vers le

sommet de la montagne pour l'en précipiter. Selon d'autres, à la nouvelle des homicides projets de ces furieux, elle y avait couru en hâte, mais était arrivée trop tard ; saisie d'effroi, *elle n'avait pu aller plus loin.* »

¹⁹ Les plus anciens hérétiques, ouvrant la porte au rationalisme moderne, qui se pare, sans le dire, de leurs vieux haillons, prétendaient que Notre Seigneur avait passé, grâce à une illusion produite par un brouillard, *illudere per caliginem*. Tertullien s'élève fortement contre cette supposition. (*Adv. Marc.*, 4, 8.)

²⁰ Selon saint Euthymes, Notre Seigneur n'a baptisé que la sainte Vierge et saint Pierre, lequel baptisa ensuite les autres apôtres. « *Quelques-uns*, dit ce saint abbé qui florissait en Palestine dans le quatrième siècle, *ont écrit que Jésus-Christ lui-même baptisa la Vierge et Pierre.* »

²¹ Nec Jordanes pelago accipitur : sed unum atque alterum lacum integer perfluit ; tertio retinetur. (*Taciti historiarum lib. v.*)

²² Il croît aux bords de l'Euphrate des roseaux qui valent presque les bambous des Indes. Dès les premiers temps, les Arabes et les Assyriens s'en sont fait des lances. (*Firdousi, le Livre des Rois.*)





CHAPITRE XVII.

MARIE AU CALVAIRE.

¹ *Vallée des Cèdres*, ancien nom de la vallée de Josaphat.

² On trouve cette anecdote dans le *Toldos* publié par Huldric, p. 56 et 60.

³ Cette charge est connue par l'Évangile, qui parle souvent de ces capitaines du temple, qu'il faut distinguer du commandant romain qui veillait avec sa cohorte autour de ce grand édifice pour empêcher les attroupements et les désordres que la multitude pouvait causer. Ces capitaines du temple étaient Juifs nécessairement et se tiraient des familles sacerdotales; on leur confiait la garde et les clefs du temple, afin de pourvoir à la sûreté du trésor et des vases sacrés; en

vertu de sa naissance, cet officier avait la liberté d'entrer dans tous les conseils des prêtres. (Basnage, liv. I, ch. 4.)

⁴ Alors Judas Iscariote, qui devait trahir Jésus, dit : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres ? » Il disait ceci, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était larron, et qu'ayant la bourse il portait l'argent qu'on y mettait. (S. Joan., cap. XII, v. 4, 5 et 6.)

⁵ Le *Cédron* est un torrent qui passe dans la vallée de Josaphat, entre Jérusalem et la montagne des Oliviers. Il a été nommé *Cédron*, parce qu'il a son cours dans des lieux profonds et obscurs ; son nom hébreu signifie *tenebrosus fuit*,

⁶ Le jour de la nouvelle lune est un jour de fête pour les Hébreux ; les femmes s'abstiennent de travail et les dévots jeûnent la veille. Après avoir récité un certain nombre de prières dans la synagogue, on se donne ensuite un repas où l'on se réjouit beaucoup. Trois jours après, les Juifs s'assemblent sur une plate-forme où ils regardent fixement la lune, et bénissent Dieu par une longue prière de l'avoir créée et de ce qu'il la renouvelle pour apprendre aux Israélites qu'ils doivent devenir de nouvelles créatures : *O Lune ! béni soit ton Créateur, béni soit celui qui t'a faite* ; et alors ils sautent trois fois le plus haut qu'ils peuvent, et disent à la lune : *Comme nous sautons vers toi sans te pouvoir toucher, puissent nos ennemis se lever contre nous sans nous atteindre !...* (Basn., liv. VII, ch. 16.)

⁷ *Pierre ben Cephaz* (Pierre fils de Pierre) ; C'est sous ce nom qu'on connaît le prince des apôtres en Orient.

⁸ Le jardin de Gethsemani ou des Oliviers, au bas de la montagne de ce nom, est entouré d'un mur de trois pieds de haut ; sa longueur est de deux cents pas sur cent quarante de large. On y trouve une roche formant une grotte rougeâtre, où l'on dit que les trois apôtres s'endormirent. (*Voyages de Jésus-Christ*, 44^e voyage.) — Son nom de

Gethsemani lui est venu de la bonté de son terroir ; en hébreu Gethsemani signifie *Vallée grasse*.

⁹ Joseph., *Ant.*, *Jud.*, liv. XVIII, ch. 4.

¹⁰ Avant que la Judée fût soumise aux Romains, le Sanhédrin avait droit de vie et de mort ; mais ces conquérants lui ôtèrent cet avantage. C'était l'usage des Romains de laisser aux peuples vaincus leurs temples et leurs dieux ; mais pour le civil on les obligeait à suivre les lois et les ordres de la république. Au temps où Jésus-Christ fut condamné, les Romains étaient absolument les maîtres de la juridiction temporelle, et l'autorité du sénat juif se bornait aux affaires purement ecclésiastiques. Les Talmudistes le reconnaissent, car ils avouent que le pouvoir de juger fut ôté au sénat quarante ans avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire trois ans avant la mort de Jésus-Christ. (*Voyez* Basnage, liv. VII, ch. 4.)

¹¹ On conserve à Jérusalem l'arrêt prononcé par Pilate contre Notre Seigneur. Nous le donnons ici, non comme document authentique, mais comme tradition locale. *Jesum Nazarenum, subversorum gentis, contemptorem Caesaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibrio regie majestatis in medio duorum latronum affigite. I, lictor, expedi cruces.* Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César et s'est faussement donné pour le Messie, suivant qu'il est prouvé par le témoignage des anciens de sa nation ; crucifiez-le entre deux voleurs, avec le titre dérisoire de *Roi*. Va, lictor, prépare les croix. (Adri-com. *In descript. Jesus.*)

¹² Pilate entreprit de construire un aqueduc des deniers du trésor sacré pour faire venir l'eau dans Jérusalem d'une distance de deux cents stades. Le peuple, violemment irrité contre le gouverneur romain, dont il pénétrait les intentions, s'assembla par grandes troupes de plusieurs milliers d'hommes dans les rues et sur les places publi-

ques de Jérusalem, qu'il fit retentir de vociférations contre Pilate, et il y en eut même, dit Josèphe, qui agacèrent le gouverneur par belles injures, comme il advient dans un peuple ameuté. Pilate, qui ne s'effrayait pas de si peu, fit prendre à ses gens de gros bâtons sous leurs robes et environner ce populaire en rond; quand les séditeux, après avoir repris haleine, recommencèrent leurs clameurs et leurs outrages, Pilate fit signe à ses gens de toucher, qui commencèrent de frapper plus qu'il ne leur était ordonné, et sans aucune différence donnaient de grands coups de bâton tant à ceux qui ne disaient rien qu'à ceux qui faisaient du bruit. » Ces pauvres gens, qui étaient sans armes, furent ainsi traités inhumainement, ajoute Josèphe avec une sympathie compatissante pour l'émeute juive; quelques-uns furent tués, d'autres blessés, et par ce moyen le tumulte fut apaisé. (Joseph., *Ant. Jud.*, lib. xviii, cap. 4.)

¹³ Tibère, sur les relations qui lui vinrent de Ponce-Pilate, proposa au sénat d'accorder à Jésus-Christ les honneurs divins. Tertullien le rapporte comme un fait notoire dans son apologétique, qu'il présenta au sénat au nom de l'Église, et il n'eût pas voulu affaiblir une cause aussi bonne que la sienne par des choses où on aurait pu si facilement le confondre. (Tertull. *Apolog.* 5. — Euseb., *Hist. eccl.* II, 2.)

¹⁴ M. Salvador voudrait disculper ses coreligionnaires en rejetant sur les soldats romains les outrages inouïs que Jésus reçut dans le prétoire; mais il est clair que les Romains n'agissaient en cela que d'après les instigations des ennemis de Jésus-Christ. Voici à cet égard l'opinion de saint Jean-Chrysostôme: « Ce sont les Juifs qui condamnent eux-mêmes Jésus à la mort, quoiqu'ils se couvrent du nom de Pilate. *Ils veulent que son sang retombe sur eux et sur leurs enfants.* Ce sont eux seuls qui lui font toutes les insultes, qui le lient, qui le mènent à Pilate, et qui le font traiter si cruellement par les soldats. Pilate n'avait rien ordonné de tout ceci. » (Serm. 77, *in Matth.*)

¹⁵ Cette colonne, d'un marbre grisâtre, n'ayant pas plus de

deux pieds de haut, est à Rome dans l'église de Sainte-Praxède.

¹⁶ Des épines séparées que l'on possède de cette couronne sont reconnues aujourd'hui pour le *rhamnus spina Christi* de Linné.

¹⁷ Saint Jérôme (*in Philem.*) dit que le mouton qu'Abraham vit monter dans le buisson était la figure de Jésus-Christ couronné d'épines.

¹⁸ Basn., l. vi, ch. 17. — La peine du fouet était très-ancienne chez les Juifs, et on ne la réputait pas infamante. Suivant le Talmud, les rois eux-mêmes y étaient soumis dans certaines occasions. La tradition nous apprend, dit Maimonides, que le roi ne doit pas avoir plus de dix-huit femmes; s'il en épouse une au delà de ce nombre, qu'il soit fouetté. S'il a plus de chevaux qu'il n'en a besoin pour les attelages de son chariot, qu'il soit fouetté. S'il amasse plus d'or et d'argent qu'il n'en faut pour payer ses ministres, qu'il soit fouetté. (Maimonid., *Halach.*, *Malach.*, c. 3.)

¹⁹ On lit dans la Misnah que, du temps où les Juifs se gouvernaient par leurs propres lois, lorsqu'on conduisait un condamné au lieu du supplice, un héraut d'armes marchait devant lui à cheval, en criant : « Un tel est condamné pour tel crime; si quelqu'un peut produire quelque chose pour sa défense, qu'il parle. » Si quelqu'un se présentait, on ramenait le coupable, et deux juges qui marchaient à ses côtés examinaient la validité des raisons qu'on faisait valoir; on pouvait ramener ainsi le prisonnier jusqu'à cinq fois. (Misnah, *Tract. de Syned.*, c. vi, p. 233.) — Jésus-Christ, condamné par les lois romaines, ne put bénéficier de cette coutume nationale.

²⁰ La tradition, fortifiée de l'autorité de saint Boniface et de saint Anselme, rapporte que Jésus-Christ salua sa mère par ces mots : *Salve, mater!* Comme on retrouve la sainte Vierge au pied de la croix, cette tradition des Pères n'a rien que de très-probable. « La foi ne s'oppose point à ces traditions, dit M. de Chateaubriand; elles mon-

trent à quel point la merveilleuse et sublime histoire de la Passion s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles se sont écoulés ; des persécutions sans fin , des révolutions sans nombre n'ont pu effacer ou cacher la trace d'une mère qui vient pleurer sur son fils. » — On éleva, en mémoire de la défaillance de la sainte Vierge, une église qui fut consacrée sous le nom de Notre-Dame-du-Spasme. Ce fut là, dit M. de Gérard, que Marie, repoussée par les soldats, rencontra son Fils traînant péniblement le bois ignominieux sur lequel il allait mourir.

²¹ Ce chemin, qui conduisait autrefois au Calvaire, et par où passa le Sauveur, n'existe plus ; il est couvert de maisons au milieu desquelles se trouve une grosse colonne qui marque la neuvième station ; le fanatisme turc s'est plu à en rendre l'abord désagréable en y entassant des ordures, afin d'en éloigner les chrétiens. (De Gérard, t. 1^{er}, p. 363.)

²² Près de l'endroit où la main des bourreaux attachait notre Sauveur à la croix, on voit une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Douleurs. Ce fut en cet endroit que la sainte Vierge se retira pendant les apprêts sanglants du supplice de son Fils. (De Gérard, t. 1^{er}, p. 151.)

²³ M. de La Mennais.

²⁴ C'est une ancienne tradition que la sainte Vierge avait tissé elle-même la tunique de son Fils.

²⁵ La cathédrale de Trèves possède un de ces vêtements sacrés, et à son exposition de cette année, les relevés de la police ont constaté la présence dans cette ville de vingt-cinq mille pèlerins.

²⁶ Les Pères et les grands docteurs de l'Église mettent les souffrances de la Vierge au Calvaire au-dessus de celles de tous les martyrs. *Virgo universos martyres tantum excedit quantum sol ad reliqua astra*, dit saint Basile ; et saint Anselme ajoute : *Quidquid crudelitatis inflit-*

tum est corporibus martyrum leve fuit aut potius nihil comparatione tue passionis. (De Ex. Virg., cap. 5.)

²⁷ Phlégon rapporte qu'en la deux cent deuxième olympiade, correspondant à l'an 33 de notre ère, il y eut la plus grande éclipse de soleil qu'on ait jamais vue, et qu'à l'heure de midi les étoiles paraissaient dans le ciel; mais l'astronomie démontrant qu'il n'y eut point cette année-là d'éclipse, force nous est de reconnaître que la cause de cette obscurité inouïe fut toute surnaturelle. — « Nous observâmes, dit saint Denis l'Aréopagite (qui était en ce moment à Héliopolis), que la lune vint inopinément s'interposer entre le soleil et la terre, quoique le temps de cette conjonction ne fût point dans l'ordre naturel des lois auxquelles les astres sont soumis, etc. » (*Septième épître à Polycarpe.*)

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Pline et Strabon parlent de ce tremblement de terre. « Il fut si fort, disent ces deux auteurs, qu'il se fit sentir jusqu'en Italie. »

³⁰ Selon les Musulmans, Jésus-Christ n'est pas mort. « Les Juifs n'ont pas fait mourir Jésus-Christ, dit Mahomet; un corps fantastique a trompé leur barbarie; ils ne l'ont pas crucifié; Dieu l'a élevé à lui. » (*Coran*, c. 4.) — La tradition musulmane dit que, lorsque la trompette du jugement retentira, Aïsa (Jésus-Christ) descendra du ciel sur la terre et annoncera à tous ses habitants le grand jour du jugement dernier; ensuite il mourra et sera enterré à côté de Mahomet; lorsque les morts sortiront de leurs tombeaux tous les deux se relèveront ensemble et monteront au ciel. Burkhardt, qui a visité la grande mosquée de Médine, où sont les tombeaux de Mahomet, d'Aboubeker et d'Omar, trois tombes en pierres noires couvertes d'étoffes précieuses et entourées de magnifiques *ex-voto*, dit qu'on a laissé auprès du tombeau de Mahomet une place vide destinée à recevoir Jésus après sa mort. Au-dessus de cet espace et du tombeau de Mahomet, était suspendue une magnifique toile de brocart, garnie en diamants, qui fut volée par Sioud lorsqu'il prit Médine.

⁵¹ Il y a des auteurs qui tiennent que ces saintes femmes ramassèrent de la terre toute trempée du précieux sang de Jésus-Christ, et que c'est par ce moyen qu'on en a possédé dans quelques églises de France, comme à Saint-Denis et à la Sainte-Chapelle de Paris.

⁵² La pierre de l'onction est aujourd'hui dans la chapelle du Calvaire; on a été contraint, pour la conserver, de la couvrir d'un marbre blanc et de l'entourer d'une balustrade en fer.





CHAPITRE XVIII.

MORT DE MARIE.

¹ Voyez Basnage, l. vi, ch. 27 et 28.

² Il est clair qu'il s'agissait d'une nouvelle manière d'embaumer Jésus, puisque Nicodème l'avait déjà enveloppé dans des bandelettes de myrrhe.

³ Saint Ambroise, qui vivait dans le quatrième siècle, dit que la Vierge fut la première qui eut le bonheur de voir Jésus ressuscité ; et le poète Sedulius, qui florissait peu après saint Ambroise, consigne également cette tradition dans ses vers. Ils en parlent tous deux comme d'une croyance généralement reçue parmi les chrétiens. Les historiens arabes ont conservé cette tradition : Ismaël, fils d'Ali, rap-

porte que Jésus descendit du ciel pour consoler Marie sa mère, qui le pleurait. On a élevé un autel sur le site où se passa cette touchante entrevue.

⁴ *Apocal.*, cap. XXI, v. 4.

⁵ *Ibid.*, v. 21.

⁶ On lit, dans quelques auteurs grecs du septième siècle et des siècles suivants, qu'après l'ascension de Jésus-Christ sainte Marie-Magdeleine accompagna la Vierge et saint Jean à Éphèse; qu'elle mourut dans cette ville, et qu'elle y fut enterrée. C'est aussi le sentiment de Modeste, patriarche de Jérusalem, qui florissait en 920; de saint Grégoire de Tours, et de saint Guillebaud. Ce dernier, dans la relation de son voyage de Jérusalem, dit qu'il vit à Éphèse le tombeau de sainte Magdeleine. L'empereur Léon, le philosophe, fit transporter les reliques de la sainte d'Éphèse à Constantinople, et les déposa dans l'église de Saint-Lazare, vers l'an 890. — Une autre tradition, soutenue par des savants estimables, veut que sainte Marie-Magdeleine ait terminé ses jours en Provence; nous avons adopté l'opinion contraire, parce qu'elle nous a paru plus vraisemblable, sans cependant trancher la question.

⁷ L'abbé Rupert (*in Cant. Cant.*) assure que la sainte Vierge suppléait par ses lumières à ce que le Saint-Esprit, qui s'était donné par mesure aux disciples, n'avait pas voulu leur découvrir, et les saints Pères conviennent tous que c'est de la sainte Vierge que saint Luc tenait diverses circonstances merveilleuses et particulières de l'enfance de Jésus-Christ.

⁸ *Apocal.*, c. XXII, v. 1 et 2.

⁹ La tradition rapporte que la sainte Vierge reçut la nouvelle de sa mort par le ministère d'un ange qui lui en apprit le jour et l'heure. (Descoutures, p. 235. — Le Père Croiset, -t. XVIII, p. 138.)

¹⁰ Les sectateurs de Mahomet ont conservé le souvenir des miracles de Jésus-Christ. Ils prétendent que le souffle de Notre Seigneur, qu'ils appellent *bad Messih* (le souffle du Messie), non-seulement ressuscitait les morts, mais pouvait même donner la vie aux choses inanimées. (D'Herb., *Bibl. Or.*, t. I, p. 365.)

¹¹ Saint Denis, témoin oculaire de la mort de sainte Vierge, affirme qu'à cette époque avancée de sa vie elle était encore admirablement belle.

¹² Jésus-Christ penchait un peu la tête, et cela lui faisait perdre quelque chose de sa taille; son visage tenait beaucoup de celui de sa mère, surtout pour la partie inférieure. (Nic., *Hist. eccl.*, t. I, p. 125.)

¹³ Saint Jean-Damascène.

¹⁴ Quelques anciens Pères, et entre autres saint Épiphané, semblent douter si la Mère de Dieu est véritablement morte ou si elle est demeurée immortelle, ayant été enlevée en corps et en âme dans le ciel; mais le sentiment de l'Église est que la sainte Vierge est véritablement morte selon la condition de la chair, et elle le déclare nettement dans l'oraison de la messe du jour de l'Assomption. — La sainte Vierge mourut la nuit d'avant le 15 d'août. La date de sa mort est fort incertaine. Eusèbe la fixe à l'an 48 de notre ère; ainsi, selon lui, Marie aurait vécu soixante-huit ans; mais Nicéphore (l. xi, c. 21), dit formellement qu'elle a terminé ses jours l'an 5 du règne de Claude, c'est-à-dire l'an 798 de Rome, ou 45 de l'ère vulgaire. Alors, à supposer que la sainte Vierge eût seize ans lorsque le Sauveur est venu au monde, elle aurait vécu soixante et un ans. Hippolyte de Thèbes assure, dans sa chronique, que la sainte Vierge accoucha à seize ans, et mourut onze ans après Jésus-Christ. Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, la Vierge serait morte à soixante-six ans.

¹⁵ Toute la milice céleste, dit saint Jérôme, vint au-devant de la Mère de Dieu, au moment où elle expira, en chantant des hymnes et

des cantiques qui furent entendus de toute l'assemblée. *Militiam caelorum, cum suis agminibus, festive obviam venisse Genetrici Dei cum laudibus et canticis, eamque ingenti lumine circumfulsisse et usque ad tronum perduxisse.*

¹⁶ Les cercueils chez les Juifs, du temps de Marie, étaient une espèce de lit fait de manière qu'on pût porter aisément le cadavre ; ce lit était rempli d'aromates. Josèphe, faisant la description de l'enterrement d'Hérode-le-Grand, dit que son lit était orné de pierres précieuses, que son corps reposait sur la pourpre, qu'il avait le diadème et la couronne d'or sur la tête, et que toute sa maison suivait le lit.

¹⁷ Métaphraste assure que les apôtres portèrent la Vierge au tombeau sur leurs épaules.

¹⁸ Greg. Tur., l. 1, de Gl., c. 4.

¹⁹ *Livres des noms divins*, c. 3. — Ces livres de saint Denis l'Aréopagite ont été rejetés par les protestants, mais n'en sont pas moins autorisés par une infinité de témoignages des plus anciens Pères et docteurs de l'Église, par le troisième concile œcuménique de Constantinople et d'autres encore.

²⁰ Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui vivait dans le cinquième siècle, écrivant à l'empereur Marcien et à l'impératrice Pulchérie, dit que les apôtres, se relevant les uns les autres, passaient le jour et la nuit avec les fidèles auprès du tombeau, mêlant leurs cantiques avec ceux des anges, qui, durant trois jours, ne cessèrent de faire entendre la plus céleste harmonie.

²¹ Une remarque très-judicieuse de Godescard vient à l'appui de l'Assomption : « C'est que ni les Latins, ni les Grecs mêmes, si avides de nouveautés, et si tendres à la persuasion en fait de reliques, de relations et de légendes, aucun peuple, en un mot, aucune ville, au-

cune église, ne se sont jamais vantés de posséder la dépouille mortelle de la sainte Vierge, ni aucune partie de son corps. Aussi, sans prescrire la croyance de l'Assomption corporelle de Marie dans le ciel, l'Église fait assez entendre le sentiment vers lequel elle incline. » (Godescard, t. XIV, p. 449.)



TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

	Pages
DÉDICACE.	
PRÉFACE.	9
CHAPITRE I. ATTENTE UNIVERSELLE DE LA VIERGE ET DU MESSIE.	25
-- II. LA CONCEPTION IMMACULÉE.	59
— III. NAISSANCE DE MARIE.	73
— IV. LA PRÉSENTATION.	81
-- V. MARIE AU TEMPLE.	97
-- VI. MARIE ORPHELINE.	115
— VII. MARIAGE DE LA VIERGE.	129
— VIII. L'ANNONCIATION.	151
— IX. VISITATION.	163
— X. RETOUR D'HÉBRON.	175
— XI. NAISSANCE DU MESSIE.	189
— XII. ADORATION DES MAGES.	203
-- XIII. LA PURIFICATION.	219
-- XIV. FUITE EN ÉGYPTÉ.	229
— XV. MARIE A NAZARETH.	243

	Pages
CHAPITRE XVI. MARIE AUX PRÉDICATIONS DE JÉSUS.	257
— XVII. MARIE AU CALVAIRE.	281
— XVIII. MORT DE MARIE.	307

NOTES

CHAPITRE	I.	329
—	II.	345
—	III.	355
—	IV.	359
—	V.	367
—	VI.	375
—	VII.	381
—	VIII.	391
—	IX.	397
—	X.	401
—	XI.	403
—	XII.	409
—	XIII.	415
—	XIV.	419
—	XV.	427
—	XVI.	431
—	XVII.	437
—	XVIII.	445

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES GRAVURES DU PREMIER VOLUME.

	Pages
Le FRONTISPICE en couleur, devant le titre typographique.	
Le PORTRAIT DE L'AUTEUR, en regard du Frontispice.	
La VIERGE A LA CHAISE, en regard de la page.	25
La CONCEPTION.	59
Le MARIAGE DE LA VIERGE.	129
L'ANNONCIATION.	157
L'ADORATION DES BERGERS.	199
L'ADORATION DES MAGES.	216
La SAINTE FAMILLE.	220
La FUITE EN ÉGYPTE.	231
JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS.	254
Le CHRIST.	263
MARIE AU CALVAIRE.	295
La MORT DE MARIE.	332

Quelques gravures ayant été retardées dans l'intérêt de l'ouvrage, celles ci-dessus que Messieurs les Souscripteurs n'ont pas encore reçues leur seront données dans le courant du second volume.

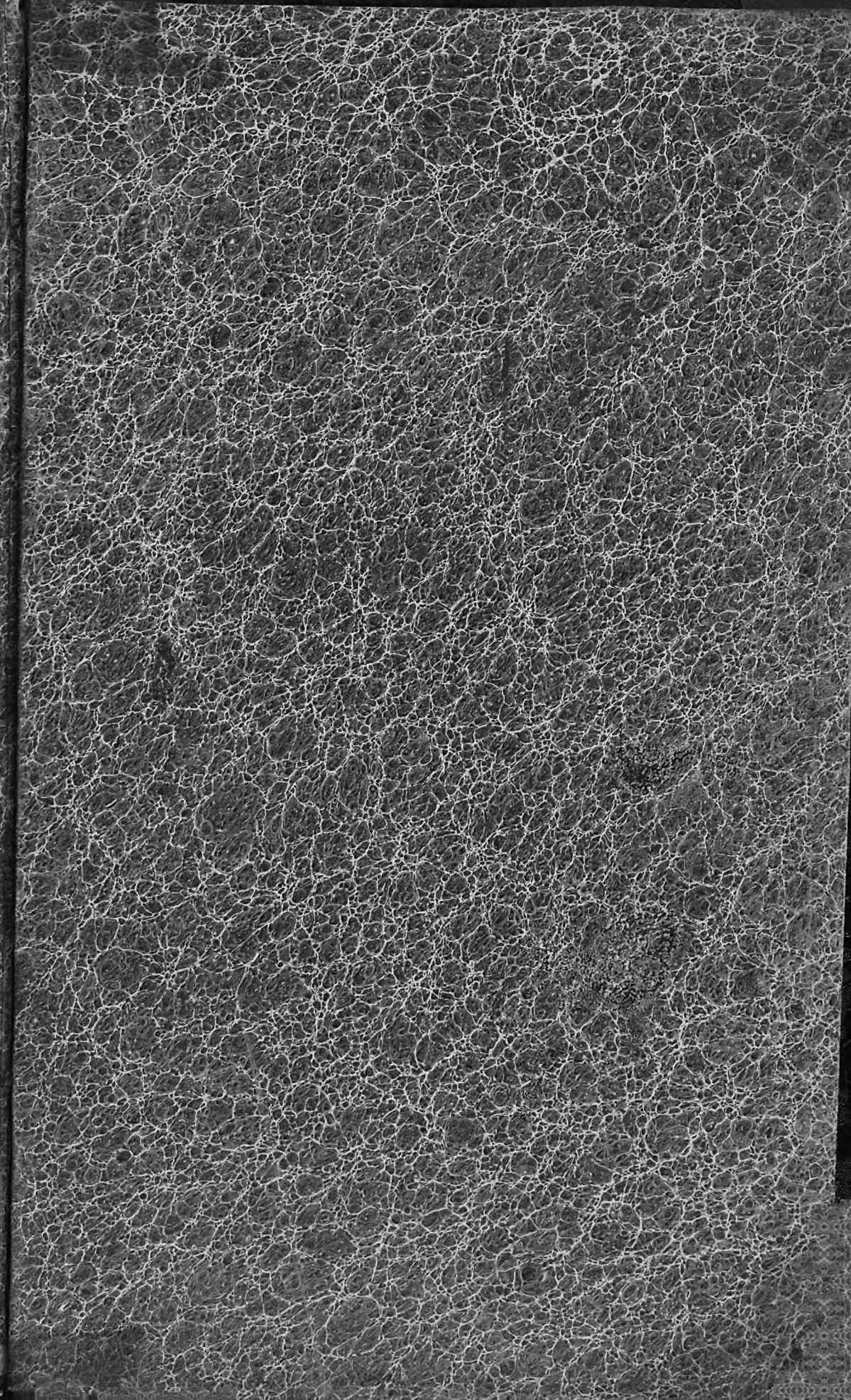
Dans les exemplaires brochés, nous avons réservé des onglets pour les recevoir.

GMML



008568321

#LA M00819 ORSI 1844



GMML

#MM00819

ORSI

1844